BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
141
A
1
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DE LA PERSE.

Les formalités exigées ayant été remplies, je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

Cet ouvrage se trouve aussi à

Agen, chez Noubel.
Aix-la-Chapelle, Laruelle.
Angers, Fourrié-Mame.
Arras, Topino.
Bayonne, Bonzom.
Berlin, Schlesinger.
Besançon.. { Deis, Girard.
Blois, Aucher-Eloi.
Bordeaux.. { Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges, Gilles.
Breslau, Korn.
Brest..... { Le Fournier-Desp. Egasse. Michel.
Bruxelles.. { Lecharlier, Demat, Stapleaux, Lacrosse.
Caen, Mme Belin-Lebaron.
Calais, Leleux.
Cambrai, Giard.
Chartres, Hervé.
Clermont-Ferrand, Thibaud.
Dijon..... { Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque, Bronner-Beauwens.
Florence.. { Piatti, Létendart-Delevoye.
Francfort, Brœnner.
Gand..... { Dujardin, Houdin.
Genève.... { Paschoud, Mangez-Cherbuliez.
Havre..... { Duflo, Chapelle.
Lausanne, Fischer.
Leipsick, Grieshammer.
Liége..... { Desoër, Collardin.
Lille, Vanackere.
Limoges, Bargéas.
Londres... { Bossange, Dulau, H. Berthoud, Treuttel et Würtz.
Lorient.... { Caris, Fauvel.
Lyon..... { Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim, Artaria et Fontaine.
Mans, Pesche.
Marseille.. { Chardon, Maswert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz..... { Devilly, Thiel.
Mons, Leroux.
Montpellier. { Sevalle, Gabon fils.
Moscou, Ris et Saucet.
Nancy, Vincenot.
Nantes, Busseuil.
Naples.... { Borel, Marotta et Vanspandoch.
Nîmes, Melquiond.
Niort, Elies-Orillat.
Orléans, Huet-Perdoux.
Rennes.... { Duchesne, Molliex.
Rouen.... { Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieux, Lemonnier.
Saint-Malo, Rottier.
Saint-Pétersbourg { C. Weyer, Saint-Florent.
Stockholm, Cumelin.
Strasbourg, Levrault.
Toulouse.. { Viousseux, Senac.
Turin..... { Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes, Lemaître.
Vienne, Shalbacher.
Warsovie, Klugsberg.
Ypres, Gambart-Dujardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

HISTOIRE
DE LA PERSE,

DEPUIS LES TEMS LES PLUS ANCIENS

JUSQU'A L'ÉPOQUE ACTUELLE;

SUIVIE D'OBSERVATIONS

SUR LA RELIGION, LE GOUVERNEMENT, LES USAGES
ET LES MŒURS DES HABITANS DE CETTE CONTRÉE.

Traduit de l'anglais

DE SIR JOHN MALCOLM,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DU GOUVERNEMENT SUPÉRIEUR DE L'INDE
A LA COUR DE PERSE.

Ouvrage orné d'une Carte générale de la Perse, du Portrait
du Prince régnant, et de six Planches.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1821.

Digitized by Google

AU

MARQUIS DE WELLESLEY.

MYLORD,

*C'est à la bienveillance avec laquelle vous avez encouragé mes efforts dans la carrière du service public, que je dois d'avoir été à portée d'ecrire l'*Histoire de Perse. *En dédiant cet*

ouvrage à Votre Seigneurie, j'obéis donc et au sentiment de la reconnaissance et au devoir de ma position. Mais quand même ces considérations ne m'eussent pas porté à vous offrir ce témoignage de respect et de dévouement, j'aurais pu, à d'autres titres, me croire fondé à placer à la tête de ce livre le nom d'un personnage qui, par ses succès dans l'administration de l'Inde anglaise, a lié sa reputation à l'histoire de presque tous les royaumes de l'Asie.

J'ai l'honneur d'être,

MYLORD,

Avec le plus profond respect,
De Votre Seigneurie,
Le très-fidèle et très-obéissant
serviteur,

JOHN MALCOLM.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'histoire de presque toutes les nations qui ont eu quelque importance politique a été traitée par des écrivains anglais du premier ordre. La Perse, jusqu'ici, semble avoir été négligée. On peut donc regarder comme très à propos que cette lacune dans notre littérature soit remplie, et que les lecteurs anglais soient mis à même de connaître l'histoire et les habitudes d'un peuple qui, dans presque tous les tems, a joué un grand rôle sur la scène du monde. Ce peuple, d'ailleurs, par la nature de ses relations avec l'Inde anglaise, et par le rétablissement de son commerce avec les Etats de l'Europe, a récemment acquis des titres particuliers à notre attention. J'ai pensé long-tems qu'une bonne histoire de Perse

serait une chose utile et importante; mais le sentiment de mon incapacité pour un tel ouvrage m'a toujours détourné de l'entreprendre. J'avais quitté mon pays natal, et j'étais entré dans l'armée de l'Inde, à l'âge où les personnes qui se destinent aux occupations littéraires ne font guère que commencer leurs études; et lorsque j'eus, pour la première fois, l'occasion de réunir les matériaux qui servent de base à l'ouvrage que je publie en ce moment, je n'avais ni n'espérais avoir le loisir nécessaire pour les mettre en état d'être présentés au public. Cependant diverses circonstances avantageuses ont successivement concouru à écarter les doutes et les difficultés qui, d'abord, m'avaient arrêté. Depuis quinze ans je suis allé trois fois en Perse comme chargé de missions politiques; et pendant presque tout ce tems j'ai eu à diriger les négociations qui ont eu lieu entre cet Etat et le gouvernement de l'Inde anglaise. La nature de mes fonctions

publiques me donnait occasion de parcourir presque toutes les provinces de la Perse. J'ai pu ainsi, graduellement, étendre les notions que j'avais antérieurement acquises sur ce royaume et sur les peuples qui l'habitent. Mon devoir en cela s'accordait avec la curiosité qu'inspirait naturellement l'aspect d'un peuple si imparfaitement connu en Europe; et ces deux motifs me portaient également à rassembler des renseignemens utiles de toute espèce: on conçoit sans peine que le caractère diplomatique dont j'étais revêtu me donnait, pour ces recherches, de grandes facilités.

Ce que je viens de dire doit faire voir que je ne me présente pas ici comme un auteur ayant quelques prétentions à un degré quelconque de mérite littéraire. L'exercice de mes fonctions m'a conduit à sentir le besoin d'une histoire de Perse, et les travaux mêmes de ma profession m'ont entraîné à une entreprise à laquelle,

dans d'autres circonstances, je n'eusse jamais pensé. Je n'entends point par-là désarmer la critique ou réclamer l'indulgence : je sais parfaitement que le mérite d'un livre est tout entier en lui-même ; et c'est pour cela que j'ai tâché de rendre celui-ci aussi complet que cela m'a été possible. J'ai visé à être clair ; j'ai cherché partout la vérité ; et mes opinions, que j'énonce toujours avec liberté, auront du moins le mérite d'être celles d'un homme qui n'a rien appris qu'à l'école de l'expérience.

L'*Histoire de Perse* se partage naturellement en deux parties, celle des tems anciens et celle des tems modernes. La première, qui commence aux siècles fabuleux, se termine à la conquête de ces contrées, faite par le calife Omar dans l'an 31 de l'Hégire. Pendant cette longue période, on trouve souvent les Persans en contact avec les grandes nations européennes de l'antiquité ; mais comme mon principal objet,

en entreprenant cet ouvrage, a été de fournir les notions qui n'ont pu nous être données par les auteurs grecs et romains, j'ai, en général, pour cette partie de mon travail, suivi les écrivains orientaux : la manière dont ceux-ci racontent les événemens de ces anciennes époques paraîtra probablement aux lecteurs européens un objet littéraire digne de quelque curiosité. Les matériaux dont j'ai composé cette partie de mon livre sont indiqués avec détail dans le chapitre VII, qui n'est, en réalité, qu'une dissertation sur l'ancienne *Histoire de Perse*. Je ne sais même si ce chapitre ne paraîtra pas trop long : il a l'inconvénient de ramener sous les yeux du lecteur plusieurs événemens qui ont été précédemment racontés ; mais j'ai mieux aimé m'exposer au reproche d'avoir fait quelques répétitions que de courir le danger de ne pas présenter dans son entier cette difficile et intéressante partie de mon sujet.

Dans ce qui concerne l'histoire moderne de la Perse, j'ai cherché à être bref autant que cela pouvait se concilier avec la nécessité de faire connaître tous les faits qui me paraissaient importans; mais la matière était si abondante et si variée que j'ai toujours trouvé de la difficulté à me renfermer dans les bornes que je m'étais proposées. Je me suis permis en un point plus de liberté que n'en prennent ordinairement les historiens, en ce que souvent, soit pour animer les récits, soit pour éclaircir quelques particularités, j'y ai fait mention de circonstances auxquelles j'avais personnellement pris part. J'en ai agi ainsi dans la persuasion que le caractère des nations, aussi bien que celui des individus, se peint souvent mieux par des anecdotes que par la simple narration des faits généraux. Ces passages, lorsqu'ils se rencontreront, indépendamment de l'utilité dont ils peuvent être pour l'intérêt du récit, auront aussi l'avantage de rappeler

au lecteur que si je n'avais pas été un voyageur, je n'aurais jamais pensé à devenir un historien.

Dans le cours de mon travail, j'ai consulté avec soin tous les auteurs européens de quelque considération qui ont écrit sur l'histoire et la littérature des peuples orientaux; mais comme j'ai toujours indiqué en note les noms de ceux dont le travail m'a été utile, il me paraît superflu de les désigner ici, d'autant que leur réputation est trop bien établie pour que mes éloges y puissent rien ajouter.

Je dois des remercîmens aux personnes dont l'amitié a bien voulu concourir au succès de mon histoire. J'ai les plus grandes obligations aux bontés de sir James M'Intosh, ainsi qu'à l'intérêt qu'il prend à tout ce qui concerne l'histoire de l'Orient. Je suis aussi très-redevable à M. William Erskine de Bombay (1), de qui j'ai

(1) Depuis mon retour en Angleterre, j'ai reçu des observations très-intéressantes de M. Erskine relativement à deux

reçu de précieux renseignemens. Je me plais de même à reconnaître que si j'ai réussi à répandre quelque clarté sur les époques les plus anciennes de l'histoire de Perse, je le dois en grande partie à M. Alexandre Hamilton, du collége de Hertford, qui, à raison de ses grandes connaissances en tout ce qui concerne l'histoire et la littérature orientale, a pu me donner, pour cette partie de mon travail, les secours les plus essentiels.

Avant de quitter l'Inde, M. H. Smith, ci-devant envoyé à la cour de Seind, a eu la bonté de me communiquer ses journaux et ses notes sur le caractère des tribus arabes établies près du golfe Persique. J'ai aussi obligation à M. Bruce, résident actuel à Abusheher, d'observations sur

urnes sépulcrales trouvées près d'Abousheher, qui lui avaient été envoyées par M. Bruce, résident anglais à cet endroit. Mes propres remarques sur de pareilles urnes (vol. Ier, p. 292) étaient imprimées avant que je reçusse la lettre de M. Erskine; mais j'ai trouvé avec une extrême satisfaction que mon opinion sur cette matière s'accordait avec celle d'un des hommes dont je considère le plus la science et le jugement.

la constitution de l'armée persane et les mœurs des tribus errantes (1); et j'ai reçu, depuis mon retour en Angleterre, quelques notions précieuses sur les mêmes sujets de M. Cormick, chirurgien de la dernière ambassade de Perse, ainsi que de M. Willock, envoyé récemment comme chargé d'affaires à la cour de Téhéran.

Il me reste à parler des officiers qui m'ont accompagné en Perse, et qui, tant par zèle pour le service que par égards pour moi, ont secondé mes recherches. Les capitaines Grant et Christie (2) et le

(1) J'ai reçu, relativement à de pareils objets, des instructions de mon ami Jaaffer-Aly-Khan, seigneur indien, qui a long-tems demeuré à Shiraz. J'ai aussi, à différentes époques, obtenu des mémoires précieux sur des faits et des anecdotes historiques, de plusieurs Persans, hommes puissans et considérés qui résident actuellement dans le pays, et dont quelques-uns y occupent des emplois importans. Lorsque, dans mon ouvrage, je m'appuie sur des autorités de ce genre, elles sont toujours indiquées par ces mots, *Manuscrits persans*. Plusieurs raisons m'ont empêché de publier les noms des Persans qui m'avaient donné ces renseignemens.

(2) J'ai employé le capitaine Grant, de l'établissement du Bengale, et le capitaine Christie, de celui de Bombay, à raison de la connaissance parfaite qu'ils avaient des langues du

lieutenant Pottinger, que j'avais chargés d'explorer, pour m'en faire un rapport, les provinces de Mekran, Baloochistan et Seistan, ont rempli cette tâche difficile avec une intelligence et un courage qui font beaucoup d'honneur à leur caractère. Je leur dois des informations d'autant plus précieuses que je n'aurais pu les tirer d'aucune autre source. Je suis également très-redevable aux rapports et aux communications des capitaines Frédéric et Josias Stewart, de M. Henry Ellis, du capitaine John Briggs et du capitaine John M'Donald Kinnier. Ce dernier officier a

pays et de l'excellente réputation dont ils jouissaient dans les armées respectives auxquelles ils appartenaient. Le succès a parfaitement justifié mon choix; mais j'ai eu depuis à regretter la perte du capitaine Grant, qui a été assassiné par des bandits sur la route de Bagdad à Kermanshah. Le capitaine Christie a dernièrement été tué dans une affaire entre les Persans et les Russes, où il a dignement soutenu la gloire de la valeur anglaise. Le lieutenant Pottinger est à présent assistant du résident de Poonah. J'apprends avec plaisir qu'il s'est occupé d'un ouvrage sur les pays dans lesquels il a voyagé; je ne doute pas, vu la nature du sujet et les talens distingués de cet officier, que ce travail ne soit très-bien reçu du public.

depuis acquis beaucoup de réputation en publiant une carte et un mémoire géographiques sur la Perse (1), qui sont en grande partie le fruit de ses voyages et de ses propres observations. Il a également fait usage de celles des autres officiers que j'avais employés en différentes missions dans ces contrées, et que j'avais mises entre ses mains avec une confiance que ses talens ont très-bien justifiée.

Mon parent, le major Pasley, qui m'a accompagné dans toutes mes missions en Perse, et qui avait acquis de bonne heure une parfaite connaissance de la langue et du caractère de ses habitans, m'a été d'un grand secours pour toutes les parties de mon ouvrage. J'ai encore de grandes obligations à M. Andrew Jukes, qui, pen-

(1) Le capitaine John M'Donald Kinnier, depuis qu'il a publié ce Mémoire, a été employé dans l'Asie-Mineure, et a traversé quelques-unes des parties les moins connues de cette célèbre contrée. On doit espérer que nous ne tarderons pas à profiter des lumières nouvelles que cet habile et actif officier a dû recueillir dans cette épineuse et dangereuse entreprise.

dant une longue résidence en Perse, s'était occupé d'y acquérir toutes les connaissances utiles: il m'a communiqué tous les renseignemens qu'il possédait; je dois à son instruction, ainsi qu'à ses recherches, plusieurs faits importans propres à jeter du jour sur les sciences et les mœurs du peuple que j'avais à faire connaître.

Je pourrais m'arrêter plus long-tems sur ce sujet, car il n'y a aucune circonstance relative à mon ouvrage que j'aime autant à me rappeler que les secours qui m'ont été donnés par les amis que je viens de nommer. Je pourrais aussi grossir cette liste; mais je crains de n'avoir déjà que trop occupé le lecteur de mes sentimens personnels; je me contenterai donc d'ajouter qu'on peut regarder la carte qui précède cet ouvrage comme étant à peu près une copie réduite de celle du capitaine John M'Donald Kinnier, et que les planches ont été gravées ou d'après des peintures persanes qui sont en ma posses-

sion, ou d'après des dessins faits sur les lieux (1).

Dans un ouvrage de cette nature, j'ai senti qu'il importait beaucoup d'écrire le plus correctement possible l'orthographe des noms et des mots persans. A cet effet, j'ai employé l'orthographe qui m'a paru la plus propre à présenter à l'oreille d'un lecteur anglais le son des mots tels que les prononce un Persan né dans le pays. Pour suivre exactement cette méthode, j'ai souvent été obligé de m'écarter des meilleurs orientalistes, qui, pour la plupart, n'ont appris à prononcer les mots persans que par l'étude qu'ils ont faite de cette langue dans l'Inde ou dans l'Europe. Je n'ai cependant pas changé l'orthographe de ceux de ces mots qu'un usage reconnu a rendus familiers au lecteur anglais, et dont

(1) Je dois quelques-uns de ces dessins à M. Jukes; les autres ont été faits par M. Webbe et M. Sundt, deux jeunes gens attachés à ma dernière mission en Perse, le premier en qualité de géomètre, le second comme dessinateur.

quelques-uns même ont été adoptés dans notre langue (1).

(1) Les voyageurs de chaque nation ont toujours tâché, comme l'a fait M. Malcolm; de rendre, par les formes propres à leur langue, les noms qu'ils avaient entendu prononcer dans les contrées étrangères. Ces diverses traductions des mêmes sons n'ont pu être toutes également heureuses, et il a toujours été très-difficile de les comparer entre elles. Aussi, la bigarrure a beaucoup augmenté lorsque les écrivains européens ont voulu se traduire les uns les autres, chaque traducteur croyant devoir imiter, dans sa propre langue, l'imitation que son auteur avait essayé de faire dans la sienne. Il est résulté de ces travestissemens orthographiques, particulièrement pour les noms orientaux, une telle diversité, qu'on les trouve différemment écrits, non-seulement chez les divers peuples, mais aussi chez les écrivains du même tems et du même pays.

On s'est plaint souvent de cette variété toujours croissante: c'est par ce motif que, dans la présente traduction de l'*Histoire de Perse*, on s'est borné à copier très-exactement les noms propres tels que les a écrits M. Malcolm. On ne s'est écarté de cette règle que pour les noms très-généralement connus que l'usage a depuis long-tems transportés et comme naturalisés dans notre langue.

VOCABULAIRE

DES MOTS PERSANS

CONTENUS DANS CET OUVRAGE,

SUIVANT LA PRONONCIATION ANGLAISE ET FRANÇAISE.

A

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
ABAKA.	Abacâ.
Abas-Abul-Ahmed.	A'bbâs Aboûl-Ahmed.
Abbas.	A'bbâs.
Abbas Kooli.	A'bbâs Couly.
Abdâllee.	Abdâlys.
Abdul-Ghazi	A'bdoûl-Ghâzy.
Abdul-Hussein-Cherkani . . .	A'bdoûl-Hocéïn-Tcherkâny.
Abdul-Kais	A'bdoûl-Caïs.
Abdul Kassim Nohah.	A'bdoûl-Câcem Nouah.
Abdullah.	A'bdoûllah.
Abdul-Malick.	A'bdoûl-Mélik.
Abdurrasheed.	A'bdoûl-Rachyd.
Abestagi.	Abestaguy.
Abghau.	Abghâ ou Abacâ.
Abool-Fyze.	Aboul-Féyz.
Abdool Raheem Chakboottee.	A'bdoûl-Rahym-Tchakbouty.
Abou-Ali	Abou-A'ly.
Abou-Aly-Mahomed-Aldagamee	Abou-A'ly Mohammed Al-dagamy.
Aboubeker	Abou-Beker.
Abou-Jaaffer	Abou-Dja'afar.
Abou-Obeyd	Abou-O'béïd.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Aboulsenna	Abou-Synâ ou Avicenne.
Abou Seyd	Abou-Zéyd.
Abouzurg-a-Mihir	Abouzourg-i-Mihr, vulgairement Buzurdjémihr.
Abul-Shujah-ul-Buyah	Aboûl-Choudja'ah oûl-Bouyyah
Abten	Abten.
Achaemenes	Achemenides.
Aderbijan	Azerbâïdjân.
Adhumeeân	A'djemyân.
Affghan	Afghân.
Afrasiab	Afracyâb.
Aga-Jumâl	Aghâ Djémâl.
Aga-Kumâl	Aghâ Kémâl.
Aga Mahomet Kan	Aghâ Mohammed Khân.
Aga-Moobâruk	Aghâ Moubârék.
Aherman	Aherman.
Ahmed	Ahmed.
Ahriman	Ahriman.
Ahwas	Ahwâs.
Ajumeeân	A'djémyân.
Akhlaak-Nasseree	Akhlâc-Nâsséry.
Akhteristan	Akhtéristân (séjour des astres), titre d'un traité d'astronomie.
Ak-Koinloo	âc-Coyonlou.
Alabah-Ghuzwan	Lisez dans le texte anglais et dans la traduction O'tbah ben (ou fils de) Ghazwân.
Albâzeân	Albâzyân.
Allahamout	Alâmout (nid de l'aigle).
Allahudeen	A'lâ èd-dyn.
Alenjuck	Alendjek.
Aleptekeen	Alp-tékyn.
Allah-Akbar	Allah-âkber.
Alp-Arselan	Alp-Arslân.
Alputteken	Alp-tékyn.
Altumish	Altemych.
Aly	A'ly.
Aly Guenjavee	A'ly Gandjavy.
Aly-Himmut	A'âly-Himmét.
Aly-Ilahyahs	A'ly Ilâhyyahs.
Aly-Kooli-Khan	A'ly Couly-Khân.
Aly-Murdân	A'ly Merdân.
Aly-Moorad	A'ly Mourâd.
Aly-Rezâ	A'ly-Rizâ.
Aly-Verdi	A'ly Verdy.
Amân-Ullâk-Khan	Émân-Oûllah-Khân.
Ameen	Amyn.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Ameer-Seif-u-Deen.	Emyr Séyf êd-Dyn.
Ameer-ul-Omrah.	Emyr oûl-Omrâ.
Amer-ben-Leis.	A'mrou-ben-Léïts.
Amerkote.	Amerkote *ou* Améra-kota.
Amida.	Amydah.
Andereman.	Anderman.
Aphreedon.	Afrydoun.
Ashakeâh	A'chaqyyah.
Ashganians.	Achganyens.
Ashrâff.	Achrâf.
Ashâkâ.	Achâkâ.
Asparas.	Apsara, danseuses célestes du paradis des Hindous.
Assudeen-Sheerkoh	Açad êd-dyn Chyr-kouh.
Asterabad.	Aster-âbâd.
Ardebil.	Ardébyl.
Ardelan.	Ardélân.
Ardisher.	Ardéchyr.
Ardisher-Babignan.	Ardéchyr Bâbégân.
Ardisher-Dirazdust.	Ardéchyr Dirâz-dest (Artaxerce Longuemain).
Arduan.	Ardéwân.
Arghoun.	Arghoun.
Arish.	A'rych.
Arjasp.	Ardjâsp.
Arjung.	Erdjeng.
Armen.	Armèn.
Arslan Shah.	Arslân-Châh.
Arufâh.	A'âréfâ.
Arzem-dokht.	Azermy-dokht, suivant le *Târykhî Djihân-ârâ*, page 66 de l'édition persane anglaise publiée par M. le major Ouseley.
Azadmi-dokht	
Arzeman-dokht	
Atta-beg.	Atâ-beyg.
Attock.	Atok.
Aurungzebe.	Aureng-zeyb.
Awlad.	Aulâd.
Ayesha.	A'ïchéh.
Azâd.	Azâd.
Azad Ismail.	Azâd Ismâ'yl.
Azadûllâh.	Azâd-Oûllâh.
Azdânloo.	Azdânlou.
Azer-Abad	Azer-Abâd.
Azerbijan	Azerbâïdjân.
Azerburzeen.	Azerberzyn.

B

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Bâbâ.	Bâbâ.
Babek.	Bâbek.
Baber	Bâber.
Baharam-Choubeen	Béhrâm-Tchoubyn.
Baharam-Gour.	Béhrâm-Gour.
Baharam Gudurz.	Béhrâm Guéderz.
Bâhârcân.	Baharyân.
Bahman.	Behmen.
Bahrein	Bahréïn.
Baidu Khan.	Béhâder-Khân.
Baisangour.	Beyçangour.
Baloochistan.	Baloutchistân.
Barbud.	Bârbed.
Barkal	Barkâl.
Batoo.	Bâtou.
Batteneâh.	Bâthényyah.
Bauker.	Bâqer.
Bawta.	Bauta.
Bayezeed.	Bayazyd (Bajazet).
Beeah	Beyah.
Beggeé-Jân.	Beyguy-Djân.
Behauder Khan.	Béhâder-Khân.
Beh-bood.	Béh-boud.
Behesht Gung.	Béhécht Gang (fleuve du Paradis).
Behram Shah.	Behrâm-Châh.
Behut.	Béhét.
Belshazzar.	Balthazar.
Ben Ayar	Bény-Ayyâr.
Ben-Hadad.	Ben-Hadâd.
Ben-Shaiban.	Bén-Chéybân.
Ben-Shybance.	Ben-Chéybâny.
Beysitton	Bey-sutoun.
Bighoo Khan.	Bygou Khân.
Boccah.	Boughâ (émyr).
Bograh-Khan.	Bughâ-Khân.
Bokharah.	Bokhârâ.
Boorzoo	Bourzou.
Boozabah.	Bouzébah.
Boozurg-Mihir.	Bouzourg-i-Mihir.
Bouka.	Boughâ.
Bucht-ul-Nasser	Bakht-oûl-Nâsser (Nabuchodonosor).
Buddu.	Bouddhah.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Budukshan.	Badakhchân.
Bukhteeârees	Bakhtyârys.
Bulkh.	Balkh.
Bund-Ameer.	Bend-Emyr (la digue du prince).
Bundlecund.	Bendelkend.
Bundawee.	Bendâwy.
Bunder-Reeg.	Bender-Ryg (le port sablonneux).
Burdah.	Berdéh.
Burhan Kuttah.	Bourhâni-Câth'é (qui résout les difficultés. *Dictionnaire persan*, imprimé à Calcutta en 1818, un vol. gr. in-4°.)
Burmaun	Bermân.
Burkhoodâr.	Berkhoudâr.
Burkyaruk.	Borkyârec.
Bust.	Bost.
Bustam.	Boustân.
Buyah.	Bouyyah.
Buzoog Oomeid.	Bouzourg-O'méyd.
Buzunjur.	Bouzendjer.
Byâghâ.	Beyâghâ.

C

Cabul.	Kâboul.
Cambalu.	Khanbâléc.
Cannouge.	Canoudje.
Cauzee Noor Ullah.	Câzy Nour-ôullah.
Cawder.	Câder.
Ceylon.	Ceylan.
Chack.	Tchâk.
Chaghtai.	Tchaghatây.
Cheen.	Tchyn.
Chehel-Minar.	Tchéhél-Minâr.
Chenghiz.	Gengiscan, et plus correctement Djenguyz-Khân.
Cherâgh Aly	Tchérâgh A'ly.
Chinnaran.	*lisez* Kâbouchân.
Chouban.	Tchoubân.
Choubeen.	Tchoubyn.
Chunab.	Tchénâb.

D

Dabistan.	Dâbistân.
Damghan.	Damghân.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Daniel.	Danyâl (émyr).
Dara.	Dârâ.
Darab.	Dârâb.
Darabjird	Darâbdjerd.
Darogah.	Déroghah.
Dawood.	Dâoud.
Deev-bund.	Dyv-bend.
Derufsh-e-Kawanee.	Diréfchi-Kâouâny (étendard du forgeron Kâwéh, libérateur de la Perse).
Deudroog.	Deodroug.
Dhoulacnaf	Dhoûl-actâf ou Zoûl-âctâf, suivant la prononciation des Persans.
Dilemee.	Déylémy.
Dil-Kusha.	Dil-Kuchâ.
Dirhem-ebn-Naser.	Dirhem ben-Nâsser.
Doutomnan.	Doutomnan.
Dukiki.	Daqyqy.
Dussater.	Déçâtyr (livre apocryphe sur la religion des anciens Persans, publié avec une version anglaise à Bombay en 1818, deux volumes petit in-4°.)
Duwânloo.	Déywânlou.

E

Edissa.	Edesse.
Eed-ul-Fi z.	I'yd êl-Fithr.
Eel-Khannee	Iyl-Khâny.
Eerantchie.	Iyrândjy.
Eerdimgy	Irdimguy.
Espendermad.	Espendermad.
Erij.	Erydje.
Ertang.	Erteng.
Enzelee.	Enzély.
Eldoze.	Yéldouz.
Eylekhauny.	Iyl-Khâny.
Ezuddeen-Muzuffer.	E'zz êd-dyn Mouzaffer.

F

Faick.	Faïk.
Fakhr-Razee.	Fakhr Râzy.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Fani.	Fâny.
Fars	Fârs.
Fatimah	Fathymah.
Fattack.	Fatah.
Fazelan-Shuban-Karrah. . . .	Fazélân Tchoubân-Carâ.
Feraburz.	Férébourz.
Feramurz.	Feramourz.
Feràshhâ-e-Ghuzzub.	Ferrâchehâï-ghézéb.
Ferdosi.	Ferdoucy.
Ferdosian.	Ferdoucyân.
Ferghanah.	Ferghânah.
Ferhad.	Ferhâd.
Ferhung-Jehangheree.	Ferheng-Djihânguyry.
Feriburz.	Férébourz.
Feridoon.	Férydoun.
Feringees.	Franguy ou Féringuy.
Ferokhzad.	Ferokhzâd.
Feroohûl.	Ferouhel.
Ferrahabad.	Férâkh-âbâd.
Firoze.	Feyrouz.
Firoze Murdanah.	Feyrouz-Merdânéh.
Fukhr-u-Doulah.	Fakhr ëd-Daulah.
Furrukhzaud.	Férâkh-zâd.
Futtch-Ali Shah.	Feth A'ly-Châh.
Futtovah.	Fétvâ.

G

Geeve.	Guyve.
Gehroom.	Djehroum.
Ghaib.	Ghayb.
Gheaus-u-Deen.	Ghyâz ëd-Dyn.
Ghelan.	Guylân.
Ghilan.	Guylân.
Ghizni.	Ghiznih.
Ghour.	Ghour.
Gilshah.	Guil-châh (roi formé d'argile).
Goolnâbâd.	Goulu-âbâd.
Goonah.	Gounâh (émyr).
Goorazeh.	Gourazéh.
Goorgeen	Gourguyn.
Goorgin.	Gourguyn.
Goorooz.	Gourouz.
Gudurz.	Guerdez ou Guédérz.
Gulbaud.	Goulbâd.
Gunjah.	Guendjah.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Gurmâseer	Guérmâcyr.
Gurseevas	Guersivâs.
Gurshasp	Gourchâsp.
Gushtahem	Gouchtâhem.
Gushtasp	Gouchtâsp.
Gwalior	Gouâlyor.

H

Hafiz	Hâfiz.
Haje Borlaus	Hâdjy-Borlâs.
Hajee Ibrahim	Hâdjy-Ibrâhym.
Hâkâry	Hâkâry.
Hâleâh	Hâlyyah.
Hamadan	Hamadân.
Hamavai	Hamavâï.
Hamaveran	Hamavérân.
Hanefa	Hanyfah.
Haroun-ul-Rusheed	Hâroun âl-Rachyd.
Hazara	Hezâréh.
Hedâyet	Hédâyét.
Heirmund	Hermend.
Helmund	Helmend.
Herat	Hérât.
Hiatilla	Hiatilla.
Hindoo-Rajah	Râdjah hindou.
Hinkar	Hinkâr.
Holkar	Holkâr.
Homai	Homâï.
Hookâmâh	Houkémâ.
Hoomâyoon	Houmâyoun.
Hoormuz	Hormouz.
Houreâh	Houréyyah.
Houshung	Houcheng.
Hubatoo	Hébâtou.
Hubbeeb-ul-Seyur	Habyb ôul-Séyr.
Hubeed-ul-Syur	Habyb ôul-Séyr.
Huft-Khan	Heft-Khân.
Hujeer	Hedjyr.
Hukeekat	Haqyqât.
Hulakoo-Khan	Holâgou-Khân.
Hulooleâh	Héloulyah.
Humza-Meerza	Hamzah Myrzâ.
Hushang	Houcheng.
Hussein-ben-Zyd-Alavee	Hocéïn ben-Zeyd A'laouy.
Hussein-Buzoorg	Hocéïn Bouzourg.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Hussein-ebn-Nasser	Hocéïn ben-Nâsser.
Hussein-Kourkhan	Hocéïn-Gourgân.
Hussun-Aly-Meerza	Haçan A'ly Myrzâ.
Hussun-Subah	Haçan Soubah.
Hyder-Meerza	Haïder-Myrzâ.

I

Ibrahim-Nizam	Ibrâhym-Nizâm.
Ibrauhim	Ibrâhym.
Ichâlâk	Akhlâc.
Irak	I'râc.
Irak-e-Ajum	I'râc-i A'djem.
Irak-e-Arab	I'râc-i A'rab.
Irandocho	Iyrân-dokht.
Isfahan	Isfahân.
Isfundear	Isfendyâr.
Isfundear Namah	Isfendyâr-Nâméh.
Islam	Islâm.
Ismail-Samanee	Ismâ'yl-Samâny.
Istakhr	Isthakhr.
Izz-u-Doulah	I'zz êd-Daulah.

J

Jaaffer	Dja'afer.
Jâghâl-Aghli	Chaghâl-Oghly.
Jalenous	Djâlénous ou Galien.
Jalk	Djalc.
Jamasp	Djamâsp.
Jânbâz	Djânbâz.
Jam-e-Jehan-Numai	Djâmé-Djihân-Numây.
Jâmi	Djâmy.
Jauni-Beg	Djâni-Beyg.
Jauveedan	Djâvidân.
Jellal-u-Deen	Djélâl êd-Dyn.
Jemsheed	Djemchyd.
Jizyât	Djézyéh.
Joudeâh	Joudyyah.
Jubroot	Djébrout.
Julfa	Djulfah.
Jumadée-ul-Akhur	Djomâdy second.
Jumkhooreâh	Djumkhouryyah.
Jumnah	Djemnah.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Juneyd.	Djunéïd.
Junydeân.	Djunéïdyân.
Juzeerah.	Djézyrah.
Juz-u-deen-Sheer.	Djuz êd-dyn Chyr.
Jy.	Djéy *ou* Zéïy.
Jy-Affram.	Djéy Afram.
Jyanian.	Djeyânyân.
Jypaul	Djéypâl.

K

Kâbooshan.	Cabouchân.
Kagioulai.	Kadjoulai.
Kâf.	Kâf.
Kaianian.	Kayanyen.
Kai-Kaoos.	Kay Kâous.
Kai-Khoosroo.	Kay-Khosrou.
Kai Kobad.	Kay-Cobâd.
Kaiomurs	Kayoumors.
Kaishub.	Kaycheb.
Kaket.	Kakhet.
Kalinjur.	Kalindjer.
Kanoozean.	Kanouzyân.
Kapchack	Captchâc.
Kârâbâgh.	Carâ-bâgh.
Karagan.	Carâgân.
Karagoozoloo	Carâgouzlou.
Kara-Khatay	Carâ Khatây.
Kara-Koinloo.	Carâ Coyonlou.
Kara-Vusoof	Carâ-Youçouf.
Karegar	Kargâr.
Karnal.	Kernel.
Karnameh.	Kâr-nâméh.
Karoon.	Câroun.
Kârrâ-Goz.	Carâ Ghouz.
Kashan.	Cachân.
Kashgar	Kachgâr.
Kashgur.	Kachgâr.
Kaswen	Cazwyn.
Kawâh.	Kâwéh.
Kazeroon	Kâzeroun.
Kazween.	Cazwyn.
Kerbelah.	Kerbelah.
Kelat.	Qélât.
Kermân	Kermân.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Kermanshah.	Kermân-châh.
Kesch	Kech.
Kershasp.	Kerchâsp.
Kesra.	Kesray.
Keyd.	Kéyd.
Keyd-Hindee.	Kéyd-Hindy.
Keyouk.	Keyouk.
Khadr.	Khedr.
Khakan.	Khâcân.
Khâlifâ.	Khalyféh.
Khâmeâh	. . . . .
Khânah-Zâd.	Khânéh-Zâd.
Kharruck	Khârec.
Khatai.	Khatây.
Khatoon-Toorhan.	Khâtoun-Tourkân.
Khaujah Aly.	Khodjah-A'ly.
Khatton	Khâtoun.
Khaujah Isaak.	Khodjah-Ishâc.
Khaurizm	Khouârezm.
Khâzinah.	Khazynéh.
Khazm.	Khazm *ou* Khedr.
Khodah-Buksh	Khodâ-Bakhche.
Khodah-Bundah.	Khodâ-Bendéh.
Khodhâdâl.	Khodâdâd.
Khojund.	Khodjend.
Kholasaut-ul-Akhbar.	Khilâsset oûl-Akhbâr.
Khondimeer.	Khondémyr.
Khoosh-Nuaz	Khouch-Néwâz.
Khoosroo.	Khosrou.
Khorassan.	Khorâçân.
Khorumabad	Khorrem-âbâd.
Khoten.	Khoten.
Khourdad.	Khordâd.
Khozars.	Khozar.
Khird.	Khird.
Khisht.	Khicht.
Khulleefeh.	Khalyféh.
Khuzistan.	Khouzistân.
Kij	Kedje.
Killaat-u-Naderée.	Qéla'ati-Nâdéry.
Killaat-Jy-Jerme.	Qéla'ati Djerm.
Kirkeeân.	Kerkyân.
Kizel Arselan	Qizil-Arslân.
Kobad	Cobâd.
Koofa.	Koufah.
Kohgeeloo.	Kouhdjylou.
Kohrood.	Kouh-roud.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Koom.	Coum.
Koresch.	Khorech.
Korrah.	Korah.
Kublaï.	Coublaï.
Kudseah.	Cadécyah.
Kujurs	Câdjâr.
Kuliph	Khalyfe.
Kullah-Suffeed.	Kulah-Séfyd.
Kuloos.	Kelous.
Kumâridge.	Kemârdje.
Kung.	Kendje.
Kur.	Kour.
Kurdistan.	Kourdistân.
Kurreem.	Kérym.
Kurshee.	Cârchy.
Kutbuddeen Mahomel.	Cothb êd-dyn Mohammed.
Kut-Khodah.	Ket-Khodâ.
Kutluck.	Coutloug.
Kutluk Shah.	Cotloug-Châh.
Kuttub.	Cothoub.
Kûzel-Bash.	Qizil-Bâch.
Kylalous.	Kaylalous.
Kysuree	Caycéry.

L

Lahssa.	Lahssa.
Lar.	Lâr.
Lesghees.	Lesguyz.
Lingham.	Linga.
Lohrasp.	Lohrâsp.
Lootf Aly.	Louthf A'ly.

M

Maassoom.	Ma'assoum.
Madain.	Madâyn.
Mah-Abad.	Mâh-Abâd.
Mahabadian.	Mah-âbâdyen.
Mahabali.	Mahâbali.
Mahabeah.	Mahâbeyah.
Mahabool	Mahâboul.
Mahomed	Mohammed.
Mahomed ben Wasil.	Mohammed ben-Wâcel.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Mahomed ben Zeyd	Mohammed ben-Zéyd.
Mahomet Khodahbundah . . .	Mohammed Khodâbendéh.
Mahmood	Mahmoud.
Makan.	Makan.
Malliaat.	Malyât.
Malik.	Mâlek.
Malik-ul-Muzuffer	Mâlek ôul-Mouzaffer.
Malik Shah.	Mâlek-Châh.
Malwa.	Mâlouah.
Mamoon.	Mâmoun.
Mangou.	Mangou.
Mankou Timour	Mangou-Tymour.
Manucheher.	Manoutchehr.
Maragha.	Mérâghah.
Massoud.	Ma'açoud.
Maverul Naher	Mâouârâ-ên-Nahr.
Mazdak.	Mesdek.
Mazenderan.	Mâzendérân.
Meer Vais	Myr Véïs.
Meerza.	Myrzâ.
Meerza Mehdy	Myrzâ Mehdy.
Meher Narsi.	Mehr-Narsy.
Mehman Khanah.	Mihmân-Khânéh.
Mehrab.	Mehrâb.
Mekran.	Mekrân.
Meraughah.	Mérâghah.
Merv.	Merv.
Miafere Keen	Myaféríqyn.
Mimbâshec.	Mingbâchy.
Mirkhond	Myrkhond.
Mochtadi.	Moctady.
Mocktadir	Moctader.
Mogâm.	Moghâm.
Mohomed Mohsin.	Mohammed Mohsen-Fâny.
Mohsan.	Mohsen.
Mokhtuffy billah.	Moctafy billah.
Molook-u-Tuaif.	Moulouki Théouâyf.
Mooneeja.	Monidjah.
Mooshtahèd.	Mouchtahed.
Moorteza Koolo.	Mourtéza Couly.
Moostâpha.	Mousthafa.
Mothi.	Moth'i.
Mouad-u-Dowlah.	Mouïâd èd-Daulah.
Moullah Ackber.	Moula Akber.
Moullah Firoze	Moula Feyrouz.
Moulla Mohomed Saaduck. . .	Moula Mohammed Sâdec.
Moullah Saaduck.	Moula Sâdec.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Moultan.	Moultân.
Moussul.	Moussoul.
Moutaher.	Mouthaher.
Muaffick.	Mouâfec.
Muatamed ul Ullah.	Mo'atamed-Oullah.
Muatezzeed.	Mo'tezed.
Muaz-u Dowlah.	Mo'éz êd-Daulah.
Mubasher.	Mobâcher.
Mujalis-ul-Mominien.	Medjâlis oûl-Mouményn.
Mujid-u-Doulah.	Medjd êd-Daulah.
Mujmah ul Tuarikh.	Medjema'a oul Téouarykh.
Mukâmât-ul-Arafyn.	Mécâmat oûl-A'raféyn.
Mulook u Tuaif.	Molouk oûl-Theouâyf.
Muluk-e-Mughrub	Moulouk-i-Magreb.
Mumasenni.	Moumâcény.
Munsoor.	Mansour.
Munsoor Samana.	Mansour Samâny.
Munzer.	Menzer.
Murdan.	Merdân.
Murdasht.	Merdacht.
Mushàrukeâh.	Mouchàréqyyah.
Mushed.	Mechehed.
Musjide-e-Jamah.	Mesdjédi Djém'ah.
Musnavi.	Mesnévy.
Mustasim.	Mostassem.
Mustukhfy	Mostacfy.
Mutawukel.	Moutewwakkel.
Muztunza.	Mostansa.
Muzuffer.	Mouzaffer.

N

Nadir Kooli.	Nâdir Couly.
Nadir Shah.	Nâdir Châh.
Nahavud	Néhâvend.
Nala-Sunkra.	Nalah-Sonkra.
Narsi.	Nârsi.
Nasoot.	Naçôut.
Nasr.	Nessr.
Nasr-u-Deen.	Nassr êd-Dyn.
Nasser-Ullâh.	Nâsser-ôullah.
Nebuchadnezzar.	Nabuchodonosor.
Neemroz.	Nymrouz.
Nevian.	Nevyan.
Nezereâh.	Nézéryyah.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Nimrod.	Nymroud.
Nineveh.	Ninevéh.
Nishapose et Nishabore. . . .	Nychâbour.
Nizam-ul-Mulk.	Nizam oûl-Moulk.
Noman-ben-Mukran-Muzunnée.	No'man ben-Mekrân Mezény.
Noorean	Nouryân.
Noosky.	Nousky.
Nour-e-Khodah.	Nouri Khodâ.
Nouroze.	Nou-rouz.
Nouschizad.	Nouchyzâd.
Nousheerwan.	Nouchyrvân.
Nouzer.	Nouzer.
Nukeeb-ul-Ashrâff.	Neqyb oûl-Achrâf.
Nujuddee.	Nedjedy.
Nujuff	Nedjef.

O

Obeid Khan Usbeg	O'beïd-Khân-Ouzbek.
Octai.	Octâï.
Oghouz.	Oghouz.
Omar-ul-Kais.	A'mr oûl-Caïs.
Oorfee	Ou'rfy.
Oulamâh.	Oulémâ.
Ouleâh.	Oulyâ.
Ouleaus Khajah.	Elyâs-Khodjah.
Oung Khan.	Oung-Khân.
Ourgunje.	Ourguendje.

P

Paishawur.	Peychâver.
Paishdadian.	Peychdadyens.
Peelsoom.	Pilsoum.
Peeran-Wisa.	Pyrân Weyça.
Pehlivi.	Pehlévy.
Pellas.	Pélâs.
Peri-Cheher.	Péry-Chehr.
Pooran-Dokht.	Pourân Dokht.
Poormaiah.	Pourmayah.
Pooshtung.	Pouchteng.
Purveez.	Pervyz.
Pushung.	Pecheng.

R

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Raffeah	Râfe'a.
Raham Gudurz	Rahan Guederz.
Rais-Aboul-Fazel	Réïs Aboûl-Fazl.
Ram	Râm.
Ram-Burzeen	Râm Berzyn.
Ram-Hoormuz	Râm Hormouz.
Raschild	Rachyd.
Ravee	Râwy.
Rehim	Rehym.
Reis	Réïs.
Resht	Recht.
Rezâ	Rizâ.
Roodbar	Roudbâr.
Room	Roum.
Roostum	Roustem.
Roostum-Ferokhzad	Roustem Féroukhzâd.
Rosheen-u-Dowlah	Rauchen êd-Daulah.
Roudabah	Roudabah.
Roueendeh	Rouyndéh.
Roueetun	Rouy-ten.
Roushun	Rouchen.
Roushunuk	Rouchenek.
Routchee	Routchy *ou* Roumdjy.
Rozut-ul-Suffa	Rauzet ès-Safâ.
Rudiki	Rodéguy.
Ruksh	Rokhch.
Rukun-u-Deen	Rocn êd-Dyn.
Rukun-u-Doulah	Rocn êd-Daulah.

S

Saad-ben-Wakass	Sa'ad ben-Waccâs.
Saad-u-Doulah	Sa'ad êd-Daulah.
Saad-e-Wukass	Sa'ad ben Aby Waccâs.
Sabetteâh	Sabathyyah.
Sâduck	Sâdec.
Sahibi	Sahiby.
Sakettee	Sâkéty.
Sahend	Sahond.
Sarawan	Serawân.
Sari	Sâry.
Saman	Samân.
Samarcund	Samarcand.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Sanjam	Sendjem.
Sanjar	Sandjâr.
Sassan	Sâçân.
Sassanian	Sâçânydes.
Saye-Shah	Sâyéh-Châh.
Scind	Sind.
Seedo	Sydou.
Seedoozehi	Sydou zéhïy.
Seif-u-Deen	Séyf éd-Dyn.
Seistan	Seystân.
Seljookee	Seldjouqy.
Seljookian	Seldjouqyân.
Selm	Selm *ou* Selem.
Shaher-e-Subz	Chéheri Sebz.
Shaffei	Chafey'i.
Shahibeg Khan Usbeg	Châhybeyg Khân Ouzbeg.
Shahjehanabad	Châhdjihân-âbâd.
Shah-Mahbool	Châh-Mahboul.
Shah-Munsoor	Châh- Mansour.
Shah-Murd	Châh-Merd.
Shahnavaz	Châh-navâz.
Shah-Namah	Châh-Nâméh.
Shahpoor et Sapor	Châpour.
Shahpoor-Zoolavtaf	Châpour Zôul-âctâf.
Shah Rockh Meerza	Châh-Rokh-Myrzâ.
Shahryar	Chahryâr.
Shah-Shenendeh	Châh-Chenendéh.
Shah-Shujah	Châh-Choudjâ'a.
Shah-ul-Mulk	Châh ôul-Moulk.
Shaikh Magkurah	Cheykh Maghoura.
Shaik-Sadi	Cheykh Sa'ady.
Shaik-Rozabahar Tursée	Cheykh Rouzebéhar Tersy.
Shaik-Suffee-u-Deen	Cheykh Séfy éd-dyn.
Shâmâkee	Chamâkhy.
Shamer-khia	Châmerkhyâ.
Shanscrit	Sanskrit.
Shedad	Chedâd.
Sheerasp	Chyrâsp.
Sheerkund	Chyrkend.
Shems-u-Deen	Chems éd-Dyn.
Shems Tubreezee	Chems Tebryzy.
Sherrif-u-Deen	Chéryf éd-Dyn.
Sheydah	Cheydah.
Shiraz	Chyrâz.
Shemrakeâh	Chemrâkhyyah.
Shub-Deez	Cheb-dyz.
Shus	Sous, la ville de Suze.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Shuster.	Chouster.
Shutvee.	Chetvyy (hivernal).
Siamuch	Syâmek.
Siamuck.	Syâmek.
Siawush.	Syâvech.
Sohrab	Sohrâb.
Sohrâverdeeâns.	Sohrâverdyân.
Soor.	Sour.
Soorkhe	Sourkh.
Soukra.	Soukra.
Subuctageen.	Sebektéguyn.
Sudaba.	Sodabah.
Sudder-ul-Suddoor.	Sedr ôul-Sodour.
Sulghour.	Solgour.
Sultaneah	Sulthânyéh.
Sumawali.	Semawaly.
Sunkur.	Senguer.
Surbaz.	Serbâz.
Sutledg.	Setledje.
Syfee.	Séyfy.
Syf-u-Doulah.	Séyf ed-Daulah.
Syud-Moorad.	Séyd Mourâd.

T

Tahamurs.	Thahmurats (troisième roi de la dynastie peychdâdyenne. On l'appelle aussi Dyv-bend, ou le vainqueur des génies).
Tahir-ebn-Abdullah	Thâher ben A'bdoûllah.
Tahk-e Bostan et Tauk-e-Bostan.	Thâqi-Boustân.
Tâmâsp.	Thamâsp.
Tâmâsp Meerza.	Thamâsp Myrzâ.
Tannaser.	Tanacer.
Tarikh-Tubree.	Târykhi-Thabary.
Tatta.	Tatah.
Tegha.	Teghâ.
Temarawatseer	Témarawatsyr *ou* Zémârâvatsyr
Terbin	Terbyn.
Tergay.	Tergay.
Timour Tash	Tymour Tâch.
Tochtamush.	Toctamych.
Toghluk Timour Khan.	Toghlouc Tymour-Khân.
Toghrul-beg-Seljoukee	Thoghroul-beyg Seldjouqy.
Toor	Thour.
Toos.	Thous.
Tooseeân.	Thoucyân.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Topâl Osman.	Topâl O'tsmân.
Toubuck-Behauder.	Toubék Béhâder.
Tuarikh-Muajem.	Téouârykh-Mo'adjem.
Tubbus.	Tebes.
Tubreez, Tabreez	Tébryz *ou* Tauris.
Tufseer-ul-Userâr.	Tefsyr ôul-Esrâr (explication des secrets).
Tukht-e-Jemsheed.	Takhti-Djemchyd.
Tukhullus.	Tekhellés.
Tukreet.	Tecreyt.
Tukûloo.	Tekulou.
Tuli.	Touly.
Tulkeeneâh.	Telqynyyah.
Turan.	Tourân.
Turbut-e-Hyderee.	Turbéi-Haïdéry.
Turreekât.	Thérycât.
Tusleemâh.	Teslymah.
Tyfooreân.	Téyfouryan.

U

Ul-Aruf.	Al-A'âref (le purgatoire).
Ul-dirrim.	Ildrym (la foudre).
Ul-Kaim.	Al-Câïm.
Ul-Kausim.	Al Câcem.
Ul-Nassar.	Al-Nâsser.
Umud-u-Dowlah.	I'témâd êd-Daulah.
Uremeea.	Ourmyah.
Urumeah.	Ourmyah.

Y

Yacoob.	Ya'coub.
Yacoob-ben-Leis.	Ya'coub ben-Leyts.
Yakoot.	Yâcout.
Yemen.	Yémén.
Yessan.	Yéçân.
Yessan-Ajum.	Yéçân A'djem.
Yezd.	Yezd
Yezdan-Buksh.	Yezdân-Bakhch.
Yezdijird-Ualthim	Yezdedjerd âl-âtsym.
Yusoof.	Youçouf.

W

Wâhdâtteâh	Wâhdatyyah *ou* Ouâhédyyah.
Wâhed.	Wâhed.
Wâhâbee	Wéhhâby.
Wâkuffeâh	Wâqefyyah.
Waly.	Wâly.

ANGLAIS.	FRANÇAIS.
Wâsâleâh	Wâssalyyah.
Wâssilâh	Waslah.
Wasta-Asanaf	Wacithi âsnâf.
Wulleeâh	Wélyyah.

Z

Zab	Zab.
Zabul	Zâboul.
Zabulistan	Zâboulistân.
Zademi-dokht	Zadémy dokht.
Zagatai	Djaghatay.
Zâghâ	Zâghah.
Zainderood	Zâyendéh-roud.
Zal	Zâl.
Zeâd-Oghloo	Zéad-Oghlou.
Zeenut-ul-Mujalis	Zéynét ôul-Médjâlis.
Zeenut-ul-Tuarikh	Zéynét ôul-Téouârykh.
Zeerukeâh	Ziraqyyah.
Zein-ul-Abdeen	Zeïn ôul-A'abédéyn.
Zenkula	Zenqélah.
Zerah	Zérah.
Zeratusht	Zérâtocht.
Zerdosht	Zerdocht.
Zilhâdge	Zoul-hedjah.
Zilkadeh	Zoul-cà'adéh.
Zohauk	Zohâc.
Zoo	Zou.
Zoolacktaf	Zôul-âctâf.
Zoowah	Zouwah.
Zour	Zour.
Zubberdust	Zeberdest.
Zubil	Zâboul.
Zuckee	Zéky.
Zukât	Zécât.
Zulfekar	Zôul-fécâr.
Zulkernyn	Zôul-carnéïn.
Zul-Yemneen	Zôul Yémenéïn.
Zund	Zend.
Zunkay-Shahweran	Zenkaï-Chahvérân.
Zurreer	Zéryr.
Zydeân	Zeydyyah.

Nota. Je n'ai pas cru devoir doubler la même lettre pour rendre le *Hhâ* et le *Sâd*. Les personnes qui savent l'arabe et le persan reconnaîtront facilement les mots qui admettent ces deux lettres. (E.—S.)

HISTOIRE
DE LA PERSE.

CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires sur la délimitation, les montagnes, les déserts, les forêts, les rivières et le climat du royaume d'Iran ou de Perse.

AVANT de commencer l'histoire d'un peuple, il paraît nécessaire de dire quelques mots sur la nature et l'étendue des pays qu'il habite. La circonscription de l'Iran, que les Européens appellent la Perse (1), a beaucoup varié. Les li-

(1) On suppose communément que ce mot est dérivé de *Fars* ou *Pars*, qui désigne une portion de l'empire dont les Européens ont appliqué le nom à la totalité. Mais ce nom, quoi qu'en disent quelques écrivains asiatiques, selon lesquels il désignait autrefois la totalité du royaume, est certainement inconnu (dans le sens où nous l'employons) aux habitans actuels de la Perse. On cite, en preuve de l'assertion contraire, un passage du Koran dans lequel un des compagnons de Mahomet, qui venait d'un village voisin d'Ispahan, est appelé *Selman* de *Fars* ou *Pars*. On invoque aussi l'Ecriture-sainte pour prouver que le nom de ce royaume est *Paras* ou *Phars* (il est ainsi nommé dans Daniel, Esdras, etc.). Les auteurs de l'*Histoire universelle*, vol. V, page 50, d'après je

mites de ce royaume, dans les tems de sa plus grande prospérité, sont faciles à indiquer (1). Au midi ce sont le golfe Persique et l'Océan indien; l'Indus et l'Oxus à l'est et au nord-est; au nord, la mer Caspienne et le mont Caucase, et l'Euphrate à l'ouest. Les traits les plus remarquables de cette vaste étendue de pays sont de nombreuses chaînes de montagnes et de très-grands déserts. Dans les intervalles sont de riches vallées et de belles prairies. Des bouches de l'Indus à celles du Karoon et de l'Euphrate, l'espace aride et plat qui se trouve entre les montagnes et la mer ressemble plus, par le sol et le climat, à l'Arabie

ne sais quelle autorité, établissent que le mot *Iran* n'est pas le nom général de la Perse, mais bien celui d'une de ses parties: c'est une erreur. Iran, depuis les tems les plus anciens jusqu'à présent, a toujours été le nom par lequel les Persans ont désigné leur pays; et cette appellation, dans le sens qu'ils lui donnent, comprend toutes les provinces à l'est du Tigre, l'Assyrie proprement dite, la Médie, la Parthie, la Perse, et l'Hyrcanie ou le Mazenderan. La totalité de ces pays a probablement été appelée *Pars* ou *Persia* dans la Bible, ainsi que par les écrivains grecs et romains depuis Cyrus.

(1) Les géographes persans donnent à leur ancien empire des bornes plus reculées. Il comprenait, selon eux, quatre mers et six grands fleuves, savoir: la mer Noire, la mer Rouge, la mer Caspienne et le golfe Persique, l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe, le Phase, l'Indus et l'Oxus.

qu'à la Perse. Quoique cet espace se prolonge dans une étendue de plus de vingt degrés (1), on n'y trouve pas une rivière qui soit navigable à plus de quelques milles au-dessus de l'Océan. Cette côte paraît être presque partout la même ; c'est une suite de plaines de sables. L'aspect en est quelquefois diversifié par de grandes plantations de dattiers, et par quelques terrains cultivés qu'on aperçoit autour des puits. De faibles ruisseaux d'eau douce se trouvent pourtant de loin en loin dans cette immense et stérile contrée. L'intérieur des terres, depuis la chaîne de montagnes la plus voisine de l'Océan indien et du golfe Persique, d'un côté jusqu'à l'Oxus, et de l'autre jusqu'à la mer Caspienne, présente partout à peu-près la même physionomie. C'est une succession de montagnes et de vallées qui diffèrent peu dans leurs formes ou leur étendue. Parmi les premières, quelques-unes seulement peuvent être regardées comme d'une élévation extraordinaire, quoique sur plusieurs chaînes les sommets soient toujours couverts de neige. Il n'y a point de larges vallées, mais quelques-

(1) Le Zab, qui sépare la province de Fars du Khuzistan, est navigable pour des bateaux jusqu'à la ville d'Endian, à une distance d'environ seize milles de la mer

unes sont d'une grande longueur, et s'étendent jusqu'à plus de cent milles. Les seules parties de cet empire où l'on trouve de grands espaces sans montagnes sont des déserts salés : il y en a plusieurs. L'un des plus remarquables est celui qui s'étend des bords de la rivière Heirmund (1), dans le Seistan, à la chaîne de montagnes qui sépare cette province du bas Mekran. Cette distance, d'environ quatre cents milles, peut être regardée comme l'extrême longueur du désert. Sa largeur, depuis le village de Noosky dans le Sarawan (district du Mekran) jusqu'à Jalk dans le Mekran supérieur ou septentrional, est de près de deux cents milles. Le désert salé, qui s'étend du voisinage des villes de Koom et de Kashan aux provinces du Mazenderan et du Khorassan, est aussi long et un peu plus large que celui de Seistan, avec lequel il se joint ; on ne connaît qu'imparfaitement la nature de l'immense terrain qu'ils embrassent. Ils abondent en ma-

(1) J'écris le nom de cette rivière *Heirmund*, parce qu'elle est généralement ainsi nommée par les auteurs persans ; mais on l'appelle aussi *Helmund*. Cette belle rivière (l'Etymander des anciens) prend sa source dans les montagnes de Hazara, au nord de Cabul, traverse le Seistan, pays stérile dont ses eaux fertilisent quelques parties, et se jette dans le lac Zerah.

rais salés et renferment la mer de Zerah, ou lac de Seistan. Dans plusieurs de ses parties sèches, ce pays désert présente à l'œil ou une couverte ou croûte de terre friable, ou une multitude de collines de sables. Ces monticules ont en général la forme de vagues, et se composent d'un sable rouge si léger, qu'il est à peine palpable. Lorsque cette poussière est soulevée par les vents violens du nord-ouest qui règnent pendant tout l'été, elle forme comme un nuage mouvant qui souvent est aussi dangereux pour la vie animale que pour l'organisation végétale.

L'influence de ce grand désert sur les pays qui sont situés dans son voisinage, et de niveau avec lui, est très-considérable. Ces contrées sont exposées à d'extrêmes chaleurs. La température de Kashan s'est trouvée, par des observations faites avec le thermomètre de Fahrenheit, être d'environ vingt degrés plus chaude que celle de Kohrood, village situé à vingt-cinq milles de là, dans une petite vallée au haut d'une chaîne de montagnes dont la hauteur ne suffit certainement pas pour expliquer seule cette énorme différence. Les pays montueux de l'intérieur de la Perse ne sont pas aussi stériles que les chaînes dont l'aspect at-

triste l'œil du voyageur qui vogue sur la mer de l'Inde ou sur le golfe Persique. Mais aucun, excepté le Mazenderan et la Géorgie, n'est couvert de forêts. Dans le nord-ouest du Kurdistan, et dans des portions du Fars et du Khorassan, il y a des bois parmi lesquels se trouvent quelques grands arbres; mais, en général, les montagnes en Perse sont nues ou garnies çà et là de quelques broussailles.

Les vallées des provinces centrales de la Perse abondent en productions végétales les plus rares et les plus précieuses, et seraient susceptibles de la culture la plus étendue. Les pâturages de ce pays ne le cèdent aux meilleures terres de ce genre d'aucune partie du monde. Les arbres sont rares, si ce n'est auprès des villes ou des villages ; mais partout où l'on en plante, ils croissent avec tant de succès, qu'il est aisé de voir que le climat leur est très-favorable. Les vergers de la Perse produisent tous les fruits de la zone tempérée ; et les terres en friche abondent en fleurs que dans les jardins de l'Europe on n'obtient que d'une culture très-soignée. Quoiqu'on trouve à peu près les mêmes traits principaux sur toute la surface du royaume, quelques provinces présentent des différences. Dans le Fars, dans

l'Iran et le Khorassan, les vallées sont en général unies. Dans l'Aderbijan, elles forment comme une suite d'éminences placées entre des collines; et le Kurdistan peut être regardé comme un immense groupe de petites montagnes entrecoupées en quelques endroits par des chaînes plus élevées. Sur celles-ci, comme dans toutes les parties de la Perse, il y a des espaces planes qui, à raison de leur grande élévation, sont sujets à de très-grands froids (1).

La Perse, à moins qu'on ne regarde l'Euphrate et le Tigre comme lui appartenant, possède à peine un cours d'eau qu'on puisse appeler navigable. Le Karoon dans le Khuzistan, l'Arras ou Araxes dans l'Aderbijan, et le Heirmund qui coule dans la province de Seistan, sont les plus grandes rivières qui se trouvent dans son étendue la plus habituelle. Les pluies, excepté dans le Mazenderan, ne sont ni fréquentes, ni abondantes; et ce défaut d'eau doit être considéré comme apportant le plus grand obstacle à la fertilité générale du pays.

(1) Le 17 août 1810, je campais sur la plaine de Hubatoo, dans le Kurdistan; l'eau, dans ma tente, gela d'un demi-pouce d'épaisseur. La latitude de ce point est de 36 degrés nord; le thermomètre de Fahrenheit, à six heures du matin, était à 34 degrés.

Dans les tems de sa prospérité, ses habitans ont fait des efforts étonnans pour remédier à cet inconvénient naturel (1); mais la situation locale de la Perse n'était pas heureuse pour les grandes opérations. Des invasions de Barbares venaient souvent détruire en quelques jours les travaux d'un siècle; et la nation désolée rétrogradait d'autant de pas qu'elle en avait fait vers l'amélioration.

Le climat de cet empire est très-divers. Il n'est pas moins affecté dans presque toutes les provinces par les différences de latitude que par la variété du sol, et les grandes inégalités de la surface. La plus grande partie du pays, comme on l'a déjà vu, se compose de plaines situées au pied de ces longues chaînes qui l'entrecoupent, et de parties hautes et unies placées près du sommet de ces montagnes. Passer des vallées inférieures à ces terres élevées, c'est changer la température de l'été contre celle de l'hiver. Cependant ce climat, quoique varié, est sain; et peu de pays peuvent se flatter de posséder une race d'hommes plus robustes, plus actifs et mieux conformés.

(1) On prétend que dans le beau et petit canton de Nishabore, dans le Khorassan, il y a eu jusqu'à douze mille cours d'eau.

Ses animaux, et en particulier ses chevaux et ses chiens, sont d'une taille, d'une force, et d'une beauté extraordinaires. J'ai déjà fait mention du mérite de ses productions végétales. Dans ses montagnes, on trouve quelques métaux précieux, mais aucun n'y est fort abondant; et la Perse a toujours reçu des autres pays le plomb et le fer, ainsi que l'or et l'argent.

CHAPITRE II.

Histoire de la dynastie de Mah-Abad et des autres rois fabuleux de la Perse qui ont précédé l'époque des Kaiomurs.

Si l'on veut bien connaître l'histoire d'une nation, il ne faut pas rejeter les fables dont sont enveloppés les seuls vestiges qui nous restent de son origine. Quelque extravagantes qu'elles puissent être, elles ne sont pas indignes de notre attention. Elles ont eu de l'influence sur le caractère du peuple qu'elles concernent. Elles se confondent avec ses habitudes, avec sa littérature, quelquefois avec sa religion. Elles sont devenues des préjugés nationaux dont on ne peut douter sans sacrilége : mettre en question les actions d'un Roostum, ce serait provoquer dans l'esprit d'un Persan un ressentiment pareil à celui qu'éprouverait un Anglais s'il entendait un étranger rabaisser le grand nom d'Alfred. L'influence que peut avoir l'exemple de ces héros gagne souvent à ce que leur véritable histoire soit enveloppée d'obscurités. Ce sont des modèles convenus, adoptés

par les peintres et les poètes de leur pays. On leur attribue toutes les vertus. Pour enseigner aux hommes leurs devoirs, on cache les préceptes sous des fables ornées de ces noms qu'ils ont été, depuis leur enfance, accoutumés à respecter, et dont la gloire se mêle à l'enthousiasme de la vanité nationale.

Dans presque toutes les histoires de Perse qui ont été traduites des auteurs mahométans, Kaiomurs est regardé comme le premier roi de ce pays. Cependant le *Dabistan* (1), livre qui s'annonce comme une compilation des ouvrages des anciens Guèbres ou adorateurs du feu, contient un chapitre relatif à une suite de monarques et de prophètes qui auraient précédé Kaiomurs. Suivant cet auteur, les Persans, avant le règne de Kaiomurs, et, par conséquent, long-tems avant la mission de Zoroastre (2), respectaient un prophète nommé *Mah-Abad* (ou le grand Abad), qu'ils considéraient comme le père des hommes. On nous

(1) L'autorité contestée de cet ouvrage vient de recevoir quelque appui par la découverte récemment faite d'un volume écrit en ancien pehlivi (appelé le *Dussateer* ou *Zemarawatseer*), que cite l'auteur du *Dabistan*.

(2) Le nom persan de ce prophète des Guèbres est Zerdosht. J'ai cru convenable, pour des noms si familiers à mes lecteurs, d'adopter l'orthographe reçue.

dit dans le *Dabistan* que les anciens Persans tenaient pour impossible de constater quels avaient été les premiers parens de la race humaine. Les connaissances des hommes, observaient-ils, étaient absolument insuffisantes pour le découvrir; mais ils croyaient, sur l'autorité de leurs livres, que Mah-Abad était le personnage qui avait été laissé à la fin du grand cycle (1), et que, par conséquent, il était le père des hommes actuels. Les seules particularités qu'on cite de lui, sont que lui et sa femme ayant survécu au premier cycle, ils eurent une nombreuse postérité, laquelle habitait les cavernes et les fentes des rochers, et ne connaissait aucune des commodités de la vie. Ces hommes furent d'abord étrangers à tout ordre et à tout gouvernement; mais Mah-Abad, inspiré et aidé par la puissance de Dieu, résolut de changer leur condition; à l'effet de quoi il planta des jardins, inventa des ornemens et forgea des armes. Il apprit aussi aux hommes à dépouiller les brebis de leur toison,

(1) Dans leurs idées, le tems se partageait en une suite de cycles ou périodes, dont chacune avait son peuple particulier. On supposait qu'à la fin de chaque cycle il restait un homme et une femme pour être les auteurs de la population du nouveau cycle. Ceci paraît avoir été emprunté des Yugs des Hindous.

et à s'en faire des habits : il bâtit des villes, construisit des palais, fortifia des places ; enfin il procura à ses descendans tous les avantages des arts et du commerce.

Mah-Abad eut treize successeurs de sa propre famille, qui tous portèrent le nom d'Abad, et sont regardés comme des prophètes. Ils étaient à-la-fois les monarques et les grands-prêtres du pays ; et pendant leur domination le monde, nous dit-on, était dans l'âge d'or. Cette félicité fut à la fin troublée par Azer-Abad, dernier prince de la dynastie mah-abadienne, qui abdiqua le trône, et se consacra, loin des hommes, à une dévotion solitaire.

L'absence d'Azer-Abad laissa tous ses sujets se livrer à l'influence de leurs passions : il en résulta toute sorte d'excès ; l'empire devint un théâtre de meurtre et de pillage. Pour nous servir de l'expression emphatique de notre auteur (1), les moulins qui étaient destinés à préparer l'aliment des hommes furent mis en mouvement par les torrens de sang qui coulaient des veines de leurs frères : les arts, les sciences, tombèrent dans l'oubli. Les hommes, devenus tels que des bêtes féroces, retournèrent comme elles habiter dans les rochers et

(1) *Dabistan.*

les antres sauvages. Quelques sages, qui voyaient avec compassion la situation de l'empire, supplièrent Jy-Affram (1), saint homme qui vivait dans la retraite, de prendre les rênes du gouvernement. Cet homme de bien, à qui on avait donné le nom de Jy (2) à cause de ses hautes vertus, se refusa à leur demande, jusqu'à ce qu'un ordre divin, apporté par l'ange Gabriel (3), le fit consentir à servir d'instrument pour rétablir l'ordre et remettre en vigueur les lois et les institutions de Mah-Abad. Jy-Affram fonda une nouvelle dynastie qui fut appelée *jy-anienne*. Le dernier roi de cette race fut Jy-Abad, qui, après un long et heureux règne, ayant tout-à-coup disparu, laissa retomber l'empire dans la confusion. L'ordre fut rétabli par son fils Shah-Kuleev, qui ne consentit qu'avec peine à quitter sa religieuse solitude pour se mettre à la tête du gouvernement. Ses successeurs furent heureux jusqu'à

(1) Jy-Affram fut appelé fils d'Azer-Abad, non qu'il appartînt par le sang à ce monarque, mais à raison de ce qu'il lui ressemblait en bonté et en piété.

(2) Ce mot signifie *pur* en pehlivi aussi bien qu'en shanscrit.

(3) J'écris ceci d'après un auteur mahométan, qui sûrement aura fait une traduction très-libre du texte pehlivi; et l'ange Gabriel introduit dans ce récit paraît suffire pour discréditer tout l'ouvrage.

l'élévation du dernier prince de cette dynastie qui se nommait (1) Mahabool. Ce monarque, ajoute-t-on, fut forcé par la perversité de ses sujets à abandonner sa couronne. Il fut remplacé par son fils aîné Yessan qui, agissant sous l'influence de Dieu, sut se soutenir dans le poste que son père avait été obligé de quitter. Il fonda une dynastie qui finit à son descendant Yessan-Ajum. A la fin du règne de ce dernier, la méchanceté des hommes excéda toutes les bornes ; et Dieu, pour les punir, les rendit victimes des cruautés les uns des autres jusqu'à ce que la race humaine fût entièrement éteinte. Le petit nombre de ceux qui en restaient s'étaient allés cacher dans les bois et les montagnes, lorsque Dieu dans sa miséricorde appela au trône Kaiomurs ou Gilshah; mais

(1) La ressemblance de ce nom avec celui du Belus des Egyptiens et du Mahabali ou grand Bali des Hindous, ne peut manquer de frapper tous les lecteurs instruits. Cette concordance peut fournir un argument soit pour, soit contre l'authenticité du texte, suivant que l'on est disposé à admettre ou à contester la véracité du *Dabistan*. S'il est écrit réellement d'après des autorités pehlivi, ce fait peut être considéré comme une preuve de l'histoire correspondante des Hindous et des Persans. Si, au contraire, il a imaginé son hypothèse dans le dessein de rapprocher l'ancienne histoire de celle de l'Inde, ce rapport de noms doit diminuer de la confiance qu'on serait porté à lui accorder.

avant de parler du règne de ce prince, à qui commencent toutes les histoires de Perse jusqu'ici publiées, j'ajouterai encore une observation au sujet de Mah-Abad et de ses descendans.

Le nombre d'années (1) auquel on porte la durée de chacune des dynasties que je viens d'indiquer excède tellement toute vraisemblance, qu'il ressemble plutôt à des calculs applicables aux révolutions des corps célestes qu'à des dates résultantes d'une histoire positive. Si nous pouvons compter assez sur l'authenticité du *Dabistan* pour croire que les parties de cet ouvrage qui concernent la Perse sont réellement tirées des anciens livres pehlivi, auxquels l'auteur se reporte si souvent, il sera prouvé qu'une des institutions les plus anciennes et les plus révérées des Hindous, la distribution de la société en différentes castes, si elle n'a pas pris son origine en Perse, a du moins été connue dans ce pays avant qu'on y introduisît la religion de Zoroastre. Mais je parlerai plus longuement ailleurs de cet objet, ainsi que de la religion de Mah-Abad et de ses successeurs.

(1) La dynastie jy-anienne est supposée avoir duré un *aspar*, expression qui, suivant un calcul tiré d'un ouvrage pehlivi, veut dire *mille millions d'années*.

Tout ce que nous possédons relativement à ces tems éloignés est très-obscur, et ne mérite pas grande attention. Cela est trop général, trop vague, pour offrir même ce degré d'intérêt qu'inspirent certaines parties de l'histoire où la vérité se mêle avec la fable de manière à nous amuser, et quelquefois à nous instruire.

CHAPITRE III.

Dynastie des rois paishdadiens.

Suivant tous les écrivains mahométans, excepté l'auteur du *Dabistan*, Kaiomurs (1) fut le premier monarque de la Perse. Ces auteurs suivent la chronologie des Juifs, et font remonter la généalogie de ce prince jusqu'à Noé. On le présente (2) comme ayant tiré ses sujets de la barbarie la plus sauvage. Il était, nous dit un auteur (3), le fils de Yessan-Ajum; d'autres l'appellent le petit-fils de Noé (4). Tous s'accordent à le reconnaître comme le fondateur d'une dynastie qui est connue dans l'histoire pour celle des paishdadiens ou premiers distributeurs de la justice.

Les efforts que faisait Kaiomurs pour civili-

(1) Il est aussi connu sous le titre de *Gilshah* ou *Roi de la Terre*.

(2) Ferdosi.

(3) *Dabistan*, *Zeenut-ul-Tuarikh*.

(4) *Zeenut-ul-Tuarikh*. L'auteur de cet ouvrage assure que le mot *Kaiomurs* est syriaque, et signifie *hy-natuck* ou *la parole vivante*. J'avoue que j'ignore entièrement cette étymologie.

ser le genre humain n'eurent d'abord de succès que dans sa propre famille. Le reste persista dans ses habitudes barbares, et fit la guerre au monarque, dont le fils Siamuck fut tué dans une bataille qu'il leur livra. Le premier des poètes persans (1) a décrit ces guerres dans un ouvrage fondé, sans doute, sur les histoires et traditions les plus anciennes, mais fort embelli par son imagination, et grossi de mille récits fabuleux. Dans son style, ces barbares ennemis de Kaiomurs sont nommés deeves ou magiciens (2); et lorsque ce prince conduisit Houshung, enfant de Siamuck, pour prendre part à la vengeance qu'il se proposait de tirer de ses ennemis, à son armée se joignirent, suivant le poète (3), tous les lions, tous les tigres, et toutes les panthères qui étaient dans ses états. Les deeves furent vaincus et déchirés

(1) Ferdosi.

(2) *Deev* signifie *magicien;* et, dans le shanscrit, il désigne un brame, peut-être à raison de quelques membres de cette tribu qui prétendaient être des sorciers; mais, généralement parlant, c'est le nom que les barbares de tous les tems ont donné à ceux de leurs voisins qui avaient plus d'arts et d'instruction qu'eux. Les ignorans Tartares nous assurent encore gravement aujourd'hui que les Chinois sont des *deeves* ou magiciens.

(3) Ferdosi.

dans leur fuite par ces auxiliaires, qui avaient quitté leurs forêts pour donner secours au roi juste (1). Après cette victoire, Kaiomurs se retira à sa capitale de Bulkh (2), où, suivant un auteur, il résigna sa couronne à son petit-fils Houshung; mais un autre (3) assure qu'il mourut, et fut remplacé par ce prince. L'un et l'autre énoncent qu'il régna pendant trente ans.

Houshung, second roi de la dynastie paishdadienne, fut renommé pour sa justice et sa sagesse. Mais nous trouvons, relativement aux événemens et à la durée de son règne, de grandes différences entre les auteurs persans. On dit qu'il a fondé plusieurs villes célèbres, qu'il a inventé plusieurs arts utiles (4); et il

(1) Dans un autre récit de cette guerre, on dit que son armée souffrit beaucoup de l'insalubrité du pays qu'il traversait; mais il fut secondé par une révélation divine : une voix qui sortait de la montagne lui dit que ses ennemis étaient endormis dans une forêt voisine. Il y marcha sur-le-champ et détruisit leur armée. (*Zeenut-ul-Tuarikh.*)

(2) Cette ville, qui est située au 36° 28′ de latitude septentrionale et au 65° 16′ de longitude orientale, paraît avoir été pendant un grand nombre d'années la capitale des anciens rois de Perse.

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(4) Ferdosi prétend que ce roi fut le premier qui découvrit le feu par le choc de deux cailloux; et il ordonna qu'on l'adorât comme le *Nour-e-Khodah* ou *la lumière de Dieu.*

est connu en Perse pour être le premier qui ait construit des aqueducs (1). Un ouvrage de quelque mérite (2), que citent les auteurs persans, est attribué à ce prince. Il régna pendant quarante ans, et eut pour successeur son fils Tahamurs, qu'on appelle ordinairement Deev-bund, ou *qui lie les sorciers* (3), titre qu'il tirait du succès avec lequel il avait fait la guerre aux ennemis de sa famille. Il avait été, suivant la fable persane, secondé dans cette guerre par la sagesse surnaturelle de son premier ministre Sheerasp, que l'on assure avoir employé toutes sortes de secrets et d'en-

(1) Ces aqueducs se composent d'une suite de petits puits distans de quelques toises l'un de l'autre et de la profondeur que demandent le sol et le niveau; ils communiquent les uns aux autres, à leur fond, par un canal assez large pour qu'un homme puisse y passer et le nettoyer. Ces puits commencent à une source, et ils en conduisent les eaux avec celles de toutes les autres sources qu'on trouve dans la longueur du canal. L'usage en est commun dans toute la Perse; l'eau qu'ils fournissent est employée aux irrigations.

(2) Le *Jauveedan Khird* ou *l'éternelle sagesse.*

(3) Les Grecs appelaient barbares tous les autres peuples, et plusieurs nations de l'Asie représentent les ennemis de leur première puissance comme des démons et des géans. Lorsque Buddu et ses successeurs conquirent Ceylan, ils extirpèrent, disent les annales cingalaises, les diables par qui cette île était alors possédée...

chantemens pour vaincre les deeves. Ceux-ci, cependant, paraîtraient avoir été plus habiles que leurs vainqueurs; car on avoue (1) que plusieurs d'entre eux qui étaient prisonniers rachetèrent leur vie de Tahamurs, en apprenant à ce monarque à lire et à écrire. Nous savons par le même auteur, qui nous instruit de ces événemens, que le culte des idoles s'établit sous ce prince pour la première fois. L'origine qu'il lui suppose paraît fort naturelle. Une maladie épidémique avait pendant si long-tems ravagé la Perse, que les hommes, désolés de perdre la plupart de leurs parens et amis, désirèrent d'en conserver le souvenir au moyen de bustes ou de portraits qu'ils gardaient dans leurs maisons, y trouvant quelque consolation de leur chagrin. Ces images transmises à leur postérité en obtinrent encore plus de vénération; et, avec le tems, ces monumens de tendresse ou de bienveillance devinrent des objets d'adoration (2).

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) A l'appui de cette observation, on peut citer le passage suivant de la relation authentique des voyages de Guillaume de Rubruquis, religieux, qui fut envoyé en 1253, par saint Louis, roi de France, à la cour de Mangou-Khan, petit-fils de Chenghiz. L'auteur écrit de la ville de Cailac en Tartarie.

« Après avoir passé quelque tems avec ces prêtres, dit-il,

Tahamurs gouverna la Perse pendant trente ans. Il eut pour successeur son neveu, le fa-

» et être entré dans leur temple, où je vis beaucoup d'images » grandes et petites, je leur demandai quelle était leur » croyance relativement à Dieu. Ils me répondirent : Nous » croyons qu'il n'y a qu'un Dieu. — Croyez-vous que Dieu » soit un esprit ou une substance corporelle? — Nous croyons » que Dieu est un esprit. — Alors, dis-je, croyez-vous que » Dieu ait jamais revêtu un corps humain? — Ils me répon- » dirent : Non. — Hé bien, dis-je, si vous croyez que Dieu » est un esprit, pourquoi faites-vous, pour le représenter, » tant d'images corporelles? De même aussi, puisque vous » croyez qu'il n'a jamais revêtu un corps humain, pourquoi » le représentez-vous sous la figure d'un homme plutôt que » sous celle de toute autre créature? — Ils répondirent : Nous » ne faisons pas ces images pour représenter Dieu; mais lorsque » parmi nous un homme riche perd ou son fils, ou sa femme, » ou quelqu'un de ses amis, il fait faire l'image de la per- » sonne morte : on la place ici; et nous, en souvenir de ce- » lui qui l'a fait faire, nous la respectons par la suite. — Je » leur demandai alors : Agissez-vous ainsi par amitié ou par » flatterie pour l'homme? — Non, dirent-ils, mais par égards » pour sa mémoire.

» En outre, ajoute le même auteur, les Moals (Mogols) ou » Tartares sont à cet égard de la même secte qu'eux, c'est-à- » dire qu'ils croient à un seul Dieu, et font cependant des » figures de feutre en souvenir de leurs amis morts. Ils les » couvrent des vêtemens les plus riches et les plus chers, et » les placent dans un ou deux chariots, auxquels personne » n'ose toucher : ces chariots sont à la garde de leurs chanteurs » de prières, qui sont leurs prêtres et sur lesquels je donne- » rai plus tard à Votre Grandeur des détails plus circonstan- » ciés. » (*Harri's Travels*, vol. Ier, page 570.)

meux Jemsheed (1), prince qui est célèbre pour avoir fondé Persépolis (2), qu'on appelle encore aujourd'hui *Tukht-e-Jemsheed* ou *le trône de Jemsheed.* Les auteurs persans attribuent à ce prince plusieurs inventions utiles dans les arts, et ils lui font honneur de la première grande réforme qu'aient éprouvée les mœurs

(1) Jemsheed fut le premier qui découvrit le vin. Il aimait extrêmement le raisin, et désira d'en conserver quelques grappes qui furent mises dans un grand vase et déposées dans une cave pour être mangées dans un tems plus éloigné. Lorsqu'on ouvrit le vase, on trouva que les raisins avaient fermenté ; le jus en était si acide que le roi crut que ce serait un poison : il en fit remplir quelques vases plus petits, sur chacun desquels on écrivit le mot *poison*, et qui furent placés dans sa chambre. Une de ses femmes était sujète à des maux de tête nerveux ; la douleur un jour lui parut si violente qu'elle désira de mourir ; et voyant un vase qui était annoncé comme contenant du poison, elle le prit et en avala le contenu. Le vin, car c'est ce qu'était devenue la liqueur, enivra la dame, qui tomba dans un profond sommeil et se trouva fort calmée. Enchantée d'avoir découvert un si bon remède, elle en répéta si souvent la dose que bientôt le poison du roi fut bu tout entier. Il s'en aperçut, et fit avouer à la dame ce qu'elle avait fait. On fit une plus grande quantité de vin. Jemsheed et toute sa cour burent de ce nouveau breuvage, qui, à raison de la manière dont il a été connu, est encore aujourd'hui connu en Perse sous le nom de *zeher-e-khoosh* ou *le délicieux poison.* (*Manuscrits de Moullah Ackber.*)

(2) Cette ville est appelée par les Persans des deux noms *Istakhr* et *Tuckht-e-Jemsheed.*

et les usages de ses compatriotes. Il partagea, disent-ils, ses sujets en quatre classes. La première était composée des hommes pieux, savans, et dévoués au culte de Dieu : leur devoir était de faire connaître aux autres hommes ce qui était légitime, et ce qui ne l'était pas. La seconde était celle des écrivains : leur emploi était de conserver les actes et les comptes de l'Etat. La troisième comprenait les guerriers : ils devaient s'occuper des exercices militaires, afin d'être toujours prêts à faire la guerre. La quatrième classe était celle des ouvriers, des cultivateurs et des marchands (1). Jemsheed introduisit aussi l'année solaire. Il ordonna que le jour qui la commençait, celui où le soleil entre dans le bélier, fût célébré par une grande fête (2). La première partie du règne de ce prince fut singulièrement heureuse. Mais plongé dans la débauche, il finit par oublier la

(1) Les autorités d'après lesquelles nous donnons l'histoire de Jemsheed ne font aucune mention de Mah-Abad ; mais si nous accordons quelque confiance au *Dabistan*, les institutions de Jemsheed ne peuvent être considérées que comme le renouvellement de celles de ce législateur.

(2) Cette fête s'appelle *Nouroze* ou *le jour de la nouvelle année*, et c'est encore la plus grande fête de la Perse. On suppose que quelques-uns des bas-reliefs de Persépolis en représentent les cérémonies.

source d'où était venu son bonheur. Il se proclama Dieu, ordonnant que ses statues fussent très-multipliées, afin que les Persans pussent adorer l'image de leur roi comme le dispensateur de tous les biens de la terre. Ces actes, d'une audace impie, dégoûtèrent de lui ses sujets, et portèrent le prince syrien Zohauk (1) à attaquer la Perse. Le malheureux Jemsheed prit la fuite devant le conquérant que chacun regardait comme l'instrument de la vengeance divine. Le détail des courses de ce souverain fugitif a donné lieu à un conte qui fait partie des romans les plus populaires de la Perse. Sa première aventure arriva dans la province de Seistan (2), où la fille unique du prince régnant, par suite d'une prophétie de sa nourrice, fut conduite à l'aimer et à contracter avec lui un mariage secret. Mais le malheureux Jemsheed fut poursuivi tout au travers du Seistan, de l'Inde, et de la Chine, par les agens de l'implacable Zohauk. Il fut pris enfin et conduit devant son ennemi comme un vil malfaiteur. Là se terminèrent ses malheurs;

(1) Ce prince descendait de Shedad, et, suivant quelques auteurs, il était neveu de Jemsheed.

(2) Appelée aussi *Zabulistan*, qui est l'ancien nom de cette province.

car, après avoir éprouvé tout ce que l'insolente vanité peut faire d'insultes à la grandeur humiliée, il fut placé (1) entre deux planches et scié avec une arête de poisson (2).

Il y a différentes opinions sur la généalogie de Zohauk, qui devint alors roi de Perse. Suivant quelques historiens, il était Arabe; mais il descendait de Kaiomurs. D'autres le font descendre de Shedad, et disent qu'il était Syrien; on a même supposé qu'il était le Nemrod des Hébreux. Mais tout le monde s'accorde sur un point, c'est qu'il fut un homme cruel et sanguinaire. On prétend qu'il avait aux épaules deux horribles chancres que les fabulistes persans ont convertis en serpens (3) affamés dont

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Telle est l'histoire la plus populaire de la mort de ce prince, au sujet duquel cependant les historiens varient beaucoup. Ferdosi prétend que son règne dura sept cents ans: il ajoute que, lorsque les nouvelles de sa mort parvinrent à la cour de Seistan, sa veuve désolée mit fin à sa vie par le poison; mais qu'elle laissa un fils dont un descendant, nommé Roostum, devint l'honneur et l'appui de son pays.

(3) Toute cette histoire de Zohauk est une fable. Le conte des deux serpens est évidemment une allégorie, sans doute imaginée pour montrer les fatales conséquences de la facilité à céder aux mauvaises tentations. Ferdosi dit que le diable commença par persuader à Zohauk de tuer son vertueux père Murdas; ensuite il le tenta de manger de la chair, ce

on ne pouvait assouvir la faim qu'avec des cervelles humaines. On tuait, chaque jour, deux sujets de Zohauk pour fournir à cet horrible repas. Enfin, le noble courage d'un forgeron d'Ispahan, nommé Kâwâh, dont les deux fils étaient sur le point d'être sacrifiés, délivra l'empire de ce tyran, et porta sur le trône Feridoon, prince de la dynastie paishdadienne.

Feridoon était fils d'Abten, descendant immédiat de Tahamurs. Il avait échappé d'une manière miraculeuse à Zohauk, lorsque ce prince avait pris et fait mourir son père (1). A l'âge de seize ans, il joignit Kâwâh, qui

qui alors était regardé comme un grand péché. Pour récompense des jouissances qu'il lui avait procurées, Satan pria Zohauk de permettre qu'il lui baisât les deux épaules; et ses lèvres ne les eurent pas plus tôt touchées, qu'on vit sur chacune paraître et siffler un serpent. On crut que ces animaux allaient sur-le-champ le faire mourir; mais le diable, qui avait pris la figure d'un médecin, assura au roi que si ces serpens étaient nourris avec des cervelles humaines il n'aurait à craindre d'eux aucun mal. Ce remède fut essayé; il réussit, et la Perse, sans le courage de Feridoon, aurait été dépeuplée par cette diabolique invention.

(1) Il avait aussi tué le paysan qui avait donné asile à Feridoon dans les montagnes, et la vache qui l'avait nourri de son lait. Le nom de cette vache était *Poormaiah*. Feridoon, pour honorer sa mémoire, portait pour arme dans les batailles une masse de fer qui se terminait par une tête de vache. On appelait cette arme le *gurz gowesir* ou *la massue à tête de vache*.

avait rassemblé un grand corps de ses compatriotes. Ceux-ci combattaient avec enthousiasme sous un drapeau fait avec le tablier du forgeron (1), qui leur rappelait sans cesse la juste cause de leur révolte; et la présence de leur jeune prince les rendit invincibles. Zohauk, après plusieurs défaites, fut fait prisonnier et subit un long et pénible supplice : faible punition de ses grands crimes.

Un poète persan (2), faisant allusion aux victoires que le jeune Feridoon avait obtenues sur Zohauk, aux enchantemens par lesquels celui-ci était défendu, et à la manière dont ces obstacles furent surmontés par son vertueux antagoniste, s'écrie éloquemment (3) : « L'heu-

(1) Le premier acte de Feridoon fut de convertir en étendard royal le célèbre tablier du forgeron : comme tel, il fut richement orné de pierres précieuses, et chaque roi, depuis Feridoon jusqu'au dernier des monarques pehlivi, y ajouta quelque chose. On l'appelait le *derufsh-e-kawanee*, *l'étendard de Kâwâh*. Il continua d'être l'étendard royal de Perse jusqu'à la conquête des Mahométans, époque à laquelle il fut pris dans une bataille par Saad-e-Wukass et envoyé au calife Omar.

(2) Sadi.

(3) *Feridoon e ferokh, ferishta na boud*
Z-mishk, ou z-mber, serishta, na boud
Be dad, ou dahish, yaft an neekoee;
Tu-dad, ou dahish kun, Feridoon touee.
(Gulistan.)

» reux Feridoon n'était pas un ange ; il n'était
» pas composé de musc et d'ambre ; c'est par
» la justice et la clémence qu'il réussit à faire
» de grandes et bonnes choses. Sois juste et
» clément, et tu seras un Feridoon. »

Les crimes des fils aînés de ce prince, qui remplirent d'amertume les dernières années de sa vie, ont fait le sujet d'un des romans les plus touchans qu'il y ait dans la langue persane. A vrai dire, ce n'est guère que dans cette forme qu'il reste quelques traces de ces antiques événemens. Ce vertueux prince avait, nous dit-on, trois fils, Selm, Toor et Erij. Les deux premiers étaient de la même mère, la fille de Zohauk ; le dernier était né d'une princesse de Perse (1). Ces trois princes ayant été unis par mariage aux trois filles d'un roi d'Arabie, Feridoon résolut de partager entre eux ses vastes Etats. Il donna à Selm les pays compris dans la Turquie moderne ; à Toor (2) la Tartarie et une partie de la Chine ; et à Erij (3) la Perse. Tous trois

(1) Son nom était *Irandocht* ou *fille d'Iran* ; son père était Shah-murd.

(2) Du nom de ce prince les auteurs persans font dériver *Turan*, nom sous lequel autrefois toutes les contrées situées d'un côté entre le Jaxartes et l'Oxus, et de l'autre entre la mer Caspienne et les frontières de la Chine, étaient connues aux habitans de la Perse.

(3) Plusieurs Persans tirent du nom de ce prince celui

partirent pour leurs gouvernemens respectifs; mais les deux aînés virent avec peine que la Perse, la plus belle partie du territoire et le siége de la monarchie, eût été donnée à leur cadet, et ils convinrent de travailler à la perte de leur frère. Ils envoyèrent d'abord vers leur père (1) pour lui reprocher son injustice et sa partialité, et demander qu'il revînt sur ses dispositions, menaçant, s'il s'y refusait, de l'attaquer aussitôt. Le vieux roi était fort en peine. Il leur représenta que sa carrière était près de finir, et pria qu'on le laissât mourir en paix. Erij découvrit ce qui se passait: il se détermina à aller trouver ses frères, et à mettre à leurs pieds sa couronne, plutôt que de continuer à être la cause d'une dissension qui affligeait leur père. Il obtint de celui-ci qu'il approuvât cette résolution, et porta à Toor et à Selm une lettre de leur père commun, dans laquelle il les priait de vivre tous ensemble en bonne intelligence. Cet appel à leur humanité n'obtint point son

d'*Eeran*. Moullah Firoze, homme qui connaît parfaitement la littérature pehlivi, m'a assuré que ce mot d'*Eeran* était le pluriel de *eir*, et qu'il signifiait *le pays des croyans;* mais Erij pourrait avoir pris son nom du même mot. *Eeron* ou *Aron* signifie, m'a-t-on dit, en hébreu, ce qui est montueux; et l'aspect du pays permet sûrement d'adopter cette étymologie.

(1) Ferdosi.

effet. Le malheureux Erij (1) fut tué par ses frères (2), qui eurent la barbarie d'embaumer sa tête et de l'envoyer à Feridoon. Le vieillard, dit-on, s'évanouit à cette vue. Lorsqu'il revint à lui, furieux dans sa douleur, il saisit la tête de ce fils chéri, et, l'élevant dans ses mains, il supplia le ciel de punir les auteurs d'une si lâche et si cruelle action : « Puissent les barbares, s'écria-t-il, ne plus jouir d'un seul beau jour! Puisse le démon du remords déchirer leurs cœurs impitoyables jusqu'à ce que leur sort fasse pitié même aux monstres des forêts (3)! Quant à moi, ajoutait le vieillard désolé, je demande seulement à Dieu, qui m'a donné la vie,

(1) Ferdosi.

(2) Ferdosi exprime en quelques vers très-touchans les remontrances que fit Erij à ses frères lorsqu'ils se préparaient à le tuer.

Sir William Jones a traduit en anglais le dernier couplet, et Sadi l'a fait entrer dans l'épitaphe qu'il a composée pour le poète par lequel ces vers ont été faits. Dans un ouvrage persan qui a de la célébrité (le *Attash Kuddah*), on dit que quelqu'un avait vu en songe Ferdosi écrivant et un ange guidant sa plume ; il regarda de plus près, et il découvrit que Ferdosi venait d'écrire ce même couplet, dans lequel il demande avec tant d'intérêt qu'on ait de la pitié pour le plus petit insecte.

Will you ever allow it to be recorded
That you possessing life, deprive others of that blessing?
Pain not the ant that drags the grain along the ground;
It has life, and life is sweet and delightful to all to whom it belongs.
(Traduction de sir W. Jones.)

(3) Ce passage est traduit presque littéralement de Ferdosi.

qu'il me la conserve assez long-temps pour que je puisse voir quelque descendant d'Erij venger sa mort; et alors la tête de mon fils reposera avec joie en quelque lieu qui soit désigné pour la recevoir. »

La fille d'Erij (1) était mariée au neveu de Feridoon. Elle en avait un fils nommé Manucheher, qui paraissait être le portrait de son grand-père. Cet enfant devint l'espoir le plus chéri du vieux monarque; et lorsque le jeune prince eut atteint l'âge de la virilité, il fit tous les préparatifs nécessaires pour le mettre en état de venger la mort d'Erij. Selm et Toor tremblèrent en voyant approcher le jour du châtiment. Ils envoyèrent à leur père des ambassadeurs avec de riches présens, le suppliant de leur envoyer Manucheher, afin qu'ils pussent se présenter devant lui comme des esclaves, et effacer le souvenir de leur crime par les larmes du repentir. Feridoon renvoya leurs présens; et, pour réponse à leur message, exprima en ces termes son indignation : « Dites à ces hommes sans pitié qu'ils ne verront jamais Manucheher que vêtu de fer et suivi par mes armées (2). »

(1) Le nom de cette dame était *Peri-cheher* ou *figure de fée*, et celui de son mari *Pushung*.

(2) Ferdosi.

La guerre commença; et, dans la première bataille, Toor fut tué par la lance de Manucheher. Selm se retira dans une forteresse, d'où il fut tiré par un défi du jeune héros, lequel fut encore vainqueur dans ce combat. Cet événement rendit à l'empire sa tranquillité. Lorsque Manucheher revint en triomphe, le vénérable Feridoon vint au-devant de lui à pied pour le recevoir. Le prince, en l'apercevant, descendit, et, après avoir baisé la terre (1), reçut ses félicitations. Peu de tems après, Feridoon mourut; mais, avant d'expirer, il mit sa couronne sur la tête du petit-fils d'Erij, lui conseillant de se conduire par les avis de Sam (2), homme d'une grande naissance et d'une haute sagesse, qui était prince héréditaire de Seistan. Les auteurs persans nous apprennent que Feridoon avait régné pendant cinq cents ans; ils ajoutent qu'il fut le premier roi qui eût jamais

(1) L'usage de baiser la terre paraît avoir été fort ancien en Perse. Dans la bataille de la chasse (qui forme un chant du *Shah-Nameh*), on représente Roostum et ses héros buvant avant le combat à la santé de Kai Kaoos, le roi régnant, du vin de Zabul. D'abord, dit le poète, ils répétèrent le nom de leur roi, puis ils burent, et s'étant prosternés, ils baisèrent la terre.

(2) Le fils de Jemsheed et de la belle princesse de Seistan s'appelait Atrut; son fils fut Gurshasp, qui eut pour fils Neriman, père de Sam, dont le fils Zal fut père de Roostum.

monté sur un éléphant ou qui eût mené ces animaux à la guerre (1). Sa sagesse et sa bonté ont été partout célébrées. Son testament, qu'il adressa à ses descendans, contenait, pour les rois, cette admirable leçon : « Regardez chaque jour de votre vie comme une feuille de » votre histoire, et, en conséquence, prenez » garde qu'il y soit rien écrit qui ne soit digne de la postérité. »

Manucheher (2) fut un bon et pieux monarque. Mais la grande prospérité dont jouit l'empire sous son règne fut due principalement à la sagesse et au courage du premier ministre, Sam, dont les descendans, dès ce même règne, obtinrent une telle célébrité, que les historiens persans ne parlent que des événemens qui ont quelque rapport avec leur histoire. Le fils aîné de Sam naquit, dit-on, avec des cheveux blancs, ce qui affligea beaucoup son père, lequel en conséquence le nomma Zal, ou le Vieux. Aussitôt qu'il fut né, Sam pensa qu'il n'était pas son fils, mais bien celui de quelque deev ou magicien. Dans cette pensée, il le fit exposer sur l'Elburz (3), haute montagne que l'his-

(1) Ferdosi.

(2) On suppose que ce prince est le Mandauces des Grecs.

(3) Ferdosi. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes, est voisine de la ville moderne de Teheran.

torien persan dépeint comme voisine du soleil, et bien éloignée des demeures de l'homme. Les fabulistes prétendent que là il fut nourri par un *simurgh* ou griffon (1). Cependant Sam eut bientot à se repentir de son action dénaturée ; car il entendit une voix divine qui criait : « Cet enfant, qu'a abandonné son père, est à présent l'objet des soins du protecteur du monde (2). » Il alla à Elburz, où il se prosterna humblement devant Dieu, et son fils lui fut rendu. Ils s'embrassèrent ; Zal vint avec son père à la cour de Manucheher, qui, peu de tems après, nomma ce dernier gouverneur de Seistan, de Cabul et de tous les pays situés au nord de l'Indus (3). Sam

(1) C'est peut-être à cette fable que les Grecs font allusion quand ils disent qu'Achæmenes fut nourri par un aigle. On le regarde comme le fondateur de la plus grande famille de Perse ; quelques auteurs prétendent qu'il était le second de cette famille. En supposant que Sam, qui est, suivant les auteurs persans, le fondateur de la plus grande famille de leur pays, fût le Persis des Grecs, Zal, qui fut nourri par un siamurgh, oiseau fabuleux, serait son fils. Il est certain que tous ces héros avaient plusieurs noms ou titres : Persis et quelque mot approchant d'Achæmenes peuvent avoir été ceux de Sam et de Zal ; mais je suis très-peu disposé à m'aventurer dans ce champ d'interminables conjectures.

(2) Ferdosi.

(3) Il ne paraît y avoir aucune autorité dont on puisse conclure que les Etats des anciens rois de Perse se soient jamais étendus d'une manière permanente au-delà de l'Indus.

se rendit aussitôt dans ces contrées, accompagné du fils qu'il avait récemment recouvré.

La première aventure que le poète (1) rapporte de Zal est celle qui a été l'origine de toute sa réputation, parce que c'est celle qui l'a conduit à être le père du héros de son pays, le grand Roostum, dont le nom occupe dans l'histoire, ou plutôt dans les romans de l'Orient, une si grande place, qu'on doit m'excuser de m'arrêter au récit des circonstances fabuleuses qui sont liées à sa naissance.

On raconte que Zal, prenant le divertissement de la chasse, se trouva au pied d'une tour sur un des tourillons de laquelle il vit une jeune demoiselle d'une beauté exquise : ils se regardèrent l'un et l'autre, et aussitôt ils s'aimèrent; mais il n'y avait aucun moyen de monter sur la muraille. Après beaucoup d'embarras (2), un expédient se présente à l'esprit de la belle recluse. Elle détache ses beaux et longs cheveux noirs, dont les tresses tombant en anneaux au pied de la tour fournissent au prince amoureux le moyen de monter. La dame se trouvait être Roudabah, fille de Mehrab, roi de Cabul, prince de la race de Zohauk. L'amour auquel donna lieu cette singulière entrevue finit par un

(1) Ferdosi.
(2) Ferdosi.

mariage, qui fut approuvé de Sam et du roi, père de la princesse. Leur bonheur était sans nuage, lorsque les douleurs de Roudabah firent craindre à son mari de perdre sa bien-aimée. Le griffon femelle qui avait nourri Zal sur la montagne d'Elburz lui avait donné, en se séparant de lui, quelques-unes de ses plumes, et lui avait recommandé d'en brûler une toutes les fois qu'il serait dans un grand embarras : il le fit dans cette occasion, et aussitôt sa bonne nourrice parut. Elle lui dit qu'il fallait faire une incision dans le côté de Roudabah, et lui donna une liqueur enivrante (1), qui, lorsque la princesse l'aurait prise, la rendrait insensible à la douleur. Zal fit ce qui lui était ordonné, et l'enfant géant fut tiré du côté de sa mère. Celle-ci eut bientôt recouvré une parfaite santé. L'enfant fut nommé Roostum. Sept nourrices (2) furent chargées de l'allaiter, mais elles ne lui suffisaient pas; car, peu après, il lui fallait presque autant de moutons pour sa nourriture de chaque jour. Tel est le récit fabuleux de la naissance du héros de la Perse. Ses actions, sous la plume du poète qui les décrit, sont devenues des miracles; et, par suite, son histoire se distingue avec peine des circons-

(1) Suivant un des manuscrits on lui donna du vin.

(2) Ferdosi.

tances romanesques dont elle est enveloppée. Un de ses principaux exploits, pendant le règne de Manucheher, fut la prise de Kullah-Suffeed (1), dans la province de Fars. Ce fort, situé à environ soixante-seize milles au nord-ouest de la ville de Shiraz, est placé sur une montagne élevée et escarpée presque perpendiculairement de tous côtés. Il est d'une forme oblongue, et renferme, au haut de la montagne, un espace uni qui est couvert d'une verdure délicieuse, et arrosé par de nombreuses sources. La montée est de près de trois milles; et, dans les deux ou trois cents dernières toises, le chemin pour arriver au sommet est si difficile à parcourir, que la plus légère opposition, si elle est dirigée avec intelligence, doit rendre la place imprenable (2). Dans l'état peu avancé

(1) Ces mots veulent dire *le fort blanc*. Ce fort est probablement ainsi nommé à cause de l'apparence qu'il présente; il porte encore le même nom.

(2) Je dois cette description au lieutenant Macdonald, qui a visité ce fort en 1810: il était alors en la possession de la tribu de Mumasenni, une des tribus originaires de la Perse. Les moyens de défense qu'employaient, à cette époque, les maîtres de la place, étaient probablement les mêmes que ceux dont on se servait au tems de Roostum. De grandes pierres, rangées en ordre régulier, sont placées autour des bords du précipice; chaque pierre, étant taillée en coin, est retenue par une autre de plus petites dimensions; lorsque celle-ci est

où était alors la science militaire, il ne faut pas s'étonner que la valeur de Roostum lui-même n'ait pas réussi à prendre de force une telle place. Après un ennuyeux blocus, il eut recours à la ruse. S'étant déguisé en marchand de sel, dont il savait que la place avait grand besoin, il mit des sacs sur des chameaux; mais, au lieu de sel, il y avait, dans chaque sac, un homme armé: on n'eut aucun soupçon. L'attaque commença lorsqu'il fit nuit. La garnison, quoique surprise, fit une généreuse résistance, et ce ne fut qu'à la pointe du jour que Roostum se vit maître du fort, où l'on dit qu'il trouva un immense trésor (1).

Manucheher mourut après un règne de cent vingt ans. A son lit de mort, il engagea son fils Nouzer (2) à prendre confiance en Sam et en ses descendans, qu'il regardait comme les soutiens de son trône. Mais aussitôt qu'il fut mort, son fils oublia ses avis. Il ne consulta même pas les conseillers de son père; et bientôt il vit ses sujets prêts à se révolter contre un gouverne-

ôtée, la grosse pierre, ou plutôt l'énorme rocher, se précipite et balaye avec une force irrésistible tout ce qui se trouve sur son passage.

(1) Ferdosi.

(2) Le Sosarmes de l'histoire grecque.

ment oppressif et cruel. Il envoya alors chercher Sam : sitôt que celui-ci fut à la cour, on le pressa de prendre pour lui le gouvernement (1). Il s'y refusa, mais il promit de faire tous ses efforts pour ramener au bien l'indigne monarque. Les vices et la faiblesse de ce prince avaient porté Pushung, roi de Turan (2), à menacer d'envahir la Perse avec une armée de trente mille hommes, commandée par son fils Afrasiab. Le prétexte de cette guerre était de venger sur les Persans la mort de Selm et de Toor : la cause véritable était l'avantage que l'assaillant trouve toujours à attaquer un pays mécontent et en désordre. Les troupes de Turan, dans leur marche, prirent un nouveau courage en apprenant la mort de Sam, événement qui leur semblait l'augure du plus heureux succès. Elles ne se trompaient pas. Deux affaires et deux combats singuliers, dans l'un desquels fut tué Kobad, fils du fameux Kâwâh, tandis que dans l'autre Nouzer lui-même fut mis en fuite par Afrasiab, placèrent la couronne de Perse sur la tête de ce dernier, qui, bientôt après, fit Nouzer prisonnier, et le mit à mort. Cela arriva dans la septième année du règne de ce

(1) Ferdosi.
(2) La Scythie.

malheureux roi, qui n'était pas cependant sans quelques qualités. Dans son combat contre le prince tartare, il montra un courage qui sauva sa mémoire du mépris.

Après la mort de Nouzer, Afrasiab gouverna la Perse pendant douze ans. Un jour, ayant arrêté tous les nobles de ce pays, il résolut de les faire mourir; mais il fut détourné de ce projet par son frère Agrarees (1), qui lui persuada de se contenter de les enfermer dans la forteresse de Sari (2), en la province de Mazenderan. Vers cette époque, Zal, le fils de Sam, qui commandait l'armée de son beau-père Mehrab, roi de Cabul, fit tête contre Afrasiab, et tâcha d'attirer à son parti Agrarees en lui offrant, s'il pouvait faire relâcher les nobles Persans, de l'élever au trône de Perse. On observe que Zal fondait la justice de cette proposition sur ce que les deux fils de Nouzer (3) étaient, par la faiblesse de leur caractère, absolument incapables de gouverner l'empire. Mais il est plus

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Aujourd'hui la capitale du Mazenderan. Cette ville fut visitée en l'an 1743 par Jonas Hanway. On y voyait encore debout quatre anciens temples bâtis en forme de rotondes, d'environ trente pieds de diamètre et de près de cent vingt pieds d'élévation.

(3) Leurs noms étaient *Toos* et *Gushtashem.*

probable qu'il ne trouva pas, pour sauver son pays, de meilleur moyen que de diviser entre eux ses ennemis. Le prince tartare agréa la proposition : il pria Zal d'envoyer contre lui une force assez considérable pour lui fournir un beau prétexte de se retirer afin de défendre Rhe (1), siége de son gouvernement. Il fut en même temps convenu qu'un corps de troupes serait envoyé à Sari. Ce plan fut exécuté. Le petit détachement qui avait été envoyé à cette ville réussit à mettre en liberté les nobles prisonniers ; mais la trahison d'Agrarees fut découverte et sa punition exemplaire. Son frère irrité le tua lui-même avec son sabre, en présence des chefs assemblés (2) de Turan.

Zal, au moment où il apprit cet événement, éleva au trône un personnage du nom de Zoo ou Zoowah. Zoo (3), suivant quelques auteurs, descendait de Selm. D'autres le font venir de Manucheher. Il mourut après avoir conquis le Fars, et fut remplacé par son fils Kershasp (4). Ce prince, qui bientôt fut mis de côté par Zal

(1) Le Rhages des anciens.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) L'Artia des écrivains grecs.

(4) Le Arbianès de Ctesias et le Cardicias de Mosès de Chorone.

comme incapable, est regardé par les Persans comme le dernier de la dynastie paishdadienne, laquelle, suivant leurs calculs, gouverna la Perse pendant deux mille quatre cent cinquante ans. On n'a conservé les noms que de douze de ces rois; et dans leur histoire nous trouvons à peine un fait, excepté celui de la révolte de Kâwâh (1) qu'on puisse considérer comme historique.

(1) J'ai rapporté comment le *tablier du forgeron* fut converti en étendard royal. La prise de cet étendard par le calife Omar est un fait d'une authenticité incontestable, qui confirme la vérité de cette particularité de l'ancienne histoire de Perse.

CHAPITRE IV.

Dynastie kaianienne.

Kai Kobad, fondateur de la dynastie kaianienne, descendait en ligne directe de Manucheher : quelques-uns prétendent qu'il était son arrière petit-fils. Ce prince s'était retiré dans la montagne d'Elburz, mais sa retraite était connue ; et l'on nous apprend (1) que, lorsque Zal eut jugé Kershasp incapable de remplir les devoirs de la souveraineté, il envoya son fils Roostum inviter Kai Kobad à monter sur le trône vacant. Le jeune guerrier rencontra le prince au pied de l'Elburz. Kai Kobad, après avoir entendu son message, lui dit qu'il était descendu de la montagne parce qu'il avait rêvé que la couronne de Perse avait été mise sur sa tête par deux faucons blancs (2). Le jeune prince et Roostum mangèrent en-

(1) Ferdosi.

(2) Il n'y a pas d'explication de cette allégorie. Quelques écrivains persans supposent que les deux faucons étaient Zal et Roostum.

semble ; et, suivant l'usage de ces tems, on but largement. Ils se rendirent au camp de Zal qui cependant ne proclama Kai Kobad (1) qu'après avoir assemblé les chefs de l'empire, et obtenu leur consentement pour cette détermination. Lorsque la cérémonie du couronnement fut terminée, le nouveau roi, comme il y avait lieu de le prévoir, se renferma dans l'intérieur de son palais : il confia l'administration du royaume à Zal, dont le fils Roostum fut chargé de conduire les Persans contre le redoutable Afrasiab, qui, ayant de nouveau passé l'Oxus, était rentré en Perse. La première bataille de Roostum est fort célèbre parmi ses compatriotes. Ce jeune héros avait reçu de son père la massue de son ancêtre Sam. Cette arme fameuse qui avait fait si long-tems la terreur des ennemis de son pays fut bientôt aperçue par les Tartares (2). Afrasiab demanda qui était cet enfant qui faisait tant de ravage parmi ses sol-

(1) On ne peut douter que le Kai Kobad des Persans ne soit le Dijocès des Grecs ; mais ce point sera éclairci plus loin.

(2) J'emploie ici et en d'autres endroits les mots *Tartarie* et *Tartares ;* ces termes sont inconnus aux naturels de l'Orient : ils connaissaient autrefois la Tartarie sous le nom de *Turan ;* ils la nomment aujourd'hui *Turkistan.*

dats : quelqu'un lui cria : « Ne vois-tu pas qu'il porte la massue du grand Sam, et que son ame ne cherche que la gloire (1)? Afrasiab, méprisant sa jeunesse, s'empressa de l'attaquer. Roostum s'apercevant de son intention, et voyant qu'il était presque sans armes, jeta sa massue et courut au-devant de lui. Après un court et violent combat (2), le héros persan, qui avait saisi son adversaire, l'enleva de sa selle ; mais la ceinture par laquelle il le tenait se rompit. Afrasiab tomba à terre, et ses soldats, pour le défendre, se précipitèrent en tel nombre, qu'il fut impossible à Roostum de reprendre son prisonnier. Cependant la ceinture et la riche couronne du prince tartare restèrent en la possession du vainqueur, qui compléta son triomphe par l'entière défaite de l'ennemi. Roostum, suivant les auteurs persans (3), tua de sa main dans cette bataille onze cent soixante hommes. Afrasiab, immédiatement après l'affaire, se retira derrière l'Oxus ; delà, il conseilla à son père de faire la paix avec une nation qu'il ne pouvait plus se flatter de soumettre. Des négociations fu-

(1) Ferdosi.
(2) Ferdosi.
(3) Ferdosi.

rent ouvertes; et, malgré la constante opposition de Roostum, on fit un traité de paix par lequel il fut convenu que l'Oxus continuerait à former la limite des deux royaumes.

Kai Kobad vécut encore quelque tems après cette paix. On dit (1) qu'il a régné cent vingt ans (2). Ce prince fut remarquable pour sa justice, qui était si grande, que les hommes de son tems cessèrent de regretter son vertueux ancêtre Feridoon. Il eut quatre fils Kai Kaoos, Arish, Room et Armen. Il laissa son trône au premier, et ordonna aux autres de lui obéir.

Le commencement du règne de Kai Kaoos fut très-heureux (3); mais trompé par les éloges que lui fit une maîtresse favorite du beau climat et de la fertilité du Mazenderan, il résolut de faire la conquête de cette province. Tous les grands de son royaume étaient op-

(1) Shah-Namah.

(2) Ferdosi attribue un âge *antédiluvien* à Zal et à Roostum, qui sont les héros de cette époque la plus fabuleuse de son histoire.

(3) Le règne de Phraortès, fils de Dijocès, est omis par les auteurs persans; il est probablement compris dans la durée inadmissible qu'ils attribuent à celui de Kai Kobad: Kai Kaoos est Cyaxares; et Astyages, son fils, qui fut son successeur, est aussi omis.

posés à cette entreprise, vu que ce pays (l'ancienne Hyrcanie) était habité par des Barbares (1) qu'ils croyaient impolitique de troubler chez eux ou d'irriter. Ils engagèrent Zal à se rendre à la cour, espérant qu'il pourrait faire abandonner au roi son projet (2); mais les bons avis du vieux ministre furent inutiles. Kai Kaoos néanmoins fut assez sage pour prier Zal de se charger, en son absence, du gouvernement du royaume; mais celui-ci ne voulut consentir qu'à seconder par ses conseils un noble, nommé Meelad, qui fut chargé de l'autorité, avec la condition de n'agir dans aucune affaire importante que d'accord avec le prince de Seistan.

Le roi de Mazenderan, aussitôt qu'il entendit parler de la marche de Kai Kaoos, demanda des secours au deev Suffeed ou *démon blanc* (3). Leurs troupes combinées défirent l'armée de Kai Kaoos dans une bataille pendant laquelle ce monarque et ses troupes furent tout-à-coup frappés d'un aveugle-

(1) Les auteurs persans les appellent des *deeves* ou démons.

(2) Ferdosi.

(3) Probablement quelque prince du Nord, de qui la sagesse et le teint lui auront mérité ce nom de la part des Persans, ses ennemis.

ment (1) complet. Tous les hommes qui ne furent pas tués furent faits prisonniers; au nombre de ces derniers était Kai Kaoos : il fut enfermé dans un château fort sous la garde d'un commandant, nommé Arjung, qui demandait souvent avec malice à son royal prisonnier comment il trouvait ce climat délicieux dont il avait tant désiré de jouir (2).

Les nouvelles de ce grand désastre remplirent la Perse d'effroi. Zal fit sur-le-champ partir son fils Roostum pour tâcher de délivrer son père. Ce héros, quoiqu'il eût à combattre, disent les fabulistes persans (3), tous les efforts du courage et de la magie, en vint à bout en employant tour-à-tour la force et l'adresse. Cette entreprise se termina par la mort du deev Suffeed, que Roostum tua dans un combat singulier. Tous les sujets de ce deev qui lui avaient survécu, se soumirent à Kai Kaoos, et

(1) Ceci, comme on le verra plus loin, est relatif à l'éclipse prédite par Thalès de Milet, qui eut lieu pendant la bataille de Cyaxares avec les Lydiens.

(2) Ferdosi.

(3) C'est à cette occasion que Ferdosi détaille par degrés les hauts faits de Roostum, qui, dit-il, à l'aide de son bon cheval Ruksh, vainquit successivement un lion, un serpent, une sorcière, un géant, une armée de deeves, et enfin le deev Suffeed ou démon blanc lui-même.

lui firent présent d'un trône d'or, sur lequel s'assit ce prince, pendant que son brave libérateur occupait, à sa main droite, un siége de même métal. Le roi de Mazenderan continua, ajoute-t-on, pendant quelque tems à résister; mais il fut à la fin vaincu, et périt par la lance de Roostum (1). Son pays, devenu un des gouvernemens secondaires de la Perse, fut donné en fief à Awlad, général deev ou barbare, qui d'abord avait combattu, et ensuite secondé Roostum dans les efforts que celui-ci faisait pour délivrer son roi.

Kai Kaoos retourna à Ispahan, où il resta pendant quelque tems en repos; mais ayant essayé de forcer le roi de Hamaveran à lui donner sa fille en mariage, il tomba dans un piége que lui tendit ce dernier qui, après l'avoir invité à un repas, l'assaillit traîtreusement, et le fit prisonnier. Cet événement jeta la Perse dans une grande confusion. Afrasiab passa de nouveau l'Oxus pour attaquer ce

(1) Ce héros tua, dit-on, dans cette action, plusieurs éléphans. Nous devons croire, tant d'après l'ancienne histoire de Perse que d'après les monumens de la sculpture, que ces animaux étaient jadis très-communs dans ce pays. La province de Mazenderan, à raison de son climat et de la fertilité de son sol, est de tout le royaume la plus propre à les nourrir.

royaume (1). Roostum vit avec douleur la situation où se trouvait son pays. Son premier soin fut de travailler à la délivrance de son souverain. A cet effet, il marcha contre le roi de Hamaveran avec autant de forces qu'il en put rassembler. Ce dernier était secondé par les rois d'Egypte et de Barbarie. Ces deux princes tombèrent comme prisonniers dans les mains de Roostum. A ce moyen, non-seulement il obtint du roi de Hamaveran (2) la liberté de Kai Kaoos ; mais il le força à se joindre avec ses deux alliés à celui-ci pour l'aider à chasser Afrasiab de la Perse. Le prince tartare fut obligé de reculer devant leurs forces combinées, conduites par le génie, et animées par la valeur de son premier vainqueur. Kai Kaoos

(1) Les invasions d'armées tartares dans la Perse ont toujours eu lieu lorsqu'il s'est manifesté quelques troubles dans ce pays : elles ont ainsi continué depuis la conquête des Mahométans jusqu'à nos jours ; ce qui comprend un espace de douze siècles, dont nous avons des histoires authentiques. En trouvant dans l'ancienne histoire de Perse le détail de pareilles invasions faites autrefois dans des circonstances analogues, nous devons considérer ces récits comme propres à inspirer quelque confiance sur la vérité générale des relations qui nous restent de ces tems anciens.

(2) On l'indique en général comme souverain de l'Arabie ; mais l'auteur du *Ferhung Iehangheree* dit qu'il était roi de Syrie.

était, dit-on, vain et fier (1). Il paraît avoir été dans des embarras continuels depuis le malheureux résultat des entreprises auxquelles l'avait poussé son ambition, et pour l'exécution desquelles il avait manqué de capacité. Toutefois, il est aisé de voir que le poète le place exprès dans des situations difficiles, afin de faire paraître ses héros tout à propos pour l'en tirer. Sa vie se trouve ainsi liée avec mille fables qu'on jugerait être ici fort déplacées, mais qui n'en fournissent pas moins à Ferdosi d'excellens matériaux. C'est ainsi que dans l'histoire de cette époque il fait un récit très-touchant du combat de Roostum contre son fils Sohrab (2) qu'il ne connaissait pas; combat

(1) Ferdosi.

(2) Le poète commence cet épisode par un beau vers qui caractérise bien l'histoire qu'il va raconter : c'est, dit-il, *Ekee dastan pur abe cheshum*, un récit plein des eaux de l'œil. Le jeune Sohrab était le fruit d'une des premières amours de Roostum; il avait quitté sa mère, et cherchait la gloire sous les drapeaux d'Afrasiab, dont il commandait les armées. Il avait acquis en peu de tems une réputation supérieure à celle de tous ses contemporains, excepté son père. Il avait porté la mort et l'effroi dans les rangs des Persans, et avait épouvanté les plus hardis guerriers de cette nation avant de rencontrer Roostum. Enfin, celui-ci résolut de l'attaquer, mais sous un nom supposé. Ils se joignirent trois fois. A la première, ils convinrent mutuellement de se séparer, quoique Sohrab eût

dans lequel il peint le héros persan comme ayant remporté une victoire qui remplit d'amertume tout le reste de sa vie.

Il se passa, durant le règne de Kai Kaoos un événement qui ayant jeté les Persans et les Tartares dans de longues et sanglantes guerres, mérite une attention particulière. Le monarque

eu l'avantage; à la seconde, le jeune homme remporta la victoire, mais il donna la vie à son père, qu'il ne connaissait point. La troisième fut fatale à Sohrab, qui, en se débattant contre les angoisses de la mort, conseilla à son vainqueur d'éviter la vengeance que pourrait chercher la douleur paternelle, et de se soustraire à la colère du grand Roostum, qui ne tarderait pas à apprendre qu'on avait tué son fils Sohrab. Ces paroles, dit le poète, furent comme le coup de la mort pour le vieux guerrier. Lorsqu'il reprit connaissance, il demanda avec des cris les preuves de ce qu'avait avancé Sohrab. Le jeune héros mourant ouvrit sa cotte de maille, et montra à son père un sceau que sa mère avait attaché sur son bras le jour qu'elle lui avait révélé le secret de sa naissance, en lui disant d'aller chercher son père. Roostum, à la vue de son propre sceau, devint ivre de douleur; il se maudissait lui-même, voulait mettre fin à sa vie, et n'en fut empêché que par les prières de son fils expirant. Après la mort de Sohrab, il fit brûler ses tentes et tout ce qui lui avait appartenu, et emporta son corps dans le Seistan, où il fut enterré. L'armée de Turan, conformément à la prière qu'en avait fait Sohrab, eut la faculté de repasser l'Oxus sans être inquiétée; elle était commandée par Haman, et Zoarrah fut chargé par Roostum de veiller à ce que cette promesse fût respectée par les Persans. Pour écarter ce que cette anecdote peut avoir d'improbable,

persan (1) avait épousé une nièce d'Afrasiab (2); il en avait eu un fils nommé Siawush, dont il confia l'éducation à Roostùm. Ce jeune prince, dit-on, n'était pas moins remarquable par les qualités de l'esprit que par la beauté de sa personne. La belle Sudaba, fille du roi de Hamaveran, quoiqu'elle eût épousé le père de Siawush, n'en aima pas moins le fils. Elle fit inutilement beaucoup d'efforts pour le séduire. Sensible à la

on observe que Roostum ne pouvait avoir aucune idée de l'existence de son fils. La mère de Sohrab, craignant qu'on ne lui enlevât son enfant si elle faisait connaître la vérité, avait écrit à Roostum qu'elle avait mis au monde une fille; et Roostum lui-même, comme nous l'avons dit, combattait sous un autre nom que le sien, usage qui n'était pas extraordinaire dans les combats chevaleresques de ces tems anciens. Dans le récit de cet événement, Ferdosi s'est surpassé lui-même; mais, dans tout ce passage, il n'y a pas un morceau plus touchant que le tableau de la douleur de la mère de Sohrab, qui met le feu à son palais, essaie de périr dans les flammes, et en est empêchée par ses serviteurs. Leurs soins ne purent la consoler; elle perdit tout-à-fait la raison. Dans son égarement, son plaisir était de s'habiller elle-même avec les vêtemens teints de sang sous lesquels son fils avait été tué, de baiser le front du cheval qu'il avait aimé, de tirer son arc, de manier sa lance, son épée et sa massue; enfin, dit le poète, elle mourut, et son ame s'envola vers celle de son héroïque enfant.

(1) Ferdosi.

(2) Cette princesse s'était évadée de son pays pour aller en Perse.

honte que la vertu de ce jeune homme faisait à sa propre conduite, elle l'accusa elle-même auprès de Kai Kaoos d'avoir voulu lui faire violence. Le vieux roi, les regardant l'un et l'autre, vit que la reine était vêtue richement et parée avec soin, tandis que Siawush portait un habit simple et ordinaire; il en conclut que c'était elle qui avait tenté la séduction, et refusa d'écouter plus longuement son accusation. Sudaba, furieuse, fit quelque tems après une autre tentative pour perdre le prince, qui, disait-elle, par une intrigue avec une des femmes de son père, avait déshonoré le harem. Siawush se lava de cette seconde accusation en passant au travers du feu (1). Non-seulement il ne souffrit aucun mal de cette dangereuse épreuve, mais même il eut la générosité d'intercéder auprès de son père en faveur de sa coupable accusatrice.

Afrasiab, qui pendant long-tems avait menacé de faire en Perse une nouvelle invasion, fut alors inquiet pour sa propre sûreté. Une nombreuse armée persane avait été rassemblée : son esprit d'ailleurs était troublé par

(1) Cette coutume, qui se pratique encore chez quelques nations barbares, semble avoir été, à une certaine époque, commune à presque toutes les nations de la terre.

un songe qu'il regardait comme de mauvais présage. Parmi les astrologues, quelques-uns lui conseillaient de le dédaigner, parce que ces sortes de visions devaient toujours être expliquées en un sens contraire à celui qu'elles présentaient (1) : d'autres, en qui il avait plus de confiance, soutenaient que ce songe prédisait des malheurs, et l'engageaient en conséquence à ne pas poursuivre la guerre. Il écouta les avis de ceux-ci, et fit des ouvertures de paix qu'agréèrent Siawush et Roostum, lesquels commandaient les troupes disposées contre lui. Cependant ils lui dictèrent des conditions fort dures, le forçant à faire de grands sacrifices (2), et à donner cent otages pour la garantie de l'exécution de ses promesses. Kai Kaoos, qui avait entendu parler du songe d'Afrasiab(3), et qui ne se flattait de rien moins que de recevoir la tête de ce prince, fut mécontent de

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.* Le Mirza persan qui m'a aidé à traduire ces auteurs m'a assuré, au sujet de ce passage, que les astrologues avaient tort; ce n'était, selon lui, que les songes des femmes qu'on devait expliquer par les contraires.

(2) Entre autres, les villes de Bokharah, de Samarcande, de Chack et de Sanjam.

(3) Cela n'a rien d'étonnant pour un siècle superstitieux où les songes étaient souvent regardés comme des avis certains de la bonne ou de la mauvaise fortune.

la paix. Il manda à Siawush de lui envoyer à la cour les otages qu'il avait pris ; puis il donna le commandement de l'armée à Toos, à qui il ordonna de recommencer la guerre. Siawush fut si indigné de cette infâme conduite qu'il renvoya à Afrasiab tous ses otages, et se joignit lui-même à ce dernier, déclarant qu'il ne prendrait jamais part à une si honteuse perfidie. Le monarque tartare reçut avec joie le jeune prince, le nomma son fils, et voua une guerre éternelle au tyran Kai Kaoos. Siawush, dans une lettre à son père, attribuait le parti qu'il avait pris à la crainte que lui inspiraient les intrigues de sa belle-mère Sudaba, dont le ressentiment, disait-il, ne lui permettrait jamais de conserver à la cour de Perse son honneur et sa vie. Dans son exil volontaire, il épousa d'abord la fille de Peeran Wisa (1), visir d'Afrasiab, et ensuite la belle Feringees, fille de ce monarque. Avec cette princesse, il reçut pour dot les pays de Cheen (2) et de Khoten ; il se retira dans ces

(1) Peeran Wisa. Ce personnage peut, très-justement, être appelé le Nestor des Tartares. Sa réputation de sagesse et de bonté est si bien établie que dans toute l'Asie on ne manque pas de donner, par flatterie, le titre *Peeran-Wisa* aux hommes qui passent pour donner aux rois de bons conseils.

(2) Je suppose que partout où ce terme se présente, il veut

contrées pour y attendre patiemment la mort de son père. Il fit de la ville de Kung (1) sa capitale, et s'occupa beaucoup de l'amélioration de ses domaines; mais ses succès ne firent qu'exciter l'envie de plusieurs nobles tartares, et en particulier celle de Gurseevas, frère d'Afrasiab, qui cherchait sans cesse à nuire à Siawush, en disant à son frère que le prince persan visait à se rendre indépendant. Afrasiab avait de l'honneur et respectait l'hospitalité; il se passa beaucoup de tems avant qu'il pût se résoudre à lever la main sur un jeune prince qui avait cherché près de lui un asile et une protection; il voulait même, après avoir fini par le croire coupable, lui permettre de s'éloigner; mais Gurseevas lui fit sentir combien cette clémence était peu politique, et sur-tout combien elle était dangereuse pour la maison royale de Tartarie, qui allait se trouver exposée aux attaques d'un monarque puissant, instruit désormais à fond de tous les intérêts de cet empire, et devenu populaire parmi ses ha-

dire la Tartarie chinoise; et il est ici évidemment employé pour désigner une province.

(1) Ferdosi décrit heureusement le climat de cette ville. « La chaleur, dit-il, n'y était pas chaude, et le froid n'y était pas froid. »

bitans. Ces argumens finirent par persuader le roi; le brave et généreux Siawush fut cruellement mis à mort par Afrasiab. Feringees, qui alors était enceinte, était destinée par son père à mourir : on voulait ainsi prévenir la vengeance que son fruit serait un jour si fondé à exercer; mais les nobles de la cour s'entendirent pour empêcher l'exécution d'un si horrible projet. Feringees fut remise à Peeran-Wisa, qui cependant eut ordre de détruire l'enfant aussitôt qu'il serait venu au monde; mais le cœur du ministre se révolta contre une pareille barbarie; et lorsque Feringees fut accouchée d'un fils, il le confia à un berger, faisant dire au roi qu'il l'avait fait exposer dans le désert. Il nomma l'enfant Kai Khoosroo (1), et prit soin qu'on lui donnât en secret une éducation convenable à sa naissance et à ses futures destinées. Quelques bruits répandus sur l'existence du petit-fils d'Afrasiab parvinrent jusqu'à ce prince, qui fit à ce sujet des questions à Peeran-Wisa. Le ministre répondit qu'il avait ouï dire qu'un berger avait trouvé l'enfant; mais que celui-ci était imbécille. Le roi demanda à le voir, et Kai Khoosroo parut à la cour, après

(1) Nous ferons connaître plus loin les motifs qui nous portent à croire que Kai Khoosroo était le Cyrus des Grecs.

avoir été bien instruit par Peeran-Wisa sur la manière dont il devait s'y conduire. « Comportez-vous, lui avait dit ce sage conseiller, » comme un homme dont l'esprit est dérangé; » et que la folie seule s'échappe de votre bouche (1). » Le jeune prince joua très-bien son rôle. A chaque question, il faisait une réponse stupide ou ridicule, et toute la cour éclatait de rire ; Afrasiab lui-même cessa d'en rien craindre. Ce pauvre idiot, disait-il, peut, ainsi que sa mère, vivre en paix au tombeau de Siawush (2).

Le meurtre de Siawush avait excité, dans la Perse, la plus vive indignation. Kai Kaoos rassembla une armée pour venger la mort de son fils, et fit prier Roostum d'en prendre le commandement. Le général ne voulut y consentir qu'à la condition qu'on ferait mourir Sudaba, à la criminelle passion de laquelle il attribuait tous les malheurs du brave et infortuné Siawush. Kai Kaoos se vit obligé, malgré sa répugnance, de souscrire à cette condition, et Roostum marcha contre l'ennemi. Afrasiab envoya pour le combattre son général Soorkhe avec trente mille hommes. Cette troupe fut défaite par l'a-

(1) Ferdosi.
(2) Ferdosi.

vant-garde de l'armée persane, sous les ordres de Feramurz, fils de Roostum. Le général de l'armée tartare fut tué, et sa tête envoyée à Kai Kaoos (1). Afrasiab, apprenant cet événement, se mit lui-même à la tête de ses troupes, et, dans la première bataille, il y eut un combat célèbre entre Roostum et un guerrier appelé Peelsoom, qui avait vaincu deux chefs persans (2). Ce champion, à qui Afrasiab avait promis la moitié de ses Etats, s'il était vainqueur, fut au contraire honteusement vaincu. Il fut jeté parmi les siens par la lance de Roostum, qui, cependant, n'avait percé que sa ceinture; le héros, ajoute-t-on, dédaigna de lui ôter la vie. Après ce combat, ce fut en vain qu'Afrasiab excita tous ses nobles à entrer en lice avec Roostum. Furieux de leur refus, il se détermina à faire une épreuve de ses propres forces; mais il fut démonté, et ne dut la vie qu'aux efforts et au dévouement de ses soldats. Ces combats furent suivis d'une affaire générale, dans laquelle les Persans furent vainqueurs. Ils poursuivirent leurs ennemis à neuf ou dix milles du champ de bataille. Afrasiab, dans sa re-

(1) Cette méthode barbare de traiter les morts est encore usitée en Perse.

(2) Geeve et Feramurz.

traite, envoya chercher Kai Khoosroo : on prétend que son projet était de le faire mourir. Il en fut détourné par les observations de Peeran-Wisa, qui lui représenta qu'une pareille action ternirait toute la gloire qu'il avait acquise. Il obtint de lui qu'il prît le parti plus modéré d'envoyer le jeune homme au-delà de la mer de la Chine (1), pays d'où jamais il ne pouvait espérer de revenir. Afrasiab fut forcé de fuir hors de ses propres Etats. Roostum y commanda en souverain pendant sept ans; après lesquels il en confia l'administration à son fils Feramurz, et retourna à la cour de Kai Kaoos.

On prit les plus grands soins pour retrouver Kai Khoosroo. Geeve (2), un des guerriers les plus renommés de la Perse, parcourut toute la Chine, battit de nombreuses armées, et fit mille choses merveilleuses avant d'achever cette grande aventure. Lorsque le jeune prince fut enfin rendu à son grand-père, celui-ci, ravi de joie, descendit de son trône, y plaça Kai Khoos-

(1) Ceci supposerait que le Turan, ou la Scythie, dans sa plus grande étendue, était sous le pouvoir d'Afrasiab; mais il est impossible de dire dans quel pays fut envoyé le jeune roi Khoosroo.

(2) Ferdosi.

roo, et ordonna que tout le monde lui rendît hommage; chacun obéit à cet ordre, excepté Toos, qui, se tournant vers Feriburz, fils de Kai Kaoos, dit qu'il ne fléchirait jamais la tête que devant celuici, lorsque le règne de son père serait fini. « Si l'on veut résigner le trône, ajouta-t-il, que ce soit à un fils, et non à un petit-fils dont le sang, puisqu'il faut le dire, a été souillé par un mélange impur avec celui d'Afrasiab. » Ces paroles donnèrent lieu à une vive altercation entre Toos et Gudurz (1). Il fallut que Kai Kaoos la terminât en déclarant que son intention était d'envoyer son fils et son petit-fils faire la guerre aux deeves (ou magiciens), et qu'il choisirait, pour être son héritier, celui qui, par ses exploits, se serait montré le plus digne du trône. Le résultat (2) fut favorable à Kai Khoosroo, qui fut couronné en revenant vainqueur d'une entreprise dans laquelle Feriburz avait échoué.

Quoique Kai Khoosroo fût ainsi devenu roi

(1) Père de Geeve, et petit-fils de Kâwâh, le célèbre forgeron.

(2) Feriburz trouva les deeves dans un château qui paraissait être suspendu en l'air, de façon qu'il ne pouvait les attaquer; mais une flèche (sur laquelle était écrit le nom du Tout-Puissant), partie de l'arc de Kai Khoosroo, détruisit le charme et amena les deeves à la portée de sa victorieuse épée. (Ferdosi.)

de Perse, il avait autant de déférence pour son grand-père que si celui-ci n'eût pas renoncé à son pouvoir. Les auteurs persans observent que sa conduite en ce point, aussi bien qu'à tous autres égards, réjouit les cœurs de ses sujets. Zal et Roostum, qui s'étaient retirés dans le Seistan, se hâtèrent d'exprimer leur respect et d'offrir des présens (1) au jeune roi, qui fut enchanté de les voir. Bientôt il assembla une armée pour attaquer Afrasiab et venger la mort de son père. Quoique le roi fût en personne à l'armée, le commandement principal en était confié à Roostum; Toos avait celui de l'avant-garde. Celui-ci, cependant, avait pour instruction particulière de ménager le territoire de Ferood, frère de Kai Khoosroo (2), qui s'était établi dans le Khorassan (3). Toos passant dans

(1) Offrir des présens aux supérieurs que l'on approche est une des plus anciennes coutumes de l'Asie : c'est une espèce de tribut que le despotisme barbare exige des autorités inférieures ; dans les gouvernemens féodaux, ces présens forment une portion essentielle des revenus du prince suzerain ou dominant.

(2) Fils de Siawush et de la fille de Peeran-Wisa.

(3) Sa résidence était Killaat-Jy-Jerme, place du Khorassan, qui est aujourd'hui connue sous le nom de *Killaat-e-Naderee*. Nadir Shah, qui était né au petit village d'Abuver, dans le voisinage de cette ville, voulut faire de Killaat, sinon la capitale, du moins la forteresse principale de ses Etats. Le fort de

ce pays, Ferood lui supposa des intentions hostiles et fit des préparatifs pour le repousser. Cela détermina le général persan à envoyer son fils et son neveu pour prier Ferood de l'attendre; message que le prince trouva insultant, et dont il fut tellement irrité, qu'il fit tuer les deux envoyés. Toos (1), instruit de cette action, marcha aussitôt contre Ferood, qui périt en essayant vainement de défendre son château. L'armée persane avançait ; mais elle fut surprise par un corps de Tartares que commandait Peeran-Wisa. Là, après avoir perdu beaucoup de monde, elle fut forcée à une fuite honteuse ; et son général, à raison de sa désobéissance aux ordres qu'il avait reçus, et de la défaite qui en avait été la suite, encourut une disgrâce et une détention momentanées. Le corps avancé qui avait été mis sous les ordres de Feriburz fut aussi défait par Peeran-Wisa. Cet habile géné-

Killaat est situé à environ trente milles au nord-est de Musched ; il est sur une haute montagne qui n'est accessible que par deux sentiers étroits. On monte ainsi pendant six ou sept milles pour arriver à une plaine d'environ douze milles de circonférence, arrosée par de beaux cours d'eau, verdoyante et bien cultivée. Une seconde montée de dix à onze milles conduit à une autre plaine, qui n'est pas moins riche, quoique plus élevée. Depuis la mort de Nadir cette place a été négligée.

(1) Ferdosi.

ral, après une bataille très-sanglante, remporta encore une troisième victoire sur la portion de l'armée persane que commandait Gudurz, lequel dit-on, perdit, dans cette terrible affaire, soixante-dix de ses fils ou petits-fils (1). Lorsqu'Afrasiab reçut ces nouvelles, sa joie n'eut pas de bornes. Il résolut d'attaquer le corps principal des Persans, que conduisaient Kai Khoosroo et Roostum. Ceux-ci, de leur côté, prirent tous les moyens possibles pour réparer leurs pertes. Toos, rendu à la liberté, fut mis à la tête d'une nouvelle armée, et envoyé contre Peeran-Wisa avec lequel il eut une action qui dura sept jours, mais qui se termina malheureusement : il fut forcé de se retirer à la montagne d'Hamavai, où sa troupe fut enveloppée et courut beaucoup de dangers jusqu'à ce qu'elle fût délivrée par Roostum. Celui-ci, après plusieurs combats singuliers dans tous lesquels il avait été heureux, obtint une grande victoire et fit prisonnier l'empereur de la Chine (2), un des principaux alliés d'Afra-

(1) Ferdosi raconte que neuf cents des héros les plus distingués du Turan périrent dans cette bataille ; mais c'est une manière poétique de dire que les ennemis eurent neuf cents hommes de tués.

(2) On dit que ce monarque était monté sur un éléphant blanc.

siab. L'armée chinoise (1), en conséquence, se dispersa : Roostum aussitôt se mit à la poursuite d'Afrasiab, qui s'enfuit à sa capitale. La prise de cette ville ne fut retardée que très-peu de tems par l'arrivée de Pouladwund, commandant de Khoten, qui combattit avec beaucoup de valeur, et vainquit les plus célèbres guerriers persans ; mais il finit par être renversé par Roostum. Afrasiab, sans ressource et sans appui, s'enfuit de ses états, qui furent partagés par Roostum entre les chefs de l'armée persane. Quant au héros lui-même, il retourna à la cour de Kai Khoosroo.

Il paraît qu'Afrasiab ne tarda pas à recouvrer son royaume. La première entreprise de quelque importance où nous voyons ensuite figurer Roostum, fut la délivrance de Beejun, fils de Geeve (2), qui, par suite d'une affaire

(1) Ferdosi.

(2) Les événemens qui avaient donné lieu à la captivité de Beejun sont racontés dans le *Shah-Namah* à peu près comme il suit :

Quelques paysans parurent un jour devant Kai Khoosroo, se plaignant de ce que les sangliers dévastaient leurs terres et les exposaient à être ruinés. Beejun promit d'aller détruire ces animaux. Comme il était fort jeune, Goorgin, célèbre *pelhivan* ou *héros*, fut chargé de l'accompagner.

Après avoir chassé quelque tems, ils mirent le feu aux broussailles de la forêt et se retirèrent dans un lieu agréable, où ils

d'amour avec Mooneja, fille d'Afrasiab, avait été fait prisonnier, et en punition de sa témérité suspendu par les talons dans un puits où il ne conserva la vie que par les soins que prit de lui en secret sa maîtresse. Le succès

burent et s'amusèrent pendant plusieurs jours. Goorgin avait tué peu de sangliers, et par conséquent n'avait recueilli qu'un petit nombre de défenses. Il résolut de tendre un piége à Beejun pour le faire égarer et se trouver ainsi dispensé de retourner auprès de Kai Khoosroo. Son envie contre le jeune homme était d'autant plus vive que celui-ci avait dit qu'il se proposait de faire monter en or les défenses des sangliers qu'il avait tués, et de les mettre en forme de trophée au cou de son cheval de bataille.

Goorgin donc, après avoir flatté sa vanité en lui disant qu'il était le plus vaillant des héros, lui parla d'une vallée délicieuse qui était peu éloignée, et dans laquelle la belle Mooneja, fille d'Afrasiab, tenait sa cour. Il lui proposa de se rendre dans ce bel endroit et d'enlever la princesse. Le jeune homme fut tenté, et le résultat de l'entreprise fut qu'il y demeura prisonnier. La description que Goorgin lui avait faite de ce paradis terrestre est assez propre à donner une idée du style de la poésie persane.

Voyez-vous cette vallée variée de mille couleurs? quelle scène propre à remplir de joie le cœur d'un vaillant homme! Regardez ces jolis bosquets, ces beaux jardins et ces frais ruisseaux : n'est-ce pas là un lieu fait pour la demeure des héros? La terre y ressemble à du velours, l'air y est chargé de parfums; on dirait que la rose a prodigué son essence aux eaux de ce petit ruisseau; la tige du lis se courbe sous le poids de la fleur, et tout le bosquet est embaumé par les buissons de roses. Jetez les yeux sur ce faisan qui marche avec grâce parmi les fleurs,

de Roostum, dans cette expédition, semble avoir été dû à la ruse plutôt qu'à la force. Le héros persan vint à la capitale d'Afrasiab déguisé en marchand. Beejun fut mis en liberté, et les troupes qu'Afrasiab avait envoyées à la poursuite des Persans qui avaient concouru à le délivrer furent défaites. Le jeune Beejun (1)

pendant que la tourterelle et le rossignol chantent cachés dans l'ombre du cyprès. Dès à présent, et jusqu'à ce que le tems n'existe plus, les bords de ces eaux semblent pouvoir remplacer les bocages du paradis. Levez les yeux vers ces plaines, regardez ces coteaux; partout vous apercevez des groupes rians de jeunes filles élégantes, plus fraîches que l'on ne nous peint les plus jolies fées. Voyez Mooneja, la fille d'Afrasiab, qui, comme le soleil, éclaire toute la contrée. Là aussi est sa sœur Sitara, assise comme une reine, servie par de belles esclaves et resplendissante de gloire et de beauté : cette aimable femme est la parure du jardin; la rose et le jasmin ne la peuvent égaler. Voyez encore les filles de Turan, dont les charmes sont voilés; leur taille est élégante comme la forme du cyprès; leurs cheveux bouclés ressemblent à du musc, leurs joues sont parsemées de roses, et leurs yeux pleins de sommeil; leurs lèvres sont vermeilles comme le suc des raisins, et leur bouche est parfumée d'eau de rose. Si nous faisions seulement un jour de marche, nous parviendrions à cette belle vallée; et, nous emparant de quelques-unes de ces créatures angéliques, nous les conduirions comme une noble conquête au royal Khoosroo.

(1) Kai Khoosroo fut, dit-on, au désespoir en apprenant la disparition de ce héros. Pour découvrir le lieu où il pouvait être, il consulta le Jam-e-Jeham-Numai (miroir représentant l'univers), qui avait appartenu à Jemsheed, et y vit en effet Beejun suspendu dans un puits de la capitale d'Afrasiab.

était très-aimé de Kai Khoosroo; et ce prince, charmé du succès de cette expédition (1), lorsqu'il revit Roostum, se jeta à terre et rendit grâces au Créateur du succès qui avait partout accompagné ce héros, sur la tête duquel il plaça lui-même une couronne royale, comme une juste récompense de ses exploits.

Nous trouvons ensuite Roostum engagé dans une suite de combats avec Boorzoo, qu'il ne sait pas être son petit-fils. Ce guerrier, qui tenait un rang dans l'armée d'Afrasiab, était fils du malheureux Sohrab, qui avait péri par l'épée de son père. Boorzoo peut-être aurait eu le même sort s'il ne s'était pas fait une explication qui fit connaître sa naissance et fonda une juste amitié entre lui et son grand-père. Le désespoir qu'éprouva le roi de Tartarie en apprenant cet événement qui, de son meilleur général faisait son ennemi, l'engagea à employer un indigne stratagême pour faire tomber en son pouvoir Roostum et les principaux guerriers de la Perse : il se servit à cet effet de l'adresse et de la beauté d'une danseuse; mais l'artifice ne réussit qu'en partie : il se termina par une action générale, dans laquelle les Persans furent de nouveau vainqueurs. Peeran-

(1) Ferdosi.

Wisa, après cette bataille, conseillait à Afrasiab de se retirer; mais le prince, irrité par le malheur, refusa d'écouter son sage ministre : il défia Kai Khoosroo à un combat singulier. Le roi de Perse, assure-t-on, ne se porta à refuser le défi que sur les représentations de ses officiers, qui lui firent observer qu'il y avait de la folie à abandonner tous les avantages qu'avaient obtenus ses armes, pour se mesurer avec un prince que le malheur réduisait au désespoir. Pendant les conférences qui eurent lieu à cette époque, Boorzoo se présenta pour combattre Afrasiab. Celui-ci, furieux de trouver pour adversaire un homme qu'il regardait comme un déserteur, lui cria : « Vil parvenu, connais-tu » ton père pour oser entrer en lice avec un roi » qui t'a donné du pain? C'est à Kai Khoosroo » à s'avancer; quant à toi, ta punition sera la » colère de Dieu, qui toujours tombe sur les » ingrats. » Le jeune guerrier, irrité de ces reproches, se précipita pour l'attaquer; mais le combat fut empêché par la présence des deux armées et le mouvement d'une action générale, qui ne se termina que par l'approche de la nuit. Les troupes d'Afrasiab se retirèrent. Nous devons croire qu'elles ne furent pas défaites, puisqu'elles ne furent pas poursuivies.

Cette bataille eut lieu dans le Seistan, et Kai Khoosroo céda à l'invitation de Roostum, qui le priait d'honorer de sa présence son humble demeure. Le monarque fut traité somptueusement pendant une semaine par son général, qui, à cette occasion, lui demanda, à raison de son grand âge (1), la permission de passer dans la retraite le reste de ses jours, tandis que son fils Feramurz et son petit-fils Boorzoo serviraient à sa place. Le roi y consentit : il donna le gouvernement de Ghour et de Heri (2) à Boorzoo ; il envoya Feramurz faire une expédition dans l'Hindostan, avec ordre, quand il aurait soumis ce pays, de seconder de toutes ses forces Gudurz, qui avait été chargé d'envahir la Tartarie. Gudurz, dans cette expédition, eut en tête Peeran-Wisa ; et après quelques opérations peu importantes, le général tartare envoya au général persan le message suivant (3) : « La vie de Siawush, pour qui tant » de sang a déjà été répandu, peut-elle être » recouvrée par la destruction de nouvelles

(1) On fait dire ici à Roostum qu'il est âgé de quatre cents ans ; cependant le poète semble ne lui permettre qu'à regret de quitter la scène du monde dans un âge si avancé, et bientôt il l'y ramène.

(2) Ancien nom de Herat.

(3) Ferdosi.

» armées? Finissons cette grande querelle par » des combats entre quelques braves, et épar- » gnons toute effusion ultérieure du sang des » soldats. » Sa proposition fut acceptée. Dix héros, y compris les deux généraux, furent choisis par chaque armée (1). Tous ces combats, si l'on en croit les historiens persans, se terminèrent à l'avantage des champions de leur pays (2). Celui qui eut lieu entre Gudurz et Peeran-Wisa fut terrible, comme on devait s'y attendre, vu la valeur et l'habileté des deux combattans; à la fin, le cheval de Peeran-Wisa fut tué, et, dans sa chute, le guerrier eut le bras droit cassé. Ne pouvant continuer le combat, il tâcha d'échapper en se sauvant vers des hauteurs voisines; mais Gudurz le poursuivit, et quand il l'eut approché, il l'engagea à se rendre, lui promettant qu'il épargnerait sa vie.

(1) Leurs noms étaient :

Persans.	*Tartares.*
Gudurz.	Peeran-Wisa.
Geeve.	Goorooz, meurtrier de Siawush.
Feraburs, oncle de Kai Khoosroo.	Gulbaud, frère de Peeran-Wisa.
Rohan, fils de Gudurz.	Burmaun.
Goorgeen.	Andereman.
Goorazeh.	Siamuch.
Beejun, fils de Geeve.	Choubeen, fils de Peeran.
Zunkay-Shahweran.	Aukhast.
Gehroom.	Bawta.
Feroohul.	Zenkula.
Hujeer, fils de Gudurz.	Seherchun.

(2) Ferdosi.

« Je ne peux, dit le vieillard, achetèr quelques » heures d'une ignoble existence aux dépens de » mon honneur. » Disant ces mots, il se retourna et poussa sa lance avec son bras gauche; elle fit une légère blessure à Gudurz qui, lançant aussitôt sa javeline, perça le cœur de Peeran-Wisa. Le vieillard tomba sans vie sur la terre. Gudurz recueillit dans sa main le sang qui sortait de la blessure, et, levant au ciel des yeux pleins de larmes, il le but tant à la mémoire de Siawush qu'à celle de ses propres enfans (1) qui avaient péri dans cette longue et terrible guerre. Gudurz (2) couvrit sa figure du sang de Peeran-Wisa, et leva son épée pour séparer sa tête de son corps; mais un sentiment de considération pour la gloire et la vertu du vaincu arrêta son bras. Lorsqu'il revint au camp, il fut salué par des cris de joie, et trouva que tous les autres combattans de son parti avaient été vainqueurs, chacun ayant tué son adversaire et en ayant traîné le corps à la queue

(1) Il avait perdu, comme on l'a dit, dans une seule affaire, soixante-dix fils ou petits-fils. Il n'y a pas d'exagération dans ce tableau des affections que nourrissent des peuples qui, étant sans lois, ont l'habitude de répandre sang pour sang. La scène qu'on trouve ici décrite pourrait très-bien aujourd'hui se présenter entre deux tribus persanes qui auraient une contestation relative à du sang répandu.

(2) Ferdosi.

de son chêval jusque dans le camp. Le fils de Gudurz fut chargé d'aller chercher le corps de Peeran-Wisa : il fut mis sous les yeux de Kai Khoosroo, qui oublia le meurtre de son père Siawush en pleurant sur les restes du conservateur de sa propre vie et du protecteur de sa jeunesse. Il ordonna que le corps fût embaumé (1) et placé dans un mausolée avec le trône (2), la masse d'armes, le bonnet, et tous les insignes d'honneurs qu'il était d'usage d'employer aux obsèques des plus grands personnages.

Kai Khoosroo poursuivit l'avantage qu'il avait obtenu. Ayant passé l'Oxus, il prit les villes de Samarcande et de Bokhara. Afrasiab fit de vains efforts pour obtenir la paix en envoyant son fils Sheydah comme ambassadeur à Kai Khoosroo. Ce jeune homme impatient, qui paraît avoir été peu propre à l'office qu'il remplissait, s'acquitta du message de son père de la manière la plus arrogante ; il finit par défier le monarque persan de se mesurer avec lui en combat singulier. Sa grossièreté et son impertinence choquèrent tellement Kai Khoosroo qu'il fut

(1) Ferdosi.

(2) Dans l'original de Ferdosi, il est dit qu'il fut enterré avec le *tucht*, le *goorz*, le *kullah*, etc. J'ai traduit littéralement ces termes parce qu'ils rappellent d'anciens usages de nos cérémonies funéraires.

absolument impossible de l'empêcher d'accepter le défi. Ils combattirent, et Sheydah fut tué. La nouvelle de sa mort ne fut pas plus tôt parvenue à Afrasiab qu'il précipita une autre bataille, dans laquelle ses troupes montrèrent tout le courage que peuvent donner la fureur et le désespoir; mais elles furent défaites, et le malheureux Afrasiab, après quelque autre résistance (1), fut pris dans les montagnes et amené à Kai Khoosroo. Ce prince ordonna qu'on lui fît souffrir la même mort qu'avait subie Siawush, pour la vengeance de qui on avait entrepris cette longue et cruelle guerre.

Bientôt après ces événemens, Kai Khoosroo résolut de consacrer le reste de sa vie à la solitude religieuse. Il abandonna à Roostum, comme propriétés héréditaires, Cabul, Zabulistan et Neemroz (2), et résigna son trône à Lohrasp,

(1) Sa capitale de Behesht Gung soutint un siége dont Ferdosi donne la description.

(2) Neemroz est une partie du Seistan moderne. Suivant une tradition fabuleuse conservée en Perse, ce pays aurait été autrefois couvert par un lac qui fut desséché en une demi-journée par quelque génie, d'où lui vient le nom de *Neemroz* ou *demi-jour;* mais comme *Neemroz* signifie *moitié de jour,* il est très-probablement employé en persan comme le sont, en français, en allemand, et dans beaucoup d'autres langues, les mots de ces idiômes qui désignent le midi: or, cette province est précisément au midi de Bulkh, l'ancienne capitale de la Perse.

gendre de Kai Kaoos et son propre fils d'adoption et d'affection; le Khorassan fut donné à Toos, à qui, aussi bien qu'à Feraburz, fils de Kai Kaoos, il imposa la condition la plus expresse d'obéir à Lohrasp. Après avoir fait ces arrangemens, il alla, accompagné de quelques nobles (1), à une source (2) dont il avait désigné le voisinage pour être le lieu de son repos. Là, d'après l'auteur que j'ai suivi (3) jusqu'ici, il disparut, et tous ceux qui étaient allés avec lui périrent en revenant par une effroyable tempête.

Kai Khoosroo vécut quatre-vingt-dix ans; il en regna soixante. Ce fut un prince doué des plus hautes qualités : son nom est encore cher à son pays. Quelques auteurs ont dit (4) qu'il n'était pas mort, mais seulement *caché* (5), et

(1) Toos, Geeve et Gushtahem étaient les nobles qui l'accompagnaient.

(2) Cette retraite auprès d'un *teerut* ou *source* indique la croyance d'une religion qui aurait quelque rapport avec celle des Hindous. Chez ceux-ci, les sources sont regardées comme sacrées; et c'est toujours auprès des fontaines que vont se fixer ceux qui veulent se consacrer à une retraite religieuse.

(3) Ferdosi.

(4) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(5) Le mot persan est *ghaib;* il s'applique à ceux des prophètes que l'on croit n'être pas morts, et qui doivent un jour reparaître.

la tradition élève ce monarque au rang des prophètes.

Lohrasp, successeur de Kai Khoosroo, éprouva d'abord quelque opposition; mais ses vertus, ses excellentes institutions civiles et la discipline qu'il introduisit dans l'armée, ne tardèrent pas à établir son autorité.

Ce prince obligea les souverains de la Tartarie et de la Chine (1) à lui rendre hommage. Raham Gudurz, plus connu sous le nom de *Bucht-ul-Nasser* (2), qui était gouverneur de l'Irak, eut ordre d'étendre l'empire du côté de l'ouest; et un auteur mahométan (3) nous apprend qu'une armée fut détachée par ce général contre Jérusalem, qui était alors gouvernée par un descendant de David. Celui-ci, ajoute-t-on, lorsque la troupe fut avancée, se soumit et livra un des principaux enfans d'Israël pour

(1) Ce mot désigne ce que nous appelons la Tartarie chinoise.

(2) Ce titre signifie *fortune de la victoire*.

(3) Tarikh-Tubree. Abou-Jaaffer, habitant de Tubreez, a écrit cette histoire du monde en arabe. Cet auteur était né l'an 224 de l'hégire; en l'an 310 de la même ère, cet ouvrage fut traduit en persan par Abou-Aly-Mahomed-Aldagamee. C'est une des histoires orientales les meilleures et les plus authentiques. L'ouvrage persan vaut mieux que l'arabe, parce que l'habile traducteur y a fait plusieurs corrections et augmentations.

otage de sa fidélité à payer le tribut au conquérant. Cependant l'armée persane, en revenant, avait à peine fait quelques journées de marche, lorsque le général qui la commandait apprit que les Juifs s'étaient révoltés, et qu'ils avaient mis leur chef à mort comme auteur d'une convention qui leur paraissait honteuse. Il fit connaître ce détail à Bucht-ul-Nasser, qui aussitôt marcha en personne à Jérusalem, la prit, la pilla, et emmena en esclavage tous ceux de ses habitans qui n'avaient pas été passés au fil de l'épée.

On a soutenu (1) que le Bucht-ul-Nasser des écrivains asiatiques était le Nabuchodonosor des écrivains hébreux, et il y a certainement un grand rapport entre l'Ecriture sainte et la relation de l'auteur mahométan que j'ai suivi ; mais il y a plusieurs faits difficiles à concilier avant d'adopter cette opinion avec quelque degré de certitude. Ce point, au reste, ainsi que plusieurs autres de la même nature, sera discuté plus longuement dans un autre chapitre.

La préférence que montrait Lohrasp aux enfans de Kai Kaoos offensa son propre fils Gushtasp. Un complot que celui-ci avait tramé

(1) Richardson.

contre l'autorité de son père ayant échoué, il s'enfuit dans les contrées occidentales (1) où pendant quelque tems il vécut déguisé. Les Persans (2) aiment trop le merveilleux pour supposer qu'un prince de leur sang royal ait couru le monde sans aventures. Suivant les récits populaires, la noble tournure de Gushtasp plut beaucoup à la belle Kattyoon, fille de l'empereur de l'ouest (3). Les jeunes seigneurs de son pays avaient eu ordre de passer sous sa fenêtre, afin qu'elle pût choisir entre eux un mari. Elle les dédaigna tous, et jeta au gracieux étranger, dont rien n'annonçait le rang, une orange qui était le signe de son choix. L'empereur fut très-mécontent de cette préférence, qui lui paraissait ignoble. Obligé de se conformer à l'usage établi dans le pays, il abolit à l'instant même cette coutume, et con-

(1) Le mot persan employé ici pour désigner l'ouest de l'Asie est *Room*, terme qui a été adopté pour cet usage depuis l'établissement de l'empire d'Orient des Romains. On peut encore le considérer comme une appellation vague et indéfinie, par laquelle les auteurs persans désignent les pays qui sont à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux côtes du Pont Euxin et de la mer Méditerranée.

(2) Ferdosi.

(3) Le nom de *Kattyoon* est probablement une corruption du mot *Kattoon*, qui veut dire *une dame*.

traignit sa fille à aller habiter l'humble demeure de son mari. On trouve dans les mêmes fables (1) qu'une proclamation de l'empereur annonça qu'il donnerait la main de ses deux autres filles à quiconque tuerait un lion et un dragon qui faisaient alors la terreur du royaume. Deux princes, qui aimaient fort les princesses, mais qui craignaient encore plus les deux monstres, s'adressèrent à Gushtasp, dont le courage avait commencé à faire du bruit. Il tua le lion et le dragon; et les amans, s'attribuant le mérite de ces actions, épousèrent leurs maîtresses. L'empereur, dit-on, (2) sut ensuite la vérité. Il combla Gushtasp de faveurs, et le nomma chef de ses troupes. La renommée du jeune prince s'étendit jusqu'en Perse. Lohrasp, effrayé de l'approche d'une armée étrangère, commandée par l'héritier du trône, donna le commandement de ses troupes à son second fils, Zurreer; il lui confia en même tems sa couronne, lui ordonnant de la placer sur la tête de son frère, quelque part qu'il le rencontrât. Gushtasp, lorsque les armées furent en présence, n'hésita point à aller visiter le camp de ses compa-

(1) Ferdosi.
(2) Ferdosi.

triotes. Ils le saluèrent aussitôt comme leur roi, et Zurreer lui fit connaître les ordres qu'il avait reçus de leur père. Il écrivit à l'empereur qu'il servait, pour le prier de venir à l'armée, l'assurant que toutes choses s'arrangeraient comme il le désirait. Le monarque vint; il trouva son gendre assis sur un trône comme souverain reconnu de l'empire de Perse. Après cette entrevue, dans laquelle on convint d'une paix entre les deux nations, Gushtasp se rendit en Perse avec la princesse son épouse, et devint un fidèle serviteur de son père. Celui-ci le déclara son successeur, et peu de tems après lui abandonna tous les soins de l'empire, désirant finir ses jours dans une pieuse retraite. Les auteurs persans prétendent que ce monarque avait régné pendant cent vingt ans (1).

Le règne de Gushtasp (2), son fils et son successeur, doit la plus grande partie de sa cé-

(1) Le règne de Lohrasp comprend probablement ceux des mages Cambyses et Smerdis.

(2) C'est le Darius Hystaspes des Grecs. Ce souverain, suivant les écrivains grecs, fut le premier qui, en Perse, fit frapper de la monnaie d'or. Les monnaies qui furent frappées de son tems portèrent le nom de *dariques*, de la même manière que les monnaies d'or de Philippe, père d'Alexandre, furent appelées des *philippes*.

lébrité à ce qu'il fut l'époque à laquelle les Persans embrassèrent le culte du feu. Zoroastre (1), qui opéra ce changement dans la religion de son pays, est présenté comme un prophète ou comme un imposteur, suivant que les événemens de sa vie sont racontés par des écrivains pehlivis ou des auteurs mahométans. Les premiers prétendent qu'il fut tout ce qu'il y a de plus saint et de plus éclairé ; les autres (2) assurent qu'il n'était qu'un assez bon astrologue, qui fut lui-même la dupe du diable par lequel il fut porté à enseigner une doctrine nouvelle et impie. Tous s'accordent à dire qu'il vécut au tems de Gushtasp, et que, par ses artifices ou par ses miracles (3), il conduisit ce prince à devenir un zélé propagateur de l'opinion religieuse qu'il avait adoptée. Ce prince dévot non-seulement bâtit des temples au feu dans toutes les parties de son royaume, mais il

(1) Le nom persan de ce prophète, ainsi que je l'ai déjà observé, est Zerdosht ; mais je continuerai à l'appeler Zoroastre, parce que je regarde ce nom, quoique inexact, comme étant devenu par l'usage un mot de notre langue.

(2) Ferdosi prétend que le diable parlait à Zoroastre du milieu d'une flamme.

(3) On raconte que Gushtasp refusa long-tems de croire à la vérité de la mission de Zoroastre, et que même il tint d'abord ce prophète en prison pendant sept ans.

força ses sujets d'y adorer. On trouve dans un ouvrage (1) que Isfundear, fils de Gushtasp, fut la première personne que convertit Zoroastre, et que l'éloquence de ce prince détermina son père à suivre son exemple. Cette doctrine, qui fut enseignée d'abord dans la province d'Aderbijan (2), se répandit avec rapidité dans tout l'empire. Le roi ordonna que l'on préparât avec soin douze mille peaux de vache afin d'écrire dessus les préceptes de la foi nouvelle. Ces parchemins furent déposés dans une cave creusée dans le roc à Persépolis; on chargea de saints personnages de les garder, et il fut prescrit d'écarter les profanes de ces recueils sacrés.

Le premier résultat de ce changement de religion en Perse fut une guerre contre Arjasp (3), roi de Tartarie, qui écrivit (4) à

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Le nom pehlivi de cette province est *Azerbijan* ou *la maison du feu*, nom qui probablement lui aura été donné parce que le culte du feu avait eu son origine dans la province où Zoroastre avait pris naissance ; il était né dans la ville d'Uremeea.

(3) Il est plus souvent nommé comme roi de la Chine ; mais, dans la réalité, le souverain avec qui les Persans étaient en guerre paraît avoir été le maître des contrées que nous appelons la Tartarie chinoise, et probablement d'une partie considérable de la Chine.

(4) On peut voir en anglais une traduction de cette lettre et de la réponse qui y fut faite, telles que nous les a données

Gushtasp à l'effet de lui ouvrir les yeux sur l'erreur dans laquelle il était tombé, et pour l'engager à revenir à la foi de ses ancêtres, le menaçant de l'attaquer s'il résistait à ses avis. Le roi de Perse fut indigné de cette lettre, et la guerre commença. Dans la première action, qui eut lieu sur le territoire persan, le frère de Gushtasp (1) fut tué par le fils d'Ar-

Ferdosi dans le volume du *Asiatic Miscellany*, publié à Calcutta en 1786.

L'extrait suivant du Shah-Namah montrera quelle sensation avait excitée à la cour de Tartarie le changement opéré dans la religion nationale de Perse.

« Sachez, dit Arjasp à ses généraux assemblés, que la gloire, la sagesse et la vraie religion ont fui de la Perse. Un certain sorcier, qui se donne pour un prophète, a paru dans ce pays, et il a introduit parmi les peuples une nouvelle forme de culte. Il leur a dit : Je suis venu d'en haut ; je viens de la part du Dieu du monde. J'ai vu le Seigneur dans le ciel, et voyez : voici le *Zund* et le *Osta*, tels qu'il les a écrits lui-même. J'ai vu aussi Aherman au milieu de l'enfer ; mais je n'ai pu entrer dans le cercle qui l'environnait. Regardez-moi : je suis envoyé par le Tout-Puissant pour prêcher la vraie religion aux rois de la terre. A présent (continue le souverain de la Chine), tous les guerriers les plus célèbres de la Perse, avec le fils de Lohrasp à leur tête, sont tombés dans les piéges de cet homme, même le frère de Gushtasp, ce brave cavalier, le défenseur de la Perse, Zurreer ; tous, enfin, ont embrassé sa doctrine ; tous ont follement sacrifié leur bonheur éternel au vieux magicien, dont les préceptes pernicieux menacent d'envahir le monde entier. Il gouverne à présent la Perse comme un prophète. » (Ferdosi.)

(1) Zurreer.

jasp (1) ; mais ce jeune prince ne jouit pas long-tems de son triomphe ; il succomba sous l'épée d'Isfundear (2), fils du monarque persan. La bataille se termina par la défaite complète d'Arjasp, qui s'enfuit dans ses Etats.

Peu de tems après cette action, Isfundear, par des intrigues de la cour de son père, fut forcé à se révolter. Il paraît qu'ensuite il se soumit et fut arrêté ; mais au moment où l'on sut dans la Tartarie qu'il était en prison, le prince de ce pays renouvela les hostilités, entra dans la Perse, défit Gushtasp, et fit prisonnière la fille de ce monarque (3). Après cette victoire, il s'en retourna en Tartarie, emmenant avec lui sa royale captive, et avec elle emportant d'immenses dépouilles. Gushtasp était au désespoir : non-seulement il mit Isfundear en liberté, mais il promit de lui céder sa couronne s'il pouvait réussir à délivrer sa sœur. Le prince accepta la condition ; il rassembla une armée avec laquelle il défit Arjasp, et se prépara à le poursuivre jusque dans sa capitale de Rouenndeh (4). Il paraît que pour aller de Bulkh à cette

(1) Bederufsh.

(2) Quelques autorités disent qu'il n'était pas son fils, mais seulement un grand guerrier du sang royal.

(3) *Zeenut-ul-Tuarickh.*

(4) *Rouenndeh* veut dire *la ville de bronze*, nom qui appa-

ville il y avait trois routes : l'une exigeait quatre mois de marche ; on pouvait faire la seconde en deux mois, et la troisième ne demandait pas plus de six ou sept jours ; mais sur cette dernière se trouvait un désert si sauvage et si stérile, infesté d'ailleurs par tant d'animaux féroces et de redoutables serpens, qu'on n'avait jamais essayé de le traverser : ce fut ce chemin, cependant, que l'entreprenant Isfundear résolut de prendre, accompagné seulement de soixante hommes choisis. Par la route qui demandait deux mois de marche, il envoya un général nommé Pooshtung (1) avec l'armée et les gros bagages. Cet officier avait ordre, quand il approcherait de la capitale, d'examiner s'il y apercevait un signal de feu, et dans le cas où il le verrait, de conduire aussitôt sa troupe à l'assaut.

Isfundear et ses soixante compagnons étaient vêtus comme des marchands : ils conduisaient avec eux beaucoup d'objets précieux. Ils passèrent le désert sans accident, et entrèrent dans la ville sans faire naître de soupçons. On répandit le bruit qu'un grand et riche négociant, ac-

remment lui était donné à cause de sa grande réputation de force.

(1) Son frère germain ou utérin.

compagné de plusieurs de ses amis, avait échappé à la tyrannie de Gushtasp. Cette nouvelle, comme on peut le croire, parvint bientôt aux oreilles d'Arjasp, qui envoya chercher Isfundear afin de voir ses marchandises. Le prince déguisé se rendit auprès de lui, lui offrit quelques bijoux, et on lui promit faveur et protection : nul soupçon, à ce qu'il paraît, ne s'était élevé. Dans la nuit qui précéda le jour où l'armée persane devait paraître, Isfundear fit le signal convenu. Les troupes du dehors assaillirent aussitôt la ville; et le prince et ses compagnons attaquèrent le palais. La surprise complète de l'ennemi, et la confusion qui en était le résultat, leur procurèrent une facile victoire. Lorsqu'Isfundear approcha du roi, il s'écria : *A vous, mécréant Turc* (1); *je suis Isfundear, prince de Perse.* Arjasp, épouvanté, voulut fuir, mais il fut pris et tué. Tous ses frères subirent le même sort. La sœur d'Isfundear fut délivrée et rendue à son père, à qui son fils victorieux envoya le trône d'Arjasp avec un immense butin. Le gouvernement du Turan fut donné à un homme pieux, descendant des

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.* Le terme *turc* est celui qu'emploie l'auteur que je cite; mais cet événement se passait long-tems avant l'époque où la tribu des Turcs vint dans cette partie de la Tartarie.

Agrarees, dont la dynastie, ajoute ici l'auteur (1) que je copie, continua à gouverner le pays jusqu'au temps d'Alexandre.

On a plusieurs récits des actions d'Ifundear. Suivant Ferdosi, après que la première guerre avec Arjasp eut été heureusement terminée par la valeur de ce prince, il fut nommé vice-roi de Bulkh; et non-seulement il y eut une cour, mais il exerçait une sorte d'autorité sur tout l'empire. Cependant cette élévation ne fit que rendre plus active la haine de ses ennemis. Ils persuadèrent à Gushtasp que son fils formait des desseins contre sa vie; et le prince eut ordre de se rendre sur-le-champ à Persépolis, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'on le condamna à subir une prison perpétuelle dans un fort de la province d'Aderbijan. Cet acte ne manqua pas de ranimer les querelles religieuses et civiles dont la Perse était alors agitée; le roi de Tartarie en prit occasion d'attaquer de nouveau l'empire. Son succès fut grand. Le Korassan fut pillé, Bulkh pris. Le vieux roi Lohrasp fut enveloppé dans le massacre général des prêtres et des sectateurs de Zoroastre (1). Le fameux tablier de Kâwâh, qui avait été long-

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Zoroastre était mort quelques années avant cette invasion.

tems l'étendard de l'empire, tomba entre les mains de l'ennemi, et fut porté en triomphe à la capitale de la Tartarie. Gushtasp, que cette invasion avait surpris, assembla une grande armée, et d'abord il eut des succès. Il battit le fils du roi de Tartarie qui avait pillé Bulkh, et l'obligea de se retirer. Mais ayant, à sa poursuite, passé l'Oxus, il rencontra une autre armée, et fut complètement mis en déroute. La moitié de ses troupes fut tuée; le reste eut beaucoup de peine à gagner le Khorassan. Accablé par tant de malheurs, il ne lui restait d'autre ressource que d'implorer le secours de son fils. Son célèbre ministre Jamasp fut chargé de cette mission. On obtint d'Isfundear non-seulement qu'il pardonnât ce qu'on lui avait injustement fait souffrir, mais même qu'il entreprît de venger la cause de son souverain et de son pays. Il fut, assure-t-on (1), principalement déterminé à cette résolution par sa dévotion à la religion de Zoroastre; et il s'engagea dans cette guerre sainte contre les ennemis de ce culte avec tout le zèle d'un invincible enthousiasme. Son succès fut complet. Chaque nouvel avantage (2) donnait à ce héros des ro-

(1) Ferdosi.

(2) Ferdosi nous apprend qu'après une de ses premières

mans persans une nouvelle occasion de montrer que sa clémence et sa générosité étaient encore plus éclatantes que sa sagesse et sa valeur. Ce ne fut pas assez pour lui d'avoir battu les ennemis sur le champ de bataille : après une suite d'exploits qui ne sont pas inférieurs à ceux même de Roostum (1), il prit leur capitale. Roucendeh tomba en son pouvoir : il tua leur roi et un grand nombre des habitans, mit en liberté deux de ses sœurs qui avaient été prises à Bulkh; et, ce qui parut plus important que tout le reste, il reprit aux ennemis de la Perse la sainte bannière de l'empire, le Durufsh Kawanee (2). L'auteur qui nous apprend ce précieux avantage ne nous donne aucun détail des expéditions d'Isfundear dans l'Inde, dans l'Arabie et dans l'Ouest (3); il se borne à dire qu'il

victoires, ceux qui étaient restés ses ennemis implorèrent sa pitié, tenant une paille dans leur bouche. Cet usage singulier existe encore dans quelques parties de l'Inde et de la Tartarie.

(1) Le *huft-khan*, ou les sept degrés par lesquels il parvint au Roucendeh, sont célèbres dans les romans persans. Le premier était défendu par deux loups cruels; le second, par deux énormes lions; le troisième, par un dragon à sept têtes; le quatrième, par un monstre appelé *ghoul* ou *démon;* le cinquième, par un griffon ou monstre ailé; le sixième, par un torrent perpétuel d'une immense hauteur; et le septième, par un grand lac que bordait une haute montagne.

(2) L'étendard de Kâwâh.

(3) Room, ou l'Asie mineure.

en fit la conquête. Il y a cependant en persan un roman qui est consacré tout entier aux exploits de ce prince (1), et il s'y trouve un long et fabuleux récit de son expédition dans l'Ouest.

Isfundear, après avoir soumis tous les ennemis étrangers de son pays, s'attendait à en recevoir la récompense qui, depuis si long-tems, lui était promise, la couronne de Perse. Mais l'artificieux Gushtasp, qui ne voulait pas se dessaisir du pouvoir, éluda l'exécution de sa promesse. « J'aurais honte, dit le rusé vieillard, de vous donner un royaume aussi désordonné que l'est aujourd'hui le mien. Roostum et sa famille ont secoué leur allégeance et établi dans le Seistan un pouvoir indépendant : il faut les soumettre ; et si mon fils en vient à bout, s'il amène devant moi ce général enchaîné, il recevra la récompense que mérite son incomparable valeur, la souveraineté d'un grand et tranquille royaume (2). Le prince, à cette proposition, fit un mouvement de surprise ; et il ne fallut rien moins que toute l'éloquence et la flatterie de son père pour l'amener à cette dangereuse tentative. Il consentit néanmoins, mais avec répugnance, à une expédition qui devint

(1) Il a pour titre le *Isfundear Namah.*
(2) Ferdosi.

fatale à son honneur et à son existence. Il serait fastidieux de s'arrêter sur les nombreuses aventures dont fut précédé le combat d'Isfundear contre Roostum. Toutes font honneur à la valeur et à la générosité des deux héros. Isfundear pria instamment (1) Roostum de permettre que ses mains fussent enchaînées, parce qu'ainsi serait accomplie la volonté de son père. Mais le vieux guerrier, qui avait offert toute autre concession, ne voulut point consentir à un acte qui serait une honte pour sa famille. Alors commença une bataille dans laquelle furent tués des deux côtés plusieurs chefs. Isfundear attaqua Roostum. Ce dernier fut blessé et obligé de se retirer du champ de bataille. Il revint (2) le lendemain au combat, et dans cette occasion, observe-t-on, il s'était pourvu d'une flèche à double pointe (3) pour percer les yeux d'Isfundear, dont le corps était invulnérable (probablement parce qu'il était couvert d'une armure) (4). Roostum, avant de

(1) Ferdosi.

(2) Ferdosi nous apprend qu'il fut guéri miraculeusement par le *simurgh* ou *griffon*, et reçut de lui la flèche fatale qui lui donna l'avantage dans le combat du lendemain.

(3) Des flèches de cette forme sont encore communes en Perse.

(4) Il est souvent appelé *Roueetun*, ou *corps d'airain*, pour exprimer qu'il était invulnérable.

commencer le second combat, offrit d'abandonner toutes ses richesses si elles pouvaient satisfaire un prince dont il reconnaissait entièrement l'autorité; mais Isfundear ne voulut écouter aucune proposition, à moins que Roostum ne consentît à être enchaîné et conduit devant Gushtasp. Le combat commença; il continua avec fureur jusqu'à ce que Roostum tirât la fatale flèche : elle partit avec une direction trop sûre, et ferma pour jamais les yeux du brave prince, qui s'écria, en souffrant d'horribles douleurs : « Ceci est le juste résultat de l'entreprise extravagante où m'ont enveloppé les ruses de mon méchant père. » Avant de mourir, il confia son fils Bahman aux soins de Roostum, qu'il pria de l'élever en guerrier. Pooshtung, frère d'Isfundear, prit le corps de ce prince, le plaça dans un cercueil, et se mit en marche pour Bulkh avec toute son armée vêtue en noir (1). Le vieux monarque reconnut trop tard la folie de ses projets. Il pleura long-tems cette perte irréparable ; avant sa mort, il fit venir son petit-fils Bahman, et le nomma son héritier et son successeur.

(1) Il semble que le noir a été en Perse la couleur du deuil dès les premiers siècles ; mais le terme *sia*, par lequel les Persans la désignent, peut aussi se traduire par *brun* ; car il s'applique au bleu et au brun foncé aussi bien qu'au noir.

Le culte du feu, pendant le règne de ce prince, s'étendit de toutes parts. Cette circonstance lui a procuré, dans l'histoire ancienne, une place qu'il ne paraît mériter sous aucun autre rapport. Les historiens persans se bornent à nous dire qu'il régna soixante ans (1).

Gushtasp eut pour successeur son petit-fils Bahman, plus connu dans l'histoire par son titre *Ardisheer Dirazdust* (2) (l'Artaxerce Longuemain des Grecs). Il est célèbre pour la sagesse

(1) On a dit plus haut qu'il était le Darius Hystaspes des Grecs; et s'il en est ainsi, la durée qu'on donne ici à son règne comprend probablement aussi celle du règne de son successeur Xerxès, lequel, suivant des raisons qui seront développées ailleurs, est, selon toute apparence, l'Isfundear des écrivains persans.

(2) Le célèbre Artaxerce Longuemain des Grecs. Le nom persan de ce prince, *Ardisheer*, semblérait d'abord, par une très-simple étymologie, pouvoir se déduire du terme composé *Oordoo-Sheer*, qui, en persan, veut dire *le Lion du camp.* Mais il n'y a rien de plus trompeur que les étymologies quand on ne connaît pas très-bien la langue telle qu'elle était à l'époque où le nom a été donné. Le Zund et le Shanscrit ont une affinité très-remarquable, et, dans le dernier, *Urddha-Siras* signifie *de tête élevée.* Tous les auteurs persans lui donnent le nom de *Diraz-dust* ou *long bras*, et Ferdosi décrit ainsi sa difformité dans une de ses stances : « Lorsqu'il était debout sur ses pieds, l'extrémité des doigts de ses mains descendait au-dessous de ses genoux. » Cette description s'accorde très-bien avec celle des auteurs grecs. Son nom *Bahman* est un composé shanscrit qui signifie *possédant des bras.*

qu'il montra dans l'administration intérieure de son empire. Il était, dit-on, instruit par le moyen d'agens secrets de toutes les actions, soit importantes, soit même indifférentes, des nombreux officiers qu'il employait; et ils étaient ensuite récompensés ou punis suivant la manière dont ils s'étaient conduits. Tous les ans, il faisait venir auprès de lui quelques-uns des principaux cultivateurs de chaque province; et, par des conférences approfondies avec eux, il apprenait à connaître en détail la situation réelle du pays.

Au commencement du règne de ce prince, le célèbre Roostum (1) fut tué par la trahison de son frère; et Bahman aussitôt entra dans le Seistan avec une immense armée. Il fut, suivant un récit (2), complètement heureux, quoiqu'il eût à combattre, non-seulement Feramurz, le fils de Roostum, mais aussi Banoo Kaishub, la redoutable fille de ce héros. Azerburzeen (3), fils de Feriburz, se révolta contre

(1) Si Roostum vécut sous ce règne, les quatre précédens doivent avoir été très-courts; car il joua dans chacun un rôle considérable. Mais probablement la durée de la vie de ce héros aura été prolongée par les fabulistes qui ont fondé sur ses exploits leur réputation et la gloire de leur pays.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) La signification propre de ce mot est *le feu sur la selle.*

Bahman, et recouvra son patrimoine de Seistan : de plus, si nous croyons Ferdosi, dont la partialité pour Roostum s'étend jusqu'à son petit-fils, ce chef tua Ardisheer. Cette relation, toutefois, n'est pas confirmée par les autres auteurs. On allègue que Bahman était entré dans le Seistan pour venger la mort de son père. Or, il paraîtrait (1) non-seulement que Roostum était mort avant cette invasion, mais même que le monarque persan en avait porté le deuil pendant une semaine. Le vieux Zal, dit-on aussi (2), vivait encore, et fut enfermé par ordre du conquérant dans une cage de fer.

Un auteur prétend (3) que Bahman étendit ses conquêtes vers l'Ouest, et priva le fils de Bucht-ul-Nasser (4) de son gouvernement de Babylone, à cause des crimes et des excès de son père. Il choisit, ajoute un autre écrivain, pour le remplacer, Koresch ; et, sous celui-ci, les Juifs furent traités avec bonté : on leur accorda la faculté d'avoir un chef de leur nation. Ces faveurs, dit-on encore, furent accordées

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.* D'Herbelot assure le contraire ; mais il ne cite pas ses autorités.

(2) Ferdosi.

(3) Tarikh Tubree.

(4) Le Belshazzar de l'Ecriture.

aux Juifs par l'ordre exprès de Bahman, dont la femme favorite était de la nation juive (1).

Les auteurs persans que nous analysons semblent devenir plus fabuleux à mesure que leur histoire avance. Bahman, disent-ils (2), eut pour successeur sa fille Homai, qui, lorsqu'elle monta sur le trône, était enceinte des œuvres de son propre père (3). La honte l'engagea à cacher cette circonstance; et l'enfant dont elle accoucha fut remis à une nourrice pour être mis à mort. Sa vie, cependant, fut conservée par miracle (4); et la mère dénaturée ne reconnut son fils que lorsque le courage et la fortune l'eurent élevé au rang de général dans l'ar-

(1) Josephe établit qu'Artaxerxes était l'Ahassuerus de l'Ecriture, qui avait épousé Esther. Le long règne attribué à ce monarque comprend ceux de deux ou plus de ses successeurs qui ne sont pas notés par les écrivains persans.

(2) Suivant eux, ce prince gouverna la Perse pendant cent douze ans.

(3) Cela n'est point improbable, si nous ajoutons foi aux auteurs grecs relativement aux mœurs des monarques persans à cette époque de leur histoire.

(4) L'enfant, confié à une nourrice pour être tué, fut mis dans une corbeille et jeté dans une rivière, d'où il fut retiré par un paysan et élevé pour les convenances d'une humble destinée; mais un courage digne de son origine ne tarda pas à se manifester; il obtint des distinctions, etc. On a fait ce conte sur d'autres que Darab.

mée même de cette princesse. Homai sur-le-champ lui remit la couronne, et se renferma dans une vie privée. Elle avait régné trente-deux ans, et avait, dit-on, plusieurs grandes qualités. La célèbre salle, nommée Chehel-Minar (1) de Istackhr (ou Persépolis) fut, dit-on, construite par cette reine.

Le règne de Darab Ier fut remarquable par plusieurs guerres, dont une, en particulier, contre Philippe de Macédoine, que les auteurs persans appellent Philippoos de Room. Quoique cette guerre eût d'abord été malheureuse, les historiens persans assurent qu'elle finit glorieusement. Mais cette assertion est évidemment calculée pour servir de base à une fable que la vanité nationale leur a fait inventer au sujet de la naissance d'Alexandre (2). Ils prétendent que Philippe fut, en résultat, réduit à de tels embarras, qu'il s'estima heureux de pouvoir en sortir en donnant sa fille en mariage (3) à Darab, et en s'obligeant à payer à ce prince

(1) Ces mots veulent dire *quarante colonnes*. En Perse, le mot *quarante* désigne un nombre indéfini, et peut se traduire par *plusieurs*.

(2) Il est appelé *Secunder* par tous les écrivains orientaux.

(3) Cette fille, disent les mêmes auteurs, fut renvoyée à son père lorsqu'elle était grosse d'Alexandre. On assigne à son retour différentes causes. L'auteur du Zeenut-ul-Mujalis, qui

un tribut annuel de mille œufs d'or pur. Darab Ier (1) ne régna que douze ans. Il construisit Darabjird. Cette ville, située à environ cent cinquante milles à l'est de Shiraz, quoique fort déchue de son ancienne splendeur, se vante encore d'avoir un grand nombre d'habitans.

Darab II, le fameux Darius Codomanus des Grecs, était, suivant les auteurs persans, tout-à-fait l'opposé de son père. Il était difforme de corps, et d'un esprit dépravé. Sa mauvaise administration (2), si on les en croit, prépara beaucoup les succès d'Alexandre. Mais les Persans ont toujours eu le même caractère, et il ne faut pas s'étonner qu'une nation renommée pour sa vanité ait adopté, quoique improbable, une fable qui atténuait un peu la honte d'avoir vu son pays conquis : c'est à ce sentiment qu'on doit attribuer les contes que font ces auteurs sur l'origine d'Alexandre. Ce conquérant, selon eux, était le fils de Darab Ier ; et, secondé par les Persans eux-mêmes, il lui fut facile de s'empa-

prétend être à cet égard mieux informé que les autres, déclare que ce fut à cause de sa mauvaise haleine.

(1) J'ai exposé ailleurs les raisons qui me font penser que ce prince était le Darius Nothus des écrivains grecs.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

rer d'une couronne à laquelle il avait droit, et qui d'ailleurs fut d'autant plus mal défendue par son indigne frère, que celui-ci ne jouissait d'aucune popularité. Toutefois, les historiens persans les plus respectables (1) rejettent cette fable, et admettent qu'Alexandre était fils de Philippe. La querelle entre les deux Etats vint de ce qu'Alexandre refusa de payer les œufs d'or que son père s'était engagé à fournir chaque année. « L'oiseau qui pondait les œufs s'est envolé dans l'autre monde. » Telle fut, dit-on, la réponse laconique que fit Alexandre à l'envoyé persan qui les lui demandait. Darab envoya ensuite à la cour du prince grec un autre ambassadeur (2), qu'il chargea de lui présenter une raquette, une balle et un sac plein d'une très-petite semence, appelée *gunjud*. La raquette et la balle avaient pour objet de jeter quelque ridicule sur la jeunesse d'Alexandre, faisant entendre que de tels amusemens étaient bons pour son âge. Le sac de graine était un emblême de l'armée persane, qui, comme cette semence, était innombrable. Alexandre prit dans sa main la raquette, et dit : « Ceci est l'image de ma puissance; je m'en servirai pour

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*
(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

jeter au loin, comme une balle, le pouvoir de votre maître ; et cette poule (il en avait fait venir une) va vous faire voir ce que deviendra sa nombreuse armée devant la mienne. » Le grain aussitôt fut mangé. Alexandre donna à l'envoyé un melon sauvage (1), le priant de dire à son souverain ce qu'il avait vu et entendu, et de lui donner ce fruit dont le goût pourrait lui faire pressentir l'amertume du sort (2) qui l'attendait. Des messages de ce genre ne sont pas rares dans les relations de l'Asie ; et, dans nos propres traditions, nous en avons un exemple très-connu, qui ressemble singulièrement à celui-ci (3).

Alexandre fut, pendant quelque tems, occupé à réduire les villes de la Grèce qui résistaient à son pouvoir ; après quoi il attaqua la Perse. Mais on trouve, dans les historiens persans, très-peu de détails sur celles de ses opérations qui précédèrent la grande bataille où Darab, selon eux, perdit le trône et la vie.

Suivant ces écrivains, pendant la chaleur de

(1) Ce fruit se nomme en persan *henzal* : le goût en est très-amer.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Celui du dauphin de France à Henri V, comme il est rapporté dans *Shakespear.*

l'action, deux des soldats de Darab (1), profitant d'un moment où ils le voyaient sans gardes, le tuèrent et coururent en avertir Alexandre, de qui ils attendaient une grande récompense. Ce prince, aussitôt qu'il sut ce qui s'était passé, se rendit au lieu où était tombé le roi de Perse. Il le trouva dans les angoisses de la mort, étendu sur la terre, et couvert de sang et de poussière. Alexandre descendit de cheval; il souleva sur ses genoux la tête de son ennemi mourant. L'ame du conquérant s'émut à cet aspect; il versa des larmes, et baisa la joue du malheureux Darab, qui, ouvrant les yeux, s'écria : « Le monde a mille portes par où entrent et sortent sans cesse ceux qui l'habitent. » — « Je vous jure, dit Alexandre, que je n'ai jamais souhaité un pareil jour; je ne désirai jamais de voir vos joues souillées de sang et votre tête royale dans la poussière (2). » Lorsque Darab entendit son vainqueur déplorer son

(1) L'auteur de *Zeenut-ul-Tuarikh* dit que ces deux hommes étaient natifs de Hamadan. Ferdosi les appelle deux visirs; leurs noms étaient *Mahesiar* et *Jamisiar*. On ne peut trouver dans ces noms aucune ressemblance avec celui de *Bessus*.

(2) La relation que font les écrivains persans de la mort de Darius, quoique embellie, ne diffère pas essentiellement de ce qu'en rapportent Plutarque, Diodore de Sicile et Quinte-Curce.

sort, il soupira profondément, et dit qu'il espérait que ses assassins seraient punis ; qu'Alexandre ne placerait pas un étranger sur le trône de Perse, et qu'il ne déshonorerait pas sa famille ; mais qu'au contraire il épouserait sa fille (1) Roushunuk. Un moment après avoir exprimé ces vœux, il expira. Son corps fut sur-le-champ embaumé avec de l'ambre et du musc, enveloppé dans un drap d'or, et placé dans un cercueil enrichi de pierreries. Il fut porté dans cet état sous la voûte sépulcrale avec les plus grands honneurs. Dix mille hommes, l'épée nue à la main, le précédaient; dix mille le suivaient; et un pareil nombre marchait sur chacun des côtés. Alexandre lui-même, avec les nobles de Perse et les principaux officiers de son armée, assista à ces obsèques (2). Au moment où les funérailles furent terminées, les deux meurtriers de Darab furent pendus (3). Quelque tems après, Alexan-

(1) Son nom doit avoir été *Roushun* : le *k* final est un diminutif, et, comme tel, on l'ajoute souvent par manière de caresse. Il est aisé de trouver dans ce nom la Roxane des Grecs.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Bessus, le meurtrier de Darius, fut mis à mort d'une manière cruelle : son corps fut attaché sur la terre ; on courba la tige de deux arbres, et après en avoir attaché le sommet à

dre épousa Roushunuk. Il nomma le frère du roi à la souveraineté de Perse. Mais cette disposition ne paraît pas avoir eu son effet, parce que la politique d'Alexandre l'engagea à diviser cet empire en quatre-vingt-dix principautés.

Comme nous ne pouvons admettre toutes les fables inventées par la vanité des Persans sur la généalogie d'Alexandre, nous ne devons pas considérer ce prince comme un des rois de la dynastie kaianienne, qui a eu neuf princes, en comptant Darab II pour le dernier. Il n'est que trop évident que nous n'avons pas, pour l'histoire de cette famille, des autorités suffisantes. Les noms de plusieurs princes ont sûrement été omis, tandis qu'on a fort exagéré la durée du règne de plusieurs autres, et beaucoup exalté leurs hauts faits. Cependant, au milieu des fables qui obscurcissent cette partie de l'histoire de Perse, on trouve divers faits qui méritent d'être conservés. Ce n'est que par un rapprochement attentif des récits

chacun de ses membres, on laissa ces arbres se relever, et ils le déchirèrent en reprenant leur position naturelle. Ce fait est raconté par Plutarque; et il est à remarquer que le supplice que l'on dit avoir été celui de Bessus est encore, dans quelques occasions, usité en Perse.

variés et contradictoires que présentent les histoires et les traditions des anciens peuples, que nous pouvons nous flattter d'atteindre la vérité ; et il ne faut pas que le dégoût et l'ennui qui accompagnent ces recherches nous empêchent de les continuer.

CHAPITRE V.

Histoire de Secunder-Roomee, ou Alexandre-le-Grand, et de ses successeurs immédiats en Perse, tirée des auteurs persans.

On a vu, dans le chapitre précédent, les différentes relations des auteurs persans, sur l'origine d'Alexandre et sa conduite jusqu'au jour où Darius perdit la couronne et la vie. Les autres détails que présentent ces historiens sur le conquérant qui s'était emparé de leur pays et en avait totalement changé le gouvernement, méritent quelque attention, ne fût-ce que comme objet de curiosité.

Ces écrivains disent que Philippe, roi de Macédoine, avait été assassiné, et que l'assassin (1) avait été conduit à cette action par son amour pour la mère d'Alexandre (2). Ce prince qui, dans le moment, était absent (3), revint,

(1) Il se nommait, suivant eux, *Kuloos*.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh*.

(3) Alexandre, dit l'auteur persan, était à cette époque engagé dans une guerre contre un prince auquel il donne le nom de *Kylalous*, et assiégeait une ville nommée *Burakous*.

et tua le meurtrier. Philippe n'était pas mort sur-le-champ; il vécut assez pour apprendre que son fils l'avait vengé. Il manda alors son ministre Aristote, ses courtisans, et ses principaux officiers, et leur commanda à tous d'obéir à Alexandre. Ce dernier, après la mort de son père, s'adressa ainsi à ses sujets : « O mon peu-
» ple, votre roi est mort, et je n'ai droit à aucune
» autorité sur vous. Je ne peux, dans la réalité,
» me considérer que comme l'un de vous, et
» je dois, en tout ce que j'entreprendrai,
» chercher votre secours et votre appui ; mais
» je vous engage à écouter dans ce moment le
» conseil que j'ai à vous donner. Choisissez un
» chef pour vous gouverner ; continuez de
» craindre Dieu (1), et il protégera ses servi-
» teurs. » Le peuple s'écria (2): « Jamais on ne

L'assassin du père (suivant le même récit) courut chercher un asile près de la reine; mais il fut tué par le jeune prince, quoiqu'il eût déjà saisi la robe de sa mère.

(1) C'est l'opinion de tous les Mahométans qu'Alexandre, qu'ils nomment toujours *Secunder*, adorait un grand et suprême Dieu.

(2) Ceci peut se rapporter à l'adresse que fit Alexandre aux Etats de la Grèce, lorsqu'il demanda leur union et leur appui pour son expédition en Perse, ajoutant que, s'ils y consentaient, il serait le chef des Grecs dans cette mémorable entreprise.

» nous a parlé de cette manière ; mais nous » suivrons votre avis, et nous ne voulons que » vous pour chef. » A ces mots, ils se levèrent tous, promirent de lui obéir, et en même tems mirent sur sa tête un diadême.

Les Persans exposent avec raison (1) qu'Alexandre, aussitôt après son élévation au trône, tourna ses armes contre divers Etats de la Grèce qui ne reconnaissaient pas son autorité ; et qu'après avoir complètement atteint son but, il rassembla une grande armée pour entrer en Perse. Ils ajoutent qu'après avoir fait la conquête de ce royaume, il marcha vers l'Inde. Sa première entreprise dans ce pays fut contre un prince appelé Keyd (2), qu'il fit engager, par un ambassadeur, à se soumettre à lui, et à lui payer un tribut. Keyd, non-seulement accéda à cette demande, mais déclara qu'il était prêt à renoncer à son pouvoir, et même à sa vie, si Alexandre l'exigeait ainsi. « J'enverrai au grand » conquérant, votre maître, dit-il à l'agent du » prince grec, ma belle fille (3), une coupe

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Keyd-Hindee : peut-être le Taxile des historiens grecs.

(3) La beauté de cette princesse est décrite avec beaucoup de chaleur par l'auteur persan, qui la nomme une rose parfumée qui n'avait jamais regardé la poussière, un printems que n'a jamais troublé un vent froid.

» faite d'un superbe rubis (1), un philosophe » rempli de science, et un médecin si habile, » qu'il est en état de ressusciter les morts (2).» L'envoyé retourna vers Alexandre, qui, satisfait de sa mission, fit bien vîte demander la princesse, la coupe, le philosophe et le médecin. Keyd ne se borna pas à les envoyer, il y joignit un immense présent de ses plus riches pierreries. Le conquérant du monde, nous dit-on, devint fort amoureux de la belle princesse, et perdit entre ses bras tout désir d'envahir les Etats de son père. Sa seconde guerre eut lieu contre (3) Poor, qu'il défit et tua. Il marcha alors contre l'empereur de la Chine (4). Ce dernier ne se crut pas assez fort pour lutter contre une telle puissance, mais il vint déguisé dans le camp des Grecs. On le découvrit, et on le conduisit devant Alexandre, qui lui de-

(1) La propriété de cette coupe célèbre était qu'elle se remplissait continuellement d'elle-même.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Certainement *Foor* ou *Porus;* car *F* et *P*, en pehlivi, sont la même chose.

(4) Probablement la Tartarie chinoise, qui, chez les auteurs persans, est toujours confondue avec la Chine. Ceci, sans doute, se rapporte à l'expédition d'Alexandre contre les Scyths; mais les événemens ne sont pas racontés de la même manière.

manda comment il avait pu hasarder une pareille démarche. L'empereur répondit : « J'étais curieux de voir et vous et votre armée. Je ne pouvais rien redouter pour moi, car je savais que je n'étais pas un objet de crainte pour Alexandre ; d'ailleurs, s'il se décidait à me faire mourir, mes sujets aussitôt mettraient sur le trône un nouveau chef. Mais je n'ai nulle frayeur à cet égard, parce que je suis sûr qu'Alexandre ne peut pas être mécontent d'une démarche dictée par le seul désir d'obtenir son amitié. » Le conquérant parut content de cette flatterie ; il fit avec l'empereur un traité par lequel, au moyen d'un tribut que paierait celui-ci, son pays devait être épargné. L'empereur partit pour sa capitale, à l'effet d'y préparer une fête qu'il voulait offrir à son grand allié. Mais celui-ci, trois jours après avoir quitté le camp, revint avec une armée dont la grande force s'annonçait assez par les nuages de poussière qui l'environnaient. Alexandre, pour prévenir la trahison, fut obligé de ranger ses troupes en bataille. Lorsque les deux lignes furent en présence, l'empereur de la Chine et ses ministres descendirent de cheval, et vinrent vers le prince grec, qui demanda au monarque pour-

quoi, manquant à sa parole, il avait rassemblé de si grandes troupes (1). « J'ai voulu, lui dit l'empereur, vous montrer mon armée pour que vous pussiez voir que si je désirais la paix, ce n'était pas par l'impossibilité de faire la guerre. C'est parce que j'ai consulté les corps célestes que je me suis déterminé à céder. Les cieux vous protègent; et je ne fais point contre eux la guerre. » Alexandre fut satisfait ; il observa qu'il lui conviendrait mal d'exiger un tribut d'un prince si grand, si sage et si pieux, et déclara qu'il se bornait à lui demander son amitié. L'empereur, content, prit congé de lui, et envoya à l'illustre conquérant des bijoux, de l'or et de belles femmes (2).

Les astrologues avaient prédit que, lorsque la mort d'Alexandre serait prochaine, il placerait son trône sur un point où le sol serait de fer, et où le ciel serait d'or. Lorsque le héros,

(1) Les faits, tels qu'ils sont ici exposés, conviennent assez à Taxile, alors roi des Scythes.

(2) Dès les premiers âges du monde, comme encore aujourd'hui, tous les vainqueurs en Asie, depuis le monarque qui soumet des royaumes jusqu'au capitaine qui s'empare d'un village, sont dans l'usage de réclamer quelques belles femmes comme le prix le plus flatteur de leur conquête. Il est donc naturel que des écrivains persans aient supposé qu'Alexandre n'avait pas manqué de profiter de la coutume établie.

fatigué de victoires, s'en retournait vers la Grèce, il fut un jour saisi d'un (1) saignement de nez; un général, qui était près de lui, détacha sa cotte de maille, et l'étendit par terre pour que le roi pût s'asseoir dessus; en même tems, afin de le défendre du soleil, il soutenait un bouclier d'or au-dessus de sa tête. Alexandre, se voyant dans cette position, dit : « La prédiction des astrologues est accomplie. Je n'appartiens plus aux vivans. Hélas! faut-il que l'œuvre de ma jeunesse soit fini! que la plante, au printems, soit moissonnée comme le fruit mûr de l'automne! » Il écrivit à sa mère, lui annonçant que bientôt il quitterait cette terre, et passerait dans la région des morts. Il demandait que les aumônes qui seraient données à l'occasion de sa mort fussent distribuées à des personnes qui n'eussent jamais connu les misères de ce monde, à des gens qui n'eussent jamais perdu ceux qui leur étaient chers. Sa mère, conformément à cette volonté, chercha, mais en vain, des gens qui fussent dans une telle position. Tous avaient eu leur part des maux et des chagrins de la vie; tous avaient perdu quelqu'un qu'ils aimaient; et, dans ce résultat, elle trouva, comme son fils l'avait désiré, quel-

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

que consolation de la grande perte qu'elle faisait. Elle vit que son affliction était le sort commun de l'humanité.

Alexandre, suivant les auteurs persans (1),

(1) Plusieurs auteurs croient qu'il est le prophète Zulkernyn dont il est fait mention dans le Koran, et que c'est lui qui a bâti le célèbre rempart qui sépare Yajouz et Majouz. Ces mauvais démons, qui nous sont connus sous les noms de *Gog* et de *Magog*, habitent, suivant les fabulistes persans, la montagne de Kaf, qui est le centre du monde; et leurs enfans, qui sont de toutes tailles et de toutes formes, avaient coutume de piller et de dévaster toutes les contrées voisines. Les habitans de ces pays se plaignirent à Alexandre, qui, pour contenir les démons, construisit cette muraille. Ils la grattent chaque jour avec leurs griffes presque d'outre en outre, et s'en retournent le soir chez eux, espérant que le lendemain il leur sera facile d'achever de la percer; mais le matin ils trouvent tout rétabli. La raison pour laquelle ils ne parviennent pas à ce qu'ils veulent faire, c'est qu'ils ne disent jamais *Inshalla* ou *Dieu le voulant;* et jamais ils ne détruiront cet ouvrage qu'un de leurs enfans ne soit nommé Inshalla; car alors, lorsque en se retirant ils apercevront l'enfant et lui diront: « Allons-nous-en, Inshalla, nous achèverons demain notre ouvrage », l'usage, quoique accidentel, de cette pieuse expression empêchera que le mur ne soit rebâti. Ils réussiront ainsi à le détruire, se répandront dans le monde, et leurs ravages seront un des signes nombreux qui précéderont la dissolution de l'univers. (Cette note est tirée d'un commentaire sur le Koran: la fable fait probablement allusion à la muraille des détroits de la mer Caspienne qu'Alexandre bâtit pour empêcher les irruptions destructives des Scythes dans la Perse.

mourut à la ville de Zour (1), quoique quelques-uns aient dit qu'il était mort à Babul ou Babylone. Il était âgé de trente-six ans, et en avait régné douze, dont six avant la conquête de la Perse, et six après cet événement. Son corps (2) fut embaumé et envoyé en Grèce.

Les historiens persans dépeignent rarement le caractère des rois dont ils racontent les actions. Mais la manière qu'ils ont adoptée de rapporter ce que les princes ont dit de remarquable est peut-être aussi heureuse et plus près de la nature que les portraits les plus ingénieusement travaillés des écrivains européens. Ils ont ainsi conservé plusieurs anecdotes relatives au grand conquérant du monde. Quelques-unes méritent de fixer l'attention, parce qu'elles font connaître l'opinion que les nations qu'il avait soumises ont conservée de sa modération, de sa sagesse et de sa magnanimité. Un chef ennemi fut un jour amené devant Alexandre, ayant les mains liées ; celui-ci or-

(1) Cette ville est située dans le Kurdistan : c'est le Siazuros des Romains.

(2) L'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh* dit que le corps du conquérant fut d'abord mis dans un cercueil d'or, mais qu'ensuite, sur la demande spéciale de sa mère, on le plaça dans un sarcophage de marbre égyptien.

donna qu'on le mît en liberté. Un de ses courtisans lui dit : « Si j'étais de vous, je ne montrerais pas à cet homme tant de bonté. — C'est précisément parce que je ne suis pas vous, lui dit Alexandre (1), que je l'ai épargné. Je pardonne volontiers à mes ennemis, ajouta-t-il, parce que je trouve du plaisir à faire des actes d'humanité. Je n'en ai aucun à être cruel (2). » Il dégrada un jour un officier distingué en le plaçant dans une situation inférieure à celle qu'il avait précédemment occupée. Peu de tems après, il lui demanda comment il se trouvait de son nouvel emploi. « Ce n'est pas, répondit l'officier, la position qui donne de l'importance à l'homme, c'est plutôt l'homme qui en donne à la place. Aucun emploi n'est assez petit pour ne pas exiger de celui qui l'occupe qu'il s'acquitte de ses devoirs avec sagesse et justice. (3) » Le roi fut si content de cette réponse, qu'il remit à sa première place l'homme qui la lui avait faite. L'auteur qui nous donne ces détails nous apprend qu'on demandait à Alexandre comment il avait pu,

(1) Cette anecdote, avec un très-petit changement, est rapportée par les auteurs grecs.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

si jeune et en si peu de tems, conquérir tant de pays, et mériter une si grande renommée : il répondit : « J'ai si bien traité mes ennemis, que je les ai forcés d'être mes amis ; et j'ai traité mes amis avec tant d'égards et de considération, qu'ils me sont restés entièrement attachés (1). Comme on demandait à ce grand prince pourquoi il paraissait rendre plus d'honneurs à son maître Aristote qu'à son père ; « mon père, répondit-il, m'a amené du ciel sur la terre ; par les leçons de mon maître, je suis remonté de la terre au ciel. » Il était, nous dit toujours le même auteur, sujet à de violens accès de colère ; et il avertissait ceux qu'il aimait du danger qu'il y avait à parler aux princes quand ils sont sous l'influence de cette passion. « Les rois, disait-il, sont comme la mer, qui est dangereuse même dans le calme, mais qui est terrible dans la tempête. »

La vie d'Alexandre, telle qu'elle nous est donnée par les écrivains orientaux, contient peu de choses qu'on puisse regarder comme authentiques ; et il y a peu de cas où elle s'accorde avec les faits qui reposent sur le témoignage des auteurs grecs. Nous n'avons

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

cependant rapporté que ceux que les premiers considèrent comme l'histoire véritable de ce conquérant. Ils ont, tant en vers qu'en prose, d'innombrables volumes, où sont racontées de merveilleuses aventures qu'il aurait eues par terre et par mer. Mais eux-mêmes regardent ces récits comme fabuleux ; et le caractère de ce qu'ils appellent leur histoire de ce tems-là suffit pour détourner notre attention de ce qu'ils reconnaissent être des romans.

Les auteurs persans disent qu'Alexandre eut un fils, nommé Askanderous, lequel ne succéda à aucune partie du pouvoir de son père, parce qu'il se consacra tout entier à l'étude, sous la direction d'Aristote. Nous apprenons aussi d'eux (1) que, peu de tems avant sa mort, Alexandre partagea les provinces de Perse entre les princes de ce pays qu'il avait déposés et dépouillés. Il leur rendit leurs premières possessions en fief militaire. Chacun devait entretenir un nombre déterminé de soldats. (2) Mais ces princes, à la mort du conquérant, n'obéirent pas à ses successeurs.

(1) Tuakikh-Muntukhub.

(2) On indique cette disposition comme ayant été conseillée par Aristote, qui avait regardé comme impossible de priver ces princes de leur influence sur les habitans de la Perse. Il lui paraissait, d'ailleurs, injuste de les tuer ; il était donc poli-

Ils formèrent une république féodale de petites souverainetés, qui, quoique séparées et, à beaucoup d'égards, indépendantes les unes des autres, reconnaissaient cependant quelques principes d'une société commune, lesquels dans l'occasion, servaient à les unir. Cette association de petits états a, disent les historiens persans, subsisté, avec divers changemens, pendant plus de trois siècles après la mort d'Alexandre.

Nous apprenons, par les récits plus authentiques des Grecs, qu'après la mort d'Alexandre, la Perse devint le partage d'un de ses plus habiles généraux, Seleucus, (1) qui prit le nom de Nicator, ou conquérant. Ce monarque, qui régna aussi sur la Syrie, établit la dynastie des *Seleucides*. Il eut pour successeur Antiochus Soter, sous le successeur duquel (Antiochus Theos) un prince ou chef tributaire du nom d'Arsaces, se révolta, tua Agathocles, vice-roi qu'Antiochus avait laissé en Perse, et fonda ce que les écrivains occidentaux appellent la dynastie des Arsacides. Les auteurs orientaux attribuent la fondation de cette dynastie à Ashk, qui était un descen-

tique de les employer de manière qu'ils pussent devenir des sujets utiles sans pouvoir être des ennemis dangereux.

(1) Il fonda Antioche, Seleucie et plusieurs autres villes.

dant des premiers rois de Perse. Ce chef, disent-ils, obtint l'appui de ses compatriotes en leur apprenant qu'il était en possession du *durufshe kawanee* ou étendard sacré, que son oncle, lors de la défaite de Darius, avait sauvé et caché (1). Ashk, après avoir surpris et tué le vice-roi (2) qu'Antiochus Theos, troisième des Seleucides, avait chargé de gouverner la Perse, fixa sa résidence à Rhé, et invita tous les chefs à se joindre à lui pour faire la guerre aux Seleucides. Il promettait en même tems de n'exiger aucun tribut, et de se regarder uniquement comme le chef d'une confédération de princes formée dans le double but de maintenir leur indépendance respective et de délivrer la Perse d'un joug étranger. Tel fut le commencement de cette ère, ou portion de l'histoire de Perse que les Orientaux appellent le *Mulook-u-Tuaif* ou la république des tribus. Comme ils ignorent et ont toujours complètement ignoré les constitutions des Etats libres, ils se proposent sûrement, par cette expression, de désigner l'union des petits princes (3) entre lesquels la

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Agathocles. L'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh* l'appelle *Abtahesh.*

(3) Pline nous apprend que l'empire parthe (terme qu'évi-

Perse était partagée ; mais ce que nous avons des écrivains persans de cette époque est vague et contradictoire. On voit clairement qu'ils n'ont point de matériaux pour former une histoire, et que cependant le tems est trop près de celui où commence leur histoire véritable pour qu'ils osent s'abandonner au goût qu'ils ont pour les fables. Aussi, leur prétendue chronique des Ashkaniens ou Ashganiens n'est guère qu'un catalogue de noms ; et même sur ce point, ainsi que sur la date à laquelle appartiennent ces différens princes, il y a à peine deux auteurs qui soient d'accord. Ashk Ier est dit avoir régné quinze ans (1). Quelques auteurs attribuent à ce ce monarque la défaite et la prise de Seleucus Callinicus, roi de Syrie ; d'autres en font honneur à son fils Ashk second. Ce dernier prince eut pour successeur son frère Shahpoor (2), qui, après avoir lutté long-tems avec des succès divers contre Antiochus-le-Grand, conclut avec ce prince un traité par lequel fut reconnu son droit sur la Parthie et l'Hyrcanie.

Depuis la mort de ce prince, il paraît y avoir

demment il emploie pour désigner l'empire persan) était divisé en dix-huit royaumes.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.* Khondemir ne lui en alloue que dix.

(2) Shahpoor est sans doute l'Artaban des Grecs.

une lacune de deux siècles dans les annales persanes du pays. Car elles nous disent que son successeur fut Baharam Gudurz. Or, si c'est là, comme il y a toute raison de le croire, le prince que les Occidentaux appellent Gutarzes, nous savons, par des histoires authentiques, qu'il fut le troisième roi de la seconde dynastie des Arsacides, et que c'est lui qui vengea sur les Israélites la mort de S.-Jean-Baptiste.

Les auteurs persans nous apprennent que Gudurz (1) eut pour successeur son fils Volas (2), de qui la couronne descendit à Hoormuz (3), et ensuite à son frère Narzi. A la mort de celui-ci, un autre de ses frères, nommé Firoze (4), monta sur le trône. Son successeur fut Khoosroo (5), lequel fit contre l'empereur Trajan une guerre dans laquelle il ne fut pas heureux, puisqu'il y perdit sa capitale Ctesi-

(1) Ils omettent son fils Vonones, qui régna pendant un court espace de tems.

(2) Son nom se trouve quelquefois écrit *Pollas*. C'est le Volageses des Grecs, dont la guerre contre Néron et l'ambassade à Vespasien font partie de l'histoire romaine.

(3) Hoormuz paraît avoir été l'Artaban IV des Romains; mais son frère et successeur, Narsi, n'est pas indiqué sous ce nom par les écrivains occidentaux.

(4) Probablement Pacorus.

(5) Quelques auteurs persans omettent même ce prince; mais il en est fait mention par Khondemir.

phon ; mais, à la mort de Trajan, Khoosroo fit la paix avec son successeur Adrien, et recouvra ses Etats. Volas et Volasin (1), au dire des Persans, succédèrent à Khoosroo, et Volasin laissa la couronne à son fils Arduan (2), qui fut d'abord engagé dans une guerre avec les Romains, et ensuite attaqué et tué par le célèbre Ardisheer (3). Quelques Persans attribuent son malheur et sa mort à un autre Arduan, fils d'Ashg, descendant direct de Kai Kaoos (4) ; lequel, suivant les personnes qui adoptent ce système, fonda une dynastie. On suppose qu'elle a produit huit princes, dont les règnes réunis ont duré plus d'un siècle et demi. Mais le même auteur qui nous parle de l'élévation de cette famille (5), nous apprend aussi que notre Sauveur était né pendant le règne de Khoosroo, fils et successeur d'Ashg, qui avait obtenu la couronne

(1) Volas et Volasin sont les Vologeses II et III de l'*Histoire romaine*, dont le dernier fit la guerre à l'empereur Alexandre-Sèvère.

(2) Artaban V.

(3) Artaxerces.

(4) Khondemir dit qu'Ashg descendait directement de Kai Kaoos. Plusieurs auteurs ne parlent ni de lui ni de ses successeurs ; d'autres, au contraire, supposent qu'ils furent contemporains des Ashkaniens, et gouvernèrent quelques-unes des provinces de Perse.

(5) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

par la mort d'Arduan, prince que nous savons avoir vécu plus de deux siècles après cet événement. Il paraîtrait donc, ou que la famille des Ashganiens n'a jamais existé, ou que c'étaient des princes contemporains des Ashkaniens. Un savant et respectable historien oriental, qui a essayé de concilier ces opinions contradictoires, avoue qu'il se perd complètement dans les récits confus et opposés des divers auteurs. L'un (1), observe-t-il, dit qu'Arduan, fils d'Ashg, qui détruisit la dynastie ashkanienne, était descendu de Kai Kaoos. Un autre (2) veut qu'ils fussent de la race même qui fut par eux renversée du trône, tandis que plusieurs historiens ne font pas seulement la moindre mention de cette famille (3). Dieu seul, s'écrie l'auteur dans son découragement, connaît la vérité!

(1) Tuarikh-Guzeedah.

(2) Tarikh-Julaallee.

(3) Voici la suite des princes ashganiens suivant le *Zeenut-ul-Tuarikh :*

	Années de règne.
Arduan, fils d'Ashg	23
Khoosroo, fils d'Arduan.	19
Pellas, fils d'Ashr	12
Gudurz, fils de Pellas.	30
Narsi, fils de Gudurz.	30
Narsi, fils de Narsi.	18

Arduan, tué par Ardisheer. On ne dit pas combien d'années il avait régné.

Depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne d'Artaxerces, il y a près de cinq siècles : et la totalité de cette ère si longue peut être considérée comme une lacune dans l'histoire orientale. Cependant, lorsque nous nous reportons aux écrits des auteurs romains, nous trouvons que cette période abonde en événemens dont la nation la plus fière se tiendrait honorée; et que ces monarques parthes, dont on ne peut aujourd'hui retrouver les noms dans leur propre pays (1), ont été les seuls souverains sur qui les armes de Rome, parvenue au plus haut degré de sa puissance, n'aient pu faire aucune impression durable. C'est, au reste, à la nature de leur pays, et à leur manière singulière de faire la guerre, qu'ils dûrent ces avantages fréquens sur les légions disciplinées des Romains. La frontière que le royaume des Parthes présentait à l'empire romain s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique. Elle est composée de vastes déserts, de montagnes hautes et stériles, et de larges et rapides torrens. Dans quelque direction qu'avançassent

(1) Le nom de Mithridate ne s'y trouve pas, non plus que celui d'Orodes, sous le règne duquel eut lieu la défaite de Crassus, ni celui de Surena, général qui remporta cette mémorable victoire.

les légions romaines, elles trouvaient le pays dévasté. On se battait, non contre l'armée, mais contre les alimens dont elle avait besoin; et la méthode qu'avait le guerrier persan de tirer une flèche mortelle sur l'ennemi, dont son cheval au galop l'éloignait rapidement (1), peut être regardée comme le symbole du système général de guerre au moyen duquel la nation, pendant cette période de son histoire, est parvenue à maintenir son indépendance. Ce système était approprié au pays, à l'homme et au vigoureux et léger animal sur lequel il était monté. Le succès en était si sûr, que les plus braves vétérans de Rome élevaient quelques murmures quand leurs chefs parlaient d'une guerre contre les Parthes.

(1) Foster trouve dans cet usage des cavaliers parthes une preuve que cette nation est d'origine tartare; mais cette méthode est et a toujours été commune aux tribus persanes et tartares.

CHAPITRE VI.

Histoire de la dynastie sassanienne depuis Ardisheer Babigan, son fondateur, jusqu'à Yerd-e-Jird, dernier prince de cette race.

La dynastie des rois sassaniens forme une ère nouvelle dans l'histoire de Perse. Ces princes furent continuellement en guerre avec les chefs de l'empire romain ; et les événemens rapportés par les écrivains de cette dernière nation nous donnent le moyen de corriger les récits des auteurs orientaux, et de distinguer, mieux que nous n'aurions pu le faire sans ce secours, la vérité d'avec la fable. Je continuerai à suivre, comme je l'ai fait jusqu'à présent, les livres persans, mais en recourant, dans l'occasion, à de meilleures autorités pour expliquer les passages obscurs, et fixer les dates des différens règnes, aussi bien que celles des événemens les plus importans.

Ardisheer Babigan (1), fils de Babek, descendait de Sassan (2), fils de Bahman, et pe-

(1) L'Artaxerce Ier des Grecs.

(2) Suivant le *Zeenut-ul-Tuarikh*, sa mère était fille d'un

tit-fils de Isfundear. Son père était un officier inférieur dans le service public. Le gouverneur de Darabjird, dont le nom était Peri, apprit que Babek avait un fils qui, quoique jeune, se distinguait déjà par son courage et son génie. Il l'envoya chercher : les talens d'Ardisheer le recommandèrent si bien aux bontés de Peri (1), que celui-ci, toutes les fois qu'une circonstance quelconque l'empêchait de s'occuper des affaires de son gouvernement, en confiait le soin à son jeune favori. La manière dont il se conduisait dans ces occasions lui avait acquis tant de réputation, que Peri étant venu à mourir, il fut nommé pour lui succéder. On ne doit pas s'étonner qu'un jeune homme qui s'était élevé si rapidement fût disposé à concevoir des vues très-ambitieuses. Aussi dit-on que, dans le sommeil, ses songes lui représentaient les pensées dont il s'occupait pendant la veille ; et ces rê-

Babek, dont le père, Sassan, était fils de Sassan, fils de Bahman, le fils d'Isfundear. D'autres auteurs lui donnent une moins noble origine. Celle du *Zeenut-ul-Tuarikh* ne peut être exacte, puisque l'espace de tems écoulé depuis la mort d'Isfundear jusqu'au règne d'Ardisheer est de six cents ans.

(1) On trouve dans les historiens des exposés divers et contradictoires des degrés par lesquels Ardisheer parvint au pouvoir suprême ; j'ai suivi en général le *Tarikh-Tubree*, le *Rozut-ul-Suffa* et le *Zeenut-ul-Tuarikh.*

ves de gloire (1) étaient regardés par ses flatteurs comme les présages d'heureux succès. Tous les historiens conviennent que ce fut sa confiance dans de pareilles illusions qui le conduisit à viser au trône de Perse ; et si ses sectateurs et lui y ajoutaient réellement foi, on ne doit pas douter qu'elles n'aient pu beaucoup l'aider à atteindre ces hautes destinées qu'elles lui promettaient.

Les premiers efforts que fit Ardisheer pour s'emparer du trône furent soutenus par son père Babek, qui, après avoir mis à mort le gouverneur nommé par Arduan, se rendit maître de la province de Fars. Mais Babek, qui était plus porté pour son fils aîné Shahpoor, le proclama chef de cette province aussitôt qu'il l'eut conquise. Le vieillard survécut peu de tems à cet acte, qui devint la source de grandes divisions dans sa famille. Ardisheer, au moment où son père mourut, marcha contre son frère, lequel fut arrêté et mis entre ses mains par ses propres parens (2). Cet événement le rendit

(1) Les songes de Babek et d'Ardisheer sont cités par les écrivains persans. Ces auteurs indiquent aussi des songes d'une signification contraire qu'ils attribuent à Arduan.

(2) Suivant quelques auteurs, deux frères cadets étaient les chefs de la conspiration.

maître de la province de Fars (1). Nous ne savons pas ce qu'il fit de Shahpoor ; mais les conjurés qui avaient livré celui-ci furent mis à mort.

Après avoir tout réglé dans le Fars, Ardisheer entreprit une expédition contre Kerman, qu'il soumit. Il paraît avoir à peine trouvé quelque résistance dans ses premières entreprises ; et non-seulement il se rendit maître d'Ispahan, mais il occupa presque tout l'Irak avant que Arduan, qui était le prince régnant, entrât en campagne contre lui. Ce dernier, nous dit-on, resta si long-tems caché dans les montagnes vers (2) Hamadan et Kermanshah, qu'il se vit forcé, par les succès d'Ardisheer, ou à arrêter ses progrès, ou à lui céder le trône. Il résolut de tout mettre au hasard d'un combat. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Hoormuz (3), où se livra une bataille consi-

(1) Istakhr paraît avoir été à cette époque la capitale du Fars.

(2) Ces montagnes sont appelées *Jubal* ou *le pays montueux*.

(3) Probablement la belle vallée de Ram-Hoormuz, qui est située entre les villes de Shuster et de Bebahan, et arrosée par le Jerokh, rivière qui a sa source dans les montagnes près la dernière de ces villes. Cette vallée est à environ trente milles de la mer : c'est un des lieux les plus agréables de la Perse. La ville de Ram-Hoormuz, sur cette plaine, passe pour avoir été bâtie par Hoormuz, petit-fils d'Ardisheer, qui

dérable. Arduan y perdit la couronne et la vie; et le fils de Babek fut salué, sur le champ de bataille, du glorieux titre de *Shahan Shah* ou roi des rois (1), nom que, depuis, ont toujours pris les souverains de la Perse.

Ardisheer profita de l'impression qu'avait produite cette grande victoire, non-seulement pour soumettre le reste de l'empire, mais aussi pour en reculer les limites. Il les porta, si nous en croyons les auteurs persans, d'un côté jusqu'à l'Euphrate (2), et de l'autre jusqu'au royaume de Khaurism. On dit qu'il fonda une ville sur les bords du Tigre; et comme la même

avait coutume de s'y arrêter souvent: c'est pour cela qu'on lui donna le nom de *Ram-Hoormuz* ou *le repos d'Hoormuz*. Le mot *Ram* se trouve dans le pehlivi de même que dans le persan et dans l'arabe: il signifie *repos*.

(1) On dit aussi qu'il prit le titre de *Khoosroo*, nom auguste que, dit Ferdosi, personne, depuis Darab, n'avait osé prendre; mais il n'en est pas ainsi. Il n'y a qu'un monarque de la dynastie parthe qui ait porté le nom de *Khoosroo*, et plusieurs rois de cette race ont pris sur leurs monnaies le titre de *Roi des Rois*.

(2) Quoique les événemens du règne d'Ardisheer racontés par les auteurs persans soient presque tous confirmés par les écrivains grecs, et que le résultat de sa guerre avec l'empereur Alexandre Sévère semble avoir été favorable, cependant on ne convient point qu'il ait étendu l'empire jusqu'à l'Euphrate: il est expressément établi qu'il ne retira pas la Mésopotamie des mains des Romains.

histoire (1) dit qu'il résidait à Madain, on a supposé qu'il avait bâti cette capitale ; mais il n'est pas improbable qu'Ardisheer ait trouvé Madain en ruines, et que, pour l'avoir rétablie, il ait eu quelque titre à en être regardé comme le fondateur.

La renommée d'Ardisheer s'étendait de tous les côtés. Les petits Etats voisins de son empire se soumettaient à sa puissance, tandis que les plus grands princes, tant de l'Orient que de l'Occident, recherchaient son amitié, et, pour l'obtenir, lui envoyaient des présens et des ambassades. Rassasié de succès, et fatigué de pouvoir, il résigna son autorité en faveur de son fils Shahpoor, après avoir régné quatorze ans comme souverain absolu de la Perse depuis la défaite et la mort d'Arduan. Pendant les douze années qui avaient précédé cet événement, il avait exercé une autorité moins étendue. Av. J. C. 240.

(1) *Rozut-ul-Suffa.* Si Madain est Ctesiphon, cette ville avait sûrement été bâtie long-tems auparavant : c'était un camp persan, sur la rive orientale du Tigre, vis-à-vis de la ville grecque de Seleucie, et dans le tems elle rivalisait avec cette ville, qu'elle éclipsait. Ctesiphon fut souvent détruit et rebâti ; ce qui explique les variations qu'on trouve dans les descriptions que les anciens nous font de cette capitale. Un grand arc et quelques remparts encore entiers sont tout ce qui reste aujourd'hui de son antique grandeur. Quant à Seleucie, on en trouve à peine quelques traces.

Ardisheer Babigan, que les historiens romains appellent Artaxerces, fut un des plus sages et des plus vaillans princes qui eussent jamais régné sur la Perse. Sa vie fait assez connaître son caractère. Il s'éleva de la position la plus humble au rang de souverain d'une grande nation, qui, depuis plusieurs siècles, était en proie aux divisions et aux désordres. La révolution qu'il opéra dans l'état de ce pays fut merveilleuse. Le nom de Parthie, que les écrivains occidentaux avaient donné à l'empire de la Perse après la mort d'Alexandre, cessa au moment même de son élévation, et le royaume qu'il avait fondé fut reconnu comme étant celui de Perse. Ses compatriotes regardent Ardisheer comme le restaurateur de ce grand empire qui avait été fondé par Cyrus et perdu par Darius.

Les auteurs persans ont conservé de ce prince des mots qui montrent à-la-fois de la sagesse et de la bonté. Il avait coutume d'observer que lorsqu'un roi est juste, ses sujets doivent l'aimer et continuer de lui obéir. « Le pire de tous les rois, ajoutait-il, est celui que craignent les riches et non les méchans. Il ne peut y avoir, remarquait-il, de pouvoir sans armée, d'armée sans finances, de finances sans agriculture, et d'agriculture sans justice. » C'était

un de ses propos, qu'un lion furieux est moins mauvais qu'un roi injuste; mais un roi injuste lui-même est moins mauvais qu'une longue guerre. Il disait souvent que les rois ne devaient jamais employer l'épée là où le bâton pouvait suffire : très-bonne leçon pour les monarques despotes, à qui elle apprenait qu'ils ne devaient pas ôter la vie aux hommes, lorsque leurs fautes pouvaient comporter une peine moins grave.

Ardisheer, célèbre par l'éclat de ses actions militaires, ne le fut pas moins pour les réglemens par lesquels il travailla à conserver la paix intérieure de son royaume. Il se faisait faire des rapports journaliers de ce qui se passait, non-seulement dans la capitale, mais dans chacune des provinces de son vaste empire; son attention, à cet égard, se portait jusque sur les actions particulières de ses sujets (1), qui, ne connaissant pas ses moyens d'information, le regardaient avec un mélange d'attachement et de crainte, qu'il avait précisément pour but de leur inspirer (2). Ardisheer, avec toutes ses

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Ardisheer, assure-t-on, était aussi savant qu'il était sage. Il passe pour être l'auteur de deux ouvrages remarquables : le premier était intitulé *le Karnamek*; il y donnait le

grandes qualités, était fort occupé d'opinions religieuses. Non-seulement il travailla à rétablir l'autorité des Mages, mais, par de sanguinaires persécutions, il força les peuples à l'observation exacte des dogmes admis dans son pays. Dans la confusion générale où l'empire était tombé, le culte établi conformément aux idées de Zoroastre avait été négligé. La nation était divisée entre un grand nombre de systèmes. Nous savons même que plusieurs des rois de la dynastie parthe avaient incliné pour la religion des Grecs. Ce fut probablement la politique plutôt que le zèle qui fit désirer à Ardisheer de rétablir dans ses Etats l'uniformité en fait de religion, aussi bien que dans toutes les branches de l'ordre public. Mais si les mesures violentes qu'il prit pour arriver à ce but l'élevèrent au rang de prophète dans l'esprit des sectateurs

détail de ses entreprises et de ses voyages. Le second était un traité sur la meilleure manière de vivre : il y donnait pour les hommes de tout rang des règles tirées de sa propre expérience et de son jugement. Ce livre paraît avoir été fort admiré par les Persans ; et Nousheerwan, un de ses plus célèbres successeurs, en fit tirer et répandre plusieurs copies dans l'intention de rétablir dans l'empire l'ordre et la morale. Le savant orientaliste M. Richardson nous apprend que cet ouvrage était écrit dans le dialecte deri ; il ajoute que c'était un journal de la vie publique et privée de l'auteur, et qu'il contenait plusieurs leçons de morale. (*Richardson's dissertations*, page 19.)

de Zoroastre, elles le firent passer pour un tyran superstitieux et cruel aux yeux de tous ceux qui professaient d'autres croyances. Ferdosi nous a donné le testament (1) de ce prince dans la forme de conseils donnés par un mourant à son fils. Cette pièce est remarquable, en ce qu'il y énonce ses opinions sur les matières de religion et de gouvernement.

« N'oubliez jamais, disait Ardisheer, que, » comme roi, vous êtes en même tems le pro- » tecteur de la religion et celui de votre pays ; » considérez comme inséparables le trône et » l'autel : ils doivent toujours se soutenir réci- » proquement. Un souverain sans religion est » un tyran, et un peuple qui n'en a point peut » être regardé comme la plus monstrueuse de » toutes les sociétés. La religion peut exister » sans Etat, mais un Etat ne peut exister sans » religion ; et ce n'est que par de saintes lois » que peut se former le lien d'une association » politique. Vous devez être pour votre peuple » un modèle de piété et de vertu, mais sans

(1) Ferdosi a écrit sur des matériaux pehlivi, et l'on ne peut douter que plusieurs ne continssent des documens authentiques sur la vie d'Ardisheer. Nous avons lieu de supposer que le poète, en cette occasion, nous a donné une copie fidèle des autorités qu'il prenait pour guides.

» vanité ni ostentation (1). » Après plusieurs autres leçons, il termine dans les termes suivans : « Rappelez-vous, mon fils, que c'est » la prospérité ou l'adversité du chef du gou- » vernement qui font le bonheur ou le mal- » heur des sujets ; et que le sort de la nation » dépend de l'homme qui occupe le trône. Le » monde est exposé à de continuelles vicissi- » tudes : apprenez donc à supporter les revers » de la fortune avec courage et fermeté, » comme à recevoir ses faveurs avec sagesse et » modération. En résultat, puisse votre admi- » nistration être telle, qu'elle appelle un jour » et sur vous et sur moi les bénédictions de » ceux que Dieu a confiés à nos soins pater- » nels ! »

Ce grand monarque paraît avoir possédé quatre qualités essentielles, qui, disait-il souvent (2), doivent se rencontrer dans un souverain. — « Une véritable et naturelle grandeur d'ame. — Une bonté réelle de caractère. — Assez de fermeté pour réprimer tous ceux qui sortent de leur rang. — Et des principes de conduite qui ne donnent jamais à ceux qui lui

(1) Ferdosi.

(2) *Rozut-ul-Suffa.*

obéissent aucun sujet de craindre pour leur vie, leur honneur ou leur propriété. »

Shahpoor (1), fils d'Ardisheer, fut un prince de grande réputation. Une des premières guerres qu'il eut à soutenir eut lieu contre un chef arabe, nommé Manizen, qui, profitant de ce qu'il était encore dans le Khorassan, s'était emparé du Juzeerah, pays situé au-delà du Tigre et de l'Euphrate. Ayant d'ailleurs bien De J. C. 240.

(1) On a fait cent fables sur la naissance et l'éducation de Shahpoor, dont on prétend que la mère était une fille d'Arduan. Cette princesse (suivant le *Rozut-ul-Suffa*) voulut venger la cause de sa famille en empoisonnant Ardisheer. Cette tentative fut découverte, et un ministre fut chargé de faire mourir la coupable; mais elle fut secrètement épargnée, parce qu'elle s'était déclarée enceinte. L'enfant, qui fut Shahpoor, fut élevé avec soin. Le ministre qui s'était permis cet acte de désobéissance eut ensuite occasion de le révéler au roi, en voyant celui-ci se lamenter de ce qu'il n'avait pas d'héritiers. Ardisheer fut ravi de la nouvelle; mais il voulut voir s'il pourrait reconnaître son fils au milieu d'un nombre d'enfans de son âge. Plusieurs jeunes garçons, parmi lesquels était le petit prince, eurent ordre de faire une partie de balle en présence du roi. Dans le cours du jeu, la balle fut jetée très-près du trône; tous les enfans restèrent à l'écart, excepté un qui s'avança avec assurance et la releva. Le monarque regarda avec empressement son ministre, qui, charmé d'un incident propre à faire juger dans le jeune homme un courage supérieur, l'engagea à embrasser son fils. Cette anecdote, que j'ai tirée du *Zeenut-ul-Tuarikh*, est rapportée par tous les historiens persans.

fortifié sa capitale, Khadr (1), il bravait l'armée persane. Manizen perdit le pouvoir et la vie par une trahison de sa fille : celle-ci, égarée par l'amour ou l'ambition, le livra à Shahpoor, dont elle avait l'espoir de partager la couche. Mais l'horreur d'un crime si contraire à la nature l'emporta sur la foi due aux promesses ; et la fille de Manizen, au lieu de monter sur le trône, fut livrée à un exécuteur, de qui elle reçut la mort qu'elle avait si bien méritée.

Shahpoor, après avoir conquis la plus grande partie du Juzeerah (2), marcha contre Nisibis (3), qui résista long-tems à ses efforts. Suivant les auteurs persans, cette célèbre forteresse fut prise, plutôt par l'efficacité de ses prières, que par les armes de ses soldats (4); car, fatigué du siége, Shahpoor donna ordre à

(1) Cette forteresse est aussi appelée *Khazm*.

(2) *Juzeerah* signifie *île*. Ce mot s'applique aux pays qui sont entre l'Euphrate et le Tigre : c'est la Mésopotamie des anciens.

(3) La fameuse Nisibis : c'est un fort situé entre le Tigre et l'Euphrate. La possession en fut souvent contestée entre les Romains et les Persans. Cette place fut prise après que Shahpoor eut conquis l'Arménie. Les auteurs persans l'appellent *Nisibyn* et *Nisibis*.

(4) *Zeenut-ul-Tuarikh*.

toute l'armée de s'unir avec lui pour supplier Dieu de faire tomber le fort; et ces écrivains nous assurent qu'en effet la muraille tomba précisément pendant qu'on faisait cette prière. Lorsqu'il eut pris Nisibis, Shahpoor conduisit son armée sur le territoire des Romains. Il remporta sur cette nation plusieurs victoires, dans l'une desquelles il fit prisonnier l'empereur Valérien; par suite de quoi un autre empereur (1), de son propre choix, porta pendant quelques momens la pourpre des Césars. Les revers qui frappèrent ce prince dans la dernière partie de son règne sont passés sous silence par les écrivains persans. Suivant

(1) Ce fantôme d'empereur s'appelait *Cyriadis* : c'était un obscur fugitif d'Antioche. L'armée romaine, captive, fut forcée de recevoir, avec d'apparentes acclamations de joie, le prince que lui imposait un orgueilleux vainqueur. Le premier acte de ce monarque postiche fut de conduire Shahpoor par une marche rapide à Antioche, alors capitale des pays qu'occupaient les Romains dans le Levant. Cette ville fut prise et pillée. Le roi persan traita en conquérant oriental les provinces et les villes dont il se rendait maître, détruisant et pillant tout ce qu'il ne pouvait espérer de conserver ; mais son armée souffrit beaucoup dans sa retraite : chargée de dépouilles et encombrée de prisonniers, elle fut fort maltraitée par l'actif et vaillant Odenathus, chef de Palmyre, dont précédemment Shahpoor, dans l'ivresse de la victoire, avait dédaigné les présens et l'amitié.

eux, Shahpoor régna pendant trente-cinq ans, et fut toujours heureux. Après sa guerre avec les Romains, il fonda plusieurs villes, dont deux furent honorées de son nom, Nishapore (1), dans le Khorassan, qui est encore de quelque importance, et Shahpoor, près de Kazeroon, dans le Fars (2). Quant à cette dernière, il en reste à peine quelques traces, à l'exception des roches sculptées (3), qui donnent à penser que ce prince désirait de perpétuer jusqu'aux siècles les plus reculés le souvenir de sa victoire sur les Romains, et la grande gloire qu'il avait eue de faire prisonnier un des Césars (4). Dans le caractère que les écrivains orientaux donnent à ce prince, ils insistent principalement sur son courage personnel et sur son extrême libéralité. Selon eux, il ne désirait la richesse que pour l'employer à de bons et grands projets.

(1) La syllabe initiative *Ni* signifie *roseau*, et elle se trouve ici, dit-on, par allusion aux roseaux dont était couvert le marais sur lequel cette ville avait été originairement bâtie. Nishapore, suivant quelques auteurs, avait été d'abord construite par Tahamurs; elle fut détruite par Alexandre et rebâtie par Shahpoor.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) On donnera dans un autre chapitre des détails sur ces sculptures.

(4) Les empereurs de Rome sont toujours en persan nommés *Césars* ou *Kysurs*.

Hoormuz, fils de Shahpoor (le Hormisdas des auteurs grecs), ressemblait et de figure et de caractère à son grand-père Ardisheer. La mère de ce prince était fille de Mahrek, petit prince qu'Ardisheer avait mis à mort, et dont il avait persécuté la famille, parce qu'un astrologue avait prédit qu'un descendant de Mahrek monterait sur le trône de Perse. Cette femme, dans sa jeunesse, pour échapper au sort qu'avaient subi ses parens, s'était réfugiée dans la tente d'un berger, où elle fut aperçue par Shahpoor, qui était à la chasse. Le prince en devint épris, et l'épousa; mais il cacha avec soin cette union à Ardisheer (1), qui, cependant, étant un jour entré inopinément dans la demeure de son fils, vit le jeune Hoormuz. Flatté de la figure de l'enfant, il fit des questions qui obligèrent Shahpoor à lui faire connaître ce qui s'était passé. La joie du vieux roi en fut extrême. Grâce à Dieu! s'écria-t-il, la prédiction des astrologues, qui m'avait tant inquiété, est confirmée; et un descendant de Mahrek succédera à ma couronne. De J. C. 271.

Les historiens les plus authentiques de Perse (2) racontent une action très-extraordi-

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) *Rozut-ul-Suffa* et *Zeenut-ul-Tuarikh.*

naire faite par Hoormuz avant que ce prince montât sur le trône. Son père, Shahpoor, l'avait nommé gouverneur du Khorassan. Il s'était distingué dans cette position, non-seulement en repoussant les invasions de l'ennemi, mais en maintenant la tranquillité intérieure de cette province, toujours disposée aux troubles et aux révoltes. Cependant cette conduite ne le garantit pas de la malice et de l'envie de quelques personnes qui parvinrent à rendre sa fidélité suspecte à Shahpoor. Hoormuz fut bientôt instruit du succès qu'avaient obtenu ses ennemis. Se voyant menacé de sa perte, il se fit couper une main, qu'il envoya à son père, en le priant d'agréer cette preuve irrécusable de son entier dévouement. Shahpoor fut frappé d'horreur en voyant à quelle résolution son imprudente crédulité avait porté son fils : il le manda à sa cour, et non-seulement il le traita avec la plus grande confiance, mais il le combla de toutes les faveurs que pouvait imaginer la plus tendre affection. Ce vertueux prince ne régna qu'un an. Il fonda la ville de Ram-Hoormuz, où l'on montre encore un oranger (1) que l'on croit avoir été planté par lui, et auquel, par cette raison, les habitans portent une grande vénération.

(2) Manuscrit de Moullah-Saaduck.

Baharam, fils d'Hoormuz, succéda à ce prince. C'était un homme doux et bienfaisant. Il fut très-aimé de ses sujets, qu'il gouvernait avec justice et modération. L'action la plus remarquable de son règne fut l'exécution du célèbre Mani, fondateur de la secte des manichéens. Il était, si nous en croyons les historiens orientaux, auteur d'un livre nommé *Ertang*, qu'il prétendait être un ouvrage divin, et dans lequel il avait cherché à concilier avec les dogmes de la religion chrétienne la doctrine de la métempsycose, telle que l'enseignent les Hindous, et les deux principes du bien et du mal, de Zoroastre (1). Parmi les nombreux partisans de la foi chrétienne, était alors fort répandue l'opinion d'un prochain accomplissement de la promesse qu'avait faite J. C. d'envoyer après lui un consolateur. Pour gagner les personnes qui partageaient cet espoir, Mani déclara hardiment qu'il était le Paraclet. Il avait, ce semble, particulièrement compté sur son pinceau comme moyen de succès. Ses tableaux (2) étaient De J. C. 272.

(1) Sir William Jones ajoute par inadvertance *avec plusieurs dogmes du Koran.* Comme Mani vivait plusieurs années avant Mahomet, il ne pouvait avoir rien emprunté de ce livre. *Voyez* les ouvrages de sir William Jones, volume VI, page 601.

(2) Pour ajouter à l'effet de sa doctrine et de ses tableaux,

regardés comme des prodiges dans un pays où cet art était à peine connu. Cet audacieux imposteur fit plusieurs prosélytes. Il fut contraint par Shahpoor à sortir de la Perse, d'où il alla en Tartarie et en Chine (1). Il ne revint que sous le règne de Baharam. Ce prince montra d'abord quelque disposition à adopter ses opinions. Toutefois, plusieurs auteurs assurent que ce n'était qu'un leurre pour maintenir Mani et ses sectateurs dans une fatale sécurité. Le résultat parut propre à confirmer cette opinion. Mani et plusieurs de ses disciples furent mis à mort par ordre de Baharam. L'imposteur fut dépouillé, et sa peau (2) suspendue à la porte de la ville de Shahpoor (3). Baharam ne régna que trois ans et trois mois, pendant lesquels la Perse jouit d'une parfaite tranquillité.

De J. C. 276. Ce prince eut pour successeur son fils Baharam II (4). Celui-ci, par des actions très-tyranni-

il s'était pendant quelque tems retiré du monde et s'était caché dans une caverne pour y finir ses ouvrages. A son retour parmi les hommes, il déclara que ces écrits lui avaient été envoyés du ciel.

(1) Suivant quelques auteurs, il visita aussi l'Inde.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Dans le Fars, près Kaseroon, qui paraît avoir été la capitale de l'empire.

(4) Quelques auteurs le comptent comme le quatrième de ce nom.

ques, aliéna tellement de lui tous les grands du royaume, qu'ils firent une conspiration qui avait pour objet de le déposer et de le tuer. Sa vie cependant fut épargnée à la prière du premier pontife, qui demanda qu'on lui permît de tâcher de ramener le souverain avant de se soustraire à son obéissance. On accéda à cette proposition, et, conformément à son avis, les mécontens s'absentèrent de la cour. Le roi, abandonné, parcourait son palais sans y trouver personne ; tout, autour de lui, était muet et solitaire. Il fut saisi de crainte et d'inquiétude (1). Enfin, le grand pontife parut, et inclina sa tête avec l'air d'une profonde affliction, mais sans prononcer une parole. Le roi le pressa de lui faire connaître ce qui était arrivé. L'homme de bien lui dit sans détour tout ce qui s'était passé, et conjura Baharam, au nom de ses glorieux ancêtres, de changer de conduite, et de prévenir la ruine qui le menaçait. Le roi fut très-touché : il se montra fort repentant, et ajouta qu'il espérait, par sa conduite future, prouver la sincérité de ses sentimens actuels. Le grand-prêtre, ravi de son succès, fit un signal auquel tous les nobles et tous les serviteurs du prince se trouvèrent, comme par enchantement, à leurs places or-

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

dinaires. Le monarque reconnut ainsi qu'il n'y avait qu'une seule opinion sur la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors. Il répéta donc à toute la cour ce qu'il avait déjà dit au pontife : le reste de son règne ne fut plus souillé de cruautés ni d'oppression ; mais la réforme du monarque ne préserva pas ses sujets des maux que produisait sa faiblesse. Ce fut durant le règne de ce prince que l'empereur romain Carus conquit la Mésopotamie, porta ses armes au-delà du Tigre, et se rendit maître de Ctesiphon. Il paraît que la Perse alors était dans un tel état de division intérieure, qu'elle ne dut qu'à la mort de Carus de ne pas être entièrement conquise. L'indolent et voluptueux Baharam n'était pas en état de lutter contre un vétéran qui, sous la pourpre dont il était revêtu, avait conservé la vie sévère et les habitudes fortes d'un soldat romain (1).

De J. C. 283.

(1) On raconte que les ambassadeurs envoyés par Baharam à Carus entrèrent dans son camp vers le coucher du soleil, au moment où les troupes faisaient leur frugal repas. Ils demandèrent à être présentés à l'empereur. On les conduisit à un soldat qui était assis sur l'herbe : un morceau de lard et quelques gros pois composaient son souper ; un manteau de pourpre tissu de grosse laine était la seule chose qui annonçât sa dignité. La conférence se passa avec tout aussi peu de recherche ou d'élégance. Carus, ôtant un bonnet dont il couvrait sa tête chauve,

Baharam, après un règne de dix-sept ans (1), fut remplacé par son fils Baharam III (2), qui n'eut rien de remarquable que le désir qu'il manifesta de ne point accepter la couronne ; mais les grands de l'Empire le forcèrent à la prendre. Son règne est à peine indiqué par les historiens persans, et il ne s'y présente aucun événement de quelque importance. Ce roi ne remplit que pendant le court espace de quatre mois la grande place qu'il occupait contre son gré. De J. C. 293.

Son frère Narsi (3) (le Narsés des Grecs) qui lui succéda, ne tient pas beaucoup plus de place que Baharam III dans l'histoire de Perse. Cependant il semble, par le peu qu'on dit de lui, s'être plus occupé que son prédécesseur des soins du gouvernement. Après un règne de

déclara aux ambassadeurs que si leur maître ne reconnaissait pas la supériorité de Rome, il rendrait bientôt la Perse entière aussi nue d'arbres que sa tête qu'ils voyaient était dépourvue de cheveux. Les ministres du grand roi tremblèrent et se retirèrent. (Gibbon, volume II.)

(1) Quelques auteurs veulent qu'il n'ait régné que treize ans.

(2) Varanés III de l'*Histoire romaine*; il vécut au tems de l'empereur Dioclétien.

(3) Suivant le *Zeenut-ul-Tuarikh*, ce prince succéda à son père Baharam II. On ne parle pas dans cet ouvrage du règne si court de son frère.

neuf ans (1), il abdiqua le trône en faveur de son fils Hoormuz, et ne survécut que très-peu de tems à cette disposition.

Nous trouvons, dans les auteurs occidentaux, un récit bien plus complet des événemens du règne de Narsi (2), prince qui soumit presque toute l'Arménie (3), et devant qui l'empereur Galerius éprouva une défaite signalée sur le même champ de bataille qui avait été si fatal à Crassus (4) et à ses légions. Les auteurs persans ne s'expriment que d'une manière vague et générale sur les événemens de cette époque; nous avons peine à concevoir comment ils se taisent sur un événement si propre à flatter leur vanité nationale. Mais peut-être ont-ils cru devoir s'abstenir de raconter la victoire de Narsi, pour n'avoir pas à parler ensuite de son entière dé-

De J. C. 296.

(1) *Tuarikh-Muajem.* Le *Zeenut-ul-Tuarikh* établit que ce prince régna quatorze ans. La durée que donne à son règne le *Tuarikh-Muajem* est d'accord avec les historiens occidentaux.

(2) Quoique les écrivains mahométans ne parlent que de très-peu d'événemens relatifs à ce règne, je suis instruit par Moullah Firoze que Narsi est regardé par les Parsis ou Guèbres comme un prince de grande considération; mais cela est dû probablement à sa piété et à son grand attachement pour les dogmes de Zoroastre.

(3) *Tuarikh-Muajem.*

(4) Gibbon, volume II.

faite ; car Narsi ne jouit pas long-tems de son succès. L'année suivante, les Romains s'avancèrent dans la Perse ; et leur empereur, instruit par l'expérience, laissa sur sa droite la Mésopotamie. Il conduisit ses troupes par les montagnes d'Arménie, pays beaucoup plus favorable que l'autre aux opérations de l'infanterie qui était la principale force de son armée. Dans cette seconde campagne, il attaqua brusquement les Persans, et les défit complètement. Leur roi fut blessé, mais il s'échappa, abandonnant aux vainqueurs sa famille, ses magnifiques tentes, et ses somptueux équipages. Galerius eut pour ses augustes captifs beaucoup d'égards et d'humanité ; et peu de tems après cette action, il fut conclu avec la Perse un traité dont les conditions font assez voir dans quel état d'humiliation était tombé cet empire. La grande province de Mésopotamie (le Juzeerah) fut cédée aux Romains. Cinq districts à l'est du Tigre furent aussi abandonnés à cette nation. Cette dernière cession comprenait la plus grande partie de la Carduchia (le Kurdistan moderne), pays plus abondant en soldats qu'en grains ; mais qui, à raison de sa force et de sa position, commandait toute la partie occidentale de la

De J. C. 297.

Perse (1). Les cinq districts cédés à l'empereur romain avaient précédemment appartenu au royaume d'Arménie ; et comme la guerre avait été entreprise par Galérius, dans l'intérêt de Tiridate (2), (chef ou gouverneur de ce pays) la belle province d'Atropatène (l'Aderbijan d'aujourd'hui), fut extorquée à Narsi, comme pour compenser, en faveur du prince d'Arménie, la portion de son héritage qu'on abandonnait aux Romains. Tiridate, en prenant possession de cette province, fit de Tauris (aujourd'hui Tabreez) sa capitale, et embellit grandement cette ville.

De J. C. 303. Hoormuz, second (3) fils de Narsi, gouverna la Perse pendant sept ans et cinq mois. Aucun événement important n'arriva pendant son

De J. C. 318. règne. A sa mort, il ne laissait pas de fils. Le pays était sur le point de tomber dans l'anarchie, lorsque les principaux mobuds ou prêtres,

(1) J'ai parcouru ce pays en 1810, et je suis porté à croire, d'après ce que j'ai vu et entendu dire de ses habitans, qu'ils n'ont changé ni de manières ni de caractère depuis vingt siècles.

(2) Probablement *Teerdad*, qui signifie littéralement *le don de la flèche*, métaphoriquement *le don de Mercure*, lequel est appelé *Teer* ou *la flèche*, et était un des dieux de l'ancienne Perse.

(3) Le Hormisdas II de l'*Histoire romaine*.

et les grands officiers du gouvernement, déclarèrent qu'une des dames du harem était enceinte, et que certaines indications donnaient à croire que l'embryon était un mâle (1). Le résultat fut de couronner le futur souverain de la Perse, ce qui se fit en suspendant la tiare royale sur la tête invisible du monarque à naître. Le futur prince, dans cet état, recevait chaque jour les hommages de la cour. Lorsque l'enfant vint au monde, il fut, de l'avis unanime de tous les grands, nommé Shahpoor, et l'on prit tous les soins possibles pour donner au jeune souverain une éducation convenable à ses hautes destinées. Il paraît que toute la nation s'intéressait vivement à ses progrès; et les premiers symptômes de courage et d'intelligence que donna Shahpoor, répandirent dans tout le royaume une joie universelle (2).

La minorité du jeune prince était pour les nations voisines une occasion de tentation à laquelle elles ne purent pas résister : l'empire fut

(1) L'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh* dit que la dame elle-même assura qu'elle ne doutait pas du fait, tant à cause de la vivacité extraordinaire de son fruit que parce qu'il se portait sur le côté droit. Nous laissons à décider aux experts en pareille matière du mérite des raisons sur lesquelles elle appuyait sa persuasion.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

envahi tout à-la-fois par les Grecs et par les Barbares. Les tribus arabes de Ben-Ayar et de Abdul-Kais, sortant de leurs plaines brûlantes, voisines des îles méridionales du golfe (1), portèrent le fer et la flamme dans les plus riches vallées de la Perse. Ce fut contre ces tribus que le jeune monarque dirigea ses premiers efforts: il tira une terrible vengeance des excès qu'elles avaient commis dans son pays. Le mode de ce châtiment s'est perpétué dans le titre de *Zoolaktaf* (2) ou *Seigneur des épaules*, qui en est resté au roi, et qui est venu de ce qu'il avait ordonné qu'on perçât les épaules des captifs, et qu'ensuite on les disloquât par le moyen d'une corde qui était passée au travers. Shahpoor, par

(1) On désigne ces tribus comme ayant habité Lahssa et Bahrein. Ce dernier nom, je crois, n'est pas dans l'histoire exclusif à l'île qui se trouve dans le golfe qui le porte; mais il comprend une étendue considérable du continent adjacent.

(2) On l'écrit aussi *Zaulachtaf*. Les auteurs orientaux sont d'accord sur l'origine de ce titre. Gibbon confond l'irruption des tribus arabes avec une attaque faite par un chef du Juzeerah, appelé *Tayer*, qui fit prisonnière une sœur ou une parente de Shahpoor. Il nous dit qu'après avoir vaincu ce chef, le prince le traita avec tant d'humanité qu'on lui donna le nom de *Dhoulacnaf* ou *protecteur de la nation arabe*. Ceci est une erreur d'autant plus évidente qu'il n'y a pas la moindre disparité entre les écrits des orientaux sur l'origine du nom donné à Shahpoor.

cette cruelle punition, voulait frapper de terreur les Arabes, et en même-tems leur rendre une partie des atrocités qu'ils avaient commises en Perse.

Les historiens orientaux ont orné la vie de Shahpoor de fables d'autant plus ridicules qu'elles étaient tout-à-fait inutiles à sa gloire. Il suffisait, en effet, pour la bien établir, en ce qui regarde ses succès contre les Romains, de raconter avec exactitude les véritables événemens qui ont rempli son long et glorieux règne. Mais tandis que les plus importans de ces faits sont ou passés sous silence, ou vaguement énoncés dans des expressions générales, on s'arrête longuement sur une bizarre et improbable aventure dans laquelle on représente ce fier et puissant monarque comme ayant quitté ses Etats pour jouer le rôle d'un espion : on veut qu'il ait été pris à Constantinople, où il avait été reconnu par sa ressemblance avec son propre portrait qui appartenait à l'empereur ; qu'ainsi, devenu captif, il ait souffert toutes les humiliations qu'on lui pouvait infliger ; et qu'enfin, couvert d'un harnais semblable à celui d'un cheval de charge, il ait été conduit à la suite de l'armée romaine, pour être témoin de toutes les dévastations,

de tous les pillages qu'on exerçait dans ses Etats (1). C'est d'une telle situation qu'il aurait trouvé moyen de s'évader pendant que ses gardiens prenaient leur part des plaisirs d'une fête ; et ce serait à la suite de tant de souffrances qu'il aurait fait payer toutes ses misères, et rendu toutes ces injures à l'empereur romain, lequel (toujours suivant le même roman) aurait été fait prisonnier après la défaite de son armée, et n'aurait été relâché qu'après dix ans de captivité. Les autres prisonniers, pendant ce tems, auraient été forcés de réparer par leur travail les maux qu'ils avaient faits dans la Perse, et de replanter jusqu'aux plus petits arbres qu'il avaient abattus.

Ces fables se rapportent au succès qu'eurent en général les armes des Persans pendant le règne de l'empereur romain Constance. Leurs auteurs même nous apprennent qu'après le retour de l'empereur romain dans ses états, un personnage descendu de Constantin-le-Grand, prit possession de son trône et assembla une grande armée pour attaquer la Perse. Les tribus arabes, ajoutent-ils, qui désiraient fort de se venger des Persans, se joigni-

De J. C. 363.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

rent avec empressement aux Romains : leurs forces réunies se montaient à cent soixante et dix mille hommes (1). Shahpoor ne voulut point attaquer cette redoutable armée près des frontières, sachant bien que s'il éprouvait un revers (ce qui, à raison de l'immensité de leur nombre, était très-possible), il serait perdu. Il se retira donc dans les provinces intérieures, et rassemblant tout ce qu'il avait de forces, il s'avança vers les ennemis pour leur donner bataille. Après un terrible combat (2) dans lequel, nous dit-on, il fit personnellement les plus grands efforts, son armée fut mise en déroute avec une perte immense. Shahpoor lui-même ne sauva sa vie qu'en fuyant avec un très-petit nombre de personnes. Cependant il recruta bientôt son armée et recommença ses opéra-

(1) La grande armée dont on parle ici était commandée par le fameux empereur Julien, dont ces historiens ne racontent ni les succès ni la mort. On doit dire, à la vérité, qu'ils ne font pas non plus la moindre mention de la célèbre bataille de Singarah, dans laquelle Shahpoor avait remporté sa plus grande victoire sur l'empereur Constance.

(2) L'auteur du *Rozut-ul-Suffa* dit que les détails de cette affaire resteront gravés sur la page du tems jusqu'au jour du jugement. Il abandonne à ses lecteurs le soin de consulter cette page sur toutes les circonstances particulières, se bornant à faire une simple mention de la défaite.

tions. Il les continua d'autant plus volontiers que ses ennemis vainqueurs commençaient à se retirer. Le roi les poursuivit jusque sur le territoire romain, et envoya à l'empereur des ambassadeurs chargés du message suivant (1). « J'ai recomposé ma grande armée : je suis ré-
» solu à venger ceux de mes sujets qui ont été
» pillés, pris ou tués. C'est dans cette vue que
» j'ai dépouillé mon bras et ceint mon corps.
» Si vous consentez à payer le prix du sang (2)
» qui a été versé, à restituer le butin qui a été
» enlevé, à rendre la ville de Nisibis qui est en
» Irak (3) et appartient réellement à notre
» empire, quoiqu'elle soit en ce moment, en
» votre possession, je remettrai dans le four-
» reau l'épée de la guerre; mais si vous n'ac-
» ceptez pas ces conditions, les pieds de mon
» cheval qui sont durs comme de l'acier effa-
» ceront le nom des Romains (4) de dessus la

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Cet usage de payer le prix du sang de ceux qui ont été tués se trouve dans les plus anciennes traditions de toutes les nations barbares. Il est, au reste, fort naturel qu'un fier et puissant prince fasse une pareille demande à un ennemi effrayé.

(3) L'Irak est divisé en deux grandes provinces, l'Irak-e-Ajum (Hooks) et l'Irak-e-Arab, c'est-à-dire l'Irak de Perse et celui d'Arabie. Nisibis, par conséquent, appartenait à cette dernière.

(4) Quelquefois appelés Grecs à cette époque.

» terre, et mon glorieux cimeterre, qui détruit » comme un feu dévorant, exterminera le » peuple de votre empire. » Suivant l'histoire de Perse, ce fier et insolent message produisit son effet. L'empereur de Constantinople alarmé, consentit aux conditions proposées, et la fameuse ville de Nisibis (1) fut remise à Shahpoor, qui aussitôt envoya pour l'habiter, ainsi que pour cultiver les terres du voisinage (2), une colonie de douze mille hommes pris dans le Fars et l'Irak : telle est la relation que donnent les Persans de la célèbre expédition de de l'empereur Julien. La grande victoire qu'ils attribuent à ce souverain, doit avoir rapport à son passage du Tigre, et à l'action qu'il eut près des murs de Ctésiphon. Ils établissent au reste, avec franchise et vérité, le système

(2) Par le honteux traité de Dura, qui est celui auquel fait allusion l'auteur persan, et qui fut conclu par l'empereur Jovien après la mort de Julien, les cinq provinces à l'est du Tigre, que Narsi avait remises aux Romains, furent rendues à Shahpoor. Nisibis, qui avait souvent résisté à ses armes, lui fut cédée et ses habitans forcés de s'éloigner de la ville et des pays voisins pour faire place à une colonie persane. La plus grande partie de la Mésopotamie devint une province de Perse. Le prince d'Arménie fut abandonné, et l'on renonça à presque tous les avantages qu'avaient procurés la victoire de Galerius et la paix faite par cet empereur, conjointement avec Dioclétien.

(2) *Rozut-ul-Suffa.*

qu'avait adopté Shahpoor ; il suivit heureusement la méthode usitée, de dévaster le pays au-devant d'une armée d'invasion et de la fatiguer par des combats particuliers et fréquens. Ils parlent de la retraite de Julien, et non de sa mort, mais ce silence peut aisément s'expliquer; on aurait cru diminuer quelque chose de la gloire de Shahpoor en attribuant à toute autre cause qu'à sa valeur et à sa sagesse, le grand triomphe qu'il avait obtenu.

De J. C. 381. Le règne de Shahpoor dura, suivant certains historiens persans, quelques mois de plus que sa vie (1), et il mourut à soixante et onze ans. D'autres observent qu'il ne fut pas couronné avant d'être né, et que la couronne n'était alors que suspendue au-dessus de sa tête invisible. La différence est peu importante, car il ne peut y avoir de difficulté à adopter l'un ou l'autre système. Ces loyales et vertueuses considérations qui portèrent les nobles Persans à préserver leur pays de tous les troubles qu'occasionne une succession contestée, dûrent les conduire à accepter toutes les conséquences que devait produire une observation rigoureuse des formes extérieures. Considérée sous ce point de vue, l'obéissance qu'ils crurent

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

devoir porter à Shahpoor, non encore né, lorsque, sur l'avis de leurs prêtres, ils purent croire que l'enfant à venir était un mâle, paraît tout aussi raisonnable et tout aussi louable que celle qu'on rend à un prince au berceau. Cette même sagesse, qui leur inspira de conserver la couronne à Shahpoor, les détermina à lui donner une éducation digne d'un si haut rang : l'histoire ne présente pas d'exemple d'un soin généreux mieux récompensé par le résultat. Shahpoor paraît avoir été tout ce que ses sujets pouvaient désirer. Pendant son long règne il éleva son pays à l'état de la plus haute prospérité, défit tous ses ennemis, et étendit de toutes parts les limites de son empire. Ses succès contre les Romains sont la partie de son histoire dont ses compatriotes sont, avec raison, le plus glorieux. Non-seulement il obtint la possession de l'imprenable Nisibis, et recouvra une grande partie de la Mésopotamie et des cinq provinces voisines des frontières occidentales de la Perse, qu'avaient perdues ses ancêtres; mais il réduisit le pays d'Arménie de l'état de principauté indépendante, dans lequel l'avaient toujours soutenu les Romains, à celui d'une simple province de l'empire. Pour atteindre ce dernier but, on l'accuse d'avoir eu

recours à la perfidie (1); mais ce reproche, quand même il serait fondé, ôterait peu de chose à sa gloire dans l'esprit de ses sujets ou dans celui de leur postérité.

Shahpoor paraît avoir été remarquable à la fois pour sa sagesse, sa valeur et sa conduite militaire. On a conservé quelques-unes de ses observations qui montrent beaucoup de connaissance du cœur humain : des paroles, disait-il quelquefois, peuvent être plus vivifiantes que la douce pluie du printems, et plus acérées que le glaive de la mort. On peut retirer d'un corps la lance qui l'a percé, mais une expression dure ne peut s'arracher du cœur qu'elle a blessé (2).

De J. C. 381. Ardisheer second (3) succéda à Shahpoor. Quelques auteurs prétendent que ce prince était fils d'Hoormuz, et par conséquent frère de l'empereur décédé. Mais cette origine (4)

(1) On prétend qu'il persuada à Tiranus, roi d'Arménie, de venir à sa cour; qu'au milieu d'une fête il s'empara de ce prince et le fit jeter dans une prison, où bientôt il termina sa vie.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Artaxerce second. Il succéda au trône de Perse pendant le règne de l'empereur Théodose.

(4) L'auteur du *Tuarikh-Tabree* soutient cette origine d'Ardisheer second; mais, pour la concilier avec les faits non con-

est en contradiction avec les particularités de la naissance et de l'élévation au trône de Shahpoor, circonstances sur lesquelles s'accordent tous les historiens. Ardisheer ne resta sur le trône de Perse que quatre ans, pendant lesquels il ne se présenta aucun événement de quelque importance. Il fut déposé par Shahpoor (1) fils de Shahpoor Zoolaktaf. Ce prince, que l'on peint comme vertueux et bienfaisant, ne régna sur la Perse que cinq ans; il fut tué par la chute de sa tente: le cordage en ayant été rompu par la violence d'un tourbillon de vent (2), le pieu qui la soutenait frappa le roi endormi. Shahpoor eut pour successeur son frère Baharam IV. On le distingue des autres princes du même nom, par

testés qui se lient à l'élévation de Shahpoor, il dit que Hoormuz avait déshérité Ardisheer qui était son fils aîné, en faveur de Shahpoor qui était encore à naître, et que les grands ne firent que respecter ce testament: mais c'est là un conte invraisemblable. D'autres auteurs prétendent que Ardisheer était un frère utérin de Shahpoor, et qu'il ne fut jamais élevé au trône de Perse; mais qu'il fut régent du royaume jusqu'à ce que son neveu eût atteint l'âge de régner.

(1) Le Shahpoor III des historiens romains. Il succéda aussi au trône pendant le règne de Théodose.

(2) Les tourbillons de vent sont fort communs en Perse. J'ai vu une ligne entière de tentes renversée par un ouragan de ce genre; quelques-unes avaient été emportées assez loin du lieu où elles étaient posées.

son titre de Kermanshah, qui lui fut donné parce qu'il avait rempli pendant le règne de son frère la place de gouverneur (1) de la province de Kerman (2); et il perpétua ce nom en fondant Kermanshah, qui est à présent une grande et opulente ville, capitale d'une des divisions actuelles de la Perse. A cinq milles de cette place est le beau bas-relief de Sack-e-Bostan, dont je parlerai plus loin. Les inscriptions qu'on y voit (3) ne permettent pas de douter qu'il n'ait été fait par ordre de Baharam qui voulait ainsi conserver le souvenir de son nom (4) et celui de son glorieux père. Il régna, suivant quelques récits, onze ans (5), suivant d'autres

(1) Baharam IV était fils de Shahpoor-Zoolaktaf. C'est le Varanès IV de l'*Histoire romaine*.

(2) L'ancienne Caramanie.

(3) Ces inscriptions ont été traduites par le savant orientaliste M. Silvestre de Sacy.

(4) Le nom de ce prince, dans l'inscription, est *Vararam* ou *Varaham*, ce qui s'approche du nom romain *Varanès*. *Baharam* est une corruption persane de l'ancien nom. Il est de mode de se plaindre de la manière dont les noms orientaux ont été estropiés par les auteurs grecs ou romains; mais il faudrait, avant de prononcer si positivement sur ces incorrections, connaître plus à fond les langues du pays, telles qu'elles s'écrivaient alors.

(5) *Rozut-ul-Suffa*.

quinze (1). Il fut tué par une flèche au moment où il cherchait à calmer une émeute dans son armée.

Le trône de Perse fut alors rempli par Yesdijird-Ulathim, ou le Pêcheur, qui, suivant certains auteurs était frère, et suivant d'autres, fils de son prédécesseur Baharam. Les Persans nous présentent ce monarque comme un prince cruel, dénué de vertu, abandonné à la débauche; et l'on nous dit que la nation se réjouit lorsqu'après un règne de seize ans, il fut tué par un coup de pied de cheval. Il avait plusieurs enfans, mais aucun de ses fils ne parvint à l'âge de virilité, excepté Baharam qu'il avait confié aux soins de Noman, chef de toutes celles des tribus arabes qui vivaient sous la protection du gouvernement persan.

De J. C. 404.

De J. C. 420.

Le caractère de Yesdijird (l'Isdigertes des Grecs), tracé par les écrivains orientaux, est très-différent du tableau qu'en font les auteurs grecs. Les premiers le présentent comme un monstre de cruauté dont la mort fut regardée comme une faveur du ciel par toutes les classes de ses sujets : suivant les derniers, c'était un sage et bon prince. Un écrivain (2)

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Procope.

nous apprend que la seule preuve de sagesse qu'ait donnée l'empereur Arcadius, fut de laisser Yesdijird protecteur de son fils Théodose; et il ajoute que le royal tuteur remplit sa mission avec une fidélité exemplaire. Un auteur chrétien, qui ne conteste pas la vérité de de ce fait, observe en même tems que ce fut une faute à Arcadius, de confier un pareil dépôt à un étranger qui était son rival, et païen. Mais nous sommes avertis par l'habile historien (1) qui rappelle cette singulière tradition, qu'elle n'est pas confirmée par d'autres écrivains, et conséquemment, qu'elle ne mérite aucune confiance. Toutefois, elle prouve que Yesdijird jouissait d'une grande réputation parmi les nations étrangères; mais ce fut peut-être cette indulgence même et cet esprit de tolérance, qui l'avaient fait estimer des étrangers, qui ont fait que son nom nous a été transmis avec exécration par les hommes religieux (2) de

(1) Gibbon, volume V, page 413.

(2) J'ai déjà eu plus d'une fois occasion de remarquer que les premiers historiens, ou plutôt les collecteurs de traditions, dans l'ancienne Perse comme dans tous les Etats imparfaitement civilisés, étaient les prêtres du pays; et nous devons lire leurs récits en tenant compte des préjugés que leurs fonctions pouvaient leur inspirer.

son propre pays. Cependant, ces mêmes écrivains ont conservé quelques-uns de ces mots dont l'esprit contredit le caractère qu'ils lui donnent. Yesdijird, nous disent-ils, observait souvent que le plus sage des monarques était celui qui ne punissait jamais dans sa colère, et qui suivait la première impulsion de son cœur pour récompenser le mérite. Il disait aussi que lorsqu'un roi cessait de faire de bonnes actions, il en faisait nécessairement de mauvaises; et que les pensées de l'éternité ne pouvaient pas, un seul moment, sortir de l'esprit sans qu'il fût disposé au péché.

A la mort de Yesdijird, il semble y avoir eu quelque difficulté à faire passer la succession à Baharam. Les nobles volupteux de la cour de Madain craignaient un monarque qui, ayant été élevé parmi les Arabes, pouvait, à leur avis, y avoir contracté des habitudes contraires à celles de leur pays. Dans cette pensée, ils élevèrent réellement au trône un autre prince de la famille royale (1); mais cette intrigue ne fit que donner au légitime héritier une occasion de montrer son courage (2) et sa magna- De J. C. 420.

(1) Son nom était Khoosroo.

(2) Suivant les historiens, ou plutôt les fabulistes persans, il avança en Perse avec une grande armée d'Arabes; mais,

nimité, et Baharam fit reconnaître son droit presque sans effort.

Baharam V (1) est connu dans l'histoire de Perse, sous le nom de Baharam-Gour. Ce dernier mot signifie un âne sauvage, animal à la chasse duquel ce prince se plaisait. Son premier soin fut de récompenser Noman qui l'avait élevé : il regarda comme son second devoir de pardonner à ceux qui avaient tâché de le priver de la couronne. Ces actes de justice et de clémence disposèrent tous les cœurs en sa faveur, et sa conduite subséquente mérita toute leur affection. Sa munificence, sa vertu, sa valeur, sont le thême ordinaire de tous les historiens de son règne. Sa générosité ne se renfermait pas dans l'enceinte de sa cour ou de

pour épargner le sang de ses compatriotes, il proposa que la couronne de Perse fût placée entre deux lions furieux, et qu'elle fût donnée au prince qui aurait le courage d'attaquer deux tels gardiens. Cela fut convenu, et Khoosroo, celui que les nobles avaient élevé au trône, fut invité à tenter l'aventure. Mais la situation dans laquelle on lui montrait la couronne la dépouillait à ses yeux de tous ses charmes, et il refusa de l'aller prendre. Baharam à l'instant courut aux lions, et quoiqu'il fût presque sans armes, il les tua tous deux et saisit la couronne au milieu des applaudissemens et des cris de joie de ses sujets.

(1) Varanès V de l'*Histoire romaine*. Quelques auteurs l'appellent le VIe de ce nom.

sa capitale, elle s'étendait sur tous ses états: aucun mérite ne restait sans récompense. On raconte que sa libéralité était si grande que ses ministres, qui en craignaient l'excès, lui présentèrent un mémoire qui avait pour but de prouver combien il était essentiel à un roi de posséder un trésor pour soutenir et sa puissance et la dignité de sa couronne. Baharam, au-dessous de cette remontrance, écrivit: « Si je ne dois pas employer les bienfaits et les récompenses, pour gagner le cœur des hommes libres qui se dévouent à mon service, que ceux qui ont fait ce mémoire me disent quels moyens je dois prendre pour attacher de telles personnes à mon gouvernement (1) ». Ce fut sous ce prince, dont l'administration répandait sur la Perse le bonheur et la joie, que des ménestriers et des musiciens furent pour la première fois introduits dans le royaume. Baharam, dit-on, observait un groupe de ses sujets en gaîté, qui dansaient sans musique ; il en demanda la raison. Nous avons envoyé partout, lui répondit-on, et offert jusqu'à cent pièces d'or pour avoir un musicien (2), mais inutilement. Le roi envoya

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Il y avait sans doute toujours eu en Perse quelques-uns de ces artistes. Depuis le tems de Baharam, ils y ont abondé.

dans l'Inde chercher des musiciens et des chanteurs; douze mille personnages de cette profession furent encouragés par sa munificence à entrer dans ses états.

Il paraît que ce fait, et quelques autres du même genre, avaient donné lieu aux puissances étrangères de penser que Baharam et ses sujets étaient plongés dans les voluptés, et que le goût de la danse et des chansons avait banni cet esprit martial qui, si peu de tems encore auparavant, rendait la Perse la terreur des nations voisines. Le khan des tribus de la Transoxiane fut le premier qui osa agir d'après cette supposition. Il passa l'Oxus à la tête (1) de vingt-cinq mille hommes, et dévasta tout le Korassan. L'effroi que répandit cette invasion s'augmenta beaucoup par la disparition de Baharam, que l'on crut avoir pris la fuite, comme se sentant incapable de résister à l'orage qui le menaçait. Il en résulta, parmi les Persans,

Un fait assez curieux, c'est qu'on donne aux danseuses et aux chanteuses de Perse le nom de *Kaoulee*, corruption de *Cabulee* ou de *Cabul*; ce qui dénote le pays d'où elles viennent.

(1) *Rozut-ul-Suffa*. Le *Zeenut-ul-Tuarikh* porte le nombre de cette armée à cent cinquante mille hommes. J'ai admis le compte le plus modéré comme étant le plus probable.

une terreur universelle, et parmi les Tartares une confiance imprudente. Le souverain de ceux-ci crut que la guerre était finie : il pensa qu'il ne lui restait plus qu'à recevoir la soumission des chefs persans, qui, chaque jour, venaient en foule se rendre sous son drapeau, implorant sa faveur et sa protection. Mais cette illusion de succès ne dura pas long-tems. Son camp fut, dans une nuit obscure, soudainement attaqué et complètement surpris (1). Ce Baharam, que l'on croyait perdu, à la tête de sept mille (2) des plus braves guerriers de Perse, s'avançait contre ses ennemis. Sur le cou de chaque cheval était une peau séche remplie de petites pierres, que le cavalier ouvrait en se précipitant à la charge. Ce bruit étrange et inusité n'effraya pas seulement les Tartares; leurs chevaux partagèrent la terreur de leurs maîtres, et toute l'armée s'enfuit dans l'épouvante et la confusion. Le massacre fut grand. Le chef des ennemis tomba sous les coups de Baharam, qui poursuivit les fuyards au-delà de l'Oxus (3). L'usage qu'il fit de cette grande vic-

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Quelques auteurs diminuent encore plus le nombre des soldats qui suivaient Baharam. J'ai adopté le calcul qui m'a paru le plus vraisemblable.

(3) Les écrivains orientaux racontent diversement ce glo-

toire fut d'établir la paix avec tous ses voisins (1). Après qu'elle fut conclue, il retourna à sa capitale.

Les historiens persans racontent une longue fable sur les aventures qu'eut Baharam dans l'Inde. Il alla, disent-ils, voyager dans ce pays sous un déguisement, confiant les soins du gouvernement à son sage ministre Meher-Narsi. Mais des contes aussi puérils méritent à peine qu'on en parle. Après son retour de l'Inde, suivant les mêmes autorités, il fit, avec beaucoup de succès, quelques incursions sur les territoires des Romains et des Arabes.

Ces flatteurs assurent même qu'il porta ses armes jusque dans le voisinage de Constantinople. Cependant, nous savons que la querelle élevée entre Baharam et Théodose ne produisit de part ni d'autre aucun avantage. Elle finit par

rieux exploit de Baharam. Suivant l'un d'eux, il ne se cacha pas; mais laissant la conduite des affaires à son frère Narsi, il marcha vers Aderbijan avec un petit corps de troupes, mesure qui persuada aux Tartares et à ses sujets qu'il avait pris la fuite; il revint ensuite par des chemins secrets surprendre l'ennemi. Si nous en croyons quelques auteurs, l'affaire n'eut pas lieu dans le Khorassan, mais à Rhé. Ces points sont peu importans; mais la substance de ce que j'ai exposé est confirmée par tous les historiens persans.

(1) On dit qu'il éleva une colonne sur les bords de l'Oxus pour marquer les limites de l'empire de Perse.

une trève de cent ans. Cette guerre, nous apprend l'éloquent historien (1) de l'empire romain, qui ne fut remarquable que par des fautes, et qui fit aussi peu d'honneur aux armes des Romains qu'à celles des Persans, fut rendue à jamais célèbre par la conduite que tint Acacius, évêque d'Amida. Ce prélat, vraiment chrétien, déclarant que des vases d'or et d'argent étaient inutiles à un Dieu qui ne buvait ni ne mangeait, vendit l'argenterie de l'église, et en employa le produit à racheter sept mille prisonniers persans. Il pourvut libéralement à tous leurs besoins, et les renvoya dans leur pays natal, pour faire voir à Baharam ce qu'était cette religion qu'il persécutait.

La passion dominante de Baharam était l'amour de la chasse. Son gibier favori était le gour ou âne sauvage, animal vigoureux et léger ; et ce fut en poursuivant un de ces ânes qu'il perdit la vie, étant tout-à-coup tombé dans un marais profond où son cheval s'enfonça. Le maître et l'animal disparurent : on ne les revit depuis ni l'un ni l'autre. Cet accident arriva dans une belle vallée (2) entre Shiraz et Is-

(1) Gibbon.

(2) Lorsque je campai dans cette vallée en 1810, je visitai les ruines d'une des maisons de chasse de cet empereur, et là,

pahan qu'on appelle encore à présent *le Vallon des Héros*, parce qu'à raison de ses beaux pâturages et du gibier qui les fréquente, elle a toujours été, depuis les premiers tems de la monarchie, le théâtre favori de la chasse et des plaisirs des princes et des grands seigneurs de la Perse. Toute cette vallée abonde en fontaines, dont quelques-unes sont très-grandes et très-pro-

on me fit le conte suivant sur l'habileté avec laquelle le prince tirait de l'arc, ainsi que sur ce qui avait donné lieu à la construction de ce palais.

Baharam était très-fier de son adresse; il voulut en faire montre devant une de ses femmes qu'il aimait le plus. Il la conduisit à la plaine; on y trouva une gazelle endormie. Le monarque tira sur elle une flèche avec tant de justesse qu'elle lui effleura l'oreille. L'animal, s'éveillant, porta son pied de derrière à son oreille, comme pour chasser la mouche qu'il supposait l'avoir piqué; une autre flèche partie de l'arc du roi cloua le pied de la gazelle sur sa corne. Le prince, tout glorieux, se retourna vers la dame, s'attendant à recevoir d'elle les éloges les plus flatteurs; elle se borna à lui dire froidement: *Neeko kurden z pur kurden est*, c'est-à-dire, *l'habitude rend tout facile*. Furieux de cette observation peu obligeante, le roi ordonna à l'instant qu'on envoyât cette femme dans les montagnes pour y périr. Le ministre chargé d'exécuter l'ordre eut pitié d'elle, et lui permit de se retirer dans un petit village sur la pente d'un coteau. Elle y logea dans une chambre haute, pour arriver à laquelle il lui fallait monter vingt marches. Aussitôt qu'elle y fut établie, elle acheta un petit veau qu'elle portait exactement tous les jours en montant au haut de l'escalier, et de même en le descen-

fondes : on croit que leurs sources, par-dessous terre, communiquent entre elles. Il n'est donc pas étonnant que le corps de Baharam n'ait pu être trouvé, quoique son inconsolable mère eût fait faire à ce sujet toutes les recherches possibles (1).

dant. Elle continua cet exercice pendant quatre ans, et l'exercice augmenta ses forces dans la même proportion que le poids de l'animal. Baharam, qui croyait sa maîtresse morte, se trouvant un jour fatigué de la chasse, s'arrêta à ce même village. Il vit une jeune femme qui portait une grande vache jusqu'à la hauteur de vingt marches. Fort surpris, il envoya demander quels procédés avaient pu procurer une telle force à une personne qui paraissait d'une constitution si délicate. La dame répondit qu'elle ne voulait dire son secret à personne autre qu'à Baharam, et que même elle ne lui en ferait part qu'autant qu'il prendrait la peine de venir seul la trouver à sa demeure. Le monarque y alla sur-le-champ; et lorsqu'il eut témoigné son étonnement de ce qu'il avait vu, la dame l'engagea à ne pas prodiguer des louanges à ce qui n'en méritait pas. *L'habitude rend tout facile*, lui dit-elle alors de sa voix naturelle, et levant en même tems son voile : le prince la reconnut et l'embrassa. Content de la leçon qu'elle lui avait donnée, et flatté de cet amour qui l'avait portée à travailler pendant quatre ans à regagner sa bienveillance, il ordonna qu'on bâtît sur le lieu même un palais pour servir de maison de chasse et rappeler le souvenir de cet événement.

(1) J'étais campé en 1810 près de ces fontaines dans l'une desquelles Baharam était tombé. Sachant combien elles étaient dangereuses, je défendis que personne de mon escorte s'y baignât. Un jeune homme du 17e régiment de dragons désobéit malheureusement à cet ordre; et quoiqu'il passât pour

Baharam-Gour est certainement un des meilleurs rois qui aient gouverné la Perse. Pendant tout son règne, il ne fut occupé que du bonheur de ses sujets. On raconte de lui une anecdote qui montre en même-tems, et combien il connaissait le cœur humain, et combien il croyait devoir ménager les affections des hommes de toutes classes. Il avait un fils qu'on regardait comme un idiot. Les meilleurs maîtres avaient fait de vains efforts pour lui apprendre quelque chose. Il paraissait incapable de profiter de leurs leçons. A peine espérait-on que son esprit pût quelque jour se développer. Son gouverneur dit un jour à Baharam qu'il avait découvert avec chagrin que le jeune prince joignait aux inconvéniens de la stupidité du penchant au vice. Je suis instruit, ajouta-t-il, qu'il cherche à séduire une belle fille dont le père est un pauvre homme qui demeure auprès du palais. La figure de l'empereur parut alors briller d'une vive joie. Grâces soient rendues à Dieu, s'écria-t-il, le flambeau est allumé! Aussitôt il envoya chercher le père de la fille. « Je ne veux point, lui dit-il, » me faire un jeu de votre honneur, non plus

un bon nageur, il se noya. Son corps fut retrouvé près du bord. La source dans laquelle il périt était, me dit-on, précisément celle dans laquelle Baharam avait disparu.

» que de celui d'aucun homme de mes Etats ;
» mais votre fille peut devenir l'instrument du
» bonheur de la nation. Mon fils l'aime ; elle a
» donc sur lui tout pouvoir : faites qu'elle en
» use pour éveiller en lui le désir d'acquérir
» du mérite afin de lui plaire : elle peut, sans
» danger pour elle-même, lui donner assez
» d'encouragement pour entretenir sa passion,
» et l'amour fera le reste. » Le vieillard promit d'endoctriner sa fille, qui joua son rôle à merveille. Le jeune prince, amoureux, devint bientôt tout ce que son père ou son pays pouvaient désirer. Il fut depuis aussi remarquable pour son courage et son esprit qu'il l'avait été pour sa sottise et son indifférence (1).

Baharam régna sur la Perse pendant dix-huit ans. Il semble avoir conservé, pendant toute sa vie, les vertus et les habitudes dont il avait reçu des leçons auprès du chef arabe par qui il avait été élevé (2). Son gouvernement était plus simple et plus patriarcal que ne l'avait été celui d'aucun monarque persan. Il était, comme

(1) Ceci ressemble beaucoup au conte de Cymon et Iphigénie, comme l'a arrangé le célèbre Dryden.

La même idée a été traitée sous plusieurs formes par des auteurs français.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

un véritable Arabe, passionné pour la chasse, et aimait avec délices la vie vagabonde. C'est cette disposition de son caractère qui a donné lieu au roman de son voyage dans l'Inde, récit qui paraît être entièrement fabuleux (1).

Baharam eut pour successeur son fils Yezdijird second (2), sage et brave prince, qui prit le moyen le plus propre à maintenir la prospérité de l'empire, en conservant les ministres et les officiers auxquels son père avait eu confiance. Pendant toute la durée de son règne, qui fut de dix-huit ans, les historiens persans ne parlent que d'une guerre qu'il eut à soutenir contre les Romains. L'empereur de Constantinople avait, disent-ils, manqué à l'alliance qu'il avait faite avec Baharam, et cessé de payer le tribut convenu. Mais une grande armée, que Yezdijird avait envoyée sous la conduite de son habile ministre Meher Narsi, n'eut pas plus tôt fait quelques marches sur le territoire romain, que l'empereur (3) consentit à remplir toutes les

(1) Les auteurs de l'*Histoire ancienne* ont inséré ce roman dans leur vie de Baharam.

(2) L'Isdigertes second des Romains. Il parvint au trône pendant le règne de Théodose le jeune.

(3) Les écrivains occidentaux ne font pas mention de cet événement: le récit n'en est probablement pas exact.

conditions du premier traité fait entre les deux nations. Yezdijird second est distingué des autres princes du même nom par le surnom de *Sipahdost*, l'ami du soldat, terme qui désigne assez l'opinion que l'armée avait de son caractère.

Hoormuz, fils cadet de Yezdijird, succéda à son père dont il avait toujours été le favori. Son frère aîné Firoze avait été nommé à un gouvernement éloigné dans l'intention de favoriser le projet qu'avait Yezdijird de laisser sa succession à Hoormuz. Celui-ci, à la mort de son père, fut soutenu par les principaux personnages de l'empire ; mais son frère, qui d'abord avait été obligé de fuir au-delà de l'Oxus, revint bientôt réclamer ses droits à la tête d'une grande armée, composée des tribus guerrières qui habitent ces contrées. De J. C. 456.

Avant de faire connaître le résultat de cette contestation et les événemens auxquels elle donna lieu, il sera utile de dire quelques mots sur le nom et le caractère de ces tribus qui peuplaient alors la vaste étendue de pays située entre l'Oxus et le Jaxartes. Les anciens donnaient à ces peuples le nom général *de Scythes;* et ils sont aujourd'hui connus des Européens sous celui de *Tartares* (1). Quoique plusieurs tribus aient

(1) Ce terme est dérivé de *Tatar*, nom d'une tribu qui,

successivement occupé ces contrées, elles sont probablement toutes sorties d'une souche commune ; et quoiqu'elles aient porté plusieurs noms, leurs habitudes et leur caractère ont toujours été les mêmes. Les Scythes des Grecs ne diffèrent en rien d'essentiel des Tartares modernes. Avant le tems d'Alexandre, la Transoxiane était habitée par une nation connue sous le nom générique de *Saces :* les Gètes et les Massagètes (1) étaient des tribus puissantes de cette nation. Dans l'ancienne histoire de Perse, le pays situé entre l'Oxus et le Jaxartes est nommé *Turan ;* mais les auteurs orientaux ne donnent point les noms des tribus particulières qui existaient à cette époque ; et toutes celles qui habitaient au-delà du Turan, étaient censées appartenir à la Chine ou au Khatay, contrées qui, dans le langage de ces auteurs, sont vraisemblablement celles que l'on désigne dans la géographie moderne par le nom *de Tartarie chinoise.*

Tous les historiens nous apprennent que, depuis les premiers âges du monde jusqu'à présent, les tribus nomades ou pastorales de ces ré-

nous dit Abdul Ghazi, consistait en soixante-dix mille familles.

(1) Le célèbre Afrasiab était probablement le prince de ces tribus.

gions, ont continuellement changé : elles ont été tour-à-tour conquérantes et conquises. Quelquefois nous les voyons améliorant leur existence, et étendant leurs frontières ; d'autres fois, forcées d'abandonner leurs vastes pâturages à des hordes plus puissantes, elles s'avancent vers les plaines fertiles de l'Asie et de l'Europe, et viennent y former les flots de ce torrent de violences (1) et de dévastation qui, parti de l'Océan glacé du nord, a roulé, avant de suspendre son cours, jusqu'aux bornes de l'Océan indien, et aux côtes les plus reculées de la mer Atlantique.

Mais ce tableau, quoique assez juste pour une partie des habitans de la Tartarie, n'a jamais pu s'appliquer à la totalité. Il représente le mouvement des grandes tribus qui occupaient les plaines, et qui tour-à-tour donnèrent des sou-

(1) Le mouvement des hordes tartares est admirablement peint dans l'Ecriture. Ezéchiel, en parlant de Gog et de son peuple, dit :

Ascendens autem quasi tempestas venies, et quasi nubes, ut operias terram tu, et omnia agmina tua, et populi multi tecum.....

Et dices : Ascendam ad terram absque muro ; veniam ad quiescentes, habitantesque securè : hi omnes habitant sine muro : vectes et portæ non sunt eis.....

Et venies de loco tuo à lateribus Aquilonis tu, et populi multi tecum, et ascensores equorum universi, cœtus magnus, et exercitus vehemens. (Ezéchiel, c. 38, 9, 11, 15.)

verains à ces vastes contrées. Cependant, on ne peut douter que diverses races d'hommes, qui n'avaient pu défendre le plat pays contre les invasions, n'aient cherché des asiles dans les hauteurs inaccessibles qui coupent en tous sens la grande Tartarie, et que plusieurs de ces tribus n'aient consevré, pendant beaucoup de générations, leur langue et leurs usages originaires (1). D'autres habitans de cette grande région, attachés aux arts paisibles de la culture et du commerce, doivent avoir échappé, par la nature de leurs occupations, à ces violentes révolutions auxquelles étaient exposées les tribus guerrières; et la distinction moderne de Turk et de Taujeck, qui littéralement exprime des hommes de profession militaire et civile, a dû,

(1) Les recherches des voyageurs russes ont fait connaître plusieurs de ces races dont les manières sont absolument différentes de celles des Tartares et des Turcs modernes, et qui ont aussi des langues particulières. L'ignorance se plaît aux divisions générales qui paraissent comprendre de grandes masses; mais ces classifications positives, quand elles s'appliquent à de si grands espaces, ne peuvent jamais être vraies. C'est un défaut commun aux historiens de tout pays de prétendre donner en toute occasion un portrait exact des nations dont ils parlent; mais de pareilles descriptions, en plusieurs cas, ressemblent à ces cartes géographiques bien soignées de pays qu'on n'a jamais vus, et qui ne sont bonnes qu'à égarer les voyageurs.

sans doute, exister dans tous les siècles entre les habitans de ces contrées.

Nous savons par les historiens européens que les *Huns blancs* (qu'on appelait *Hiatilla*, mais qui étaient une tribu de Tartares, sortie des plaines voisines de la grande muraille de la Chine) se rendirent maitres de la Transoxiane à l'époque dont en ce moment nous nous occupons. Il est remarquable que quelques-uns des auteurs orientaux, les plus respectables, cessent, à cette même époque, d'employer l'expression de *Turan*, en parlant de ce pays. Ils le nomment alors *Turkestan*, et appellent ses habitans *Turks ;* ils désignent cette race quelquefois comme venant d'au-delà du Jaxarte, et d'autres fois comme sortie de la Chine. Mais les historiens orientaux qui traitent de l'ancienne Perse, quoique souvent corrects dans les faits généraux, ont des notions aussi peu précises sur les dates que sur la géographie ; et, dans ce cas-ci, ils devancent évidemment l'époque de l'irruption de ces tribus turques qui, quelques années après, chassèrent les Hiatilla ou Huns blancs des terres que ceux-ci avaient prises aux Saces ou Scythes. Il y a tout lieu de présumer que ce fut une armée d'Hiatilla qui attaqua la Perse pendant le règne de Baharam-

Gour, et que ce fut près d'un de leurs rois que Firoze chercha un asile pour prévenir les effets des dispositions concertées entre son frère et les grands du royaume, à l'effet de l'exclure du trône. Le nom de ce prince tartare était, suivant quelques auteurs mahométans, *Khoosh-Nuaz;* mais cette dénomination, qui signifie *le bon roi*, lui avait probablement été donnée pour caractériser sa sagesse et sa bonté. Ferdosi le nomme *Faganish* et *Khakan*. Ce dernier titre est celui qu'ont pris les souverains des grandes tribus turques, qui plus tard chassèrent les Hiatilla ou Huns blancs de la Transoxiane. Khoosh-Nuaz (car je crois devoir lui donner le nom que méritait son généreux caractère) épousa la cause du prince fugitif; il le soutint avec une armée de trente mille hommes. Ces troupes, aidées par la grande défection des Persans qui abandonnèrent le faible frère de Firoze, procurèrent à celui-ci une victoire facile. Hoormuz, après un règne qui n'avait duré qu'un peu plus d'un an, fut détrôné et mis à mort.

De J. C. 458. Firoze (1), le Pérosis des Grecs, montra bientôt des dispositions qui donnèrent lieu à tous ceux qui l'avaient soutenu de regretter le succès des efforts faits en sa faveur; et pour

(1) Ce nom se prononce *Piroz* en pehlivi.

ce siècle superstitieux, une effroyable sécheresse (1) de sept années, qui commença aussitôt après l'élévation de ce monarque au trône, parut être un châtiment du ciel qui punissait ainsi la nation d'avoir agi contre le testament du vertueux Yezdijird. D'autres historiens, plus favorables à Firoze, prétendent qu'après avoir fait mourir Hoormuz et quelques officiers d'un haut rang, mesure nécessaire pour la sûreté du trône, il montra beaucoup de clémence et de justice; ils ajoutent que, durant la terrible famine qui suivit cet événement, ce ne fut que par ses soins paternels que ses sujets échappèrent à une commune destruction universelle; car, suivant ces mêmes écrivains, ce furent ses pieuses et éternelles prières qui obtinrent du ciel, qu'enfin une pluie féconde vînt ramener l'abondance dans ce pays épuisé. Mais c'est par leurs actions plutôt que par l'opinion des auteurs que nous devons juger du mérite des princes asiatiques; et celles de Firoze ne sont pas de nature à nous faire ajouter beaucoup de foi à de tels éloges. Le grand objet de sa vie paraît avoir été de détruire la puissance du généreux mo-

(1) Cette sécheresse, suivant l'auteur du *Tubree*, fut telle qu'il ne resta pas même une apparence d'humidité dans le lit de l'Oxus, non plus que dans celui du Jaxartes.

narque auquel lui-même devait son trône. Il prétendit avoir découvert (1), par le témoignage de quelques exilés tartares, que leur roi était le tyran de ses sujets ; et, sous le spécieux prétexte de les délivrer de ce joug oppressif, il assembla une grande armée pour attaquer la Tartarie. Khoosh-Nuaz, trop faible pour faire face à l'armée persane, se retira à mesure qu'elle avançait ; mais bientôt, grâce au noble dévouement d'un de ses principaux officiers, il fut en état, non-seulement de préserver son pays, mais encore de faire retomber sur les ennemis les désastres dont ils le menaçaient. Ce généreux officier, après avoir communiqué au roi son projet, le supplia d'ordonner que l'on coupât quelques-uns de ses membres (2) ; que son corps, ainsi mutilé, fût ensuite jeté sur un chemin, où probablement il devait être trouvé par les soldats de l'armée persane. Cela fut fait : il fut relevé et conduit à Firoze : « Qui vous a mis dans ce » fâcheux état, lui dit ce roi ? — L'affreux ty- » ran Khoosh-Nuaz.—Et par quelle raison ?— » Parce que j'ai pris la liberté, comme il con- » venait à un vieux et fidèle serviteur, de lui

(1) C'est là la raison que donne l'auteur du *Rozut-ul-Suffa*.

(2) On lui coupa une main, un pied, le nez et les oreilles.

» faire quelques représentations sur son mau-
» vais gouvernement, et de lui montrer com-
» bien il était hors d'état de se mesurer avec
» les braves Persans commandés par un hé-
» ros tel que Firoze. Mais je serai vengé,
» ajouta-t-il avec l'expression que lui prêtaient
» ses vives douleurs : je peux vous conduire
» par un chemin très-court, par lequel vous
» pourrez d'ici à peu de jours couper la re-
» traite au barbare, défaire l'armée qui l'a en
» horreur, et délivrer le monde de cet abomi-
» nable monstre. » Sa situation, ses paroles, ses souffrances véritables et son feint ressentiment, ne laissèrent aucun doute sur la sincérité de l'officier tartare. L'armée se mit en marche ; ce ne fut qu'après avoir passé quelques jours sans eau et sans vivres, et se voyant de tous côtés environnés par des ennemis auxquels ils ne pouvaient échapper, que les Persans découvrirent qu'on les avait conduits à leur perte : ils se trouvaient vaincus par le courage et l'adresse du héros qui avait cherché la mort dans ce qu'elle a de plus douloureux, pour obtenir le glorieux titre *de Sauveur de son pays.*

La plus grande partie de l'armée de Firoze périt dans ce désert ; ce prince n'obtint que de la générosité de Koosh-Nuaz, à qui il avait

demandé la paix (1), la permission de revenir chez lui avec le peu d'hommes qui lui restaient. Le monarque tartare répondit ainsi à ses propositions : « Je vous ai comblé de faveurs et de » bienfaits ; je vous ai fourni des troupes et » de l'argent pour vous placer sur le trône de » votre père ; et c'est après cela, c'est par re- » connaissance pour tant d'obligations, que, » par l'instigation d'hommes vils et méprisa- » bles, vous avez rassemblé une armée, envahi » mes Etats, et cherché à me perdre. La fortune » n'a pas été propice à vos vœux ; vous voilà » réduit au dernier degré du malheur. Cepen- » dant, si vous voulez jurer d'une manière so- » lennelle de ne point faire la guerre contre » moi, je vous renverrai en Perse avec hon- » neur. Je ferai plus, et si vous le demandez, » je vous prêterai secours pour maintenir votre » autorité dans ce royaume (1). » Firoze n'était pas en position de refuser une offre si avangeuse : il fit les sermens les plus solennels ; et non-seulement il lui fut permis de s'en aller, mais il obtint toutes les faveurs et les marques d'intérêt que put lui donner son généreux ennemi. Mais l'âme de Firoze était blessée par le

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*
(2) *Rozut-ul-Suffa.*

souvenir de l'humiliation qu'il avait subie ; l'humanité, l'indulgence de son vainqueur, le lui faisaient haïr, parce qu'elles rendaient sa propre conduite plus basse et plus inexcusable. Tourmenté par ces vils sentimens, il voulut laver ce qu'il appelait sa honte par la ruine de son bienfaiteur. Malgré les conseils de tous les gens de bien de sa cour, malgré les remontrances des prêtres qui lui représentaient combien il était impie de violer son serment, il rassembla une armée, confia le soin du royaume à un noble, nommé *Sukhvar*, et de nouveau passa l'Oxus dans la résolution de vaincre ou de périr. Khoosh-Nuaz le laissa approcher: il donna ordre qu'on fît sur les derrières de son armée une large et profonde tranchée, sur laquelle on avait eu soin de laisser deux ou trois passages cachés. Ces endroits, ainsi que tout le reste des tranchées, étaient couverts de branchages légers et de terre, de manière à ressembler au reste de la plaine. Le prince tartare, lorsque Firoze arriva, lui présenta, à la pointe de sa lance, le traité qu'il avait juré, et l'engagea à se désister de son entreprise avant de se déshonorer à jamais. Firoze, persuadé que cette démarche, tendant à maintenir

la paix, était inspirée par la crainte, se pressa d'attaquer. Les troupes de Khoosh-Nuaz tournèrent le dos avant que l'ennemi pût les atteindre, et s'enfuirent avec une rapidité qui ne faisait qu'augmenter le courage des Persans. Mais les colonnes de l'armée fugitive étaient conduites avec soin par les sentiers en petit nombre qui avaient été laissés sur la tranchée : les Persans, qui ne les connaissaient pas, tombaient dans ce large fossé, qui s'ouvrait sous les pas de ces vainqueurs téméraires. Les Tartares aussitôt ralliés les attaquèrent (1) et mirent en déroute cette troupe déconcertée. Très-peu échappèrent à cette action, dans laquelle leur prince, brave (2), mais sans foi, perdit la vie après un règne de vingt-six ans (3). Khoosh-Nuaz recueillit un immense butin. Parmi les captifs était une fille de Firoze; mais le généreux chef des tribus de la Transoxiane était destiné à se montrer en toutes choses supérieur à ses ennemis; et lorsque Pallas, fils de Firoze, monta sur le

De J. C. 484.

(1) Suivant Gibbon, cet événement eut lieu en 488.

(2) Firoze doit avoir été remarquable par son courage; car il est appelé dans l'*Histoire de Perse* Firoze Murdanah, ou Firoze le courageux, le mâle.

(3) Quelques auteurs ne lui donnent que vingt et un ans.

trône de Perse, il rendit à ce prince, non-seulement sa sœur, mais encore tous les prisonniers qui avaient été pris avec elle.

Au moment où Pallas (1), ou Palasch, succédait à son père, son frère Kobad, qui avait aspiré au trône, s'enfuit vers le pays du Khakan. On raconte que ce prince, dans son passage à Nishapore, y passa une nuit avec une belle et jeune femme de cette ville, laquelle, quatre ans après, lorsqu'il revint dans ce pays, à la tête d'une grande armée (que le Khakan (1) avait fournie), lui présenta un beau petit garçon qui était le fruit de leur union accidentelle. Enchanté de la figure de cet enfant, il le considérait at-

(1) C'est le Valens de l'*Histoire romaine*. C'est aussi le même nom qui se retrouve dans la dynastie des Parthes, et qui est appelé par les historiens romains *Vologeses*. Ce prince vivait au tems de l'empereur Zénon.

(2) Ce Khakan était ce même Khoosh-Nuaz auprès duquel Firoze avait cherché un asile. Ferdosi prétend que Kobad fut fait prisonnier dans l'action où son père perdit la vie, et que le gouverneur du Zabulistan, Suffrai, rassembla une armée immense pour marcher contre Khoosh-Nuaz. Il y eut une bataille, puis des négociations, dont la suite fut la délivrance de Kobad Suffrai plaça ce prince sur le trône, et déposa Pallas après un règne de quatre ans. Mais il est probable que les écrivains grecs ont raison lorsqu'ils disent que Pallas était le frère de Firoze, et que celui-ci lui avait laissé la régence en son absence.

tentivement lorsqu'il reçut la nouvelle que son frère Pallas n'existait plus, et que la couronne de Perse attendait qu'il la voulût bien accepter. Cet avis lui étant donné dans un tel moment, le prince superstitieux crut voir dans cette circonstance la fortune sourire à son fils, et, depuis ce tems, il le traita avec faveur et distinction. Il lui donna le nom *de Nousheerwan;* dans ce cas comme dans plusieurs autres, la foi, ajoutée à un bon augure, l'aida à s'accomplir. Aucun événement important n'arriva pendant le règne de Pallas, qui dura quatre ans. Plusieurs historiens de sa dynastie ne prononcent même pas son nom.

De J. C. 488. Quoique Kobad (1) eût pris possession de la couronne, toutes les affaires du royaume continuèrent à être dirigées par Soukra (2) ou Sukhvar), son ministre, qui avait fait de Pallas son mannequin. Il désirait qu'il en fût de même de Kobad; mais celui-ci ne put longtems supporter la contrainte, et furieux du peu d'égards avec lequel on le traitait ouvertement, il obtint en secret du commandant de ses troupes, dont le nom était Shahpoor, qu'il le défit de Soukra.

(1) Le Cabades des Grecs.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

L'imposteur religieux Mazdak (1) commença à publier ses opinions la dixième année du règne de Kobad. Les dogmes les plus attrayans de sa religion nouvelle étaient la communauté des femmes et celle des propriétés ; doctrine populaire qui lui amena de nombreux prosélytes. Le fondement de ce principe essentiel de la religion de Mazdak était curieux : il prétendait que toutes choses, tant animées qu'inanimées, appartenant à Dieu, il était impie à un homme de vouloir s'approprier ce qui était à son Créateur, et comme tel destiné à l'usage de tous les humains. Mazdak défendait de manger de la chair : vêtu d'une grossière étoffe de laine, tout entier à la prière, il donnait personnellement l'exemple de l'abstinence et de la piété. Cet imposteur aurait probablement eu le même sort que beaucoup d'autres, et aurait péri sans occuper une page dans l'histoire, s'il n'eût, par un prétendu miracle, obtenu une sorte de victoire sur l'esprit faible de Kobad, qui devint un de ses plus zélés sectateurs. Il avait dit à ce prince qu'il ne lui demandait pas de le traiter comme un apôtre jusqu'à ce que, par quelque acte surnaturel, il

(1) Il était natif d'Istakhr ou Persépolis. On le nomme quelquefois Mozdek.

eût démontré sa mission. Kobad l'accompagna, comme il le désirait, au temple du Feu : il entendit et vit Mazdak, qui conversait avec la flamme sacrée ; car il avait si adroitement placé un homme derrière lui, que la voix qui répondait à ses questions, paraissait sortir de l'autel. Kobad, complètement convaincu, continua, pendant le reste de sa vie, à croire à la doctrine de Mazdak, dont les partisans augmentèrent beaucoup pendant le règne de ce néophyte. On rapporte (1) que l'imposteur eut l'insolence de lui demander, comme preuve de sa foi aux nouveaux dogmes, qu'il lui cédât la mère de Nousheerwan, et que Kobad y aurait consenti sans les prières du jeune prince qui, les larmes aux yeux, supplia son père et Mazdak lui-même, qu'on épargnât à sa mère la honte d'une telle prostitution. Les progrès de la religion nouvelle produisirent dans l'Etat une anarchie complète. Partout les sectateurs de Mazdak s'emparaient des filles, des femmes et des propriétés des autres. Le roi ne pouvait les punir, car cette croyance était la sienne ; mais les grands de l'Etat avaient d'autres opinions, et bientôt ils virent qu'il leur fallait s'unir pour se sauver. Ils s'unirent, s'emparèrent

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

de Kobad, le mirent en prison, et placèrent sur le trône son frère Jamasp. Leur second objet était de se saisir de Mazdak; mais ses partisans étaient trop nombreux, et ils furent obligés de se contenter de ce qu'ils avaient fait. Kobad ne resta pas long-tems leur prisonnier; il recouvra sa liberté par les soins d'une belle et adroite personne qui était sa sœur (1), et qui, suivant la commode religion de Mazdak, tenait à son frère par d'autres liens que ceux de la parenté. Echappé de sa prison, il prit la fuite, passa l'Oxus, et se jeta entre les bras du roi de Tartarie, qui le mit en mesure de revenir avec une armée réclamer ses droits. Soit crainte, soit repentir, ses sujets rebelles implorèrent sa clémence. Kobad fut généreux : il pardonna à tout le monde, et même à son frère Jamasp. Après cet événement, il remit toute l'action du gouvernement entre les mains de Zermihir, fils de Soukra, qui avait toujours été son favori, et l'avait accompagné dans sa fuite à la cour de Khoosh-Nuaz.

Kobad fit une guerre heureuse contre l'em- De J. C. 531.

(1) On a dit que pour y parvenir elle avait prostitué sa personne; mais ce fait est nié, ou plutôt éludé par les autres auteurs, qui semblent jaloux de défendre la vertu de cette *sœur-épouse*.

pereur romain Anastase, et mourut après un règne de quarante-trois ans, qui avait présenté des événemens très-variés. Il fut le fondateur de plusieurs villes, parmi lesquelles sont Burdah et Gunjah. Cette dernière est encore une ville importante : elle est située sur les frontières de la Géorgie, et appartient à présent à la Russie. Quels changemens a produits le laps de quelques siècles! L'empire de Perse, le grand rival de la puissance romaine, paraît désormais hors d'état de résister au torrent de la civilisation et des armées qui s'avancent vers lui. Et ces flots ne partent pas de cet Orient qui fut le berceau de toutes les sciences, ou de l'Occident qui les perfectionna. Ils viennent des régions glacées du Nord, d'une terre long-tems inconnue à ses historiens, long-tems habitée par des peuplades sans culture et sans nom. Et ce sont ces malheureuses tribus de barbares ignorans qui, formées tout-à-coup aux arts et aux armes, favorisées par un heureux concours de circonstances, par le génie de quelques-uns de leurs souverains, par l'exemple de l'Europe méridionale, et par l'influence d'une religion destinée à améliorer partout la condition de l'espèce humaine, ont triomphé à-la-fois et des hommes et des obstacles naturels, et créé

comme par magie une des premières puissances du monde.

Ce fut pendant les dernières années du règne de Kobad, que les Romains bâtirent la fameuse ville fortifiée de Dara, dont l'empereur Anastase voulait faire un poste avancé, assez fort pour tenir les Persans en échec (1). Cette ville fortifiée fut une source constante de jalousie pour un des deux empires, et de confiance pour l'autre. On a dit que, pendant soixante ans, elle avait répondu aux vues dans lesquelles elle avait été bâtie; mais, avant de s'arrêter à cette opinion, il faut examiner jusqu'à quel point la construction de cette place a provoqué les mêmes attaques qu'elle était destinée à repousser, auxquelles elle a si long-tems résisté, et qui enfin ont renversé, non-seulement Dara,

(1) Voyez Gibbon, vol. VII, p. 139. Cet auteur dit que Dara était dans la Mésopotamie, à quatorze milles de Nisibis, et à quatre journées de marche du Tigre. Dara avait deux murailles; l'intervalle qui les séparait avait cinquante pas de large et était destiné au bétail de la garnison. Les fortifications paraissent avoir eu quelque rapport à celles de nos jours : c'étaient des murs ou des courtines défendus par des tours. Dans ces dernières, ainsi que dans les murailles, étaient plusieurs meurtrières et galeries pour les assiégés La ville avait des fossés qu'on pouvait à volonté remplir d'eau à l'aide d'une rivière.

mais toutes les villes et les propriétés que les Romains possédaient dans son voisinage.

Kobad laissa plusieurs fils; mais il paraît avoir toujours montré la préférence la plus décidée en faveur de Nousheerwan; et ce premier sentiment de son ame doit avoir fait chaque jour de nouveaux progrès par la manifestation de la sagesse et de la bonté qui formaient le caractère de ce jeune prince. Kobad, à sa mort, légua son royaume à son fils favori (1). Son testament avait été confié au principal Mobud ou grand-prêtre, et il fut lu par celui-ci aux nobles de l'empire réunis, qui déclarèrent sur-le-champ qu'ils se soumettaient avec joie à la volonté du feu roi; mais Nousheerwan refusa le diadême qui lui était offert, parce qu'il ne se sentait pas capable de réformer les grands abus du gouver-

(1) On raconte que Kobad adressa la touchante remontrance suivante à Nousheerwan sur ce qu'il regardait comme le seul défaut de son caractère. « J'observe en vous, lui dit-il, toutes les qualités réunies; mais vous avez un tort, qui est de juger trop sévèrement les autres. Je désire, mon fils, que vous vous conduisiez conformément à vos propres avis; mais je voudrais vous voir juger plus favorablement que vous ne faites du caractère et du jugement des autres hommes. Croyez-moi: plus de grandes affaires ont échoué par la défiance que par la confiance. » Nousheerwan remercia son père et promit de se corriger. Il tint parole. (*Zeenut-ul-Tuarikh.*)

nement. « Tous les principaux emplois, dit le » prince, sont occupés par des hommes indi- » gnes et méprisables ; et qui voudrait, dans » de pareilles circonstances, tenter de gouver- » ner ce pays suivant les règles ordinaires de la » sagesse et de la justice? Si je faisais mon de- » voir, je devrais faire de grands changemens » à cette occasion. Du sang pourrait être ré- » pandu ; mes sentimens pour plusieurs d'en- » tre vous pourraient changer ; des familles » qu'aujourd'hui je considère pourraient être » ruinées. Je ne veux point courir de pareilles » chances ; elles ne conviennent ni à mes goûts » ni à mon caractère, et je dois les éviter (1). » Les nobles ne purent nier la vérité de ces paroles : convaincus pour le moment de la nécessité des réformes, ils firent serment de le soutenir dans toutes ses mesures, d'obéir implicitement à tous ses ordres, et de dévouer absolument leurs personnes et leurs propriétés à son service, ainsi qu'à celui de leur pays.

Nousheerwan, satisfait de ces assurances, monta sur le trône ; et ayant assemblé toutes les personnes qui composaient sa cour, il leur tint, dit-on, le discours suivant : « Ce pou- » voir que je tiens de ma position est établi

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

» sur vos personnes et non sur vos cœurs. Dieu
» seul peut pénétrer dans le secret des pensées
» de l'homme. Je désire par-là vous faire com-
» prendre que ma vigilance et mon autorité
» ne s'étendent que sur vos actions et non sur
» vos consciences (1). Mes jugemens, au reste,
» seront toujours fondés sur les règles de l'im-
» muable justice, et non sur mes caprices ou
» mes opinions individuelles. Lorsque, par de
» tels procédés, j'aurai remédié aux maux qui
» se sont glissés dans l'administration de l'E-
» tat, l'empire sera puissant; c'est alors que
» je mériterai des applaudissemens de la pos-
» térité (2). »

La conduite de Nousheerwan fut d'abord conforme aux sentimens qu'il avait exprimés; mais aussitôt qu'il sentit sa force bien établie, il résolut de déraciner le funeste schisme de Mazdak. On a vu plus haut quelle était la doctrine de cet imposteur. Elle était en opposition avec le culte établi dans le royaume, et son dogme fondamental était l'anéantissement de toute

(1) Ceci laissait sans doute entrevoir que son intention était d'exercer la tolérance envers les différentes religions qui alors déchiraient l'empire; et l'on a droit d'en conclure que dans le commencement de son règne il temporisa avec Mazdak.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

propriété : l'anarchie en était le résultat infaillible ; et un monarque comme Nousheerwan n'avait pas besoin de se rappeler l'insulte qu'au tems de son père il avait reçue dans la personne de sa mère, pour être disposé à chercher tous les moyens de détruire une doctrine si dangereuse. Mais les sectateurs de Mazdak étaient nombreux. Cette considération put le forcer à user envers eux d'artifice, et nous ne pouvons rejeter absolument le récit qui représente le juste Nousheerwan comme ayant été contraint, dans l'intérêt de l'Etat, à descendre à un indigne stratagême pour engager Mazdak et plusieurs de ses principaux partisans à s'assembler près du palais. Là, au lieu d'être traités avec la bienveillance que ses promesses leur permettaient d'espérer, ils furent tous mis à mort (1) ; mais une autre relation paraît mériter plus de confiance, comme plus probable et plus analogue au caractère connu de cet empereur. On y suppose qu'un homme se plaignit de ce que sa femme lui avait lui avait été prise par un disciple de Mazdak. Le prince pria le prophète d'engager son élève à rendre

(1) Le terrain sur lequel ils avaient ordre de s'assembler avait été préalablement creusé en tranchées et fossés profonds, dans lesquels ils furent précipités.

cette femme ; mais l'ordre d'un roi de la terre fut traité avec mépris, parce qu'il était contraire à un précepte sacré. Nousheerwan, irrité de cette audacieuse opposition, ordonna aussitôt que Mazdak fût mis à mort. Son exécution fut suivie de celle de plusieurs de ses partisans, et de la proscription de cette séductrice et abominable croyance (1).

Nousheerwan fut infatigable dans ses soins pour accroître la prospérité de ses Etats. Il ordonna que les ponts de tout genre, qui étaient tombés en ruine, fussent réparés. Il fit construire plusieurs nouveaux bâtimens ; et ses obligeans historiens nous disent que chaque ville et cha-

(1) L'auteur du *Tubree* raconte d'une autre manière cet événement. Il suppose que Munzer, prince d'Arabie qui s'était révolté contre Kobad, lorsque celui-ci avait embrassé la foi de Mazdak, revint à la cour de Nousheerwan. Celui-ci, fort aise de le recevoir, dit un jour publiquement, et en présence de ce prince ainsi que de Mazdak, qu'il n'avait eu que deux souhaits fort à cœur : « L'un, ajouta-t-il, est accompli par votre re-» tour à mon autorité, et l'autre est de déraciner cette foi » nouvelle. » Mazdak en fureur s'écria : « Comment pouvez-» vous avoir la pensée de détruire une religion que tant de » milliers d'hommes ont embrassée ? » Nousheerwan, offensé de cette violence, ordonna qu'on le fît mourir. Cet acte fut suivi de la mort de ses partisans, et les femmes, les enfans et les propriétés qu'ils avaient prises furent rendues à ceux à qui elles appartenaient. (*Tarikh Tubree.*)

que village de son royaume, qui avaient été détruits, furent rétablis et repeuplés. Il fonda aussi des écoles et des colléges (1), et donna aux savans tant d'encouragemens, que des philosophes de la Grèce se rendirent à sa cour (2). Il partagea son empire en quatre grands gouvernemens, dont le premier comprenait le Khorassan, le Seistan et le Kerman; le second, les terres qui dépendent des villes d'Ispahan et de Koom; plus, les provinces de Ghelan, d'Aderbijan et d'Arménie; le troisième, le Fars et l'Ahwas; et le quatrième, l'Irak, qui s'étendait jusqu'aux frontières de l'empire romain (3). On fit, pour l'organisation de ces gouvernemens, des réglemens très-sages. Il fut établi des moyens de répression pour tous les abus de pouvoir que pourraient se permettre les officiers chargés de les administrer; mais la vigilance et la justice personnelles du mo-

(1) C'est sous son règne que les fables de Pilpay furent apportées de l'Inde en Perse.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Dans cette division, Ispahan et Koom sont séparées de l'Irak, auquel elles appartiennent. Le Mazenderan n'y est pas nommé; peut-être, au commencement de ce règne, était-il occupé par les Tartares. L'Irak, ici comme dans presque toute l'ancienne histoire, comprend et l'Irak-Ajum et l'Irak-Arabe de la géographie moderne.

narque, étaient la véritable source de la prospérité de ses provinces ; et les historiens, loin de rien diminuer de son mérite, y ont plutôt ajouté lorsqu'ils ont attribué une partie du succès et de la gloire de son règne à la sagesse extraordinaire de son favori Abouzurg-a-Mihir (1), qui avait été élevé de la position la plus humble au premier rang du royaume (2). Les talens et la vertu de ce ministre ont jeté de l'éclat sur ceux même du monarque dont la pénétration avait découvert ces qualités, et dont la confiance les avait mises en œuvre.

Les écrivains orientaux et occidentaux dif-

(1) Le Boozurg-Mihir des Arabes.

(2) Les Persans aiment trop le merveilleux pour admettre qu'un homme distingué par sa grandeur et sa bonté soit arrivé à sa place par des moyens ordinaires. Abouzurg-a-Mihir, selon eux, était à Merv ou Mérou élève d'un professeur célèbre. Il y fut découvert par un officier du roi qui voyageait en cherchant quelqu'un qui fût capable d'interpréter un songe de Nousheerwan. Le disciple ambitieux s'offrit à cet effet; et lorsqu'il fut conduit devant le roi de Perse, il apprit à sa majesté que le sanglier qui, dans son rêve, avait pris de sa main une coupe de vin qu'elle se proposait de boire, était le symbole d'un jeune homme qui avait trouvé moyen d'entrer dans le harem. Cette explication fut promptement confirmée par un ordre que donna le roi de faire passer nues devant lui toutes les personnes du harem. Le jeune homme et sa maîtresse furent punis de mort, et Abouzurg-a-Mihir fut placé à la cour.

fèrent très-peu entre eux sur le récit des succès qu'obtint Nousheerwan dans ses attaques contre l'empire romain. Quelques-uns des premiers cependant ont faussement assuré qu'il avait fait prisonnier un empereur des Romains (1); et tous, avec une partialité qui, dans les écrivains compatriotes d'un tel monarque, est presque excusable, ont passé sous silence le petit nombre de revers qu'ont éprouvés ses armes ; mais la paix honteuse qu'acheta l'empereur Justinien, au commencement du règne de Nousheerwan la guerre qui en fut la suite, De J. C. 533.
la réduction de toute la Syrie, la prise d'Antioche, les invasions que fit sans obstacle le monarque persan vers les côtes de la Méditerranée, sa conquête de l'Ibérie, celle De J. C. 540.
de Colchos, et l'établissemeut temporaire de son pouvoir sur les bords du Phase, ainsi que sur ceux de l'Euxin, sont des faits positifs que ses ennemis même ne révoquent pas en doute. Ils assurent pourtant que son talent militaire, lors même que sa prospérité était portée à son plus haut point, pâlit devant celui de Bélisaire. Ce général fut envoyé deux fois pour arrêter ses progrès ; et ses succès, quand on considère

(1) Cette erreur est probablement venue de ce qu'on aura confondu les actions de ce prince avec celles de Sapor.

le peu d'étendue de ses moyens, et le caractère de la cour qu'il servait, doivent certainement paraître prodigieux (1).

Dans toutes les négociations qui eurent lieu entre Justinien et Nousheerwan, ce dernier prit le ton d'un supérieur. Ses moindres serviteurs (2) étaient traités à la cour impériale avec des égards propres à flatter l'orgueil, et à nourrir l'insolence d'une nation naturellement vaine et prétentieuse; et les impressions qu'avait dû produire une telle conduite furent confirmées par l'engagement que prit Justinien de payer mille pièces d'or, somme qui ne pouvait avoir d'importance aux yeux de Nousheerwan, qu'en

(1) Les habitudes des princes absolus et barbares sont à-peu-près semblables dans tous les siècles. Le juste Nousheerwan lui-même emmena les habitans d'Antioche pour les établir sur les bords du Tigre. Ses historiens ont tâché de diminuer la cruauté de cette disposition en supposant qu'il avait bâti près de Ctesiphon une ville si semblable en toutes choses à celle d'Antioche (dont il avait fait lever un plan exact), que chacun des habitans de cette ville, quand ils arrivèrent à leur nouvelle résidence, alla aussi facilement à sa maison que s'il n'avait pas quitté sa ville natale. (*Zeenut-ul-Tuarikh.*)

(2) Un serviteur de Nousheerwan, au-dessous du rang d'un magistrat romain, fut admis à la table de Justinien. Si, comme je le crois, le caractère des Persans n'a pas changé depuis cette époque, cette circonstance dut donner à une nation qui s'attache beaucoup à ces bagatelles, une très-médiocre idée de la puissance romaine.

ce qu'elle mettait l'empereur du monde au rang de ses tributaires. Dans une seconde guerre avec les empereurs Justin et Tibère, Nousheerwan, qui, malgré son âge de quatre-vingts ans, commandait encore ses armées, éprouva quelques revers de fortune ; mais la persévérance et la valeur du vieux guerrier furent enfin récompensées par la prise de Dara et le pillage de la Syrie. De J. C. 572.

A l'époque de ces grands succès contre les Romains, l'empire de Nousheerwan s'était également étendu dans d'autres directions. Les pays situés au-delà de l'Oxus jusqu'à Ferghana (1), tous ceux qui bordaient l'Indus, quelques provinces de l'Inde, et les plus belles parties de la Péninsule de l'Arabie, reconnaissaient l'autorité du puissant empereur de Perse.

La seule révolte qui ait troublé le règne de Nousheerwan fut celle de son fils Nouschizad. La mère de ce prince était une chrétienne d'une grande beauté, que le roi aimait avec passion ; mais il ne put, malgré toutes ses instances, la déterminer à quitter sa religion pour suivre celle de son souverain. Son fils, instruit par les leçons de sa mère, rejetait comme impies les rites des

(1) Pays natal de Baber, un des princes les plus célèbres de l'Orient, et fondateur de la famille impériale de Delhi.

mages, et professait ouvertement la foi en Jésus-Christ. Le mépris que montrait le zélé et imprudent jeune homme pour la religion de son pays, irrita son père, qui, pour punir ce qui lui paraissait une obstination, le fit mettre en prison.

Quelque tems après, et lorsque Nousheerwan était en Syrie, il tomba malade, et le bruit de sa mort se répandit. Trompé par cette fausse nouvelle, Nouschizad s'évada, délivra d'autres prisonniers, réunit un assez grand nombre de partisans, dont plusieurs étaient chrétiens, et tenta de s'établir dans le Fars et l'Ahwaz. Nousheerwan, aussitôt qu'il entendit parler de cette révolte, donna l'ordre à Ram-Burzeen, un de de ses principaux officiers, de marcher contre le jeune prince. Les auteurs persans (1) ont conservé le texte original des instructions qu'il donna à ce général. « Mon fils Nouschizad, » écrivait ce monarque, sur de fausses nouvelles » de ma mort, et sans attendre qu'elles fussent » confirmées, a pris les armes : il a relâché des » prisonniers ; il a dépensé des trésors que je » me proposais d'employer contre les ennemis » du royaume, et il est entré en campagne sans » réfléchir sur les inconvéniens qu'il pouvait y » avoir à donner à un si grand nombre de chré-

(1) Mirkhond.

» tiens du pouvoir et de la consistance. Si néan-
» moins Nouschizad veut revenir à l'obéis-
» sance, renvoyer dans leurs prisons les hom-
» mes qu'il a mis en liberté, mettre à mort
» quelques officiers particuliers et quelques
» nobles qui ont épousé sa cause, et laisser le
» reste de ses partisans se disperser et s'en
» aller où il leur plaira, je consens à lui pardon-
» ner. Mais s'il persiste dans sa rébellion, s'il ne
» se soumet pas aussitôt qu'il recevra cette as-
» surance de pardon, il est ordonné à Ram-Bur-
» zeen de ne pas perdre un instant pour l'at-
» taquer. Un homme d'un rang élevé, qui est,
» par caractère, porté au mal, doit être jugé
» conformément à sa conduite, et non à raison
» de sa naissance. C'est une bonne action de
» tuer un méchant homme qui prend les armes
» contre le roi souverain de son pays. Que
» nulle crainte ne vous empêche de couper le
» fil de ses jours : ce sera par lui-même et
» non par vous que son sang aura été versé. Il
» se porte avec ardeur vers la religion de Cé-
» sar, et détourne sa tête de notre couronne.

» Cependant, si Nouschizad est fait prison-
» nier dans le combat, qu'il ne tombe pas un
» cheveu de sa tête; qu'on l'enferme dans le
» même palais où il était détenu avec les es-

» claves qui aujourd'hui l'accompagnent; qu'on
» lui fournisse tout ce dont il aura besoin : ne
» permettez pas qu'un seul de nos officiers mi-
» litaires use envers lui d'expressions qui puis-
» sent en aucun degré insulter ou blesser un
» fils qui nous est encore cher. Si quelqu'un
» maltraite Nouschizad, que tous les poignards
» se portent sur lui ; que d'abord il perde la
» langue et ensuite la vie ; car, quoique ce
» prince ait déshonoré sa naissance, encore
» est-ce de nous qu'il tient son existence, et
» notre affection continue à être sa sauve-
» garde. »

Il y a peut-être dans ces ordres plus de sévère justice et de considération d'état que de cette bonté affectueuse dont les auteurs orientaux font honneur à ce monarque. Son désir (1) que son fils soit mis à mort, n'est que légèrement voilé par une affectation d'intérêt relative au

(1) Nousheerwan avait, dit-on, tué ses deux frères. Avant de vouer à l'exécration, pour de pareils actes, les monarques absolus de l'Asie, il faut bien connaître quels sont et leurs devoirs et leur position; il faut observer que leur volonté est pour les nations qu'ils gouvernent ce qu'est la loi dans les Etats mieux ordonnés, et que, dans plusieurs cas, se laisser guider par les sentimens naturels de clémence et de bonté serait tomber dans l'extrémité de la faiblesse, de la partialité et de l'injustice.

respect avec lequel il veut qu'on le traite s'il est fait prisonnier. L'ordre du roi fut complètement exécuté. Ram-Burzeen amena le prince à une action. Quelques soldats nouvellement recrutés, conduits par un jeune homme sans expérience, furent bientôt défaits par l'habile général de Nousheerwan. Nouschizad fut tué (1), et son vainqueur affecta de pleurer sur la victoire que sa valeur avait remportée, déplorant la triste destinée qui avait fait de lui un malheureux instrument de mort pour un membre de la maison royale de Sassan.

Les historiens se sont beaucoup étendus sur la magnificence des cours qui recherchaient l'amitié de Nousheerwan : les empereurs de la Chine et de l'Inde furent ceux qui se distinguèrent le plus ; les ambassades qu'ils envoyèrent au roi de Perse (2), sont représentées comme ex-

(1) Il vécut assez de tems, après avoir reçu une blessure mortelle, pour demander que son corps fût envoyé à sa mère, afin qu'il pût obtenir la sépulture chrétienne.

(2) L'empereur de la Chine envoya plusieurs présens ; il s'y trouvait entre autres choses la figure d'une panthère, dont le corps était couvert de perles et les yeux faits avec des rubis. Il envoya aussi une poignée de sabre en émeraudes, ornée de pierres précieuses d'une immense valeur ; une robe de soie sur laquelle était représenté un monarque vêtu suivant le costume du roi de Perse dans sa parure royale, ayant sa couronne sur

cédant en élégance et en richesse tout ce qu'on avait jamais vu. Les souverains de l'Orient se plaisent à faire montre de leur luxe et de leur grandeur dans la splendeur de leurs ambassades ; mais leur conduite à cet égard a en général un motif plus élevé que la vanité. C'est par la conduite et le maintien personnel d'un ambassadeur, par le goût de ses équipages, par

la tête et autour de lui tous ses serviteurs, dont chacun portait en sa main un drap d'or. La bordure de cette merveilleuse robe était de couleur bleu céleste : le tout était enfermé dans une boîte d'or qui contenait aussi une figure de femme, dont le visage était voilé par ses longs cheveux, mais dont la beauté qu'on apercevait au travers de ce voile était, nous assure-t-on, comme un rayon de la lumière du jour qui paraîtrait subitement au milieu de la nuit.

Les présens de l'empereur de l'Inde étaient de même très-magnifiques : un millier pesant de bois d'aloës, un vase formé d'une seule pierre précieuse et qui était rempli de perles ; sur un côté de ce vase était gravée la figure d'un lion, sur l'autre celle d'une jeune fille dont la hauteur était de sept travers de main ; les cils des yeux de cette belle tombaient sur ses joues ; le feu de ses regards, qui perçait sous leur ombre, réfléchi par la blancheur de son teint, brillait comme les éclairs du ciel. Le monarque indien envoya aussi à Nousheerwan un tapis fait d'une peau de serpent plus fine qu'aucune soie et diaprée par la main de la nature incomparablement mieux que n'aurait pu le faire celle d'aucun ouvrier.

Mirkhond et les autres historiens persans s'arrêtent avec complaisance sur les éloges exagérés des présens faits au plus grand roi qu'ait eu la Perse.

la richesse des présens qu'il est chargé d'offrir, que des nations ignorantes jugent du pouvoir et du caractère du souverain qu'il représente. Cette considération nous aide à comprendre pourquoi il n'y a pas d'écrivain oriental qui ne se croie obligé de faire connaître en très-grand détail l'éclat et la pompe, aussi bien que l'objet et les procédés des ambassades qu'il décrit.

Les réglemens faits par Nousheerwan pour son administration intérieure, étaient excellens : il établit pour tous ses états un impôt foncier fixe et modéré (1); il imposa une capitation sur les juifs et sur les chrétiens : tous

(1) Lorsque ce prince monta sur le trône, une de ses premières mesures fut de fixer les revenus et les impôts. Il exigea qu'une taxe, ou plutôt une *part de la couronne*, fût payée pour toute terre cultivée, à raison de tant par *joug*, terme par lequel on désignait la quantité de terres que peut labourer un *joug* (ou une paire) de bœufs. Cette taxe, ou part du prince, fut fixée à un dirhem et soixante-quatre livres pesant de grains par joug; elle était assise par mesure et par rôles. Il levait aussi une capitation qui était, pour les mâles les plus pauvres, de six dirhems, et pour les plus riches de quarante-huit. Les femmes étaient exemptes de cet impôt. Une autre taxe fut mise sur les arbres à fruit. Des officiers étaient chargés dans chaque village de recueillir ces taxes ou *parts de la couronne*, et ils devaient les percevoir tous les quatre mois, c'est-à-dire en trois paiemens égaux par chaque année. Le système d'impôts établi par Nousheerwan fut suivi par son successeur;

les hommes au-dessous de vingt ans et au-dessus de cinquante, étaient exempts du service. Les dispositions qui avaient pour but de conserver la discipline de ses armées, étaient encore plus strictes que celles de son gouvernement civil : en habile prince, il applaudit un jour au courage d'un de ses inspecteurs-généraux, qui, armé de grands pouvoirs, insista pour que son souverain parût à une revue, et refusa de l'enregistrer sous son nom, comme soldat persan (titre que Nousheerwan était fier de porter), parce qu'il manquait à son équipement une partie de ce qu'exigeaient les réglemens (1); il avait négligé d'apporter l'étui de son arc.

Quels que soient le caractère et les talens d'un prince, il est homme et son action est bornée. Son pouvoir a beau être absolu, on élude ses ordres, on abuse de sa confiance. La justice et la vigilance de Nousheerwan ne purent empêcher que parmi ses officiers quelques-uns

et suivant l'auteur du *Tuarikh-e-Tubree* il était encore en vigueur de son tems (année de l'hégire 302). Nous ne tirons pas de cet exposé général beaucoup d'instruction ; ce que nous y apprenons de plus positif, c'est que Nousheerwan fit quelques améliorations dans la perception des impôts.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

ne se rendissent coupables de corruption et d'abus d'autorité. On raconte (1) que vers les dernières années de son règne, un nombre infini de Jackalls vint des champs de la Tartarie inonder les provinces de Perse, dont les habitans furent grandement épouvantés par les cris et les hurlemens affreux de ces animaux (2). Il en fut donné avis à la cour. Le roi, partageant la superstition de son siècle, demanda au principal mobud, ou grand prêtre, ce que présageait cette singulière irruption. Celui-ci fit une réponse qui, tout en montrant combien il était un vertueux courtisan, nous prouve que Nousheerwan, malgré toutes ses bonnes qualités, n'était qu'un despote aux oreilles de qui la vérité ne pouvait parvenir que par des voies détournées. « Par ce que j'ai appris de l'histoire des pre-
» miers tems, dit le pontife, c'est lorsque l'in-
» justice prévaut, que les animaux de proie se
» répandent dans un royaume. » Nousheerwan comprit très-bien ce qu'on voulait lui dire; il nomma sur-le-champ une commission de treize personnes en qui il placa une entière confiance,

(1) *Rozut-ul-Suffa* et *Zeenut-ul-Tuarikh*.

(2) Les cris des *jackalls* (ou hyènes) ne se font entendre que la nuit, ce qui les rend plus effrayans pour les personnes qui n'y sont point habituées.

et la chargea de traverser toutes les provinces de l'empire afin de lui faire un fidèle rapport sur la conduite des officiers publics inférieurs. Le résultat des recherches de la commission fut la découverte de grands abus et l'exécution de vingt-quatre petits gouverneurs qui furent convaincus d'injustice et de tyrannie (1).

Quelques résultats qu'aient obtenus les efforts de Nousheerwan pour faire le bonheur général de ses sujets, par une bonne administration de la justice, on ne peut douter que personnellement il ne l'aimât beaucoup. Un ambassadeur romain avait été envoyé à Ctesiphon porter de riches présens : regardant un jour avec admiration, par une des fenêtres du palais, la belle vue qui se présentait à lui, il aperçut un terrain inégal qui semblait contraster avec la régularité du reste : il demanda pourquoi cette portion du sol n'avait pas été nive-

(1) Nous observons dans toutes les histoires orientales qu'on représente de bons et habiles ministres comme prenant avantage de quelque incident pour donner à leur maître leur avis d'une manière indirecte ; ils ne peuvent qu'insinuer qu'il y a des abus : ce sont là les effets de la position plutôt que ceux du caractère personnel des souverains. Un despote, pour avoir les moyens de gouverner, doit, à un certain degré, être regardé comme infaillible.

lée (1) : « C'est, lui dit un noble Persan, qu'elle » appartient à une vieille femme à qui il n'a » pas convenu de la vendre, quoique le roi la » lui ait demandée ; et il a mieux aimé refuser » quelque chose à la beauté de son point de vue » que de commettre un acte de violence. — Ce » petit coin de terre irrégulier, reprit le Ro- » main, consacré, comme je vois, par la jus- » tice, me paraît plus beau que toutes les mer- » veilles qui l'environnent. » Mais on ne finirait pas de répéter les anecdotes (2) que nous ont conservées les auteurs orientaux sur Nousheerwan, que l'on peut certainement regarder comme le plus grand prince qu'ait eu l'Asie. On ne peut guère qu'improprement donner les titres de *Bon* et de *Juste* (3) à un prince de ce

(1) *Rozut-ul-Suffa.*

(2) Nousheerwan aimait à raconter comment un sentiment de justice avait pour la première fois frappé son esprit. « Etant » jeune, disait-il, je vis un jour un homme à pied qui jeta » une pierre à un chien et lui cassa la jambe. Un moment » après un cheval passa, et d'un coup de pied cassa la jambe » de l'homme. L'animal s'en allant au galop avait à peine » parcouru quelque distance que son pied entra dans un trou, » et sa jambe fut cassée. Je regardai le tout avec surprise et » et respect, et depuis j'ai toujours craint de commettre une » injustice. » (*Manuscrits persans.*)

(3) Mahomet, qui était né à l'époque où Nousheerwan était sur le trône, se félicitait comme d'un bonheur d'être né pen-

tems, placé dans la situation où était celui-ci. Quel que soit son caractère, un roi dont la volonté tient lieu de loi, qui est forcé de réprimer des rebelles, de repousser des ennemis, et de chercher à obtenir des avantages sur des puissances étrangères, afin de tenir en paix ses propres Etats, doit commettre mille actions qui s'écartent des notions ordinaires de justice et d'humanité; mais si l'on peut contester à Nousheerwan le genre de mérite que lui accordent tous ses historiens, on doit reconnaître que son règne fut glorieux pour son pays; que, dans tout le cours d'une vie de plus de quatre-vingts ans, pendant quarante-huit desquels il fut sur le trône, il montra toutes les qualités auxquelles l'opinion universelle du genre humain attache la considération et la gloire. Nous devons remarquer surtout qu'il sut, jusqu'aux derniers momens de sa vie, se défendre des entraînemens de la prospérité. Son ame noble et forte résista aux voluptés dont il était environné. Sévère pour lui-même, il ne souffrait point de mollesse dans les autres; et l'on vit ce vieux conquérant, quelques jours avant sa mort, conduisant ses troupes à l'attaque de Dana, avec un esprit aussi actif,

dant le règne d'un prince si juste. C'est là un grand éloge, et il vient d'une source qu'on ne peut pas soupçonner de flatterie.

un courage aussi ferme, qu'il les avait montrés dans ses premières entreprises.

L'histoire du monde présente beaucoup d'exemples d'un règne brillant, qui précède immédiatement la décadence et la chute de puissantes dynasties. Trop souvent cet éclat de succès et de puissance, qu'une nation a regardé comme le faîte de son bonheur, s'est trouvé être le dernier rayon de sa gloire prête à s'éclipser. Il doit y avoir à cela quelque raison, et il n'est pas impossible de la trouver. Un prince habile, mais absolu, qui voit, dans l'Etat qu'il gouverne, des signes d'affaiblissement, craint d'adopter les remèdes qui seuls seraient propres à arrêter le mal; sa propre position est malheureusement liée avec les causes qui ont produit ces effets; toutefois voulant faire quelqu'effort, il espère trouver, dans des conquêtes sur l'étranger, un palliatif à la faiblesse intérieure: et le mal augmente précisément dans la proportion des succès qu'il obtient. En mourant, il laisse à son pays une grande renommée, mais avec des moyens épuisés: il avait à combattre une tendance générale vers la corruption; il n'a fait que lui ouvrir un champ d'action plus étendu. En subjuguant les nations voisines, il a multiplié les ennemis de la sienne; et ceux-ci, impatiens de l'humiliation, saisissent avec empressement,

dans les premières divisions qui s'élèvent parmi ses généraux, ou dans les fautes que commettent ses successeurs, l'occasion de satisfaire leur juste ressentiment. Telles furent les conséquences du règne de Nousheerwan, qui, ayant trouvé la Perse dans un état de dépérissement, chercha, par les moyens que nous avons vus, à rétablir ses forces. Son succès fut prodigieux; et ce grand homme, jusqu'à la fin de sa vie, préserva de tout danger le vaste Empire qu'il avait établi. Les limites qu'il lui avait données s'étendaient plus loin même que ne le réclame, pour leur pays, la vanité des géographes persans. Il y eut une époque où les ordres de ce monarque s'exécutaient depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à ceux de l'Indus, depuis la mer Rouge jusqu'à la mer Caspienne, et depuis le Pont-Euxin jusqu'aux rives lointaines du Jaxartes.

De J. C. 579. Hoormuz III (1) fut déclaré successeur de son père Nousheerwan. On regarda son titre comme supérieur à celui des autres princes, à cause de l'illustre origine de sa mère, qui était fille du khakan de Tartarie. Aux droits que semblait ainsi lui donner sa haute naissance se joignait la bonne opinion qu'on avait de son talent et de sa vertu. L'éducation de Hoormuz avait été l'objet particulier des soins de son

(1) Le Hormisdas III des écrivains grecs.

père : son gouverneur était Abouzurg-a-Mihir, le visir de Nousheerwan (1). Le jeune prince, nous assure-t-on, respectait le sage instituteur de la jeunesse ; et tant que celui-ci resta à la cour, le pays continua à prospérer ; mais, lorsque l'âge et les infirmités eurent porté le vertueux ministre à se retirer, son élève parut tout-à-coup changer de caractère. Délivré de cette contrainte, que l'exemple de son père et les leçons de son gouverneur lui avaient pendant quelque tems imposée, il se plongea dans tous les excès. Tous les hommes honorables, qui remplissaient des fonctions publiques, furent mis à mort ou congédiés, et l'administration remise à des hommes vils et méchans : ceux-ci surent promptement qu'en ayant soin de se ménager la faveur de leur faible et vicieux maître, ils pouvaient commettre impunément toutes sortes d'actes d'oppression. Les résultats de ce changement de conduite furent bientôt

(1) Ce ministre qui, comme on l'a vu, est quelquefois nommé Boozurg-Mihir, a été appelé le Sénèque de l'Orient (Gibbon). On dit que c'est lui qui a inventé le jeu des échecs. Sa réputation et ses qualités étaient si grandes que les chrétiens de l'époque dans laquelle il a vécu ont cherché à prouver qu'il était chrétien. Les mahométans, de leur côté, le réclament pour leur religion, quoique de son tems le Koran n'eût pas été publié.

des guerres étrangères et des soulèvemens dans l'intérieur. Les provinces de l'Inde et de l'Arabie, qui avaient reconnu l'autorité suzeraine de Nousheerwan, dédaignèrent de payer tribut, ou de promettre obéissance à son indigne successeur. L'armée de l'empereur des Romains s'avança dans la Mésopotamie, et les hordes du grand Khakan (1) de Tartarie passèrent l'Oxus, demandant qu'il leur fût permis de traverser librement la Perse, sous prétexte d'aller faire la guerre à l'empereur de Constantinople. Hoormuz, effrayé, avait d'abord consenti à cette demande ; mais la conduite que tinrent les Tartares, et le conseil du petit nombre d'hommes sensés qui restaient à sa cour, lui eurent bientôt fait reconnaître qu'il avait admis dans le sein de son royaume le plus dangereux de ses ennemis. Il se détermina donc à faire un effort pour les chasser, et il fut assez heureux dans le choix d'un général dont la personne était, disait-on, désignée par une prophétie (2). Un astrologue avait prédit que

(1) Le nom du Khakan de Tartarie, à cette époque, était Saye-Shah. Ce prince était oncle maternel de Hoormuz.

(2) Prophétie probablement faite afin de porter un prince faible et superstitieux à choisir, pour commander son armée, un brave et habile officier.

Khakan serait tué, et son armée dispersée par une petite troupe commandée par un général d'une taille élevée, d'une figure ouverte, ayant les cheveux bouclés, un teint brun, des sourcils épais et joints l'un à l'autre, un corps maigre et un maintien gauche. Ce signalement désignait si exactement Baharam (1) un des chefs de l'armée persane, que le roi ne put choisir que lui pour faire cette difficile entreprise. Baharam connaissait le pays où il devait agir, et cette circonstance, jointe à la confiance que lui donnait la prophétie, l'engagea à borner la force de sa troupe à douze mille hommes. Toutefois il prit soin que ce fussent les plus anciens et les meilleurs soldats qu'eût la Perse; aucun n'avait moins de quarante ans ni plus de cinquante. Hoormuz étonné pressa son général de prendre plus de monde (2); Baharam

(1) Il est généralement connu sous le nom de Baharam-Choubeen, ou Baharam qui ressemble à un bâton, surnom qui sans doute lui avait été donné à cause de sa tournure. Il était d'une grande famille; quelques auteurs disent du sang royal. Les écrivains grecs l'appellent Varanès, mais ils écrivent *Baharam Varanès*, *Varanus* et *Vararanès*. Ce dernier est celui qui approche le plus du nom pehlivi qui, comme je l'ai dit plus haut, est *Vararam*.

(2) Quelques auteurs disent qu'on ne put pas former une plus grande armée, et que la politique du général, qui ne

répondit qu'il savait par expérience que c'était la qualité des soldats, et non leur quantité qui déterminait les succès. Il ne fut point trompé dans cet espoir. Dans le pays montueux (1) et difficile où il attaqua les Tartares, ses vigoureux vétérans remportèrent une victoire complète sur leurs nombreux ennemis qui étaient fort encombrés. Le Khakan fut tué; et son fils, qui rallia son armée défaite, éprouva, dans une seconde affaire, le même sort que son père. Divers auteurs (2) prétendent que ce dernier ne fut pas tué, mais qu'il fut envoyé à Madain avec toutes les dépouilles et les trésors pris sur les Tartares. Quoique le butin fût immense, un insidieux courtisan fit entendre à Hoormuz que ce n'était-là qu'une petite portion de ce qui réellement avait été pris. (3). Le

voulait pas décourager ses troupes, fut de dire qu'il n'en prendrait pas plus parce que la prophétie précisait comme heureux le nombre de douze mille hommes. La première version est plus probable.

(1) Suivant quelques auteurs, Baharam combattit les Tartares dans le Mazenderan; d'autres disent dans le Khorassan. Ce fut vraisemblablement dans les montagnes où les deux provinces se touchent.

(2) Mirkhond.

(3) Cette perfide insinuation est attribuée à Yezdan-Buksh, favori d'Hoormuz. L'expression que l'auteur persan met dans

prince prêta l'oreille à ses insinuations. Effrayé non moins que jaloux des succès de Baharam, il apprit avec plaisir que ce général avait éprouvé un échec (1) dans une action postérieure contre l'armée romaine. Croyant trouver dans cette circonstance l'occasion qu'il cherchait pour disgracier et déshonorer un officier dont la réputation était le seul tort, il lui envoya un vêtement de femme, une quenouille et un fuseau (2). Le fier guerrier se vêtit sur-le-champ de l'habillement qu'il avait reçu; et se présentant dans ce costume à son armée : « Vous » voyez, dit-il à ses soldats, la récompense » dont le maître que je sers a daigné honorer » mes services. » Il s'éleva un cri général d'indignation. Les soldats saluèrent Baharam comme leur souverain, et l'allèrent prier de les conduire contre le misérable qui, du fond de son palais et du sein de la débauche, avait osé faire un si sanglant outrage au brave défenseur de son pays. Baharam était trop indigné contre la cour pour penser à réprimer la

la bouche du courtisan est curieuse. *Le butin qu'on vous a envoyé*, dit Yezdan-Buksh, *n'est que l'oreille de la vache.*

(1) Ce revers n'est pas indiqué par les historiens persans.

(2) Suivant quelques auteurs, des chaînes et une quenouille. (*Rozut-ul-Suffa.*)

violence de ses troupes ; mais, quels que pussent être ses espérances ou ses projets, sa prudence ne lui permit pas de manifester immédiatement l'intention de renverser la dynastie de la maison de Sassan. Il ordonna donc qu'on frappât de la monnaie au nom de Khoosroo-Purveez, fils d'Hoormuz. L'effet de cette mesure fut de voiler son ambition, et de mettre la dissension dans la famille royale. Khoosroo s'enfuit pour échapper au danger auquel il allait être exposé par les soupçons qu'avait jetés dans l'esprit de son père la conduite de Baharam. Le roi, après l'évasion de son fils, fit mettre en prison deux oncles maternels de ce prince (1) ; ce fut ce qui hâta sa ruine. Les amis de ces deux seigneurs, non-seulement les délivrèrent de prison, mais furent assez puissans pour s'emparer d'Hoormuz, à qui ils crevèrent les yeux afin de l'empêcher de jamais remonter sur le trône (2). Au moment où Khoosroo apprit le sort de son père, il se hâta de revenir dans la capitale : il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il sut que Baharam s'avançait vers Madain, avec l'inten-

De J. C. 590.

(1) Leurs noms étaient Bundawee et Bostam.

(2) C'est le motif qu'on donne dans l'Orient à cette horrible action. Cet usage, au reste, a, dès les tems les plus anciens, déshonoré presque toutes les contrées de l'Asie.

tion de mettre la couronne sur sa propre tête. Il rassembla des forces pour s'opposer à lui, et une affaire eut lieu sur les bords de la rivière de Nahrwan ; mais les troupes efféminées de la capitale, conduites par un prince sans expérience, étaient tout-à-fait hors d'état de se mesurer avec une armée de vétérans. Khoosroo fut défait ; ce fut avec peine qu'il parvint à passer sur le territoire des Romains. L'empereur Maurice lui fit une réception hospitalière et amicale. Au moment de sa fuite, un de ses oncles (1), ne voulant pas que les prétentions de son neveu rencontrassent aucun obstacle de la part d'Hoormuz, s'introduisit dans la prison de ce méprisable et malheureux roi, et avec la corde d'un arc mit fin à son existence.

Baharam-Choubeen prit possession du gouvernement vacant ; mais son autorité dura peu de tems, et peu d'historiens lui assignent une place parmi les rois de Perse. Khoosroo n'avait pas eu la permission d'aller à Constantinople (2) ; cependant il fut traité avec toute la dis- De J. C. 590.

(1) Bundawee.

(2) Les auteurs persans disent par erreur qu'il alla à Constantinople, et qu'il y épousa la fille de l'empereur Maurice. Suivant quelques-uns, il est vrai, cette princesse aurait été la célèbre Shereen. J'ai suivi sur ces points les auteurs occidentaux, qui doivent être plus exacts.

tinction due à son rang, et Maurice lui prêta le secours d'une armée chargée de lui faire rendre la couronne. Cette entreprise se trouva plus facile qu'on ne s'y était attendu. Les Persans, quoique portés à la rébellion par la honteuse tyrannie d'Hoormuz, étaient encore attachés à la maison de leurs rois, et la popularité de Khoosroo le leur rendait cher. Ni le courage ni l'habileté de Baraham ne purent soutenir celui-ci dans le pouvoir qu'il avait usurpé. Huit mois étaient à peine écoulés depuis qu'il avait pris possession de Madain, lorsqu'il fut défait par une armée de Romains et de Persans que commandait Khoosroo (1), et il s'enfuit en Tartarie. Le Khakan qui y régnait ne trouva pas que le souvenir des maux dont la valeur de Baharam avait accablé son prédécesseur, dût l'empêcher de le recevoir avec la considération due à son mérite, ni même de l'employer à son service. Baharam y atteignit bientôt toutes les distinctions dont pouvait disposer son nouveau souverain; mais ses jours furent abrégés par le poison (2).

(1) Les Romains n'étaient point conduits par un fils de Maurice, comme le disent les auteurs persans, mais par Narsès, général d'une grande réputation. Il était Persan de naissance et contemporain de l'eunuque Narsès, qui fut le successeur de Bélisaire.

(2) Il fut empoisonné, suivant les auteurs persans, par la

Ainsi finit l'un des plus célèbres guerriers de la Perse, honoré dans son exil chez un peuple dont il avait vaincu les armées, mais qui, dans sa haute estime pour le courage et le génie militaire, avait noblement accueilli son vainqueur, forcé par le malheur d'aller chercher une protection étrangère.

Khoosroo-Purveez, dès l'instant qu'il se vit solidement établi sur son trône, remplit, avec la plus grande fidélité, les engagemens qu'il avait pris avec ses alliés, et adopta publiquement l'empereur Maurice pour son père. Dara et quelques autres places importantes furent rendues à l'empereur romain, à qui on envoya, en outre, des présens du plus grand prix. Tous les Romains qui avaient aidé Khoosroo à remonter sur le trône, furent traités avec la faveur et les égards les plus signalés. Mais en même-tems qu'il cherchait à s'attacher par sa munificence ceux qui l'avaient servi, il parut disposé à frapper de terreur, par sa sévérité, ceux qui s'étaient opposés à son élévation; et il nous répugne d'apprendre que les deux oncles à qui il devait le trône et la vie, furent mis De J. C. 603.

reine, femme du Khakan, qui était parente de Khoosroo, et qui craignait les desseins que Baharam pourrait avoir pour l'avenir.

à mort (1), sous le prétexte spécieux, mais cruel, qu'ils avaient osé porter des mains criminelles sur la personne sacrée du roi son père.

Le monarque persan ne manqua jamais à l'amitié qu'il avait contractée avec Maurice. Lorsque cet empereur eut été tué, il déclara sur-le-champ la guerre aux Romains, pour venger celui qui avait été son père et son bienfaiteur. Ses généraux entrèrent dans le territoire de l'empire romain (2), et un fils de Maurice accompagnait un des siens (3). Dans le triste état de dégradation où l'empire était tombé sous le gouvernement du centurion Phocas, promu à la pourpre par une misérable faction, et dont l'autorité était à peine reconnue au-delà des murs de la capitale, il fut opposé peu d'obstacles à la soudaine et formidable invasion des Perses. Dara, Edissa et quelques autres places fortes de la frontière, furent bientôt soumises; la Syrie fut complètement pillée (4), la Palestine

De J. C. 603.

(1) Mirkhond.

(2) *Rozut-ul-Suffa.* Suivant cet ouvrage, son armée marchait en trois divisions pour attaquer l'empire romain.

(3) Ce fils, si nous consultons les auteurs occidentaux, était un imposteur.

(4) L'historien de l'empire romain nous apprend que la conquête de Jérusalem, qui avait été méditée par Nousheerwan, fut achevée par le zèle et l'avarice de son petit-fils. «La ruine

ravagée et Jérusalem prise. La vraie croix, qui avait été enfermée dans une caisse d'or et profondément enterrée (1), fut découverte et portée en triomphe en Perse; et les historiens de ce pays, qui nous donnent ces détails, ajoutent que cette sainte relique était accompagnée d'une foule d'évêques et de prêtres captifs.

Khoosroo, pendant que ses généraux conquéraient les provinces de l'empire romain, était absorbé dans les jouissances d'un luxe et d'une magnificence portés à un degré dont jamais on n'avait entendu parler. Ses superbes palais, dont il bâtissait un par chaque saison; ses trônes qui

du plus glorieux monument du christianisme, ajoute-t-il, était demandée avec violence par l'esprit intolérant des mages, et Khoosroo put enrôler pour cette guerre sainte une armée de vingt mille Juifs dont le fanatisme pouvait, en quelques degrés, compenser le défaut de valeur et de discipline. Après la réduction de la Galilée et du pays qui est au-delà du Jourdain, dont la résistance paraît avoir retardé le sort de la capitale, Jérusalem elle-même fut prise d'assaut. Le tombeau de Jésus-Christ et les magnifiques églises élevées par Hélène et Constantin furent consumés, ou du moins endommagés par les flammes; les pieuses offrandes de trois cents ans furent pillées dans ce jour sacrilége. Le patriarche Zacharie et la vraie croix furent transportés en Perse, et le massacre de quatre-vingt-dix mille chrétiens fut imputé aux Juifs et aux Arabes qui grossissaient le désordre de l'armée persane. » (Gibbon, vol. VIII, p. 221.)

(1) *Rozut-ul-Suffa.*

étaient inappréciables, particulièrement celui qu'on appelait *Takh-dis*, qui était fait pour représenter les douze signes du Zodiaque et les heures du jour; ses trésors (1), ses femmes (il en avait douze mille dont chacune, si nous en croyons les plus graves des écrivains persans, égalait la lune en éclat et en beauté); ses chevaux (il en avait dans les écuries royales cinquante mille; ses douze cents éléphans; son cheval de bataille arabe, Shub-Deez, plus vîte que le vent; son admirable musicien Barbud, et sur-tout l'incomparable beauté Shereen, qu'il aimait avec extravagance, ont fourni la matière de mille volumes écrits par les auteurs de son pays. Quoique la magnificence de ce prince aît été, sans doute, fort exagérée, on peut croire qu'aucun roi n'a porté aussi loin le luxe et la splendeur de sa cour. Son règne, pendant plus de trente ans, fut remarquable par des succès qui n'étaient pas inférieurs à ceux de ses plus célèbres prédécesseurs. Ce ne fut pourtant qu'à la faiblesse de l'empire romain et aux troubles qui le déchiraient, que ce prince, si rempli d'une vaine gloire, dut sa grande renommée. Pendant que

(1) Un de ces trésors était appelé *badawerd* ou *le don des vents*, parce qu'il avait été poussé sur son territoire pendant qu'on le conduisait par mer à l'empereur romain.

ses généraux conquéraient la Syrie, la Nubie, l'Egypte et la Colchide; pendant qu'une de ses armées victorieuses occupait en Calcédoine un camp qui, pendant douze ans, insulta à la grandeur déchue de Constantinople, il semblait n'estimer ses conquêtes qu'autant qu'elles ajoutaient quelque chose à ses plaisirs. On épuisait les vastes contrées que ses armes avaient soumises pour que ses palais et la pompe de sa représentation royale excédassent tout ce que l'histoire avait raconté des magnificences royales.

Cependant Khoosroo, au tems où il se plongeait à loisir dans toutes ces voluptés, était destiné à devenir un exemple mémorable de l'instabilité des fortunes humaines. Les auteurs mahométans, d'après lesquels j'écris, attribuent les revers qu'éprouva ce prince, dans les dernières années de son règne, à l'indignation d'un Dieu juste, qui voulut répandre tous les trésors de sa colère sur la tête d'un monarque impie qui avait osé, d'une main sacrilége, déchirer une lettre de son saint prophète Mahomet (1). Les auteurs

(1) Khoosroo Purveez était campé sur les bords de la rivière Karasoo, lorsqu'il reçut cette lettre de Mahomet. Offensé d'être invité par un Arabe (dont peut-être il n'avait jamais entendu prononcer le nom) à renoncer à la religion de ses pères, il déchira la lettre et la jeta dans le Karasoo. Pour cette

chrétiens, avec plus de raison, regardent sa fin comme une juste punition des crimes et des dévastations que ses armées avaient commis dans le territoire de l'Empire ; mais la cause prochaine de sa rapide décadence est évidente comme l'avait été celle de son élévation. L'empereur Héraclius, aussi remarquable pour l'indulgence et la faiblesse qu'il eut toujours dans le palais que pour la haute valeur et les grands talens militaires qu'il développait dans les camps, se trouva forcé ou de quitter la pourpre, ou de faire un grand effort pour détruire ses nombreux et puissans ennemis. Son premier mouvement, assure-t-on, fut d'éluder une lutte qu'il craignait ; mais le patriarche de sa capitale (1) arrêta sa fuite, et lui fit jurer, devant les saints autels, de vivre et de mourir pour la

action, l'auteur (d'ailleurs modéré) du *Zeenut-ul-Tuarikh* le traite de misérable, et se réjouit de tout le mal qui lui est ensuite arrivé. Ces idées mêmes existent encore. Etant campé près du Karasoo, en 1800, je faisais remarquer à un Persan que les bords de cette rivière étaient très-élevés, ce qui devait rendre très-difficile d'en employer les eaux à l'irrigation. Elle fertilisait autrefois tout le pays, dit le zélé mahométan ; mais son canal s'est enfoncé d'horreur au-dessous de ses bords lorsque cet extravagant Khoosroo jeta la lettre de notre saint prophète dans son cours, qui depuis a toujours été maudit et inutile.

(1) Les auteurs persans disent avec une superstition toute

défense de son pays (1). L'admirable succès qui fut la suite de cette résolution, est raconté en grand détail par les écrivains occidentaux, et n'est pas contredit par ceux de l'Orient.

L'invasion soudaine de la Perse, par une armée romaine, sous un empereur, habile guerrier (2), réveilla Khoosroo du sommeil des voluptés; et, dans l'espace de six années successives, il eut la douleur de perdre toutes ses conquêtes étrangères, de voir la Perse envahie par des ennemis victorieux, qui battirent ses troupes où ils les rencontrèrent, et s'avancèrent les uns jusqu'à la mer Caspienne, les autres jusqu'à Ispahan, détruisant dans leur marche tous ses somptueux palais, pillant ses trésors entassés, et dispersant dans toutes les directions les innombrables esclaves de ses plaisirs. Khosroo-Purveez vit tout cela sans faire un seul effort pour arrêter les terribles progrès de sa ruine.

De J. C. 622.

nationale qu'il fut encouragé par des songes à attaquer la Perse.

(1) Gibbon, vol. VIII, p. 228.

(2) Le roi de Perse dut une grande partie de ses succès au secours des Avars, tribu de Tartares qui, étant chassés de leur pays par des hordes turques, sollicitèrent et obtinrent de la faible politique de l'empereur Justinien la permission de nourrir leurs troupeaux au-dedans des limites de l'Empire. Pour s'opposer aux ravages de ces barbares, Héraclius fit une

De J. C. 628. Héraclius s'avançant il s'enfuit seul (1), et comme un déserteur de ses propres troupes qui gardaient Dustajird. Cependant, même dans ce misérable état auquel l'avaient réduit et l'inconstance de la fortune, et sur-tout son caractère, il rejeta une paix que lui offrait par humanité son généreux vainqueur; mais les sujets de Khoosroo avaient perdu toute considération pour un roi qu'ils regardaient comme la seule cause de la désolation de leur pays : il se forma contre lui une conjuration; pour que la coupe de son malheur fût entièrement remplie, Khoosroo fut arrêté par son propre fils Schiroueh (2), jeté dans une prison, et, bientôt

alliance avec leurs premiers vainqueurs : une tribu de Turcs nommés Khozars sortit, sous un chef nommé Zubil, des plaines du Volga et se réunit à l'empereur en Géorgie. Nous pouvons assurer que ce fut alors pour la première fois qu'il parut en Perse une tribu de Turcs.

(1) Quelques auteurs disent qu'il emmena avec lui la belle Shereen; il s'enfuit neuf jours avant qu'Héraclius arrivât.

(2) Nous voyons dans Gibbon, vol. VIII, p. 254, que Khoosroo avait eu l'intention de placer la tiare sur la tête de Merdaza, celui de ses fils qu'il aimait le mieux, et que Siroez (Sheiroueh), indigné de ce projet de mettre de côté son droit de primogéniture, conspira avec quelques mécontens pour enlever le trône à son père. Celui-ci fut arrêté et mourut le cinquième jour de sa détention. Les auteurs grecs et persans, ajoute Gibbon, disent qu'il fut insulté, affamé et tourmenté

après, mis à mort (1) par un prince dénaturé, qui prétendit avoir été forcé à ce parricide (2) par les clameurs et les instances du peuple, ainsi que des grands de l'empire.

Khoosroo avait régné trente-huit ans sur la Perse; et s'il n'eût pas vécu six ans de trop, il eût été regardé comme le plus heureux des princes orientaux. Il paraît, d'après son histoire, que, dans sa jeunesse, il avait montré un grand courage. Les écrivains persans parlent de plusieurs combats qu'il eut à soutenir contre les chefs rebelles qui s'opposaient à son

par son barbare fils, qui ne jouit que huit mois du fruit de ses crimes. Les principaux de ces faits sont établis sur l'autorité de la lettre de l'empereur Héraclius. (*Chron.*, Paschal, p. 398.)

(1) On fut long-tems à trouver quelqu'un qui voulût mettre à mort Khoosroo; enfin, Hoormuz, fils de Murdoushah, qui avait été tué par Khoosroo, offrit ses services. Lorsque Hoormuz parut, Khoosroo comprit quel était son message, et dit: « Cela est juste; il convient à un fils de tuer le meurtrier de son père. » Après avoir tué le roi, Hoormuz alla trouver Schiroueh et lui raconta ce qui s'était passé. « Cela est juste, il convient à un fils de tuer le meurtrier de son père », répéta le cruel prince qui l'avait employé à ce barbare office et qui le tua sur la place, (*Zeenut-ul-Tuarikh.*)

(2) Le destin de Khoosroo a été comparé à celui de Sennacherib, qui, treize siècles auparavant, avait ravagé le pays de Juda, et, comme ce prince, avait péri par la main de son fils.

élévation au trône (1); mais, énervé par une vie molle et voluptueuse, il recula devant les maux dont il était assailli; et par la conduite qu'il tint dans ses dernières années, il perdit tous ses titres à la gloire, à moins qu'on ne regarde comme tels le souvenir de ses profusions et le tableau de son extravagante passion pour la belle Shereen. On accuse cette beauté célèbre d'avoir prodigué cette tendresse, si prisée d'un grand monarque, à l'obscur Ferhad (2), dans le sein de qui ses charmes avaient allumé une passion qui le priva de sa raison et lui coûta la vie. Le fils de Khoosroo-Purveez désira (3) se concilier les bonnes grâces de cette enchanteresse : elle parut d'abord disposée à y consen-

(1) Mirkhond.

(2) La totalité du bas-relief qui se trouve à Beysittoon est attribuée au ciseau de Ferhad. On lui avait promis, nous dit un roman persan, que s'il faisait une ouverture au travers d'un rocher et amenait par là dans la vallée un cours d'eau qui coulait de l'autre côté de la montagne, l'aimable Shereen serait sa récompense. La même histoire ajoute qu'il était sur le point de terminer son travail lorsque Khoosroo, craignant de perdre sa maîtresse, envoya une vieille femme dire à Ferhad que le bel objet de ses vœux était mort. Dans le moment où lui fut donné ce funeste avis, il travaillait sur une des parties les plus élevées du rocher; il s'élança aussitôt dans le précipice et fut brisé en mille pièces.

(3) *Rozut-ul-Suffa.*

tir, mais elle demanda à voir encore une fois les restes de Khoosroo. On lui montra le corps mutilé de son ancien amant, et sur-le-champ elle avala un poison (1) qui, dans l'instant même, termina sa vie. Quel que pût être son motif, et soit que l'horreur que lui inspirait la passion incestueuse de Schiroueh, ou l'amour qu'elle portait pour ce prince décédé, ou un vain désir de célébrité, l'aient engagée à s'immoler au tombeau de Khoosroo, il est certain que cette action a immortalisé son nom; il vit encore aujourd'hui dans les souvenirs de toute la Perse, et une sorte de vénération l'associe toujours à tout ce qu'il y a de plus beau et de plus aimable dans son sexe.

Tandis qu'Héraclius, après six glorieuses campagnes, se retirait à Constantinople, pour y jouir du *sabbat* de ses travaux (2), le royaume de Perse restait en proie aux maux accumulés d'une cruelle famine, aux disputes de grands avilis par la mollesse, à tous les troubles qu'amène une rapide succession de souverains, ou plutôt de fantômes de pouvoir, et sur-tout aux attaques

(1) Quelques auteurs disent qu'elle se poignarda; mais tous conviennent qu'elle mit fin à ses jours pour échapper au coupable amour de Schiroueh.

(2) Gibbon, vol. VIII, p. 256.

d'un terrible ennemi; car la flamme que Mahomet avait allumée en Arabie, commençait déjà à se répandre, et à menacer d'une égale ruine les vieux et faibles empires de la Perse et de Rome.

De J. C. 628. De l'H. 7. Schiroueh, fils de Khoosroo-Purveez, ne régna que huit mois. On le présente comme un prince qui donnait de l'attention à la justice et aux lois; et l'auteur (1), qui nous en fait ce portrait, est celui qui nous apprend qu'il avait tué son père et treize de ses frères. Il ajoute même que ce furent les reproches que lui faisaient ses sœurs à cause de ces crimes, qui le jetèrent dans cette profonde mélancolie, qui termina de si bonne heure son règne et sa vie.

A la mort de Schiroueh (2), un noble ambitieux éleva au trône Ardisheer, jeune enfant de ce prince; mais un autre noble, nommé *Shahryar*, désapprouvant cette mesure, se mit en marche de la province dont il était gouverneur, s'empara de Madain, fit mourir Ardisheer (3), et usurpa la couronne; mais il ne la garda que

(1) *Rozut-ul-Suffa.* Cet auteur semble néanmoins élever quelques doutes sur le meurtre de ses frères.

(2) Le Siroes des écrivains grecs.

(3) Ce prince était un enfant de sept ans; il régna de nom pendant cinq mois.

peu de jours (1), ayant été tué par les partisans de la famille royale (2). Ceux-ci, ne pouvant découvrir aucun héritier mâle de la maison de Sassan, élevèrent au trône Pooran-Dokht, fille de Khoosroo-Purveez. Les historiens persans nous disent que cette reine rendit la vraie croix qui avait été apportée de Jérusalem; et que par cet acte, elle acquit une grande faveur auprès de l'empereur romain. Mais il y a là une erreur évidente; car il est certain que l'empereur Héraclius, lorsqu'il revint de Perse, apporta à Constantinople cette précieuse relique qui fut regardée comme un trophée plus éclatant de ses victoires que tout le butin qu'il avait fait, et tous les pays qu'il avait conquis. Pooran-Dokht (3) ne gouverna la Perse que pendant un an et quatre mois : elle eut pour successeur son cousin qui était aussi son amant, et dont le nom était Sha-Shenendeh. Il ne régna qu'un mois; le seul souvenir qu'on ait conservé de lui, c'est qu'il

(1) L'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh* n'admet pas Shahryar dans sa liste des rois. Un auteur lui assigne un an de règne; d'autres disent seulement quarante jours. Il y en a un, à la vérité, qui ne lui en donne que la moitié.

(2) Mirkhond.

(3) Les écrivains grecs l'appellent Tooran-Docht, et c'était probablement là son nom.

avait une très-grosse tête ; et lorsqu'on y plaça la couronne, il se plaignit de ce qu'elle était trop petite, expression, ajoute notre historien (1), qui indiquait qu'il ne la conserverait pas long-tems ; car il était clair que la tiare royale ne pouvait manquer d'être bientôt retirée d'une tête à qui elle faisait du mal. Lorsque Shenendeh fut déposé (il paraît avoir été trop insignifiant pour qu'on prît la peine de le tuer), Arzem-Dokht (2), autre fille de Khoosroo-Purveez, fut placée sur le trône. Cette princesse, aussi distinguée par son esprit que par sa beauté, résolut de prendre elle-même la conduite de toutes les affaires : elle ne nomma même pas de visir ; mais la passion fatale d'un noble persan renversa tous ses projets. Ferakh-Hoormuz, gouverneur du Khorassan, conçut pour elle (ou pour sa puissance) un sentiment très-violent. Ayant laissé à son fils Roostum le soin de sa province, il se rendit à la cour, où bientôt il vint à bout de faire connaître son attachement à celle qui en était l'objet. La princesse, quoiqu'indignée, prétendit, en refusant

(1) Mirkhond.

(2) Cette princesse est aussi appelée Azerm-dokht, Azadmi-dokht, Arzeman-dokht, et Zademi-dokht.

sa main, partager ses sentimens; et par ce moyen, l'ayant attiré à un rendez-vous, elle l'y fit tuer par des gardes apostés à cet effet. Aussitôt que le triste sort de Ferakh eut été connu de son fils Roostum, celui-ci rassembla une armée, avec laquelle il partit du Khorassan pour Madain (1). La reine n'était point en état de lui résister; et le jeune homme vengea son père, en la faisant périr d'une mort cruelle.

Il paraît qu'après la mort d'Arzem-Dokht, on fit les recherches les plus exactes pour trouver un héritier de la maison de Sassan; et les écrivains persans nous assurent qu'on prenait un si vif intérêt à la famille royale, que sur un bruit répandu que Kesra, habitant d'Ahwaz descendait d'Ardisheer-Babec, il fut placé sur le trône. Cependant, ce Kesra parut si incapable de gouverner, qu'aussitôt il fut tué (2). Ferokhzad, fils de Khoosroo-Purveez et d'une chanteuse d'Ispahan (3), pour éviter la cruauté de Schiroueh, s'était enfui à Nisibis et

(1) Le nom de Khorassan veut dire la province de l'Est. Khour en pehlivi signifie l'Est. Cette province est à l'est d'Istakhr, l'ancienne capitale de Perse.

(2) Il n'est pas admis par l'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh* dans la liste des rois de Perse.

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

y résidait : on l'envoya chercher, et l'on conçut de son élévation les plus heureux présages ; mais, avant d'avoir régné un mois, il mourut empoisonné.

Tels furent les événemens qui précédèrent immédiatement le règne de Yezdijird, et la chute de la monarchie persane : ils font voir que le pays était dans une grande anarchie. L'élévation successive de tant de fantômes de rois sur le trône montre que la conduite des affaires, à cette époque, était l'objet de continuelles disputes entre les grands du pays, qui cherchaient à couvrir leur ambition personnelle sous des apparences de loyauté et d'attachement pour la maison de Sassan, tandis qu'ils n'appelaient au pouvoir que des créatures dont ils espéraient faire les instrumens de leur propre fortune.

De J. C. 632. De l'H. 11.

Plusieurs historiens persans (1) ne comptent pas au nombre des souverains quelques-uns de ces rois qui régnèrent si peu de jours. Ils passent de Pooran-Dokht la fille de Khoosroo-Purveez à Yezdijird, fils de Shahryar, qu'ils regardent comme un descendant direct de cet empereur. Quelques-uns établissent qu'étant fils de Shahryar, il était petit-fils de Khoosroo (2) ;

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) *Rozut-ul-Suffa.*

mais qu'ayant, dans son enfance, été banni de la cour (1), il avait long-tems demeuré à Istakhr comme simple particulier. Ce prince était probablement du même genre que ceux dont nous venons de parler. Il paraît n'avoir eu aucun talent pour gouverner; il ne fut, depuis le moment de son installation jusqu'à celui de sa mort, qu'un instrument dans la main de personnages ambitieux.

Le règne de Yezdijird (2) a dans l'histoire un genre de célébrité parce que c'est celui sous lequel l'empire de Perse fut renversé par une bande de misérables *mangeurs de lézards;* car tel était le terme de mépris qu'employaient de tout tems les orgueilleux Persans, quand ils parlaient des tribus arabes de leur voisinage. Aucune cause ordinaire n'aurait pu produire une telle révolution; et les historiens persans, soit par superstition, soit par amour-propre national, sont également disposés à la regarder comme un des plus grands miracles par lesquels Dieu avait manifesté la vérité de la religion de Mahomet. En ne considérant cet événement que

(1) Il avait été banni, disent les auteurs, à cause d'une prophétie qui avait prédit que l'empire périrait sous un des descendans de Shahryar.

(2) Isdegertès III des Grecs.

sous des rapports humains, on reconnaît qu'une monarchie, dans l'état où était celle de Perse, dégradée par la corruption des mœurs, déchirée par des divisions intestines, épuisée par des guerres étrangères, et disposée ainsi à sa ruine par tous les inconvéniens de l'âge et de la faiblesse, n'était pas en état de résister aux brigands fanatiques de l'Arabie. Ceux-ci, enflammés à-la-fois par l'aspect des jouissances prochaines et par l'espoir du bonheur à venir, s'élançaient comme un torrent sur les nations dont ils étaient environnés; mais avant d'entrer dans le récit de ce grand œuvre de destruction, il est nécessaire de dire quelques mots sur le pays, le caractère, et la religion de cette race d'hommes toute particulière à qui il fut donné de l'accomplir.

Quoiqu'il y ait dans la péninsule d'Arabie plusieurs chaînes de hautes montagnes, la plus grande partie de cette célèbre contrée consiste en plaines unies, arides et sablonneuses, qui ne peuvent nourrir qu'un petit nombre d'habitans. On peut, au reste, juger de la totalité de ce vaste pays par la connaissance que nous avons de l'Yemen ou Arabie heureuse. Le peu de points cultivés que présente cette province, ses groupes épars d'arbres dénués de verdure, et ses eaux si pures, mais si rares, ne peuvent

sembler délicieux qu'à des hommes dont les yeux n'ont jamais été réjouis par le spectacle d'une riche végétation, qui, rarement à l'heure du midi, ont trouvé un ombrage capable de les défendre des ardeurs du soleil, et qui, pour apaiser leur soif, n'ont eu le plus souvent que les eaux saumâtres du désert. Les habitans de la péninsule sont une race originale exempte de tout mélange : ils tirent gloire de ce que jamais leur pays n'a été conquis ; et, en effet, il n'y a point de document qui établisse qu'en aucun tems l'Arabie entière ait été soumise à un joug étranger. Mais il y a eu une époque à laquelle les Romains possédaient une partie de l'Arabie (1) : la province d'Yemen et quelques autres qui la joignent ont souvent été parcourues par les armées de la Perse ; quelquefois elles ont été ses tributaires. Si les princes de ce dernier pays, non plus que les empereurs romains, n'ont pas poursuivi leurs conquêtes jusqu'à occuper les parties désertes de l'Arabie, cela peut venir de causes étrangères à la crainte qu'ait inspirée le

(1) La province romaine de l'Arabie avait été conquise par Palma, un des lieutenans de Trajan. Sa capitale était Petra ; mais ni Trajan ni aucun de ses successeurs n'ont eu de succès de quelque importance dans leurs tentatives ultérieures sur cette contrée.

courage des habitans dispersés dans ces contrées. L'indépendance est la juste et infaillible récompense de tout homme qui consent à mener une vie de fatigues et de privations. Les déserts, les montagnes, ont été souvent l'asile sacré des hommes libres et braves; ceux qui se déterminent à les habiter y sont rarement attaqués; car l'ambition, qui ne cherche que la grandeur et la richesse, n'aurait rien à gagner à la conquête d'un pays dont nul travail ne peut rendre les terres fertiles, et dont nulle époque n'a vu les habitans esclaves (1).

L'Arabe n'est pas un homme très-robuste; mais il est bien fait, actif; et, grâce à l'habitude, ainsi qu'à l'éducation, il ne craint ni fatigue ni danger; son esprit est vif plutôt que réfléchi, et son caractère comporte toutes les extrémités de la crédulité et de l'enthousiasme. Dans ses plaisirs ainsi que dans ses travaux, il a pour associés le cheval et le chameau du désert (2). Ces animaux

(1) L'histoire de l'Arabie se trouve comme anticipée, et les habitudes ainsi que l'indépendance de ses braves et sauvages habitans parfaitement décrites dans le passage de la Bible qui concerne leur patriarche Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar:

Hic erit ferus homo. Manus ejus contrà omnes, et manus omnium contrà eum; et è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula. (*Gen.*, cap. XVI, v. 12.)

(2) Le cheval arabe est supérieur à tous pour la vîtesse, la

semblent avoir tiré de la société habituelle, dans laquelle ils vivent avec leur maître, une partie de cette supériorité qu'ils ont sur tous ceux de leur espèce.

Les Arabes dans les premiers siècles adoraient le soleil et les planètes; mais, depuis quelque tems, ils s'étaient partagés entre plusieurs religions. Quelques-uns avaient conservé les opinions de leurs pères, tandis que les autres avaient embrassé les dogmes juifs ou chrétiens. Ces différences de cultes avaient concouru, avec d'autres causes, à remplir leur pays de discordes très-propres à l'affaiblir; mais la doctrine de Mahomet, aussitôt qu'elle fut publiée, prévalut dans tous les esprits; et cet homme extraordinaire vécut assez pour voir sa religion reconnue dans toute l'Arabie. Qu'elle contienne quelques dogmes nobles et sublimes, cela est certain,

douceur et la résistance à la fatigue; et c'est un des faits les plus remarquables de l'histoire naturelle que dans toute l'Asie, comme en Afrique et en Europe, les races les plus estimées de ce noble animal sont venues de la souche arabe.

Le chameau et le dromadaire du désert ne sont guère moins considérés de l'Arabe que son cheval. Ce patient et robuste compagnon de sa vie lui fournit du lait pour sa nourriture, transporte d'une extrémité du désert à l'autre ses biens et sa famille, et, quand l'occasion l'exige, le met en état de fuir ou de poursuivre son ennemi à des distances et avec une vîtesse presque incroyables.

comme il est sûr qu'il les avait pris dans la plus pure de toutes les sources ; mais elle eut dès son origine le caractère de la violence. D'autre part, tout en proclamant un seul Dieu tout-puissant, créateur et miséricordieux, en appelant l'Arabe à renoncer à la pluralité des Dieux, pour un culte plus parfait, le prophète lui présentait, pour prix de sa conversion et de son obéissance, la satisfaction la plus complète de tous les désirs de son cœur. Les biens de ce monde, et toutes les jouissances terrestres, étaient le juste prix du pieux soldat qui avait tiré l'épée contre les indèles ; et s'il succombait, un paradis était tout prêt où l'attendaient une jeunesse perpétuelle et des palais ornés d'or et de rubis. Là des Vierges, d'une beauté toujours neuve, de frais ruisseaux et des bosquets parfumés, devaient lui procurer des plaisirs éternels.

Cette religion, qui annonçait la guerre à tous ceux qui ne s'y soumettaient pas, était très-bien adaptée aux principes et aux habitudes de ceux à qui elle fut d'abord présentée. Ce qu'elle avait de plus particulier était l'indulgence sans bornes qu'elle accordait aux plus puissans de tous les appétits sensuels de l'homme. Par cette facilité, elle fournissait un grand moyen d'action au pouvoir, quel qu'en fût le dépositaire, au des-

pote d'un royaume comme au tyran d'un village ; disposition funeste dont les terribles effets doivent se faire sentir partout où cette croyance aura été admise. En réduisant une moitié de l'espèce humaine à la condition d'esclaves, elle a fait de l'autre moitié des tyrans, et par-là mis un obstacle insurmontable aux progrès de l'esprit humain et de la civilisation. Tel paraît être le caractère général de la religion de Mahomet qui enflamma l'enthousiasme des Arabes. Leur esprit ardent recevait avec charme des doctrines qui tout à-la-fois élevaient l'ame, exaltaient l'imagination, et flattaient les passions. Les convertis, dans l'ardeur de leur zèle, ne devaient probablement pas attribuer le succès de leurs armes à d'autres causes que la source divine de cette foi qu'ils avaient embrassée ; et les dogmes de Mahomet étaient fort bien calculés pour donner la victoire à ses sectateurs. Le don d'une piété supérieure était la récompense qu'obtenait du ciel un courage distingué ; dans les premiers tems de cette religion, il fallait être un héros pour mériter le paradis.

La première agression que firent les Arabes contre l'Empire persan, eut lieu sous le calife Omar, qui donna ordre à un de ses généraux, Abou-Obeyd, de passer l'Euphrate. La force em-

ployée à cette expédition dut être f ortmodique; car nous voyons qu'on ne lui opposa que deux détachemens de deux mille hommes chacun, dont un était commandé par Jyan et l'autre par Roostum-Ferokhzad. Les Persans furent ensuite renforcés par un autre corps que conduisait un général appelé *Jalenous*, et prirent poste sur la rive orientale de l'Euphrate, où ils furent attaqués par Abou-Obeyd. L'action fut terrible; mais le chef arabe eut le dessous par une imprudence de son courage. Il observa, raconte-t-on, au centre de l'armée persane, un éléphant blanc, animal qu'il croyait être pour les Persans l'objet d'une superstition particulière (1). Il s'ouvrit le chemin jusqu'à lui avec une valeur irrésistible; et, d'un coup de cimeterre, lui coupa la trompe (2). L'animal, rendu furieux par la douleur, se précipita sur l'asaillant et l'écrasa sous le poids de ses pieds. Les Arabes, découragés par la mort de leur commandant, s'enfuirent en désordre : il en fut tué dans l'action un grand nombre; plusieurs furent noyés,

(1) Ici j'ai suivi l'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh*. Les Persans n'ont aucune vénération religieuse pour les éléphans, mais des soldats ignorans pourraient avoir porté un intérêt superstitieux à l'animal qui portait leur commandant.

(2) Mirkhond.

parce que le pont sur lequel ils avaient passé l'Euphrate avait été rompu. Ceux qui purent s'échapper se retirèrent à Salabeh, place située sur la rive occidendale du fleuve, et informèrent Omar de ce qui était arrivé. Le calife les renforça, et ils s'avancèrent dans l'Irak, sous Jereer-ben-Abdullah; mais ils furent encore attaqués et défaits par Mehran, le général de Pooran-Docht. Le célèbre durufsh-kawanee, ou tablier du forgeron Kâwâh, qui était depuis tant de siècles l'étendard royal de la Perse, fut déployé dans ces deux batailles; et là son influence fut, pour la dernière fois, favorable à la Perse. Mehran, encouragé par le succès, hasarda une autre action; mais il fut battu et tué, et ses troupes découragées s'enfuirent épouvantées jusqu'à Madain. Les Persans attribuèrent leur défaite à l'incapacité de leurs princes sans autorité. Plusieurs souverains furent élevés, et ensuite massacrés l'un après l'autre, jusqu'au tems où la couronne fut placée sur la tête de Yezdijird, qui semble avoir donné à la nation alarmée un moment d'espoir. La première mesure que prit ce prince fut d'envoyer un agent à Saad-ben-Wakass, général que le calife Omar avait chargé du commandement de toutes ses troupes employées contre la Perse. Saad, conformément

à l'invitation qui était l'objet de ce message, envoya à Madain une députation composée de trois chefs arabes. Lorsqu'ils furent assis en présence de Yezdijird, celui-ci s'adressa, dit-on, en ces termes, au personnage le plus distingué d'entre eux, dont le nom était Shaikh-Maghurah (1) :

« Nous vous avons toujours regardés avec » très-peu de considération : les Arabes, jusqu'à ce jour, n'ont été connus en Perse que » sous les deux titres *de Marchands* ou *de Mendians*. Vos alimens sont des lézards verts, votre breuvage de l'eau salée, et votre vêtement » quelque étoffe faite de poil grossier ; mais, » depuis peu de tems, vous êtes venus en plus » grand nombre en Perse ; vous avez mangé de » bons vivres, vous avez bu de l'eau douce, et » vous avez goûté la commodité de bons habits ; vous avez entretenu vos frères de toutes » ces jouissances, et ils sont arrivés en foule pour » les partager ; mais, non contens de tous les

(1) Les auteurs persans, dans le récit qu'ils font de cette entrevue, donnent le détail d'une sorte d'entretien préliminaire dans lequel chaque réponse, faite en arabe et présentant dans cette langue un sens autre que celui qu'elle aurait eu en pehlivi, offrait au superstitieux et faible Yezdijird des présages effrayans.

» avantages que vous avez obtenus, vous voulez aujourd'hui nous imposer une religion nouvelle qu'il ne nous convient pas d'accepter. Vous me paraissez, continuait le monarque, comme le renard de notre fable qui entra dans un jardin où il vit abondance de raisins. L'honnête jardinier ne voulut pas le troubler. Le produit de sa vigne, pensait-il, ne serait pas fort diminué par le peu qu'en prendrait pour lui le pauvre renard affamé. Mais l'animal rassasié, non content de sa bonne fortune, alla publier dans sa tribu l'excellence des raisins et la bonhomie du jardinier. Le jardin fut bientôt rempli de renards, et le maître indulgent fut obligé de fermer les portes, et de tuer tous ces intrus pour se sauver de sa ruine. Néanmoins, ajouta Yezdijird, persuadé que vous aurez été portés à cette conduite par des besoins pressans, non-seulement je veux bien vous pardonner, mais je chargerai vos chameaux de froment et de dattes, pour que, de retour dans votre pays, vous puissiez régaler vos compatriotes. Mais si, méconnaissant ma générosité, vous restez en Perse, vous n'échapperez pas à ma juste vengeance (1). »

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

Le ferme et pieux envoyé entendit sans s'émouvoir un discours qui montrait à-la-fois et l'extrême vanité, et toute la faiblesse du monarque qui le tenait : « Tout ce que tu as dit, répliqua Shaikh-Maghurah, sur l'ancienne condition des Arabes, est vrai. Leur nourriture était des lézards verts ; ils enterraient vivantes leurs filles nouvellement nées (1). Quelques-uns d'eux se repaissaient même de cadavres humains et buvaient le sang de leurs semblables, tandis que d'autres tuaient leurs propres parens, et se regardaient comme grands et vaillans, lorsque par-là ils avaient fait quelque profit. Ils étaient vêtus de tissus de poil ; ils ne connaissaient ni le bien ni le mal, et ne savaient pas distinguer ce qui est permis de ce qui est défendu. Tel était notre état ; mais Dieu, dans sa pitié, nous a envoyé un saint livre qui nous enseigne la vraie foi : par ce livre, il nous est ordonné de faire la guerre aux infidèles, et d'échanger notre triste et misérable condition contre la richesse et le pouvoir. Nous vous invitons aujourd'hui solennellement de

(1) L'abominable usage de l'infanticide des filles a été pratiqué par plusieurs nations. Parmi les anciens Arabes, il provenait, comme aujourd'hui chez les Rajepoutes, autant d'un sentiment jaloux de l'honneur que de celui du besoin.

» recevoir notre religion. Si vous y consen-
» tez, il n'entrera pas en Perse un seul Arabe
» sans votre permission ; et nos chefs vous de-
» manderont seulement les taxes établies, que
» tous les croyans (1) sont obligés de payer. Si
» vous n'acceptez pas notre religion, vous êtes
» requis de payer le tribut qui est imposé aux
» infidèles (2) ; et si vous rejetez également
» ces deux propositions, préparez-vous à la
» guerre (3). »

Yezdijird était encore trop fier pour accéder à des propositions de paix si humiliantes. L'ambassade fut congédiée, et la guerre recommença avec toute la vigueur dont était capable un Empire sur son déclin. L'armée persane était commandée par Roostum-Ferokhzad, qui tâcha d'éviter une action générale (4) ; et lorsqu'enfin il fut forcé de combattre, il fut défait avec une perte immense. La presque totalité de

(1) Le *zukat*, ou la charité religieuse pour les pauvres, était d'un dixième de la propriété. Le *khums*, ou cinquième, était une taxe destinée à soutenir les *syuds* ou la famille du prophète.

(2) Trente-cinq pour cent étaient pris sur la propriété des infidèles.

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(4) Il se conduisait ainsi, disent les auteurs persans, par des motifs superstitieux.

l'armée persane, qui, dit-on, était de cent mille hommes, périt dans la célèbre bataille de Kudseah, où les auteurs mahométans assurent que les Arabes ne perdirent que trois mille hommes (1). Le butin fut grand; mais les habitans du désert en ignoraient encore la valeur. « Je donnerai tout ce qu'on voudra de ce métal jaune pour un peu de blanc, » s'écriait après la bataille un Arabe qui, n'ayant précédemment jamais vu d'or, voulait échanger le sien contre de l'argent dont il connaissait le prix (2); mais ce qui donna à cette affaire son plus grand éclat, ce fut la capture du fameux durufsh-e-kawanee ou étendard royal de Perse (3); événement qui fut

(1) C'est le compte qu'en donnent les écrivains mahométans, qui ont un grand penchant pour le merveilleux quand ils racontent les premières actions des fidèles.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Nous savons par d'Herbelot que ce fameux étendard était si richement orné que l'on jugea convenable de le partager entre plusieurs, et qu'il enrichit tous ceux qui y prirent part. Le major Price, dans son estimable histoire des Mahométans, donne à ce sujet plus de détails, qu'il emprunte au *Hubeeb-ul-Syur* et au *Rozut-ul-Suffa*, deux ouvrages très-précieux. Il établit qu'à la tribu de Bene Temiem était échu le bonheur particulier de prendre le célèbre étendard de l'empire persan, lequel, des dimensions et de la forme ordinaire d'un tablier de forgeron qu'il avait dans l'origine, avait été, avec le tems, agrandi jusqu'à la longueur de vingt-deux pieds sur envi-

regardé par les Arabes, aussi bien que par les Persans, comme un présage certain du résultat de la guerre. Yezdijird, aussitôt qu'il entendit parler de cette grande défaite, s'enfuit à Hulwan avec tout ce qu'il put emporter. Saad-ben-Wakass, après avoir pris possession de Madain, poursuivit le monarque fugitif, et envoya son neveu Hashem pour attaquer un corps de troupes (1) qui était arrivé des provinces de Shirwan et d'Aderbijan. Cette troupe chercha un asile dans le fort de Jelwallah, où elle fut attaquée et faite prisonnière. Yezdijird, instruit de ce nouvel événement, quitta son armée et s'enfuit à Rhé. Hashem s'avança vers Hulwan qu'il réduisit promptement. La ville d'Ahwas, qui paraît avoir été à cette époque une place de grande importance, fut prise aussi par les Arabes; et de ce point Saad marcha, par ordre du calife, à Amber; mais trouvant cette position mal saine, il fit rester son armée à Koofa, lieu qui, bientôt après, acquit de la célébrité. Les fondemens de la ville de Bassorah furent jetés cette même année par le chef arabe Alabah-Ghuzwan.

De J. C. 658. De l'H. 17.

ron quinze pieds de largeur, le tout enrichi de pierres d'un très-grand prix. (*Price's History*, vol. Ier, p. 116.)

(1) Sous les ordres de Mehran, fils de Baharam.

De J. C. 640. De l'H. 20.

Saad-ben-Wakass, qui continuait à gouverner toute la partie de la Perse qu'il avait conquise, fut rappelé par Omar de son camp permanent, ou plutôt de sa nouvelle ville de Koofa, sur une plainte portée contre lui par les hommes qui étaient sous son commandement : un chef, nommé *Omar Yuseer*, fut désigné pour le remplacer. Yezdijird, encouragé par l'éloignement d'un général qu'il avait si fort redouté, assembla une armée de cent cinquante mille hommes des provinces du Khorassan, de Rhé et de Hamadan ; et, la mettant sous le commandement de Firouzan, le plus habile des généraux persans, il résolut d'abandonner le destin de l'Empire au hasard d'une grande bataille.

Le calife ayant été instruit de ces préparatifs, ordonna que de tous les points de sa domination on envoyât des renforts à son armée de Perse ; il confia le tout au commandement supérieur de Noman (1), et prescrivit à ce chef d'employer tous ses efforts pour détruire à jamais le culte impie des adorateurs du feu.

De J. C. 641. De l'H. 21.

Les forces arabes se réunirent à Koofa : de là elles marchèrent vers les plaines de Naha-

(1) Il se nommait Noman-ben-Mukran Muzunnee : ce dernier nom était celui de sa tribu.

vund (1), sur lesquelles l'armée persane avait établi un camp environné d'un profond retranchement. Ces grandes armées restèrent pendant deux mois à la vue l'une de l'autre, et il y eut pendant ce tems plusieurs escarmouches. Le général persan se montrant décidé à ne point abandonner sa position, la valeur du zélé commandant des fidèles commença à s'impatienter de ces délais : il rangea ses troupes en ordre de bataille et leur parla ainsi : « Amis, » préparez-vous à vaincre ou à boire le doux » sorbet du martyre (2). Je vais faire crier » trois fois Tukbeer : à la premiere vous cein- » drez vos reins ; à la seconde vous monterez » sur vos chevaux ; à la troisième, lance en ar- » rêt, courez à la victoire ou au paradis. » Quant à moi, ajouta Noman d'une voix » haute et passionnée, je veux être martyr ; » quand j'aurai été tué, obéissez aux ordres de » Huzeefah-ebn-Aly-Oman (3). » A peine finissait-il de parler qu'on entendit dans tout le

(1) Nahavund est un petit village situé à quarante-cinq milles au sud de Hamadan.

(2) Dans les pays chauds et sous l'empire de religions qui défendent l'usage du vin, on fait ses délices du sorbet ou de la limonade.

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

camp le premier cri du Tukbeer (Allah-Akbar, ou Dieu est grand); au second, tous se trouvèrent à cheval; et au troisième, qui fut répété par toute l'armée, les Mahométans chargèrent avec une furie qui fut irrésistible. Noman, comme il l'avait prédit, fut tué; mais son armée gagna une grande et mémorable victoire: trente mille Persans furent tués par les lances des Arabes, et quatre-vingt mille autres furent noyés dans un fossé profond dont le camp était environné. Leur général Firouzan, avec quatre mille hommes, s'enfuit dans les montagnes; mais tel fut l'effet de la terreur d'un côté et de la confiance de l'autre, que ce général fut poursuivi, défait et tué par un corps qui n'était pas composé de plus de mille hommes.

De J. C. 641. De l'H. 21. La bataille de Nahavund décida du sort de la Perse, qui de ce moment tomba sous la domination des califes arabes. Yezdijird prolongea, pendant quelques années, une misérable et précaire existence. Il s'enfuit d'abord dans le Seistan, de là dans le Khorassan, et enfin à Merv. Mahouyiah, gouverneur de cette ville, invita le Khakan des Tartares (1) à s'emparer

(1) Khondimeer, qui cite le *Zeenut-ul-Tuarikh*, dit que c'était le roi des Hiatila, ou Huns blancs, à qui il fit cette in-

de la personne du prince fugitif. Le souverain y consentit. Ses troupes entrèrent à Merv, dont les portes furent ouvertes par le traître gouverneur, et s'emparèrent de la place malgré la résistance des habitans surpris, mais braves et indignés. Yezdijird s'échappa à pied de la ville pendant la confusion du combat : il gagna un moulin à huit milles de Merv, et pria le meunier de le cacher. Cet homme lui dit qu'il devait une certaine somme au propriétaire du moulin, et que s'il voulait la payer, il le mettrait à l'abri de toutes poursuites. Le monarque agréa la proposition ; et, après avoir donné pour gages sa riche épée et son baudrier, il se mit à l'écart pour prendre du repos, se croyant parfaitement en sûreté.

De J. C. 651. De l'H. 32.

Cependant le meunier n'avait pu résister à la tentation de faire sa fortune par la possession des riches armes et des vêtemens du malheureux prince. Avec l'épée même qu'il avait reçue de lui, il sépara sa tête de son corps, et jeta le cadavre dans le cours d'eau qui faisait tourner le moulin (1). Le gouverneur de Merv et ceux

vitation. D'un autre côté, Ferdosi dit que c'était Pizun, un chef de Turan, qui gouvernait à Samarcande.

(1) Ce récit de la mort de Yezdijird est pris du *Zeenut-ul-*

qui l'avaient assisté dans sa trahison, commencèrent, au bout de quelques jours, à souffrir eux-mêmes de la tyrannie du Khakan, et à se repentir du rôle qu'ils avaient joué : ils encouragèrent les citoyens à tomber sur les Tartares ; et non-seulement le peuple reprit la ville, mais il força le Khakan à fuir, après une grande perte à Bokharah. On fit des recherches exactes pour trouver Yezdijird, dont le sort fut bientôt découvert. Le meunier périt victime de la fureur populaire. Le corps du monarque fut embaumé et envoyé à Istakhr, pour y être enterré dans le tombeau de ses ancêtres. Ce prince, qui paraît avoir été aussi faible qu'il fut malheureux, ne siégea sur le trône que neuf ans, espace de tems qui s'écoula depuis son élévation jusqu'à la bataille de Nahavund (1). Il fut le dernier

Tuarikh; mais Ferdosi atténue un peu le crime du meunier. Celui-ci, dit-il, protégea le malheureux roi jusqu'à ce que la retraite de ce prince fût découverte par les émissaires du gouverneur de Merv; mais alors il fut forcé par l'ordre de ce commandant de tuer lui-même le prince. Cette version est moins vraisemblable que l'autre.

(1) Pendant les dix ans qui s'écoulèrent depuis la bataille de Nahavund jusqu'à la mort de Yezdijird, ce prince, toujours fugitif, ne jouit d'aucun pouvoir.

souverain de la maison de Sassan. Cette dynastie gouverna la Perse pendant quatre cent quinze ans, et la mémoire en est encore chère à une nation qui se plaît à allier son ancienne gloire aux noms célèbres d'Ardisheer, de Shahpoor et de Nousheerwan.

CHAPITRE VII.

Réflexions générales sur la Religion, l'Histoire, les Antiquités et le Caractère des habitans de la Perse, antérieurement à la conquête des Mahométans.

Il convient de nous arrêter un moment à cette époque de l'histoire, afin d'examiner la nature et le mérite des autorités sur lesquelles est fondé ce qu'on vient de lire relativement à l'ancienne Perse. Quelques observations à ce sujet nous conduiront naturellement à des observations sur la religion, l'histoire, les antiquités et le caractère des anciens habitans de cette contrée.

Dans les recherches que la curiosité nous porte à faire sur les siècles reculés, les premiers faits qui attirent notre attention sont ordinairement relatifs à la manière dont les diverses nations de la terre ont offert au créateur l'hommage de leurs adorations; en effet, il est à remarquer qu'on peut connaître la substance et la forme du culte d'un peuple bien antérieurement à l'époque à laquelle on commence à trouver des notions authentiques sur son

histoire. C'est l'effet naturel du caractère et de la haute importance du sujet; car, sous quelque forme que l'homme puisse s'adresser au maître du monde, il y a dans cet acte même de dévotion, dans le sentiment qu'il exprime, quelque chose de grand et d'imposant qui fait sur l'ame une impression indélébile. Les premiers efforts d'un peuple grossier ont toujours pour objet la célébration et la conservation de ses rites religieux. Les premiers essais du pinceau, du ciseau et de la plume, sont consacrés à cet objet; et la science à son aurore a presque toujours été concentrée entre les hommes qui étant chargés du soin des cérémonies sacrées, ont appliqué toutes leurs pensées à l'accroissement et au soutien de la religion dont ils étaient les ministres. Il est donc naturel que, dans l'étude de l'histoire ancienne de toute nation, notre attention se porte avant tout sur le sujet et sur la nature de sa religion.

Nos connaissances à l'égard de cette partie de l'histoire de Perse qui précède le règne de Kaiomurs, premier prince de la dynastie paishdadienne, reposent sur l'autorité du *Dabistan* (1),

(1) Cet ouvrage se recommande particulièrement à notre attention par la notice qu'en a donnée le célèbre orientaliste sir William Jones. Voici comment il en parle :

« Le rare et intéressant traité sur douze religions différentes,

ouvrage persan qui fait connaître douze religions : il a été écrit, il y a environ un siècle et demi, par un homme né à Cachemire, appelé

intitulé le *Dabistan*, a été composé par un voyageur mahométan, natif de Cachemire, nommé Mohsan, mais distingué par le surnom de Fani ou le Périssable : il commence par un chapitre singulièrement curieux sur la religion de Hushang, qui était fort antérieure à celle de Zoroastre, mais qui a continué d'être pratiquée secrètement par divers doctes persans jusqu'au tems même de l'auteur. Plusieurs, et des plus distingués d'entre eux, qui différaient en beaucoup de points des Guèbres, et qui étaient persécutés par les pouvoirs dominans de leur pays, s'étaient retirés dans l'Inde ; ils y compilèrent un grand nombre de livres, aujourd'hui extrêmement rares, que Mohsan avait parcourus, et avec les auteurs de plusieurs desquels il avait eu des liaisons très-intimes. Il avait su par eux qu'une monarchie puissante avait subsisté dans l'Iran pendant plusieurs siècles avant l'accession des Cayumers ; que cette dynastie portait le nom de Mahabadéan pour une raison qui sera exposée plus loin, et que plusieurs princes, dont sept ou huit seulement sont nommés dans le *Dabistan*, entre autres Mahbul ou Maha Beli, avaient élevé cet empire au zénith de la gloire humaine. Si nous pouvons compter sur ce témoignage, qui me paraît irréprochable, la monarchie iranienne doit avoir été la plus ancienne du monde ; mais il restera douteux à laquelle de ces trois souches, l'Hindou, l'Arabe ou le Tartare, appartenait le premier roi de l'Iran, ou s'il sortait d'une quatrième race distincte de toutes les autres. Ce sont là des questions auxquelles nous serons, je crois, en état de répondre quand nous aurons étudié avec soin les langues, la littérature, la religion et la philosophie, et incidentellement les arts et les sciences des anciens Persans. (Sir William Jones's works, vol. I, p. 78.)

Shaik-Mahomed-Mohsin, et surnommé Fani ou le Périssable. Cet ouvrage, nous dit-on, est tiré d'anciens manuscrits pehlivi, et de communications verbales, que l'auteur assure avoir eues avec des Persans qui continuaient encore à professer en secret la religion que suivaient leurs ancêtres avant Zoroastre. Il contient une histoire de la dynastie de Mahabad et de celles de Jy-Affram, de Shah-Kuleev et de Yassan Ajum. Mais le nombre extravagant des années qu'on assigne à ces dynasties, et le genre des événemens qu'on rapporte de leur histoire, nous font soupçonner que la partie historique de cet ouvrage est une pure fable allégorique, arrangée pour peindre la condition du genre humain dans les premiers tems (1). Il est possible que Mohsin ait tiré cette fable des sources qu'il nous indique ; mais on aperçoit dans l'ensemble de cette branche de son sujet un grand désir de lier l'une à l'autre l'ancienne histoire de

(1) De quelques parties de cette fable, nous pourrions aussi penser qu'elle a rapport aux monarchies antediluviennes, et sir William Jones nous apprend que les Parsis modernes ou Guèbres ont des traditions du déluge. Le sujet mérite des recherches. Les personnes de cette religion auxquelles je me suis adressé à cet égard, n'ont pas confirmé les informations qu'avait reçues notre savant orientaliste.

Perse et celle des Hindous. Les quatorze *mahabads* sont évidemment les quatorze *Menus* de cette dernière nation, et la division des habitans de la Perse en quatre castes que fait le premier prince de cette race, semble être empruntée, même jusqu'aux noms, de la tradition qu'ont les Hindous sur le premier établissement dans l'Inde de cette célèbre institution (1). Ces faits et quelques autres de même nature nous portent à douter de l'authenticité de cette partie du *Dabistan;* nos doutes s'augmentent par le caractère de son auteur qui, bien que faisant profession du mahométisme, était un *suffite* ou dévot philosophique, et un partisan avoué de la superstition des brahmines. Ses principes doivent l'avoir mis en rapport avec les membres les plus exaltés et les plus visionnaires de cette caste; et nous ne devrions pas trop nous étonner qu'un homme dans cette position, savant d'ailleurs, et doué d'une imagination poétique (2), eût pris avec son texte de grandes li-

(1) Pour le premier établissement des castes parmi les Hindous, voyez les *Institutes* de *Menu*. (Sir Will. Jones's works, vol. III, pag. 77.)

(2) En Perse et dans l'Inde, les hommes qui ont le talent de faire des vers, prennent le nom de *shaher* ou poètes, et tiennent, à raison de ce titre, un certain rang dans la société. Ils pren-

bertés, et essayé de concilier des systèmes fort opposés. Parmi les autorités que Mohsin-Fani dit avoir consultées, est le *Dussateer* (1), ou comme on l'appelle quelquefois le *Temarawat-seer*. Ce livre, qui est cité aussi par l'auteur du *Burhan-Kuttah* (2), a été trouvé dernièrement, et est en la possession de Moullah-Firose, très-respectable et très-savant prêtre des Parsis ou Guèbres (3). Le *Dussateer* est supposé avoir été écrit par quinze prophètes, dont le premier était Mahabad et le dernier Sassan (4). Celui-ci, qui vivait sous le règne de Khoosroo-Purveez, traduisit le texte original en per-

nent aussi un *Tukhullus* ou nom poétique par lequel ils se désignent dans leurs poëmes. Celui de Mahomed-Mohsin était *Fani* ou le *Périssable*, et on l'appelle généralement Mohsin-Fani.

(1) Ce mot, qui est le pluriel de *Dustoor* et signifie réglemens, paraît à sir William Jones avoir été donné à ce livre par les traducteurs modernes.

(2) Le *Buran-Kuttah* est un ouvrage persan authentique et considéré.

(3) Moullah-Firoze est un habitant de Bombay, où résident plusieurs personnes de cette même opinion. C'est un homme prodigieusement savant: il est non-seulement classique dans les langues pehlivi et persane, mais aussi en arabe. Son instruction dans cette langue lui a valu le titre de Moullah.

(4) Il est nommé Sassan V, y ayant dans la liste des prophètes quatre autres personnes du même nom.

san (1), et ajouta ses propres opinions ainsi que ses prophéties (2) à celles de ses prédécesseurs. Cet ouvrage (3) est appelé un livre sacré, et il est rempli de morceaux à la louange du créateur, à celle du soleil, de la lune et des planètes. Son contenu se rapporte évidemment à une époque à laquelle les Persans adoraient Dieu et les planètes (4) ou l'armée du ciel.

L'auteur du *Dabistan*, outre le *Dussateer*, se reporte encore à d'autres sources d'instruction; mais en supposant même qu'il ait eu le bonheur ou l'habileté de retrouver des manuscrits, qui avaient été vainement désirés et recher-

(1) Moullah-Firoze observe que l'original est dans un langage antique, qui ne peut se traduire qu'avec difficulté; mais c'est probablement un dialecte du pehlivi; sans cela il n'aurait pu en lire aucune portion.

(2) Une de ces prophéties annonçait l'invasion des Mahométans, et la conquête de la Perse, événement qui n'était pas difficile à prévoir sous le règne de Khoosroo-Purveez.

(3) Ce livre est dans la possession de Moullah Firoze, qui m'a dit l'avoir trouvé en cherchant parmi de vieux livres à Ispahan. J'ai fait à la hâte un court extrait de son contenu, qui, par sa nature, a beaucoup contribué à écarter les doutes que j'avais formés sur son authenticité. Je n'ai pu découvrir aucun motif pour lequel on eût pu fabriquer un pareil ouvrage: comme objet de curiosité il mérite certainement d'être traduit en entier; mais je crains qu'on n'y trouve peu de choses qu'on puisse appeler historiques.

(4) Manuscrits de Moullah Firoze.

chés pendant des siècles. Nous ne pourrions, à moins d'avoir nous-mêmes en main les ouvrages qu'il cite, donner confiance à un écrivain qui prend une telle latitude dans la disposition de son récit. Mais la partie la plus curieuse et la plus intéressante du *Dabistan* est sûrement celle qui traite des usages et des cérémonies du culte que suivaient les Persans avant l'introduction de la religion de Zoroastre.

Suivant Mohsin Fani, la religion primitive de la Perse fut une ferme croyance dans un Dieu suprême qui a fait le monde par sa puissance, et le gouverne par sa sagesse; une crainte pieuse de ce dieu, mêlée d'amour et d'adoration; un grand respect pour les parens et les vieillards, une affection fraternelle pour tout le genre humain, et même une tendre compassion pour les animaux. Cette première croyance fut suivie par un culte de l'armée du ciel ou des corps célestes, dans l'adoration desquels on croit qu'a consisté le rite sabéen. A celui-là succéda le culte du feu qui, si nous en croyons Ferdosi, fut introduit pour la première fois par Houshung (1), petit-fils de Kaiomurs. Mais

(1) La traduction suivante du texte de Ferdosi donne le récit de l'origine de ce culte. Un jour le roi Houshung se retira

comme il est établi dans son récit que Houshung commença par faire une guerre heureuse aux deeves ou magiciens, et qu'il introduisit de nouvelles formes de culte, il est probable qu'il supprima quelques-unes des anciennes; et peut-être celles-ci pourraient être l'idolâtrie que décrit Mohsin Fani. Mais s'il en était ainsi, cela serait fatal à la théorie qui veut joindre le culte des Hindous avec celui des anciens Persans; les idoles que ceux-ci sont supposés avoir adorées, et le mode du culte que, dit-on, ils leur rendaient, étant absolument différens de ceux de l'Inde.

aux montagnes, accompagné par ses serviteurs. Il parut à peu de distance un corps extraordinaire d'une énorme grandeur, noir, terrible et luisant : il avait deux yeux qui semblaient être des fontaines de sang; la fumée qui sortait de sa bouche obscurcissait l'air. Le prudent Houshung le contemplait avec circonspection; il saisit une pierre et se préparait à l'attaquer : il la jeta avec la force d'un héros, et le serpent cessa de nuire au monde. La pierre porta sur un rocher, et l'un et l'autre, par l'effet de la percussion, tombèrent en morceaux; une flamme brillante s'élança du point de contact, et le feu devint ainsi le produit de la pierre. Le roi se prosterna devant Dieu, le remerciant avec ferveur de lui avoir ainsi procuré le feu sacré, pour lequel il érigea en ce lieu un sanctuaire. Il dit : « Ce feu est une divinité; qu'il soit adoré par tout le monde. » La nuit vint; la montagne fut couverte de feu; le roi et ses serviteurs étaient autour. L'événement fut célébré par une fête dont le nom devint celui du héros favorisé du ciel.

Les sectateurs de Mahabad, nous dit le *Dabistan*, adoraient les planètes représentées par des images d'une nature fort extraordinaire. Celle de Saturne, qui était de pierre noire, avait une tête comme un singe, le corps d'un homme et une queue de cochon. L'image de Jupiter était de couleur de terre : elle représentait un homme avec une tête de vautour, sur laquelle était une couronne surmontée de deux têtes, l'une de coq et l'autre de dragon. La main droite de cette figure tenait un turban ou une bande de toile, la gauche un aiguière de cristal. La statue de Mars était de pierre rouge : c'était une figure d'homme ; dans sa droite, qui était pendante à son côté, était un cimeterre ensanglanté, et la gauche, qui était élevée, tenait un fouet de fer. L'image du Soleil était d'or : elle représentait un homme à cheval avec deux têtes, sur chacune desquelles était une couronne à sept pointes, ornée de rubis. Quoique les deux têtes de cette idole présentassent des figures humaines, elle avait une queue de dragon ; dans sa main droite était une mince verge d'or, et à son cou un collier garni de riches pierreries. L'image de Vénus était de forme humaine ; elle portait une couronne à sept becs ou pointes ; sa main droite tenait

une bouteille d'huile, et la gauche un peigne. L'image de Mercure avait le corps et la queue d'un poisson, avec la face d'un cochon : il avait sur la tête une couronne; sa main droite portait une plume, et la gauche une écritoire. La Lune était représentée par l'image d'un homme assis sur une vache blanche. Cette figure avait dans sa main droite une amulette de rubis, et dans la gauche une tige de basilic. L'auteur décrit (1) fort au long les temples de ces idoles, l'encens qu'on offrait sur leurs autels, et les classes d'hommes par lesquelles elles étaient adorées, aussi bien que les saisons, et les formes de ces cérémonies. Il observe que les planètes étaient des corps de forme sphérique, et que les figures dont il donne le détail étaient celles sous lesquelles les ames de ces astres avaient paru, dans le monde de l'imagination, à plusieurs saints prophètes ou philosophes. Ces ames ou génies, dit-il, ont souvent pris différentes formes, en

(1) La description détaillée que donne Mohsin Fani des temples, des idoles et des formes de culte des anciens Persans est fort curieuse. Cette partie du *Dabistan* a été traduite par M. Gladwin et publiée dans le *New Asiatic Miscellany*. Dans l'exemplaire du *Dabistan* que j'ai eu quelque tems à ma disposition, j'ai trouvé des dessins de ces idoles, et le peintre les a tracées exactement conformes à la description qu'en donne l'auteur.

conformité desquelles on en a fait aussi diverses représentations.

J'ai déjà fait observer que la religion idolâtre que Mohsin Fani attribue aux anciens Persans, ne ressemble nullement à celle des Hindous : elle se rapproche plutôt de celle d'une secte de Sabéens qui, nous dit-on, croyaient en Dieu, mais adoraient les planètes qu'ils regardaient comme ses vice-gérans chargés, en cette qualité, d'exercer une influence sur toutes les choses créées du monde. Cette secte des Sabéens avait, a-t-on dit, suivi les anciens Chaldéens, et hérité de leur habileté en astronomie (1), science bâtie sur le même fondement que l'adoration des planètes. Et ceci nous conduit à remarquer que le titre même de l'ouvrage, d'après lequel Mohsin Fani rend compte de ce culte, paraît plutôt appartenir à un traité d'astrologie qu'à la religion : il l'appelle (2) *Akhtéristan*, ou *la région des étoiles*. Il est ce-

(1) Cérémonies religieuses de Picart.

(2) L'auteur nous apprend qu'il a aussi consulté un autre ouvrage sur cette branche de son sujet ; il nomme ce livre *Temarawatseer* (c'est, dit-on, en pehlvi le nom du *Dussateer*). Après avoir décrit les méthodes par lesquelles les hommes sages et savans parviennent à connaître exactement l'influence des astres sur les affaires humaines, il rapporte une anecdote qui le concerne personnellement, et qui prouve à-la-fois com-

pendant impossible d'entrer dans aucune comparaison détaillée de la religion qu'il attribue aux anciens Persans et de la secte des Sabéens dont nous avons parlé, parce que nous n'avons qu'une notion générale des dogmes de cette dernière. Mais nous savons que leurs opinions étaient suivies par plusieurs personnes ins-

bien il était superstitieux et combien il avait de confiance aux Brahmines. « Dans l'année 1061 de l'hégire (de J. C. 1650), dit Mahomed Mohsin, j'étais fort souffrant d'une douleur aux tempes, à laquelle je ne pouvais trouver aucun remède. Les astrologues déclarèrent que ce mal était occasioné par la véhémence de la planète de Mars; et, en conséquence, le quatrième jour du mois de *zilkadeh*, 9 octobre de cette année, quelques savans Brahmines s'assemblèrent, ayant une image de Mars, de l'encens convenable et les autres choses nécessaires pour l'opération. Ils commencèrent par lire des prières et appeler des noms; après quoi, le principal d'entre eux éleva l'image de Mars, et dit avec un grand respect: « O » ange célèbre et céleste capitaine, mets de côté ta colère et » accorde ta pitié à un tel », en me désignant. Alors il plongea la figure de Mars dans une eau parfumée, et à l'instant même de l'immersion le mal cessa. » *Asiatic Miscellany*.

Le nom de la planète de Mars, dans l'astronomie des Hindous, est Mongul. Les génies ou les ames des planètes sont adorés par les Hindous, mais sous des figures absolument différentes de celles que leur donne le *Dabistan*. Il paraît aussi y avoir une grande différence entre la manière dont les anciens Persans adoraient les planètes et celle qui était en usage chez les Arabes qui les adoraient également avant l'introduction de la religion mahométane.

truites de l'Asie, long-tems après l'introduction de la religion de Mahomet; et l'on nous assure qu'un ouvrage (1), où sont expliqués leurs dogmes et leurs cérémonies, a été écrit dans le troisième siècle de l'hégire. Il n'est pas impossible que des productions, dans lesquelles la religion était greffée sur l'astronomie, se soient conservées plus long-temps dans les pays orientaux que dans l'hémisphère occidental. La science illusoire de l'astrologie, qui n'a été que très-récemment bannie du monde européen, est encore en grand honneur dans la totalité de l'Asie (2). Il n'y a pas un Mahomé-

(1) Thébit, célèbre Sabéen, qui est mort dans le troisième siècle de l'hégire, a écrit un pareil ouvrage, mais on le croit perdu. (*Cérémonies Religieuses* de Picart, vol. VI, page 156.)

(2) Partout où la vraie science a fait des progrès, le crédit de l'astrologie a diminué. Voltaire nous apprend que dans le dix-septième siècle cette science était estimée en France. On consultait les astrologues, observe cet auteur, et on y croyait. Tous les mémoires du tems, à commencer par l'histoire du président de Thou, sont remplis de prédictions. Le grave et sévère duc de Sully rappelle sérieusement celles qui avaient été faites sur Henri IV. Cette crédulité, signe infaillible de l'ignorance, était alors si fort en vogue, que l'on prit soin de placer en secret un astrologue auprès de la chambre de la reine Anne, à la naissance de Louis XIV.

Ce qui est difficile à croire, ajoute-t-il, et qui cependant est rapporté par l'abbé Vittorio-Siri, écrivain contemporain et

tan, un peu savant, soit dans la Perse, soit dans l'Inde, qui ne soit astrologue. Des ouvrages rares sur cette science sont plus recherchés que tous les autres ; et il est digne d'observation que, dans les moindres occasions, lorsqu'on calcule des nativités, ou que l'on prédit des événemens, on regarde comme essentiel de décrire les planètes dans des termes (1) qui sont assez d'accord avec le détail que le *Dabistan* nous a donné sur ces divinités.

De tous ces faits, il me paraît probable que la description que donne le *Dabistan* de la re-

bien informé, c'est que Louis XIII fut, dès son enfance, surnommé *le Juste*, parce qu'il était né sous le signe de *la Balance.*

(1) Voici la traduction littérale de l'introduction d'un écrit qui me fut donné par l'astrologue du roi, à Shiraz, en 1800, lorsqu'il me fit l'honneur de me dire ma bonne aventure :

« Gloire au Créateur qui a formé le ciel, la terre et les corps » célestes parmi les divins ouvrages de qui le genre humain » ne paraît que comme une petite tache. L'obscur Saturne, » comme une sentinelle dans le septième ciel, est attentif » à ses désirs. Le glorieux Jupiter, comme un habile juge, » placé sur un trône dans le sixième ciel, veille sur ses vœux ; » et le sanglant Mars, avec son sabre teint de pourpre, est assis » dans le cinquième ciel, exécuteur empressé des ordres ter- » ribles de son Créateur ; et le soleil resplendissant, environné » d'une couronne de feu, brille dans le quatrième ciel de la » lumière qu'il a reçue du Tout-Puissant. La belle Vénus, » comme une agréable musicienne, est assise dans son élégant

ligion des habitans de la Perse, avant Zoroastre, ou se rapporte à une époque antérieure à Houshung, et décrit l'idolâtrie des deeves, que celui-ci détruisit, ou bien est tirée de quelque exposé des cérémonies religieuses et du culte d'une secte de Sabéens. Si nous n'adoptons pas l'une ou l'autre de ces opinions, nous devons conclure que c'est une pure invention, ce qui ne semble pas être possible, vu qu'on ne trouve pas dans quel but on aurait fait un tableau si détaillé des cérémonies d'une idolâtrie purement imaginaire. En plaçant l'existence de ce culte avant Houshung, on écarte les deux objections fondamentales qui laissent douter qu'il ait jamais existé en Perse. La première, fondée sur ce qu'il ne se trouve ni à Persépolis, ni dans les autres ruines de cette contrée, aucune trace des figures qu'on donne à ces idoles, serait sans valeur, parce que tout ce qui reste de ces monumens a été construit après cette époque. La seconde, qui se fonde sur le témoignage d'Hé-

» appartement dans le troisième ciel, soutenue par son pou-
» voir. Mercure ailé, comme un sage secrétaire, est assis au
» second ciel, écrivain soigneux des ordres du Tout-Puissant.
» La blanche Lune s'asseoit au premier ciel, signe de la puis-
» sance du créateur. »

rodote (1), lequel déclare que les Persans n'avaient ni statues, ni temples, ni idoles, pourrait aussi se concilier, en ce qu'il ajoute qu'ils offraient, sur le sommet des hautes montagnes, des sacrifices à Jupiter, désignant par ce nom toute l'étendue des Cieux; et qu'ils adoraient le soleil, la lune, la terre, le feu, l'eau et les vents.

Quelques circonstances peuvent nous porter à croire que, dans leur origine, les anciennes religions de la Perse et de l'Inde étaient liées l'une à l'autre. Entre autres preuves qui viennent à l'appui de cette conjecture, nous trou-

(1) Il résulte évidemment de cette observation qu'Hérodote avait composé son ouvrage sur des notions qui se reportaient à une époque antérieure à l'établissement de la religion de Zoroastre. Car certainement après l'avoir adoptée ils eurent des temples. Cette religion fut introduite pendant le règne de Gushtasp ou Darius Hystaspes; et son fils Isfundear, père d'Ardisheer Dirazdust (*l'Artaxerce Longuemain* des Grecs) fut le plus grand propagateur de ses dogmes, conséquemment un grand constructeur de temples du feu. Mais il est encore possible que, même au tems d'Hérodote, qui était né en 444 avant Jésus-Christ, la religion de Zoroastre ne fût pas complètement établie en Perse; et les notions que le célèbre écrivain grec avait recueillies lui venaient probablement de personnes attachées à la croyance que celle de Zoroastre finit par supplanter tout-à-fait.

vons que, dans les premiers siècles, il existait dans ces deux contrées, une horreur de manger la chair des animaux qui s'est conservée jusqu'à ce jour dans quelques-unes des castes les plus élevées et les plus respectables de l'Inde. On a remarqué que la première personne qui en Perse s'était écartée de cet usage était le tyran Zohauk (1), dont le nom est encore en exécration (2). Nous pouvons supposer qu'une certaine horreur pour ce genre d'alimens subsista même après qu'il fut devenu familier, et que plusieurs hommes sensibles et pieux parlaient avec regret et vénération de l'innocence supérieure des premiers tems. Cette idée peut nous expliquer pourquoi les historiens de Zoroastre mettent tant d'intérêt à établir que leur prophète avait été produit, non-seulement sans péché, mais sans faire ni mourir, ni souffrir aucune partie, soit végétale, soit animale, de la création; car les anciens Persans croyaient que les végétaux, quoique insensibles à la peine et au plaisir, jouissaient de la

(1) On a fait observer que la conquête de la Perse par Zohauk, se rapportait à la soumission de cet empire au joug assyrien, et il est probable que le gouvernement et la religion furent renversés à la même époque.

(2) Ferdosi.

vie, et que l'Esprit éternel habitait en eux aussi bien que dans les animaux. Un auteur Persan a déclaré que les hommes religieux, parmi les sectateurs de Zoroastre, croyaient que l'ame (1) de ce saint personnage avait été créée par Dieu, et suspendue à cet arbre par qui a été produit tout ce qui est céleste. Le mot *arbre* est pris ici métaphoriquement pour signifier *la raison* ou *la science* première, de laquelle tous les fruits sont bons; et lorsque cet auteur dit que l'ame de Zoroastre fut suspendue à un arbre, il veut dire seulement que l'ame du prophète était un rayon de la raison première; et l'ame de Zoroastre était considérée, ajoute-t-il, comme une lumière éclatante de l'arbre de la science. J'ai entendu (2), observe cet auteur, le sage et saint mobud Seroosh, déclarer que le père de Zoroastre avait une vache qui, après avoir mangé quelques feuilles desséchées qui étaient tombées d'un arbre, n'en mangea jamais d'au-

(1) Cette particularité sur la naissance de Zoroastre est tirée du *Dabistan*, dont l'auteur annonce qu'il suit en ce point le *Shahéristan* ou ouvrage pehlivi de Ferzana Baharam, fils de Ferhad Yezdanee.

(2) On ne voit pas clairement si l'auteur du *Dabistan* parle en son propre nom, ou s'il rapporte ce qu'a écrit l'auteur pehlivi qu'il cite. Cette dernière supposition est la plus probable.

cun autre. Ces feuilles étant sa seule nourriture, le lait qu'elle donnait en était le produit (1). Le père de Zoroastre (2), dont le nom était Poorshasp était entièrement nourri de ce lait ; et ils y rapportent, en conséquence, la grossesse de sa mère dont le nom était Daghda (3). L'objet visible de ces suppositions est de prouver que Zoroastre était né dans l'innocence, et qu'aucune vie, même végétale, n'avait été détruite pour lui donner l'existence (4).

En donnant un court extrait de la religion de Zoroastre, qui a été traitée à fond par plusieurs Européens (5), je passerai les songes de Dagdha,

(1) Un autre récit dit que cette vache mangea l'ame de Zoroastre qui pendait à l'arbre, et qu'elle passa par son lait au père de ce prophète (*Manuscrit persan.*)

(2) Les Parsis font remonter la généalogie de Zoroastre à Manucheher. J'ai lu ce détail de la naissance de leur prophète à Moullah Firoze, un des plus savans de leurs prêtres. Il m'a dit que c'était exactement ce qu'ils croyaient.

(3) Ce nom en shanscrit signifie lait.

(4) Aussitôt qu'il fut né, il éclata de rire (comme le prince des nécromanciens, Merlin), et son corps jetait une telle lumière qu'elle éclaira toute la chambre. Pline parle de cette ancienne tradition sur Zoroastre, que nous trouvons dans les écrits persans.

(5) Anquetil du Perron a traduit le *Zend-a-vesta*, qui est certainement la source la plus authentique où l'on puisse prendre des notions sur cet objet.

qui prédit la grandeur de Zoroastre, pendant qu'elle le portait encore dans son sein, ainsi que le voyage du saint prophète dans le Ciel où il reçut d'Hormuzd le saint volume du *Zend-avesta* et le feu sacré, ainsi que sa visite à l'enfer où il vit Arimane, le mauvais esprit, relâcher un homme dans lequel il voyait quelque chose de bon, et menacer Satan dans son propre empire de honte et d'ignominie. Je ne m'arrêterai pas non plus sur sa retraite aux montagnes d'Elburz (1), sur sa dévotion solitaire dans une cave profonde, ornée des figures mystiques des élémens, des saisons et des corps célestes, ni sur les divers miracles qu'il fit pour établir la vérité de sa religion, dont les principaux furent de tenir le feu sacré dans sa main, de laisser verser sur son corps du métal en fusion, et de rendre la force et la santé au cheval favori de Gushtasp, dont les jambes étaient contractées et repliées sous son ventre. Il suffira d'indiquer en général les doctrines fondamentales qu'il établit, les usages qu'il prescrivit, et les points essentiels dans lesquels il réforma ou modifia le culte ancien de son pays. Dieu, disait-il, existait de toute éternité et était comme

(1) Pline fait mention de cette retraite. Il dit que Zoroastre passe pour avoir vécu vingt ans dans les déserts.

l'infini du tems et de l'espace. Il y avait dans l'univers deux principes, le bon et le mauvais : l'un se désignait par le nom d'*Hormuzd*, ce qui dénotait l'agent principal de tout ce qui était bien; et l'autre, *Arimane*, le seigneur ou chef du mal; chacun d'eux avait un pouvoir de création, mais ils l'exerçaient dans des desseins opposés; et c'était par leur action combinée que l'on trouvait, dans toutes les choses créées, un mélange de bien et de mal. Les agens d'Hormuzd cherchaient à conserver les élémens, les saisons et l'espèce humaine, que ceux d'Arimane cherchaient à détruire; mais le principe du bien, le grand Hormuzd était seul éternel, et devait à la fin des choses prévaloir (1). La lumière était le type du bon esprit; l'obscurité celui du mauvais; et Dieu avait dit à Zoroastre : « Ma lumière est cachée sous tout ce qui brille (2). » C'est à cause cela que le disciple de ce prophète, lorsqu'il fait ses actes de dévotion dans les temples, se tourne vers le feu sacré qui est sur l'autel; et lorsqu'il est en plein air, vers le soleil qui est la plus noble de toutes les lumières, celle par laquelle Dieu répand sa divine influence sur

(1) *Zend-a-vesta.*

(2) *Zend-a-vesta.*

toute la terre, et perpétue l'œuvre de sa création. Zoroastre déclarait à ses sectateurs que les anges gardiens des animaux et des élémens s'étaient adressés à lui en ces termes: « Homme » de Dieu, garde mon bétail et mes troupeaux, » dit le saint Bahman ; je les ai reçus du Tout-» Puissant, je te les confie ; que les jeunes » ne soient pas tués, ni ceux qui peuvent en-» core être utiles. »

« Serviteur du Très-Haut, disait le brillant » Ardibehesht, parle de ma part au royal Gush-» tasp ; dis-lui que je t'ai confié tous les Feux. » Ordonne aux mobuds, aux dustoors et aux » herboods (1), de les conserver et de ne les » éteindre ni avec de l'eau ni avec de la terre : » ordonne-leur d'élever dans chaque ville un » temple du Feu, et de célébrer, en l'hon-» neur de cet élément, les fêtes ordonnées par » la loi. La lumière du feu est de Dieu ; et » qu'y a-t-il de plus beau que cet élément ? » Il ne demande que du bois et des parfums. » Que les jeunes et les vieux en donnent, et » leurs prières seront écoutées. Je te le donne » comme je l'ai reçu de Dieu. Ceux qui ne » remplissent pas mes paroles iront aux ré-» gions infernales. »

(1) Noms des divers ordres de prêtres.

Shaherawar parla ensuite : « Toi, homme » pur, dit cet ange, lorsque tu seras sur la » terre, dis à tous les hommes mes paroles ! » Ordonne à ceux qui portent la lance, l'épée, » le poignard et la masse, de les nettoyer cha- » que année, afin que le seul aspect de ces ar- » mes puisse mettre en fuite ceux qui nour- » rissent de mauvais desseins : dis-leur de ne » jamais placer leur confiance dans les méchans » ni dans leurs ennemis (1). »

Espendermad lui cria : « Toi qui seras une » bénédiction pour le genre humain, préserve » la terre du sang, de la malpropreté et des ca- » davres : porte-les là où la terre n'est pas cul- » tivée, et où ne passent ni eau ni homme. Les » fruits en abondance seront la récompense du » travail, et le meilleur roi est celui qui rend la » terre le plus fertile : dis cela aux hommes de » ma part (2). »

L'ange Khourdad lui dit : « Je te confie, ô » Zoroastre, l'eau qui coule, celle qui est sta- » gnante, l'eau des rivières, celle qui vient de » loin et des montagnes, l'eau des pluies et des » fontaines ! Apprends aux hommes que c'est » l'eau qui donne la force à toutes les choses

(1) *Zend-a-vesta.*

(2) *Zend-a-vesta.*

» vivantes : elle rend tout verdoyant ; qu'elle ne
» soit souillée par rien de mort ou d'impur,
» pour que vos alimens, cuits dans de l'eau
» pure, puissent être sains. Exécutez les pa-
» roles de Dieu. »

Après que Khourdad eut fini, Amerdad dit :
« O Zoroastre, défends aux hommes de dé-
» truire ou d'arracher, avant leur saison, les
» plantes et les fruits de la terre ; car ils ont
» été faits pour la nourriture et le bonheur de
» l'homme et des animaux (1). »

Zoroastre reçut ordre aussi d'établir dans chaque lieu un prêtre qui lirait le livre sacré ou l'Avesta : et les prêtres devaient conserver purs les quatre élémens dont l'homme est formé, la terre, l'air, le feu et l'eau (2).

Tels étaient les principes fondamentaux de la religion de Zoroastre. Les maximes générales enseignées dans son grand ouvrage (le *Zend-a-vesta*) étaient morales, excellentes et bien conçues pour exciter à la vertu et à l'industrie. Que les principaux dogmes de sa foi fussent purs et sublimes ; que sa doctrine ordonnât le culte d'un seul Dieu éternel et créateur, cela est certain. Comme aussi il est constant qu'on

(1) *Zend-a-vesta.*
(2) *Zend-a-vesta.*

l'a très-justement accusé d'avoir avec artifice adapté sa croyance aux préjugés de ses compatriotes; on ne peut nier non plus que, quelle qu'ait été son intention en instituant la flamme d'une substance terrestre comme le symbole de Dieu, il n'ait ouvert une large porte à la superstition. L'hommage que Zoroastre voulait faire offrir à la divinité, a été adressé au symbole lui-même par plusieurs de ses sectateurs, qui ont ainsi mérité le titre honteux d'adorateurs du feu.

Quoique les Persans, avant l'époque de Zoroastre, respectassent le feu comme un des élémens, nous n'avons point lieu de croire qu'ils le conservassent dans des temples (1), ni qu'ils

(1) J'ai déjà fait remarquer comme singulier le silence que garde Hérodote sur la grande révolution qui s'était opérée dans la religion des Persans très-peu de tems avant le tems où il a vécu. Cela me paraît prouver que le progrès des nouveautés introduites par Zoroastre fut lent; mais en examinant de près le passage d'Hérodote, nous pouvons reconnaître qu'il écrit plutôt sur l'état antique de la religion en Perse que sur sa forme présente. Il observe à la vérité qu'il parle d'après ses propres notions quand il établit que les Persans n'avaient ni statues, ni temples, ni autels, etc. (*a*); mais ensuite, assurant de la même manière et au tems présent qu'ils adorent le soleil, la lune, la terre, le feu, l'eau et les vents (*b*), il ajoute:

(*a*) Beloe's Herodotus, vol. I, p. 193.

(*b*) Ceci est une traduction littérale qui m'a été fournie par un savant ami.

lui fissent des actes de dévotion. L'introduction de ces usages peut être regardée comme un des plus grands changemens qu'ait opérés ce prophète dans leur religion. En ordonnant à ses disciples de se tourner vers le soleil lorsqu'ils faisaient leurs prières, il se mettait d'accord avec la croyance nationale, qui d'ailleurs se trouvait flattée de la grande vénération qu'il portait aux élémens. Mais son obéissance pour l'ange Espendermad, qui lui avait défendu de souiller la terre par des cadavres, le conduisit à changer quelque chose aux usages des anciens Persans relativement aux sépultures. Suivant Hérodote, les Persans avaient coutume d'enterrer leurs morts (1); cependant le cadavre n'était

« Cependant ils sacrifient à ceux-ci seulement d'après (ou » conformément à) l'ancienne coutume. Dans la suite, à » l'exemple des Assyriens et des Arabes, ils ont ajouté à ce » nombre Uranie. » Ces expressions me semblent se rapporter plutôt à un usage antécédent qu'à l'époque précise où écrivait Hérodote. Elles prouvent qu'immédiatement avant le tems de Zoroastre les Persans adoraient les astres, mais non leurs figures. Ainsi le détail de ces idoles que présente le *Dabistan* doit ou être tout-à-fait faux, ou avoir trait à une époque beaucoup plus éloignée que celle à laquelle écrivait l'historien grec.

(1) On a récemment découvert plusieurs vases remplis d'os humains. Quelques-uns ont été trouvés dans une butte auprès d'Abushcher, où je demeurais à cette époque, et l'on me dit

enterré qu'après que les chiens et les oiseaux en avaient mangé la chair. L'usage des sectateurs de Zoroastre est d'exposer les cadavres de leurs morts sur le sommet des cimetières, bâtis là où ne passent ni eau ni homme; et lorsque la chair est mangée par les oiseaux ou consumée par l'action de l'air, les os, au lieu d'être

qu'on trouvait dans divers endroits de la Perse des vases de cette espèce. Ceux que je vis étaient de grandeur à ne pouvoir pas contenir le corps d'une personne adulte; et comme les squelettes étaient complets, il est évident que la chair en avait été ou enlevée ou mangée, et cet usage semble s'éclaircir par un passage remarquable d'Hérodote :

« Ils ont, observe cet auteur, d'autres coutumes relative-
» ment auxquelles, comme elles sont secrètes, je ne prétends
» pas décider. Quant à ce qui regarde leurs morts, je n'affir-
» merai pas comme vrai qu'ils ne soient jamais enterrés que
» lorsque quelque chien ou quelque oiseau s'est montré dis-
» posé à les manger. Cependant cela est hors de doute pour
» les mages, qui suivent publiquement cette coutume. Les
» Persans enferment d'abord les corps de leurs morts dans de
» la cire, et ensuite les mettent en terre. »

Quoiqu'Hérodote dans ce passage établisse que les corps, avant d'être enterrés, étaient enveloppés dans de la cire, il est probable que cet usage ne convenait qu'aux riches: pour les gens d'un ordre inférieur, afin d'éviter la dépense, on substituait l'argile, et l'on faisait sans doute des vases exprès pour cette destination. Ceux qui ont été découverts ne pouvaient évidemment contenir que les os d'un corps; par conséquent la chair avait dû être consumée par l'air ou mangée par les chiens et les oiseaux avant l'enterrement.

enterrés séparément, comme ils l'étaient jadis, sont jetés dans un grand trou, au centre de la sépulture commune.

Zoroastre était, dit-on, un grand astronome; et par sa connaissance des corps célestes, il pouvait calculer les nativités et prédire les événemens. Sa science avait été transmise aux prêtres ses sectateurs, mais on remplirait un volume si l'on voulait décrire chacune des pierres de l'édifice qu'il a élevé. Il avait des anges qui présidaient à chaque mois, à chaque jour. Les noms et les fonctions de toute cette armée de génies sont détaillés dans ses ouvrages. La religion qu'il avait établie fut après sa mort troublée par mille schismes. J'ai parlé de ceux de Mani et de Mazdak. La dernière grande réforme, ou plutôt le rétablissement de la doctrine orthodoxe originale, eut lieu sous le règne d'Ardisheer Babigan, le fondateur de la dynastie sassanienne. Les rites réglés sous ce règne par les principaux mobuds (1) sont encore observés par les hommes qui ont conservé cette religion.

Nous nous proposons à présent d'examiner

(1) *Mobud* paraît être l'ancien nom persan d'un prêtre; celui de *dustoor*, qu'on emploie aujourd'hui plus communément, est évidemment dérivé de l'arabe.

les autorités sur lesquelles reposent les faits relatifs à l'ancienne histoire de Perse. Kaiomurs, qui, suivant le *Dabistan*, ne fut que le premier roi de la cinquième dynastie des monarques de Perse, était considéré (1) par les sectateurs de Zoroastre comme le premier être créé ; et les écrivains mahométans qui suivent la chronologie des Juifs, ne font remonter sa généalogie que jusqu'à Noé ; mais ils le regardent comme le premier roi de ce royaume.

Nous apprenons par tous les historiens contemporains que les partisans du prophète de l'Arabie furent si irrités de l'obstination avec laquelle les Persans avaient défendu leur indépendance et leur religion, qu'ils détruisirent avec une dévote fureur tout ce qui pouvait nourrir un entêtement qu'ils voulaient soumettre ; des villes furent rasées, des temples brûlés. Les saints prêtres qui desservaient les autels furent massacrés, et les livres qui contenaient tout ce que savaient les gens les plus

(1) Ceci est fondé sur l'autorité de la traduction du *Zend-a-vesta* par Anquetil du Perron. Le nom de Kaiomurs, comme l'écrit cet auteur, paraît être un mot shanscrit ; il signifie *corps d'argile*. Il est appelé *Gil Sha* ou *roi d'argile* par tous les auteurs persans ; ce qui est évidemment une traduction du terme employé par le *Zend-a-vesta*.

instruits de la nation, soit sur les sciences en général, soit sur leur histoire ou leur religion, furent proscrits avec ceux à qui ils appartenaient. Le fanatique Arabe de ces tems ne connaissait et ne voulait connaître d'autre livre que le Koran. Les prêtres persans qui étaient appelés mujous (1) ou mages, furent tous considérés comme des sorciers, et leurs profanes ouvrages furent dès-lors regardés comme les instrumens de leur art criminel. Nous trouvons la preuve de cette opinion dans tous les contes populaires des Arabes, où nous voyons que tous les actes de méchanceté ou de sorcellerie sont généralement commis par les Guèbres ou Gaurs (2); et ce terme, qui ne signifie autre chose que des sectateurs de Zoroastre, par l'effet des préventions qui s'élevèrent contre cette religion à la naissance du mahométisme, est devenu dans tout le monde mahométan le synonyme de l'épithète injurieuse d'Infidèle.

(1) Cela est pris du mot persan *mugh*, qui veut dire un prêtre infidèle. On l'applique généralement aux prêtres des Guèbres, mais aussi parfois aux chrétiens. Ce mot s'emploie quelquefois dans la poésie persane, pour désigner un homme qui tient un cabaret, mais dans ce cas c'est une application métaphorique que l'on en fait.

(2) Gaur est une abréviation corrompue de Guèbre, comme Moal de Moghul, etc.

Par le sort qu'ont éprouvé dans les révolutions les manuscrits de la Grèce et de Rome, nous pouvons juger combien peu d'ouvrages d'une nation conquise et méprisée, comme l'a été la Perse, ont dû échapper au naufrage entier du royaume. Il s'est écoulé près de quatre siècles avant qu'on eût fait aucun effort de quelque importance, pour sauver ce qui restait des livres persans de la proscription qu'ils avaient subie. La première tentative qui ait été faite à cet égard, est attribuée à un prince de la famille de Saman; et comme cette maison se faisait honneur de descendre de Baharam Choubeen, nous avons, peut-être à la vanité de ses membres autant qu'à leur amour des lettres, obligation des soins qu'ils ont pris pour recouvrer des manuscrits propres à perpétuer la gloire de leurs ancêtres. Nous savons par l'histoire sainte que les actes des rois de Perse étaient écrits dans un ouvrage nommé les *Chroniques* de ce royaume; et un auteur grec (1) qui était à la cour d'Artaxerces Memnon, nous apprend qu'il eut accès aux livres qui étaient gardés dans les archives royales. Les auteurs mahométans assurent que les parties éparses de cet ouvrage qui avaient été conservées par les mo-

(1) Ctésias.

buds ou prêtres des Guèbres furent réunies (1) et données au poète Dukiki, lequel eut ordre d'en faire un poëme épique, qui devait contenir l'histoire des rois de Perse depuis Kaiomurs jusqu'à l'infortuné Yezdijird. Dukiki ne vécut pas long-tems ; il ne put faire que mille stances de ce grand ouvrage : il fut assassiné par un de ses propres esclaves. L'entreprise alors, heureusement pour la gloire du pays, fut dévolue à Ferdosi, lequel, sous les auspices du célèbre Mahmood de Ghizni, composa, tant avec les matériaux précédemment rassemblés, qu'avec ceux qu'il put y ajouter, le célèbre poëme intitulé *Sha-namah* ou livre des rois. C'est dans ce livre, tout mélangé de fables qu'il est, et chargé de tous les ornemens que fournit une imagination poétique, que nous trouvons presque tout ce que sait le monde asiatique sur l'histoire ancienne de la Perse et de la Tartarie.

(1) Les écrivains ne sont pas d'accord sur le nom du prince samanien, à qui doit être attribué ce soin. D'Ohsson fait honneur du commencement de la collection à Munsoor Ier, et croit qu'elle fut finie sous le second roi du même nom. Tahir Mahomet dit que Dukiki commença son poëme sous les auspices d'Ismael, le fondateur de la dynastie samanienne. Mais le poète Jami, avec plus de vraisemblance, assure que Dukiki vivait au tems de Noë, quatrième roi de cette dynastie.

Les fragmens (1) d'où ce poëme fut tiré étaient en pehlivi, langue dans laquelle, à l'exception des ouvrages religieux, étaient écrits, à l'époque de la conquête des Mahométans, tous ces livres persans (2); et il importe beaucoup d'observer que le *Sha-namah* contient tant de mots pehlivi, qu'un Persan moderne ne peut le

(1) Il ne reste plus aucun de ces fragmens. Lorsque le travail pour lequel ils avaient été rassemblés eut été complètement exécuté, et que le *Sha-namah* fut devenu, comme cela arriva tout de suite, le livre classique de l'histoire nationale, il était naturel que les matériaux informes et incohérens qui avaient servi à le faire, perdissent beaucoup de leur valeur. Une comparaison de ces anciens documens avec le nouveau livre aurait pu, dans quelques points, atténuer mais jamais augmenter le monument de gloire que venait d'élever Ferdosi. Ainsi cette même vanité nationale qui avait porté à faire la collection n'avait plus d'intérêt à la conserver. Il est probable, d'ailleurs, que ces manuscrits, si quelques-uns ont été respectés, durent être déposés dans les archives royales des monarques de Ghizni; et, s'il en est ainsi, ils auront été enveloppés dans la terrible destruction où fut englouti tout ce qui appartenait à cette fière capitale lorsqu'elle fut pillée et brûlée par les Affghans de Ghour.

(2) Nous sommes instruits, par ce qu'on regarde comme les meilleures autorités persanes, que lorsque les Arabes envahirent le pays, ils y trouvèrent trois langages, le farsis, le deri et le pehlivi, de quelqu'un desquels sont dérivés tous les dialectes que l'on parle aujourd'hui dans la Perse (*a*). Il y avait en Perse, suivant quelques auteurs, sept langues; mais le herowee,

(*a*) Introduction au Ferhung Jehangheree.

comprendre sans un glossaire, tandis que les phrases et les mots arabes, dont l'usage était établi long-tems avant le travail de Ferdosi, sont avec soin écartés de son livre. Le poète même se fait honneur d'avoir eu cette attention; et la vanité qu'il en tire suffit pour nous persuader que, malgré tout le merveilleux dont il peut avoir orné son récit, les faits qu'il ra-

le suckzee, le zawulee et le suodee (aujourd'hui inusités) paraissent n'avoir été que des dialectes vulgaires. Jamais ils n'ont été écrits : et Moullah Mahomet Saaduck (auteur d'un dictionnaire de l'ancien fars, dans l'introduction duquel est un court exposé des anciennes langues de la Perse) assure qu'un mot seul de ces langues aurait gâté une stance. Le pars, ou farsis, est encore (quoique fort mêlé avec l'arabe, depuis la conquête des Mahométans) la langue générale du royaume. Le deri, dit-on, était un langage poli que l'on parlait dans quelques-unes des principales villes de l'empire. Quelques personnes croient que c'était le dialecte qu'on parlait à la cour pendant la période de la dynastie kaianienne (*a*) Le mot *deri* implique l'idée d'éloquence; il est employé pour exprimer ce qui ne présente aucune imperfection. Pour prouver la douceur et l'élégance de ce dialecte, on cite une tradition mahométane, suivant laquelle le prophète aurait dit que si Dieu avait à donner un ordre qui tendît à prouver sa bonté et sa miséricorde, il le prononcerait d'un ton doux et en langage deri. Mais quand il parle en colère, ajoutait Mahomet, il se sert de la langue arabe. On assure, sur la même autorité, que l'arabe et le deri sont les deux seules langues que l'on parle en paradis. La

(*a*) Manuscrits de Moullah Mahomed.

conte, sont exclusivement pris dans les mémoires pehlivi.

Les Grecs ne font aucune mention de la dynastie des rois paishdadiens. Ce que Ferdosi nous dit de son histoire mérite donc une attention particulière. Dans son règne de Kaiomurs, nous ne voyons guères que le tableau d'hommes récemment sortis des habitudes de la vie sauvage,

troisième langue est le pehlivi, mot auquel on a donné plusieurs significations ; mais la conjecture la plus probable est que le mot est tiré de celui de Pehleh, ancien nom des contrées d'Ispahan, Phée et Deenawar (*a*). Le zund est la langue sainte dans laquelle est écrit le *Zend-a-Vesta* de Zoroastre, et ses sectateurs assurent qu'elle ne peut être connue que de Dieu, des anges, des prophètes et des prêtres éclairés (*b*). Le volume sacré est écrit dans cette langue, mais il y est annexé une traduction pehlivi.

Ce que nous venons de dire est ce que nous disent les écrivains orientaux sur ce qu'ils appellent les anciennes langues de la Perse. Mais si nous pouvons raisonner par analogie et d'après l'histoire des autres nations, nous serons portés à croire que ce n'étaient que des dialectes divers d'une seule et même langue, qui, dans le cours de plusieurs siècles, a subi de grands et nombreux changemens. Le zund, qui approche le plus du shanscrit, peut certainement être regardé comme le plus ancien de ces dialectes ou langages. Car, dans les époques les plus reculées dont nous ayons quelques notions authentiques, il était celui des hommes religieux et savans. Quelques-uns des sectateurs de Zoroastre en ont attribué l'invention à

(*a*) Introduction au Ferhung Jehangheree.
(*b*) Manuscrits de Moullah Firose.

et à qui l'on a enseigné quelques-uns des arts de la vie civilisée. Houshung réforma la religion de son pays, et c'est à lui que Ferdosi attribue l'introduction du culte du feu. Son fils Tahamurs fut engagé dans des guerres continuelles avec les deeves ou magiciens, nom que ce poète donne à tous les ennemis de cette dynastie. La durée qu'il attribue à chacun de ces trois règnes n'a rien d'exagéré. Ferdosi ne fait monter le tout qu'à cent dix ans, depuis l'accession

leur prophète, mais cela est impossible, et cette opinion prouve seulement qu'au tems où il vivait c'était une langue inconnue au vulgaire.

Le pehlivi, suivant Ferdozi, était le langage de la cour au tems de la dynastie kaianienne, et probablement encore longtems après. Il faut observer qu'excepté les ouvrages religieux de Zoroastre et autres, tous les livres écrits en Perse, avant l'invasion mahométane, étaient en pehlivi; mais nous n'avons jamais entendu parler d'un manuscrit deri, fait qui peut prouver que ce terme ne désignait que la manière la plus polie de parler la langue commune du pays; et il pourrait dans ce sens s'appliquer aussi bien au pehlivi qu'au parsi ou persan. Ce dernier mot avant l'invasion mahométane signifiait probablement la langue ordinaire et que l'on parlait communément. Car, même à cette époque, il paraît que tous les livres s'écrivaient en pehlivi. Le farsi ou langage persan a successivement été rendu plus riche; et dans sa forme actuelle il est tellement mêlé avec le pehlivi et l'arabe, que ce n'est pas un travail facile de séparer les mots qui appartiennent aux différentes langues dont il est composé.

au trône de Kaiomurs, jusqu'à celle du neveu et successeur de Tahamurs, le célèbre Jemsheed.

Le règne de ce prince fut, selon Ferdosi, de sept cents ans (1). Les auteurs cependant diffèrent sur cette durée ; mais tout ce qu'on rapporte de Jemsheed est évidemment fabuleux : c'est l'histoire d'une période dans laquelle il s'est fait de grands changemens dans l'état de la société. D'abord, on dit que ce prince divisa ses sujets en quatre classes (2), à chacune desquelles il affecta une position fixe et séparée, ce qui semble impliquer que la condition des anciens Persans était comme celle des modernes Hindous, et que cette institution particulière des castes, qui existe aujourd'hui dans l'Inde, était jadis connue en Perse. Cette supposition mérite d'être approfondie. On peut faire à l'appui plusieurs argumens, mais il y en a de très-puissans

(1) Quelques écrivains réduisent le règne de Jemsheed à cent cinquante ans. D'Ohsson, je ne sais sur quelle autorité, lui en donne trois cent cinquante. Je l'ai indiqué pour sept cents, parce que quatre exemplaires du *Sha-namah*, que j'ai consultés, sont d'accord à cet égard, et qu'ils s'accordent aussi avec l'édition de cet ouvrage imprimé à Calcutta, qui a été collationné sur un grand nombre d'exemplaires.

(2) Tous les auteurs mahométans, à l'exception de Mohsin Fani, attribuent cette division en classes à Jemsheed. Cet auteur, comme on l'a dit, la suppose faite par Mahabad.

à y opposer. Aucun historien grec ni persan (1) n'indique, dans l'ancienne histoire de Perse, un fait quelconque qui prouve l'existence de ces castes dans le sens où nous entendons le mot relativement aux Hindous. Tout ce que nous savons à cet égard se réduit aux noms des classes entre lesquelles Jemsheed divisa son peuple. Et Ferdosi, qui entre dans beaucoup de détails sur le pays et sur le caractère de ses habitans, fait bien mention de cette division en classes, mais il ne revient pas une seule fois sur ce sujet. Il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'écrire l'histoire d'une nation d'Hindous, sans qu'il se présentât une foule de

(1) Strabon, en parlant de l'Ibérie, nous apprend que quatre classes de personnes habitaient ce pays. Il dit de ce qu'il appelle la première classe que « ceux qui la composent désignent » leurs rois d'après la proximité du sang et l'avantage de l'âge; » que ces rois administrent la justice et commandent les ar- » mées. La deuxième classe comprend les prêtres qui pren- » nent soin des droits politiques du pays relativement aux » peuples voisins. La troisième est composée des soldats et » des cultivateurs. La quatrième est celle du peuple en géné- » ral; ceux qui la composent sont esclaves du roi et font tous » les services domestiques. »

Mais il faut observer que ces distinctions, qui existent encore à présent en Circassie, sont purement féodales, comme les divisions admises dans l'Occident entre nobles, clergé, paysans libres et serfs.

passages qui rappelassent que chez ce peuple existait cette singulière institution. Quelques auteurs mahométans, il est vrai, vont plus loin (1) que Ferdosi dans le détail qu'ils don-

(1) Dans presque tous les exemplaires de Ferdosi que j'ai consultés, j'ai trouvé diversement écrits les noms des classes entre lesquelles Jemsheed avait distribué ses sujets. Voici, d'après l'exemplaire imprimé à Calcutta, la traduction littérale de ce qu'il dit des quatre classes (*a*) :

Une classe était nommée Kanoozean;
Elle était instruite du saint culte.
Il sépara cette classe des autres,
Assigna une montagne pour le lieu de dévotion.
Sachez que la religion était leur seule affaire :
Ils lisaient devant la splendeur du Tout-Puissant.

Un autre rang était placé du côté opposé :
On appelait ceux-ci Nesareean.
Partout où les hommes au cœur de lion faisaient la guerre,
Ils étaient la brillante armée du royaume ;
Par eux le trône impérial était stable,
Et par eux la gloire de la valeur est éternelle.

Sachez que le Nesoodee était la troisième classe :
Il n'y a point de lieu où l'on n'en fasse l'éloge.
Ceux-là sèment, et ils labourent et ils récoltent eux-mêmes,
Et chez eux ils n'entendent point de reproche.
Non soumis au commandement, ils portent de grossiers habits ;
Leurs oreilles ne sont point assiégées par la calomnie ;
Ils jouissent du repos, exempts de contrôle et de querelles ;
A eux appartient la santé du corps, et d'eux vient la santé de la terre.
Dis-moi, toi qui es intelligent, qui a dit ce mot :
L'indolence fait un esclave de celui qui était libre ?

La quatrième classe est appelée Anokhushee :
Ils s'occupent avec courage des travaux manuels ;
Partout où il y a de l'ouvrage ils sont toujours actifs ;
Leur esprit est sans cesse occupé à l'exécuter.

La division faite par Jemsheed est rappelée dans le *Binidad*

(*a*) Cette traduction du persan en anglais étant donnée comme littérale, il a convenu de traduire aussi le plus littéralement possible l'anglais en français : c'est pour cela qu'on a laissé en prose ce qui n'eût pu être mis en vers sans s'écarter en plusieurs points du texte original. (*N. D. T.*)

nent de ces classes ; et ils prétendent que Jemsheed ordonna que les personnes, ainsi classées, se renfermassent dans les occupations qu'il leur assignait. Mais cette assertion vague ne peut, sans quelque autre témoignage, être admise comme preuve suffisante d'un fait aussi important dans l'histoire d'une nation, que le partage de la population en castes. Que les Persans, pendant l'espace de tems que Ferdosi attribue au règne de Jemsheed, aient été divisés en quatre classes, comme l'indique Ferdosi, cela est fort probable ; mais cela fait voir seule-

(écrit pehlivi), et Moullah Firoze donne les noms des quatre classes comme ce même ouvrage : *Asûrinân*, ce sont les prêtres ; *Aretishtarân*, les rois et les soldats ; *Wasterjûshan*, les cultivateurs ; *Hûtokhshân*, les ouvriers. Quant à la signification des deux premiers mots, je ne trouve rien de satisfaisant. On m'a dit qu'ils étaient *zend* et *pazend* ; mais *waster* en pehlivi veut dire *grain* ou *gazon* ; et dans la même langue, *hû* signifie *bon*, et *tokhsha*, *effort*, *travail* ; ce qui paraît suffire pour rendre raison des deux dernières dénominations.

Dans le *Burhankuttah*, on indique aussi les divisions, et tant à raison de la grande science de l'auteur que par la nature d'un glossaire ou dictionnaire dont l'arrangement facilite la correction des erreurs qu'on a pu faire, cet ouvrage mérite confiance. La signification des noms des quatre classes y est placée sous l'article *Katuzi*. *Katuzi*, dit l'auteur, signifie un homme de piété, un ecclésiastique. Il faut remarquer, ajoute-t-il, que Jemsheed partagea l'espèce humaine en quatre classes : à l'une il donna le nom de *Katuzi*, et il ordonna à

ment qu'ils sortaient alors d'un état sauvage, et qu'il fallut les distribuer entre ces différentes branches de la société qui devenaient nécessaires à la situation nouvelle dans laquelle ils allaient entrer ; et, après tout, ce n'est-là qu'une seule des améliorations qu'on attribue à ce prince, dans l'histoire du long règne qu'on lui suppose. Il bâtit des villes ; il inventa des armes, et construisit des vaisseaux ; il tourna l'attention de la nation vers l'agriculture ; il réforma le calendrier, et apprit aux hommes la noble science de l'astronomie : il fut le premier qui fit du vin, qui fabriqua de la soie, et

ceux qui la composaient d'habiter les montagnes et les grottes, et de s'y employer au culte du Dieu tout-puissant, à la science et à l'instruction ; il nomma la deuxième classe *Nesâri*, et il lui prescrivit de regarder la guerre comme son occupation ; à une autre, qu'il appela *Nâsûdi*, il ordonna de cultiver et de recueillir les grains ; il nomma la dernière *Anokhûshi*, et lui prescrivit de s'appliquer aux occupations manuelles.

L'auteur du *Tuarikh-Tubree* donne aussi un détail de la division de la Perse faite par Jemsheed en ce qu'il nomme *Gooroo* ou classes. Il appelle les premiers les hommes religieux et sages, les seconds les militaires, les troisièmes les marchands et artisans, et les quatrièmes les cultivateurs. Il ajoute que Jemsheed ordonna que chaque homme se renfermât dans les occupations de sa classe. Khondemir établit aussi qu'il était défendu à chaque classe de s'engager dans les travaux affectés à une autre, et Mîrkhavund-Shah dit la même chose.

introduisit la musique ; pour tout dire, il devint si vain de ses perfections, si enivré de son pouvoir, qu'il se proclama dieu lui-même, et menaça de sa vengeance tous ceux qui refuseraient de se prosterner et de l'adorer. Cette impiété, observe-t-on, amena l'infortune, non-seulement sur lui, mais sur tout son pays. La Perse, après avoir joui d'une longue période de prospérité (1), fut envahie et conquise par un prince étranger, le barbare Zohauk, dont la tyrannie répandit la terreur et la désolation sur cet Empire. Ne pouvons-nous donc pas, sans trop de hardiesse, présumer que l'on nous donne ici, non pas les annales d'un règne, mais l'histoire d'un peuple pendant une certaine période? On le représente, en effet, d'abord comme sortant d'un état sauvage, dans lequel les hommes, ayant peu de besoins, connaissaient peu de distinctions, soit de rang, soit de travaux. Nous les voyons ensuite se distribuer dans les différentes classes que comporte une société plus avancée. Ce peuple devient industrieux, et par suite riche et prospère. Il tombe dans le luxe; il oublie sa religion, et conséquemment il offre une

(1) Les auteurs persans, pour donner une idée de cette prospérité, disent que la douleur et la mort furent bannies de la terre pendant les cinq premiers siècles de ce règne.

proie facile à l'ennemi voisin. Ce tableau paraît être l'interprétation simple et naturelle de l'histoire de Jemsheed que nous font les auteurs persans. Il serait plus difficile d'expliquer celle de son vainqueur Zohauk, si nous n'avions pas d'autre guide que les écrivains orientaux pour nous conduire dans cette ère obscure de leur histoire. Ils prétendent que Zohauk était fils de Shedad (1), prince de Syrie, et qu'il gouverna la Perse pendant environ mille ans (2) ; et sur l'histoire de cette période si longue, ils ne nous donnent absolument rien que quelques anecdotes fabuleuses. Mais il y a lieu de croire, par le témoignage des écrivains orientaux, que Zohauk était le monarque assyrien qui conquit la Perse, et que son long règne comprend l'histoire de toute l'époque pendant laquelle ce pays fut soumis à l'Assyrie.

Or, la durée du pouvoir des Assyriens sur la Perse, occupe, suivant les écrivains grecs, un espace de tems (3) à-peu-près égal à celui que

(1) En cela ils font peut-être allusion à Ben-hadad de l'Ecriture, qui fut un des rois les plus puissans de la Syrie, et qui, dit-on, fut adoré par les rois de ce pays. Shedad passe parmi les écrivains orientaux pour s'être proclamé dieu.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) De huit cents à mille ans.

les Orientaux attribuent au règne de Zohauk ; et, d'autre part, les Persans conviennent que leur pays fut, pendant tout ce tems, soumis à une domination étrangère. Quelques-uns des plus beaux monumens de la Perse passent pour être l'ouvrage des souverains de l'empire d'Assyrie, et notamment de la reine Sémiramis ; mais il ne faut pas se livrer à trop de conjectures sur les travaux d'une princesse dont l'existence est révoquée en doute par quelques auteurs, et relativement au règne de laquelle les plus savans chronologistes diffèrent entre eux d'environ quatre cents ans (1).

(1) Le savant Bryant donne le tableau suivant des différentes époques attribuées au règne de Sémiramis :

Elle aurait vécu avant Jésus-Christ,

Suivant Syncelle	2177 ans.
Petau	2060
Helvicus	2248
Eusèbe	1984
M. Jackson	1964
L'archevêque Usher	1215
Sanchoniathon (*a*)	1200
Hérodote, environ	713

Quelle confiance, ajoute cet auteur, peut-on donner à l'histoire d'une personne dont on ne peut pas déterminer, à quinze cent trente-cinq ans près, le tems où elle a vécu ?

(*a*) *Philo Biblius Sanchoniathon apud Euseb. Præp. ev.*, lib. I, p. 31.

Si nous admettons que la période du règne de Zohauk fut celle pendant laquelle la Perse fut soumise aux Assyriens, nous devons supposer que le Feridoon des historiens persans est l'Arbacès des Grecs : cela se trouve appuyé par plusieurs points importans sur lesquels les uns s'accordent avec les autres. Le Mède Arbacès fut engagé, par la réputation infâme de Sardanapale, à attaquer Ninive. Il la prit et renversa la monarchie assyrienne. Quelques auteurs persans prétendent que Feridoon prit Zohauk dans Jérusalem ; mais c'est une erreur, ainsi qu'on le voit dans un passage de Ferdosi, qui désigne Ninive comme la ville que prit Feridoon. Un autre auteur persan confirme ce fait, et donne le nom de la véritable capitale, en disant que le monarque assyrien habitait quelquefois Babylone. Moses de Chorone appelle ce roi *Varbacès* (il le nomme aussi *Khodarnis*) ; et l'histoire qu'il donne de sa jeunesse s'accorde, à quelques égards, avec ce qu'en disent les auteurs persans. Mais le fait essentiel que ce prince délivra ses concitoyens du joug des Assyriens, est celui sur lequel doit reposer l'opinion qu'Arbacès et Feridoon sont la même personne. L'Ecriture-Sainte fournit rarement des détails relatifs à l'histoire d'aucune autre

nation que les Israélites ; mais il semble étonnant que les Grecs ne nous donnent aucune des particularités fabuleuses qui se rattachent à la naissance et à l'éducation de Feridoon ; au reste, ils ne nous apprennent rien non plus sur les événemens qui conduisirent les Mèdes à secouer le joug des Assyriens. Cependant, il importe ici d'observer qu'il n'y a pas, dans toute l'ancienne histoire de Perse, un point de fait mieux prouvé, par les écrits orientaux, que la révolte de Kâwah, le forgeron, événement qui fit monter Feridoon sur le trône de ce pays. La reconnaissance, qui du tablier du forgeron fit l'étendard d'un grand Empire, et le respect presque religieux, avec lequel il fut conservé pendant plusieurs siècles, prouvent incontestablement la nature et l'importance du service rendu, dont une si haute distinction a perpétué la mémoire. En outre, la prise du durufsh-e-kawanee (1), ou étendard de Kâwâh, faite par un général du calife Omar dans la quatorzième année de l'hégire, doit convaincre les person-

(1) Hérodote ne parle nulle part de l'étendard de Perse. Xénophon dit que l'enseigne royale était un aigle d'or dont les ailes reposaient sur une lance, et Quinte-Curce le décrit de manière à montrer qu'il était encore le même au tems d'Alexandre. Mais de ce que les Persans auraient eu un aigle sur

nes les plus sceptiques de la vérité de cette partie des premiers tems de l'histoire de Perse.

Les divisions qui se mirent dans la famille de Feridoon (1) jetèrent la Perse (2) dans un état de faiblesse et de désordre (3) qui s'aug-

une enseigne, il ne s'ensuivrait pas que l'étendard khavanee n'eût pas existé en même tems. Il y avait sans doute, avant le service qui fit adopter pour étendard le tablier du forgeron Kâwâh, une enseigne, un symbole royal, et probablement c'était l'aigle dont on donne la description. Nous savons, par les historiens persans, qu'on déployait rarement la bannière sacrée du Kâwâh, et c'est une raison de plus pour croire qu'il y avait un autre drapeau ou enseigne d'un usage plus habituel.

(1) On a donné plus haut l'histoire de ses fils, Selm, Toor, et Erij.

(2) L'Ecriture-Sainte, ainsi que les écrivains grecs, distingue pendant cette période le royaume des Mèdes de celui de la Perse; mais les auteurs orientaux ne parlent que de l'Eeran que je traduis par Perse. Quant au Fars, proprement dit, on ne peut douter qu'il ne fût, sous Feridoon (Arbaces) et sous ces puissans monarques, une simple province de l'Empire général auquel les écrivains occidentaux ont donné les noms de Médie et de Perse.

(3) Feridoon, suivant Ferdosi, eut pour successeur son petit-fils Manucheher; Mirkhond dit que c'était son fils. Ce prince est le Mandauces des écrivains grecs; son fils, Nouzer, est le Sosarmus. Zoo, qui fut placé sur le trône par Zal, lorsque les Scythes étaient maîtres d'une grande partie de la Perse, est appelé par les grecs Artia. Ils disent qu'il était petit-fils de Mandauces. Le Kershasp des Persans, ils le nomment Arbianès. Il y a peu de faits relatifs à ces princes, et le rapport

menta par une guerre contre les Scythes : ceux-ci, après de longs combats, se rendirent maîtres de la Perse, et en restèrent en possession, disent les historiens, pendant douze ans (1). La période dans laquelle se trouve la

principal que l'on trouve entre les écrivains de la Grèce et ceux de la Perse pour cette portion de l'histoire ancienne, c'est que les uns comme les autres comptent cinq princes depuis la chute de l'Empire d'Assyrie jusqu'à l'élection de Dejocès ou Kai Kobad.

(1) Ferdosi dit qu'Afrasiab, prince de Turan, gouverna la Perse pendant douze ans. Le nom de Turan, comme nous l'avons souvent fait observer, est appliqué par les auteurs mahométans à tout le pays que dans la géographie moderne nous appelons Tartarie, parce qu'il est à présent habité par des tribus tartares. Au tems d'Hérodote et sous le règne d'Alexandre, la Transoxiane et les pays adjacens étaient habités par les Saces, nom générique des Scythes, et par une tribu particulière appelée Massagetes. Ce fut donc évidemment par cette tribu, ou par quelque autre branche de la nation que les Grecs appelaient Saces, que la Perse fut envahie pendant le règne de ses premiers princes ; et Afrasiab, monarque persan de Turan, était un prince scythe. Il n'est pas aisé de concilier cette invasion avec celle dont parle Hérodote, quand il dit que les Scythes envahirent la Perse sous le règne de Cyaxares, et restèrent en possession de ce royaume pendant vingt-huit ans. Ceci appartient à une époque postérieure de plus de cent ans à celle des auteurs persans. Mais, d'une part, ce sujet n'est pas clair dans l'historien grec, et, de l'autre, les dates sont fort dédaignées par les écrivains persans : ce n'est donc que sur la ressemblance des faits que nous pouvons faire reposer l'identité des événemens.

guerre qui précéda cette conquête, la résistance héroïque que firent long-tems aux conquérans plusieurs nobles persans qui défendaient les provinces où ils étaient nés, et le triomphe qu'à la fin ils obtinrent sur les ennemis de leur pays, a été choisie par Ferdosi, comme propre, par les scènes de tout genre qu'elle représente, à s'embellir de ce qu'il y a dans son poëme de plus fabuleux. C'est durant cette ère qu'ont vécu ses plus grands héros, et la plupart de leurs hauts faits ont lieu dans des batailles contre les Scythes, ou, comme il les appelle, les guerriers du Turan. Il est à la vérité remarquable que Ferdosi ne parle presque d'aucun roi ou guerrier distingué, soit de l'Assyrie, soit de la Grèce, ou d'aucune autre nation que l'Iran et le Turan, qui sont la Perse et la Tartarie modernes. Et ce fait explique pourquoi il place, dans l'une ou l'autre de ces contrées, tous ces événemens. Ses matériaux étaient bornés : il lui fallait adapter le récit qu'il en faisait aux préjugés et aux notions très-bornées (1) de ses compatriotes qui ne con-

(1) Il n'est pas probable que Ferdosi ait trouvé dans ses matériaux beaucoup de détails relatifs aux guerres des Persans contre les peuples de l'Occident ; mais quand même il en aurait eu, les actions honorables des guerriers grecs auraient

naissaient guère que les régions où il a fait figurer les acteurs de son drame. C'est pour cela que nous voyons se passer aux rives de l'Oxus des faits qui réellement ont eu lieu sur les bords de l'Euphrate; et, tandis qu'il lui suffit d'une stance pour raconter une grande expédition en Grèce, il emploie cent pages au récit d'une invasion faite en Perse par quelques pillards des plaines de la Tartarie.

Quoique l'histoire de Roostum et de sa famille soit mêlée de beaucoup de fables, elle contient plusieurs faits dont il ne paraît pas possible de douter. D'abord, que ces princes étaient les chefs ou souverains héréditaires du Seistan ou Nimroz; en second lieu, que leur maison appartenait à la famille royale de Cabul aussi bien qu'à celle de Perse (1); troisièmement, que, malgré qu'ils n'aient jamais pris le

été sans intérêt pour la vanité de ses compatriotes : l'ignorance complète où étaient ceux-ci de la géographie des pays situés au-delà de l'Euphrate, suffisait seule d'ailleurs pour qu'il ne fît pas de ces contrées la scène d'action de ses héros. L'histoire d'Alexandre est, à cet égard, la seule qui fasse exception; et même on ne parle de lui que lorsqu'il agit dans la Perse ou dans l'Inde.

(1) Ils se vantaient de descendre en droite ligne de Jemsheed, et s'étaient depuis alliés par des mariages avec la maison royale.

titre de rois, et qu'ils aient constamment soutenu sur le trône quelque mannequin du sang royal, ils furent reconnus et considérés comme les chefs d'une grande province, comme les généraux des armées persanes, depuis la mort de Manucheher (le Mandauces des Grecs), jusqu'à l'élévation de Kai Kobad (1), premier roi de la dynastie kaianienne, prince qu'on a les plus fortes raisons de croire le Dejocès des écrivains grecs.

Hérodote nous apprend que Dejocès fut choisi pour roi, à cause de sa justice et de sa sagesse, dans un tems où la Perse se trouvait dans la misère et l'anarchie : « Notre situation actuelle est absolument intolérable. Choisissons » donc un roi, afin de jouir des avantages d'un » gouvernement régulier, et de nous livrer à » nos occupations ordinaires sans crainte de

(1) Ferdosi ne nous fait pas connaître quel était le père de Kai Kobad; il établit seulement qu'il était du sang royal et descendait de Manuchcher. Mais s'il était le Dejocès des Grecs, et fils, comme le dit Hérodote, de Phraortes, le poète persan aurait difficilement trouvé dans les chroniques de Perse le nom du prince mède qui avait conquis son pays. Ctésias, qui déclare avoir puisé dans les mêmes sources que Ferdosi, ne fait pas mention de Phraortes : ce qui peut être admis comme une preuve que ce nom ne se trouvait pas dans les mémoires persans. (Hérodote de Beloe, vol. Ier, page 159.)

» danger ou d'oppression. » Après ce prélude, Dejocès fut élu avec des applaudissemens universels. Ce souverain, ajoute le même auteur, construisit un palais magnifique, fortifia sa capitale, et tâcha, en l'entourant de beaucoup de pompe et de splendeur, ainsi qu'en soustrayant aux regards sa personne royale, d'inspirer à ses sujets des sentimens de respect et de crainte, qu'il croyait propres à augmenter la force de la monarchie.

Ferdosi, dans le récit qu'il fait de l'élévation au trône Kai Kobad, observe que Zal, prince de Seistan, et père de Roostum, qui commandait l'armée persane, assembla tous les chefs de la nation et leur parla en ces termes : « Braves » guerriers, instruit par le danger et formé par » l'expérience, j'ai réuni cette armée et j'ai tâ- » ché de la rendre formidable ; mais tous » les courages sont ébranlés à défaut d'un » prince qui conserve l'union entre nous. Les » affaires de l'Etat sont sans direction, l'armée » marche sans chef. Combien était meilleure » notre position, lorsque Zoo occupait le trône ! » Choisissons quelque personne d'extraction » royale, et remettons-lui les fonctions de la » souveraineté : il maintiendra l'ordre ; car un » royaume ne peut exister sans un chef. Les

» prêtres ont désigné pour cette haute dignité
» un descendant de Feridoon, un homme dis-
» tingué par sa magnanimité et son amour pour
» la justice. » Après ce discours, Kai Kobad fut nommé, et ce choix fut universellement approuvé.

L'accord si remarquable qui se trouve entre Ferdosi et Hérodote, sur les circonstances particulières a l'élévation de Kai Kobad ou Dejocès, au trône de Perse, doit certainement nous inspirer de la confiance pour les faits que tous deux nous racontent. La différence des noms donnés à ce prince par les deux auteurs est, comparativement à ceci, de peu d'importance. Les rois de Perse avaient certainement, dans les premiers siècles comme dans les tems modernes, plusieurs noms ou plutôt diverses appellations qu'on a employées indifféremment, soit pendant leur vie, soit après leur mort; et, lorsqu'à ce fait incontestable nous ajoutons l'effet des altérations qu'ont éprouvées, avant de parvenir jusqu'à nous, les langues dans lesquelles leur histoire a été écrite, nous n'avons pas lieu de nous étonner de ne pas trouver presque un seul cas où les écrivains orientaux soient d'accord sur ce point avec les historiens grecs ou romains.

Dans ces histoires les faits correspondans sont les seuls guides qui puissent nous conduire avec quelque sûreté, particulièrement au travers de cette période obscure et embarrassée. Nous devons y attacher beaucoup plus d'importance qu'aux dates qui, pour l'histoire de Perse antérieure à la conquête des Mahométans, offrent peut-être encore moins de certitude qu'une étymologie douteuse (1) de noms propres ou de titres empruntés. Au reste, même à l'égard de ceux-ci, il faut dire que nous avons une forte preuve que Kai Kobad et Dejocès, sont la même personne. Un auteur mahométan (1) appelle ce prince *Arsh*, et Ctésias, qui

(1) Il a été soutenu que l'*Arphaxad* dont il est fait mention dans le livre de Judith était le Dejocès des Grecs, parce qu'il est dit de lui qu'il avait construit *Ecbatane*; et si nous devions nous guider par l'étymologie, nous devrions conclure que ce prince était Dejocès. *Arpha*, ou *Arphra*, est le même nom que *Phraortes*; et *Xad*, ou *Sad*, dans l'ancien comme dans le nouveau persan, veut dire *fils* : on pourrait donc regarder *Arphaxad* comme fils de *Phraortes*. Ferdosi dit que Kai Kobad était considéré comme un descendant de Feridoon, ou, comme on écrivait en pehlivi, *Phreedoon*, ou en déri, *Aphreedoon*, nom qui ne diffère pas de *Aphra*. Sous ce point de vue donc aussi, l'*Arphaxad* du livre de Judith paraîtrait être le Kai Kobad des Persans. Mais rien au monde n'est plus incertain que des conclusions déduites de l'étymologie.

(1) L'auteur du *Mujmah-ul-Tuarikh*.

a écrit sur l'autorité des écrivains persans, le nomme *Arcœces*, ce qui est évidemment le même nom.

Hérodote nous dit que Dejocès eut pour successeur un fils qui fut nommé aussi *Phraortes;* et c'est à ce prince mède qu'il attribue la conquête de la Perse. Ferdosi ne fait pas mention de ce monarque : il confond probablement son règne dans celui de son père, qui, dit-il, occupa le trône pendant plus d'un siècle (1). Cependant un auteur mahométan fait mention de ce second Phraortes (2). Cet auteur, parlant de Kai Kaoos qui, dans le texte de Ferdosi, est indiqué comme fils et successeur de Kai Kobad, dit : « Quelques historiens énoncent positive-
» ment que Kai Kaoos était fils d'Aphra et pe-
» tit-fils de Kai Kobad ; mais je crois qu'il était
» fils de ce dernier. » Cela suffit pour faire voir que le nom de ce prince mède était familier aux auteurs orientaux, quoique la plupart de ceux de Perse, qui en général copient Ferdosi, l'ex-

(1) Dans l'édition de Ferdosi, imprimée à Calcutta, il est dit que Kai Kobad a régné cent vingt ans.

(2) L'auteur du *Mujmah-ul-Tuarikh*. Mirkhond observe aussi que, suivant quelques auteurs, Kai Kaoos aurait été le petit-fils et non le fils de Kai Kobad.

cluent de la liste des rois qui ont gouverné entre Feridoon et Kai Koosroo.

Il y a tout lieu de penser que l'histoire de Kai Kaoos, que nous lisons dans Ferdosi, est en même-tems celle de Cyaxares et d'Astyages. Hérodote nous apprend que le premier fit la guerre aux Lydiens, et qu'il étendit ses Etats vers l'Occident, jusqu'à la rivière Halys. (1) Il raconte aussi qu'au milieu d'une bataille, entre les Mèdes et les Lydiens, il survint une éclipse totale de soleil, comme elle avait été précédemment annoncée par Thalès de Milet. Postérieurement Cyaxares, suivant le même auteur, attaqua Ninive pour venger la mort de son père ; mais il fut détourné de cette expédition pour venir défendre son pays contre une invasion de Scythes. Quant à Astyages, les écrivains grecs en disent peu de chose, si ce n'est qu'il épousa Aryenis, fille d'Alyattes, roi de Lydie, lorsque son père eut conclu la paix avec ce prince.

Nous avons précédemment fait remarquer que cette partie de l'histoire de Ferdosi est celle où il s'est permis le plus de fables. Nous trouvons pourtant dans ses vers plusieurs faits qui

(1) Cette rivière est indiquée comme prenant sa source dans les montagnes de l'Arménie.

s'accordent complètement avec la teneur générale du récit d'Hérodote. L'exemple le plus remarquable de cet accord est relatif à l'expédition de Kai Kaoos dans le Mazenderan. Le poète persan nous dit que, dans une bataille qui eut lieu dans cette province, le prince et son armée furent tout-à-coup frappés d'un aveuglement (1) qui avait été prédit par un magicien. Ceci paraît bien être l'éclipse prédite par Thalès. A la vérité, Ferdosi ajoute que cet événement conduisit Kai Kaoos à être fait prisonnier. Mais ce n'est-là qu'une fiction imaginée pour amener les glorieux actes de son héros Roostum, qui, par l'unique effort de son bras, vient à bout de vaincre un nombre infini de démons, et de détruire en entier cette armée qui venait de battre son souverain. Non-seulement il délivre celui-ci, mais il le met en état de conquérir le pays où il était entré ; et le résultat de cette guerre, qui étendit (2) l'Empire dans la direction de

(1) C'est à un mémoire manuscrit de mon savant ami, M. Hamilton, l'un des professeurs du collége de Hertford, que je dois cette observation frappante sur la coïncidence d'Hérodote et de Ferdosi relativement à l'éclipse.

(2) Les auteurs persans ne connaissent la géographie d'aucun autre pays que le leur. Il ne faut donc s'attendre à aucune exactitude dans ce qu'ils disent des conquêtes de leurs souverains,

l'Halys, s'accorde parfaitement avec les succès de Cyaxares, tels que les décrit Hérodote. L'expédition contre Hamaver (1), dont fait mention le Shahnamah, semble être le siége de Ninive des écrivains grecs, qui s'accordent encore avec Ferdosi, quand ils disent que l'opération fut interrompue par une invasion des Scythes : tout comme le récit que fait Hérodote du mariage d'Astyages avec la fille du prince de Lydie, concorde avec celui de l'auteur persan qui nous parle du mariage de Kai Kaoos avec la fille du roi de Hamaver. J'ai plus haut avancé que Ferdosi confondait en une seule personne les deux règnes de Cyaxares et d'Astyages. Ce dernier prince, dont le nom, dit Moses de Chorone, signifie *Dragon* (2), n'est indiqué par aucun auteur oriental ; mais il est fort remarquable que cette épithète soit employée dans le *Zend-a-vesta*, pour désigner la dynastie dont Astyages faisait partie.

Après avoir donné cette courte notice sur les

lorsqu'elles s'étendent au-delà des limites qui leur sont familières.

(1) On ne peut presque pas douter que le Hamaver de Ferdosi ne soit la capitale de l'Assyrie.

(2) Le terme persan est *Azdehac*.

princes qui ont régné avant le grand Cyrus (1),

(1) Le tableau suivant fera voir d'un coup-d'œil les différens rois que, sur la foi des écrivains persans, grecs, arméniens et juifs, j'ai indiqués comme ayant régné depuis l'époque à laquelle les Mèdes secouèrent le joug des Assyriens (ou, suivant les Orientaux, depuis que leur pays eut été délivré de l'autorité étrangère de Zohauk), jusqu'à l'élévation de Kai Khoosroo ou Cyrus-le-Grand.

Hérodote.	Moses de Chorone.	Ctésias.	Les Juifs.	Les Persans.	Durée probable du règne.			Autorités.
Arbaces.	Verbaces et Rhodanus	Arbaces. .	Assuérus (*b*) (Tobie) . .	Feridoon (*c*)	18 ans	A. J. C. de 748 à	730	Ctésias.
	Mandauces.	Mandauces	. . . . .	Manucheher.	15	730	715	
	Sosarmes.	Sosarmes	. . . . .	Nouzer	7	715	708	Ferdosi.
Période d'anarchie.	Artucas.	Artia . .	. . . . .	Zoo, 3 ans	12	708	696	idem.
	Cardiceas.	Arbianes	. . . . .	Kershasp, 9 ans. .				
Dejocès.	Dejocès (*a*).	Arsæus . .	Arphaxad (Judith). . . .	Kai Kobad, ou Arsh	40	696	656	Ctésias.
Phraortes.	Ariunes.	Artynes. .	. . . . .	Aphra.	22	656	634	Hérodote.
Cyaxares.	Cyaxares.	Artibaras .	. . . . .	Kai Kaoos.	40	634	594	idem.
Astyages	Astyages.	Aspadan. .	Darius le mède (Daniel)	Azdehac	35	594	559	
					189 ans.			

(*a*) Hérodote donne à Dejocès un règne de 53 ans. On compte le règne de ce prince depuis la mort de son ancêtre Nouzer ou Sosarmes.
(*b*) Ahasuerus est un titre; mais on le donne à plusieurs rois tant de la Médie que de la Perse.
(*c*) Ferdosi dit que Feridoon régna mille ans.

nous avons à considérer l'histoire de ce monarque.

Hérodote nous fait connaître qu'il était petit-fils d'Astyages, roi de Médie, dont la fille avait été mariée à Cambyses, général persan. Astyages, effrayé d'un songe qui lui avait fait croire que sa postérité serait détrônée par quelqu'un de sa propre famille, résolut de faire mentir la prédiction, en faisant mourir Cyrus. A cet effet, il le remit à son ministre Harpagus. Celui-ci donna l'enfant à un berger, avec ordre de le tuer. Le pâtre, à la sollicitation de sa femme compatissante, non-seulement sauva le jeune prince, mais lui fit donner une éducation convenable à sa naissance. Au bout de quelques années la supercherie fut découverte par Astyages, qui, tout en abandonnant le projet de détruire son fils, punit la faute d'Harpagus, en faisant mourir le fils de ce ministre. Le jeune Cyrus s'en alla en Perse : mais Harpagus, qui nourrissait au fond de son cœur un vif ressentiment contre le cruel Astyages, forma un complot pour détrôner ce souverain et mettre son petit-fils à sa place. Ce dernier, informé du projet, réussit à porter les Persans à la révolte, et marcha contre Ecbatane. Le roi mède mit à la tête de son armée son perfide ministre, qui en entraîna la plus grande

partie, avec laquelle il passa sous les ordres de Cyrus, aussitôt que ce prince parut. Par cette défection la prise de la capitale devint facile, et l'Empire mède fut renversé. Astyages, suivant Hérodote, resta à la cour de son petit-fils, devenu son vainqueur.

Ctésias appelle Astyages Aspadan (1), et nous dit que Cyrus ne descendait pas de ce prince; mais qu'après l'avoir détrôné, il épousa sa fille Amytis. Cet auteur ajoute que, quelque tems après qu'Aspadan eut été détrôné, Cyrus et sa royale compagne désirèrent de le voir. Ils envoyèrent à Barcaria un eunuque pour l'amener à la cour; mais l'eunuque le laissa mourir de faim dans une grande forêt qu'ils avaient à traverser.

Suivant Xénophon, Cyrus était fils de Cambyses, qu'il appelle un prince persan de la race des Persides ou descendans de Persus. Sa mère, nous dit le même écrivain, était Mandane, fille d'Astyages, roi de Médie. Xénophon assure que Cyrus, étant encore jeune, amena une armée de Persans au secours de son oncle maternel (dont le nom était *Cyaxares second*).

(1) *Aspadan* est un mot de construction persane. *Astyagènes*, suivant Mozes de Chorone, est une corruption de *Azh-de-hac*, ou le dragon, épithète qui s'appliquait à la dynastie.

Celui-ci était en guerre avec le roi d'Assyrie ; et les grandes conquêtes de Cyrus furent faites pendant le règne de son oncle dont il épousa la fille, et qui bientôt après le nomma pour être son successeur. Il ajoute que ce prince mourut à Babylone, après avoir eu une vision qui lui annonçait que sa fin était prochaine (1).

Hérodote dit que de tous les récits qu'il a entendu faire sur la mort de Cyrus, celui qu'il est le plus disposé à croire est celui où l'on raconte qu'il périt dans une expédition contre les Massagètes (2). Ctesias dit qu'il fut tué par la ja-

(1) On a supposé que Xénophon faisait mourir Cyrus dans son lit, pour placer dans sa bouche un discours philosophique sur la mort.

(2) Nous apprenons d'Hérodote que Cyrus ayant par stratagême abandonné ses vins aux Massagètes, et ceux-ci s'étant enivrés, il battit leur armée et fit prisonnier le prince royal de la tribu, qui était alors gouvernée par la reine Thomyris. Celle-ci, apprenant que ses troupes étaient vaincues et son fils pris, envoya au vainqueur le message suivant : « Cyrus, quelque » insatiable de sang que vous soyez, ne vous enorgueillisez » pas trop de votre nouveau succès. Vous-même, lorsque vous » êtes accablé par le vin, quelles folies ne faites-vous pas? En » entrant dans votre corps, il rend votre langage plus injurieux : c'est par ce poison que vous avez vaincu mon fils, et » non par votre prudence ou votre valeur. Je hasarde une seconde fois de vous donner un conseil qu'il est certainement

veline d'un Indien, en faisant la guerre aux derviches, qui étaient une tribu de cette nation; et, pour compléter les variantes qui se trouvent

» de votre intérêt de suivre : rendez la liberté à mon fils, et, » content de la honte que vous avez infligée à la troisième par- » tie des Massagètes, sortez sain et sauf de nos contrées. Si » vous ne le faites pas, je jure par le soleil, le grand dieu des » Massagètes, que, quelque insatiable de sang que vous soyez, » je vous en rassasierai. »

Au bout de quelque tems, le fils de Thomyris fut relâché; mais ne pouvant supporter la honte de sa défaite et de sa captivité, il se tua. La reine rassembla toutes ses forces; elle attaqua Cyrus, le battit et le tua; puis ayant séparé sa tête de son corps, elle la mit dans un vase rempli de sang en disant : « Toute victorieuse que je suis, tu as pour jamais ruiné la » paix de mon cœur par ton heureux stratagême contre mon » fils; je remplis aujourd'hui ma promesse en te rassasiant de » sang. » Hérodote ajoute : « Ce récit de la mort de Cyrus me » paraît le plus vraisemblable, quoiqu'on la raconte de plu- » sieurs autres manières. »

Il paraît que ce qu'on a reproché à Hérodote comme un grand défaut est au contraire une de ses meilleures qualités comme historien. Il raconte les fables que les Persans croyaient eux-mêmes, en nous disant de quelle source il les tient. C'est par cette attention, relativement à la vie de Cyrus, que nous pouvons reconnaître l'identité de ce prince avec le Kai Khoosroo des écrivains orientaux. Je regarde le récit que font ces derniers de la mort de Cyrus comme ne différant pas essentiellement de celui qui le fait tuer dans une guerre contre les Massagètes. Prophète et grand roi, on ne pouvait pas le faire battre et mourir dans une bataille. Il se retire dans un lieu inconnu; et là il est perdu, c'est-à-dire, en d'autres mots,

entre les écrivains occidentaux (1) sur cet événement, Lucien assure que l'on trouve, sur quelques colonnes qui désignent les limites de la Médie, une inscription qui fait entendre que Cyrus mourut de chagrin à l'âge de cent ans, en apprenant les cruautés qui avaient été commises par son fils.

L'Ecriture-Sainte fait succéder Cyrus à Darius le Mède (2), et attribue à ce monarque la des-

il meurt, ou bien il est tué dans un pays lointain ; ceux qui l'accompagnaient (les premiers guerriers de la Perse) périssent en revenant dans une tempête. C'est que probablement ils furent tués dans la retraite de l'armée.

(1) Suivant tous les historiens d'Alexandre, Cyrus avait été enseveli à Passargade, et le héros macédonien donna ordre qu'on réparât son tombeau qui avait été défiguré. L'inscription persane qui disait au voyageur de ne pas envier au puissant conquérant sa petite portion de poussière, fut traduite en grec et gravée en cette langue sous l'inscription originale. Strabon raconte de la manière suivante la visite que fit Aristote à ce tombeau : « Là, dit-il (à Passargade), il vit le tombeau de Cyrus dans un jardin : c'était une tour de médiocre dimension, cachée sous un épais massif d'arbres ; le bas était solide, mais le haut était voûté et formait comme une chapelle avec une entrée fort étroite. Aristobule y entra par ordre d'Alexandre, et concourut à faire au tombeau quelques embellissemens. Il y vit un lit d'or, une table avec des coupes à boire, une auge dorée propre à laver ou à se baigner, et une quantité de vêtemens et de bijoux.

(2) Darius doit donc être ou Astyages, ou le fils de celui-ci, Cyaxares second, suivant que nous adoptons l'autorité d'Hé-

truction de Babylone (1) ainsi que la délivrance des Juifs de leur captivité. Daniel avait prédit les succès de ce prince à Belshazzar, fils de Nebuchadnezzar ; et le prophète fut ensuite ministre et de Darius le Mède et de Cyrus. Les compatriotes de Daniel ne dûrent pas seulement à Cyrus leur liberté, il leur rendit, en outre, la plus grande partie des objets qui avaient été enlevés lors du pillage sacrilége que fit Nebuchadnezzar dans le temple de Jérusalem. En leur restituant les ornemens de ce temple, il donna ordre que cet édifice fût reconstruit. C'est à-peu-près tout ce que l'Ecriture nous apprend de l'histoire de Cyrus. Mais dans tous les endroits où son nom y est prononcé, on en parle comme d'un roi aussi distingué par sa sagesse que par sa vertu, qui jouissait d'une grande réputation et d'une grande autorité sur la terre.

L'histoire de Kai Khoosroo, telle que la donnent les auteurs orientaux, s'accorde en plu-

rodote ou celle de Xénophon. *Dara* ou *Darius* est un titre royal, et le nom de *Mède* qui s'y trouve joint confirme la vérité générale de l'exposé grec.

(1) Dans le récit du siége et de la prise de cette capitale, il n'y a point de différence essentielle entre Hérodote et Xénophon, non plus qu'entre ces auteurs et l'Ecriture-Sainte.

sieurs points avec ce qu'en dit Hérodote. Siawush (1), disent-ils, était fils de Kai Kaoos; mais il avait été élevé par Roostum. Il fut forcé, ajoutent-ils, par les intrigues de la cour de Perse, de s'enfuir auprès d'Afrasiab, roi de Turan, dont il épousa la fille, et par qui ensuite il fut tué. Il laissa un fils nommé *Kai Khoosroo* qu'Afrasiab résolut de faire aussi mourir; mais cette résolution barbare du monarque fut trompée par l'humanité de son ministre Peeran-Wisa, qui conserva l'enfant qu'on lui avait ordonné de détruire. Pour le cacher, il le confia à un berger, en ordonnant qu'il reçût en secret une éducation convenable à sa haute naissance. Afrasiab, quelque tems après, découvrit que son petit-fils était vivant; mais on lui persuada que l'enfant était imbécille, et il abandonna le projet

(1) On a conjecturé que Siawush, le Cambyses premier des Grecs, était le fils de Roostum; et le pouvoir, ainsi que l'origine du héros persan, s'accorde tout-à-fait avec la description de la famille de Cambyses, qu'on représente comme un prince persan descendant d'Achemènes, lequel, comme je l'ai dit, me paraît être Zal, parce qu'il avait été élevé par un griffon (*a*). Toute l'histoire de Siawush, comme elle est donnée par Ferdosi, donne bien plus l'idée d'un fils de Roostum que celle d'un fils de Kai Kaoos.

(*a*) Le mot grec est un aigle; le mot persan signifie littéralement trente oiseaux, et est employé pour désigner un oiseau d'une énorme grandeur. On suppose que c'est le *rock* des *Contes arabes*.

de le faire mourir. Le jeune prince bientôt s'échappa : il se rendit à la cour de son grand-père paternel Kai Kaoos, et fut placé sur le trône de Perse du vivant même de ce prince. Le premier acte de son règne fut de faire la guerre à son grand-père maternel, le roi de Turan, dont les armées étaient commandées par le même ministre à qui Kai Khoosroo devait la vie. Le vertueux Peerân-Wisa ne put résister à un puissant prince animé par le désir de venger la mort de son père. Il fut défait et tué, et sa mort fut le prélude de celle de son souverain dont les Etats tombèrent entre les mains de son victorieux petit-fils. Kai Khoosroo, après cette conquête et plusieurs autres grands exploits (1), se détermina à passer le reste de sa vie dans une pieuse retraite. Il se rendit au lieu qu'il avait choisi. Là, nous dit-on, il disparut, et sa suite, dans laquelle il y avait plusieurs des guerriers les plus distingués de la Perse, périt dans une affreuse tempête.

Dans cet extrait du règne de ce prince, tel que le raconte Ferdosi, il y a beaucoup de fables, et l'on ne peut y saisir qu'un petit nombre

(1) On suppose que Kai Khoosroo a fait beaucoup d'autres conquêtes; mais les auteurs ne racontent avec détail que ses guerres avec Afrasiab.

de faits historiques. Le poète persan a choisi avec intelligence cette époque, si glorieuse à son pays, pour s'étendre sur les actions de ses héros; et comme ni lui ni ses lecteurs ne connaissaient ni la Médie ni les Empires de Babylone, de Syrie ou d'Egypte, autrement que sous les noms généraux de *Sham* et de *Room*, qui désignent la Syrie et l'Asie mineure, il a fait de la Perse et du Turan le théâtre de tous les hauts faits qu'il se proposait de raconter. En examinant sous ce point de vue la vie de Kai Khoosroo, nous pouvons penser que transporter la scène de la cour d'Ecbatane à celle de la capitale d'Afrasiab, et y substituer ce dernier prince au roi de Médie, sont des libertés que pouvait naturellement prendre le poète qui a écrit cette histoire, et que par conséquent elles ne peuvent affecter essentiellement la coïncidence remarquable qui se trouve entre Ferdosi et Hérodote, au sujet de la naissance et de l'éducation de ce prince. Un petit-fils naît à un roi qui, craignant pour sa propre sûreté, cherche à se défaire de cet enfant, et charge de ce soin son ministre. L'enfant est conservé par la personne qui avait ordre de le faire périr. Le monarque le sait, et consent à le laisser vivre. Le jeune prince ensuite fait la

guerre à son grand-père, dont l'armée se trouve être commandée par ce même ministre (1) qui avait été l'instrument de sa conservation. Il soumet le pays qu'il attaque; et, sur les ruines de ce gouvernement, il élève un grand empire. L'auteur persan, à la vérité, après que cette conquête est finie, fait tuer Afrasiab par son petit-fils Kai Khoosroo, qui veut venger son père que ce prince avait tué. Mais on doit observer que c'est là une justice dramatique dont Ferdosi ne pouvait s'écarter sans manquer au système général des mœurs de ses héros qu'il représente tous comme d'inexorables (2) vengeurs du meurtre de leurs parens;

(1) Le destin de Peeran-Wisa et celui d'Harpagus ne sont pas racontés de la même manière dans les ouvrages grecs et persans; mais le poète de cette dernière nation ne pouvait pas imputer une tache de trahison au premier, au plus vertueux des héros de la Tartarie. Cependant il fait déplorer par Kai Khoosroo le sort de celui à qui il avait tant d'obligations, et suppose qu'il lui fait rendre les plus grands honneurs funéraires.

(2) L'histoire de Feridoon et de Manucheher est une forte preuve de cette observation. Ferdosi fait dire à Siawush, au moment de mourir, qu'il prie Dieu que l'enfant dont sa femme est enceinte puisse venger sa mort. L'attention remarquable qu'apporte Ferdosi à rappeler ce droit exclusif du plus proche parent à venger le sang répandu mérite d'être observée. Dans un discours que tient Peeran-Wisa à Afrasiab, et où il re-

et, dans cette circonstance particulière, son récit est adapté aux sentimens et aux usages de ses compatriotes; mais, quoiqu'il diffère en ce point d'Hérodote, il s'accorde avec lui en ce que ce dernier fait rester Astyages à la cour de Cyrus. Kai Kaoos, grand-père paternel de Kai Khoosroo, est représenté comme ayant abandonné le trône à ce prince, étant resté à sa cour et ayant été jusqu'à sa mort traité par son successeur avec les plus grands égards et le plus grand respect.

Il est certainement digne de remarque que Xénophon n'ait fait absolument aucune mention des circonstances extraordinaires qui, suivant la tradition persane, ont marqué la jeunesse de Cyrus; mais la Cyropédie est en général considérée plutôt comme à faire de ce prince un

proche à ce prince d'être l'auteur de tous les maux de sa nation, il y a une expression qui appuie la conjecture que Roostum était le père de Siawush. « Je vous ai dit de ne pas tuer » le fils de Kaoos, parce que vous rendriez ainsi Roostum et » Toos vos ennemis. »

Ce dernier chef était frère de Kaoos, et par conséquent allié de très-près à Siawush; mais Roostum n'aurait pu avoir aucun droit à venger le sang de celui-ci, s'il n'eût pas été son parent; et il est évidemment désigné par Peeran-Wisa comme le héros qui deviendra, en conséquence du meurtre commis, l'ennemi personnel d'Afrasiab.

modèle des rois qu'à rappeler les faits positifs de sa vie (1). Il peut y avoir beaucoup de contes dans les particularités qu'on attribue aux premières années de ce prince; mais, pour établir que le Kai Khoosroo des Persans est le Cyrus des Grecs, il n'est nullement nécessaire de prouver que tous les événemens que l'on raconte sur son enfance sont exactement vrais. Il suffit de montrer qu'ils se rapportent à une seule et même personne, et de faire voir qu'Hérodote nous a transmis ces mêmes traditions, qui depuis ont été recueillies et écrites par Ferdosi.

Quoique dans ces recherches sur l'histoire de tems si reculés, la correspondance des faits tirés de sources différentes doive avoir plus de poids que les résultats toujours incertains des étymologies, l'affinité des noms peut être de quelque utilité. On nous dit que le nom de Cyrus, en langue persane, voulait dire Soleil; et cette signification est précisément celle du mot *Coreish*, nom hébreu que donne au même prince la Sainte-Ecriture. *Khour*, en pehlivi, signifie le Soleil; et Cyrus, avant de monter sur le

(1) On a comparé la Cyropédie au *Télémaque* de Fénélon. (M. de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*, article *Perse*, observe que, malgré cette opinion, le fond de l'ouvrage est historique et mérite plus de croyance que celui d'Hérodote.)

trône, se nommait *Agradates* (1), terme qui paraît être la traduction du mot *Khourdad* ou le *don du Soleil*, nom que l'on donnait à un ange dans l'ancienne religion persane, et qui était fort convenable pour un prince du même pays (2). Quant au titre de *Kai Khoosroo*, qu'on lui donne le plus habituellement, il a été commun à plusieurs souverains de la Perse ; et les princes de la dynastie sassanienne sont toujours appelés dans l'histoire romaine *les Cosroes* ou plus proprement *les Khoosroos de Perse*.

Un savant orientaliste, très-considéré (3), a tâché d'ébranler notre croyance sur tout ce que rapportent les historiens grecs, relativement à l'histoire de Perse. Il nous apprend (4) que, malgré toutes les recherches qu'il lui a été possible de faire, il ne trouve pas plus de rapport entre les récits de ces écrivains et ceux des historiens

(1) Palmérius établit ce fait dans sa correction de Strabon. Ptolémée dit que la rivière Kur ou Cyrus s'appelle aussi Agradates.

(2) Mithridate ou Mithridad a la même signification. Les noms de ce genre ont toujours été usités dans l'Orient ; ils le sont même à présent : seulement un habitant de la Perse, au lieu de se nommer *Khourdad*, s'appellerait *Allahdad* ou *Khudadad*, c'est-à-dire *le don de Dieu*.

(3) Richardson.

(4) Voyez la dissertation de Richardson, p. 51.

même du pays, qu'entre les annales d'Angleterre et celles du Japon. Cela n'est assurément pas exact. Les auteurs des deux nations ont mêlé la fable avec la vérité, et peut-être étaient-ils également disposés, par la vanité nationale, à supprimer quelques faits et à en exagérer d'autres. L'influence de ce motif peut avoir mis souvent de grandes différences entre les récits que des deux côtés on faisait du même événement; et si, à cette considération, nous ajoutons l'extrême antiquité de ces époques, le défaut de dates et la multiplicité des titres et des noms que l'on donnait à chacun des rois ou des héros dont on avait à parler, nous serons peut-être plus étonnés de voir ces divers écrits s'accorder accidentellement, que de les voir différer entre eux sur les mêmes points, ou de trouver que, dans une des deux nations, on a absolument passé sous silence quelques-uns des faits les plus remarquables dont l'autre ait fait mention. L'auteur dont j'examine ici l'opinion, pose en fait que la chronologie de l'Ecriture-Sainte a été forcée dans l'intention de la faire concorder avec les ères imaginaires des Grecs; et il ajoute que quelques-unes des parties historiques de la Bible, tireraient un meilleur appui de leur rapprochement avec les faits corres-

pondans de l'histoire de Perse. Après avoir fait remarquer une différence de dates de près de deux siècles entre la chronologie grecque et celle des hébreux sous le règne de Cyrus, il s'efforce d'établir qu'un chef persan, du nom de *Bucht-ul-Nassar* (lequel, suivant un respectable auteur mahométan, fut envoyé par Lohrasp, successeur de Kai Khoosroo, pour gouverner, comme son lieutenant, la partie occidentale de son empire), était le Nebuchadnezzar (Nabuchodonosor) de la Bible ; et il s'appuie du même auteur pour faire croire que Bucht-ul-Nassar prit Jérusalem, et fut l'oppresseur des enfans d'Israël. La tyrannie de son fils, le Belshazzar de l'Ecriture, ajoute ce même écrivain, attira sur lui la vengeance d'Ardisheer-Dirazdust, l'Artaxerce-Longuemain des Grecs, qui envoya à sa place Coreish, prince du sang, petit-fils de Lohrasp, dont la mère était sortie d'une tribu juive. Cette alliance avec la race d'Israël, est représentée par l'historien mahométan comme une raison propre à expliquer la faveur extraordinaire que Coreish montra aux Juifs, que non-seulement il délivra de la captivité, mais qu'il aida à rebâtir le temple de Jérusalem. Les dates (telles quelles) de l'histoire de Perse sont disposées de

manière à s'accorder presque avec cette époque qui est indiquée comme étant véritablement celle où l'ordre fut donné pour la reconstruction du temple. A l'appui de cette hypothèse, on établit que, suivant la Bible, Coreisb ou Cyrus agissait seulement comme subordonné sous Darius le Mède au siége de Babylone; et l'on conjecture que le nom de *Darius*, qui est le mot persan *Dara*, aura été donné comme un titre à Ardisheer, ainsi que l'avaient eu précédemment d'autres rois de Perse. L'auteur conclut donc, tant de la concordance des noms que du rapport des dates, que le Coreish de cet historien mahométan est le véritable Cyrus de l'Ecriture.

J'ai déjà fait connaître que les histoires persanes, antérieures au tems de Mahomet, n'avaient point de dates. Nous ne pouvons donc compter que par le nombre des années qu'elles assignent à chaque règne. Ces calculs évidemment doivent devenir très-fautifs à raison de l'éloignement des tems; et vers l'époque dont nous nous occupons, nous sommes disposés, par les grandes différences qui se trouvent entre les écrivains orientaux, à ne nous en rapporter à aucun. Ils diffèrent quelquefois de vingt, de trente et même de cinquante ans sur le règne d'un même roi. Il convient d'ajouter que les

annales de l'histoire sainte sont à un certain degré conjecturales (1), et qu'elles ne font mention qu'incidentellement des rois de Perse. Nous ne devons donc pas ajouter trop de foi à des faits qui ne seraient appuyés que sur des considérations nécessairement incomplètes. A l'égard du titre de *Bucht-ul-Nassar* (2), qui aurait été pris par un chef persan, nommé *Raham-Gudurz*, et qui fait le fond de l'argumentation par sa ressemblance avec le nom de *Nebuchadnezzar*, nous avons précédemment fait observer que nous ne connaissions aucun exemple, dans toute l'histoire de l'ancienne Perse, d'un chef de cette nation qui eût

(1) Les chronologistes sont encore divisés relativement aux dates assignées dans l'Ecriture aux divers événemens. Ces dates furent pour la première fois mises en marge de la Bible par Lloyd, un des sept évêques que Jacques fit mettre en prison. Elles reposaient sur l'autorité de l'archevêque Usher, et la chronologie de ce savant prélat est regardée comme la meilleure : il l'a fondée sur le texte hébreu de l'Ancien-Testament, et, par cette raison, elle mérite une confiance particulière ; mais à l'égard de la durée des vies des personnages qui ont vécu avant le déluge, elle diffère autant du texte samaritain et de la version des *Septante* (traduction grecque faite vers l'an 288 A. J. C.), que ces deux dernières elles-mêmes diffèrent entre elles.

(2) Le chevalier d'Ohsson dit que les victoires de Raham Gudurz lui acquirent le titre de Nubobelazar ; ce qui, ajoute-t-il, signifie Mercure, Jupiter et Mars.

porté un titre arabe (1); et le rang qu'on donne à ce chef, qui était le lieutenant du souverain de la Perse, paraît aussi peu convenable au puissant monarque d'Assyrie, que celui de Coreish que l'historien mahométan fait succéder à Belshazzar le serait au grand Cyrus. L'histoire de Bucht-ul-Nassar et de Coreish, qui se trouve dans le *Tuarikh-Tubree* (2), a été copiée par par quelques autres écrivains ; mais Ferdosi ne s'arrête pas à ces noms ; et comme nous sommes sûrs qu'il a suivi exactement les auteurs pehlivi, son silence à cet égard autorise beaucoup à présumer que de tels noms ne se rencontrent pas dans l'ancienne histoire de Perse. J'ai plus haut énoncé, comme une conjecture, que le savant auteur du *Tubree*, dans son *Histoire générale du Monde*, avait tâché de faire cadrer les annales mutilées de la Perse avec les faits qu'il trouvait dans l'histoire juive ; mais je crois avoir démontré qu'en voulant faire sortir cette concordance d'incertaines étymologies et de dates imaginaires, on s'exposait à rendre douteux des

(1) Il n'y a que la dernière partie de ce nom, *ul-Nassar*, ou le Victorieux, qui soit arabe. *Bucht* est persan ; ce qui rend le composé encore moins vraisemblable.

(2) Le Coreish du *Tuarikh-Tubree* n'est jamais parvenu au trône.

faits reconnus, et que la cause de la vérité se trouvait ainsi maltraitée par ceux-là mêmes qui s'étaient proposé de la défendre (1).

(1) Les faits historiques relatifs aux anciens rois de la Perse et de l'Assyrie sont peu nombreux dans l'Ecriture, et ne se présentent jamais qu'incidentellement. Les prophéties qui concernent ces princes ou les nations qu'ils gouvernaient sont plus fréquentes. En combinant ces deux choses, les commentateurs ont écrit des volumes pour expliquer cette partie de l'ancienne histoire du monde; mais les savans sont loin encore de s'accorder sur les dates de l'histoire sainte; et quand même elles seraient fixées de manière à lever tous les doutes, il serait encore impossible de fonder aucune conjecture sur l'accord qui se trouverait entre ces données et celles des écrivains grecs et romains, jusqu'à ce qu'il fût admis que ces dernières méritent la même confiance. Il n'y a donc guère de tâche plus difficile que celle du chronologiste qui s'occupe d'éclaircir les dates et les événemens de ces premières époques de l'histoire orientale. La chronologie de l'Ecriture est insuffisante, à cause de la rareté des faits et de la confusion des dates, à cause des erreurs qu'entraîne la nécessité d'écrire des noms propres dans une langue étrangère, et aussi à cause des titres divers que souvent on employait pour désigner la même personne. Quant à l'histoire profane de cette ère, elle prétend à plus de précision; elle nous présente de longues listes de rois et nous donne la suite de leurs actions : le tout nous charme lorsque nous n'y cherchons que de l'amusement; mais lorsqu'on veut l'examiner avec un peu de critique, on y trouve un tel mélange de fables et de récits contradictoires, qu'on peut à peine se permettre de croire avec quelque certitude un petit nombre de faits importans qui prouvent que tels ou tels rois ont existé, et que certaines grandes révolutions ont eu lieu dans les monarchies de la Perse et de l'Assyrie.

Les événemens du règne de Lohrasp, successeur de Kai Khoosroo, sont racontés diversement par presque tous les historiens mahométans. Ces écrivains ne s'accordent ni sur la famille de ce prince, ni sur son caractère, ni même sur son histoire. Il est remarquable que l'ouvrage de Ferdosi présente, pour ce règne et pour ceux qui le suivent, moins de faits qu'on puisse appeler historiques qu'il n'en offre pour les précédens. Cela peut venir, en grande partie, de cette vanité nationale qui, ne mettant d'intérêt à conserver que les souvenirs de sa gloire ou de sa prospérité, efface tout-à-fait ou couvre sous des fables la tradition de sa honte ou de ses malheurs. Mais il faut observer que, dans la même proportion où cette considération diminue la confiance que peuvent inspirer, pour cette époque, les écrivains orientaux, elle tend à augmenter celle que méritent les historiens grecs. Nous approchons du tems où a vécu Hérodote, et ses écrits en deviennent plus dignes de notre attention.

Ferdosi nous apprend que l'élévation de Lohrasp ne fut pas entièrement approuvée par les nobles persans; mais que, par de bonnes qualités, il surmonta la répugnance qu'ils avaient à le reconnaître. Il ajoute qu'après un règne

de cent ans, il abandonna son trône à son fils Gushtasp, et se retira à Bulkh, où il fut tué dans un massacre général des sectateurs de Zoroastre, dont il avait adopté les opinions. Il y a tout lieu de croire que ce règne de Lohrasp comprend ceux de Cambyses et de Smerdis le Mage : il serait difficile de concilier ces dates ; mais les faits, qui sont la chose importante, peuvent très-bien se rapprocher. L'heureuse expédition que Lohrasp est dit avoir faite dans l'Ouest paraît être la conquête de l'Egypte opérée par Cambyses ; et quant à l'époque et au genre de sa mort, ce qu'en dit Ferdosi se rapporte évidemment au massacre des Mages.

Les historiens persans appellent Gushtasp le fils de Lohrasp ; mais s'il est le Darius Hystaspes des Grecs, comme on le croit généralement, sa généalogie, telle que la donne Hérodote, s'accorderait mieux avec celle que les Persans assignent à Lohrasp ; toutefois nous pouvons seulement, en nous appuyant sur ce qui précède et sur ce qui suit la vie de ce prince, conjecturer que son règne, auquel les écrivains orientaux donnent une durée de soixante ans, comprend à-la-fois et celui de Darius Hystaspes et celui de son fils, le fameux Xercès. Si l'on admettait cette hypothèse, nous

en conclurions que celui qui a envahi la Grèce fut le célèbre fils de Gushtasp, Isfundear, qui toujours commanda les armées de son père, et qui, entre autres travaux, suivant Ferdosi, conduisit dans l'Asie mineure une grande expédition (1). A cet égard nous ne trouvons dans les auteurs persans que des fables; et, de leur côté, les écrivains grecs, en exagérant au-delà de toute vraisemblance le nombre de leurs ennemis, jettent, sur ce mémorable événement, une teinte de merveilleux (2) qui nous permet de douter de tout ce qu'ils racontent; si ce n'est que leur pays fut envahi par une grande armée sous un prince persan, et que cette armée fut défaite. Les Grecs assignent à Darius Hystaspes un règne de trente-six ans, et un à Xercès de vingt et un ans; ce qui, à trois ans près, s'ac-

(1) Ce pays est en général connu aux Persans sous le nom de Room ou Muluk-e-Mughrub, c'est-à-dire la région de l'Ouest.

(2) Suivant Hérodote, Xercès était suivi de 5,283,220 hommes. Isocrate, dans son *Panathénaïques*, estime l'armée de terre en nombre rond à cinq millions, et Plutarque s'accorde en général avec eux; mais une telle multitude a paru à Diodore de Sicile, à Pline, à Ælien, et à d'autres écrivains, si fort au-delà de toute croyance, que, pour rendre la chose un peu probable, ils en ont de suite retranché les quatre cinquièmes.

corde avec la durée que donnent à Gushtasp les auteurs persans. Mais cette concordance accidentelle de dates ne peut être admise comme une preuve qu'autant qu'elle viendrait à l'appui de faits d'un plus grand poids.

Suivant les Grecs, Artaxerce-Longuemain, fils de Xercès, à la mort de son père, monta sur le trône de Perse. Les auteurs orientaux prétendent que Gushtasp, à sa mort, eut pour successeur, non pas son fils Isfundear, mais son petit-fils Bahman, lequel était connu sous le nom d'*Ardisheer Dirazdust* (1), ou *Ardisheer-aux-longues-mains ;* et il ne peut y avoir de doute, d'après cette ressemblance de nom et cette épithète tirée d'une difformité personnelle, qu'Artaxerce et Ardisheer ne soient la même personne. Les historiens grecs

(1) Khondemir dit que le nom de ce prince était Ardisheer; que l'épithète de Dirazdust lui fut donnée parce qu'il avait de longs bras, et qu'on lui donna le surnom de Bahman à cause de son bon caractère, ce qui est la signification de ce mot en langue syriaque. Bahman, en shanscrit, comme on l'a déjà dit, signifie *possédant des bras;* et l'on a cité la stance dans laquelle Ferdosi dit que lorsque ce prince se tenait debout, ses mains touchaient au-dessous de ses genoux. Toutes ces preuves ne laissent pas un seul doute qu'Ardisheer et Artaxerce ne soient la même personne. Ce point, une fois admis et hors de toute contradiction, est d'une grande importance pour déterminer l'époque de Cyrus et celle de Xercès.

racontent aussi que Xercès fut tué par son parent Artaban, chef puissant et ambitieux, qui avait placé Artaxerce sur le trône, afin de s'en emparer pour lui-même. Il avait, ajoutent les mêmes auteurs, beaucoup de personnes dans sa dépendance ; et ses fils étaient, par leurs exploits et leur courage, les guerriers les plus renommés de la Perse. Artaxerce s'étant aperçu des desseins d'Artaban le fit mourir. De cet événement il résulta une guerre dans laquelle furent tués des héros persans. Mais le prince réussit dans son projet, et vengea le sang de son père, en faisant mourir tous ceux qui avaient eu part à la mort de ce dernier. Si nous comparons à ces circonstances le récit que nous font les écrivains persans, en le dépouillant de ce qui appartient évidemment à la fiction, nous trouverons une parfaite correspondance dans tous les points essentiels qui peuvent tendre à prouver que les auteurs grecs et persans rapportent ici le même événement.

Roostum, le héros de la Perse, était prince de Seistan, et allié de près à la famille royale. Il était puissant, nous assurent les Orientaux, non-seulement par sa gloire et ses grands biens, mais aussi par le nombre et la qualité de ses parens, et des hommes qui dépendaient de lui ;

et ses fils, en effet, étaient, par leur courage et leurs exploits, les guerriers les plus distingués du pays. Ce chef tua Isfundear, mais il protégea Ardisheer, fils de ce prince qui, par son influence, monta sur le trône. Ardisheer néanmoins devint bientôt jaloux de Roostum, et non-seulement il fit tuer ce chef, mais il envahit la province qu'il gouvernait héréditairement ; et sous le faux et lâche prétexte de venger la mort de son père, fit mourir toutes les personnes de sa famille.

Telle est la substance de ce que racontent à ce sujet les auteurs orientaux ; et le rapport exact (1) qu'a ce récit avec ce qu'en disent les historiens grecs, réuni à l'identité certaine du roi persan Ardisheer Dirazdust avec l'Ar-

(1) Les Grecs parlent toujours de Xercès comme du souverain de la Perse ; mais les auteurs persans disent qu'Isfundear n'a jamais eu le nom de roi, quoiqu'il ait joui, pendant qu'il était vice-roi de Bulkh, du pouvoir royal. Cette différence est peu importante, et nous devons croire que la vanité nationale, qui a grossi jusqu'à cinq millions d'hommes une armée persane, transportée si loin du siége de son gouvernement, n'aura pas hésité à anticiper sur le sort qui paraissait réservé au chef de cette prodigieuse armée, en supposant sa tête ornée d'une couronne royale. D'ailleurs, il n'est nullement impossible qu'Isfundear ait été associé à la souveraineté par un père qui l'avait constamment employé au commandement de ses armées et au gouvernement d'une partie de son Empire.

taxerce Longuemain, prouve au-delà presque de la possibilité d'un doute que le célèbre Xercès des Grecs est l'Isfundear des auteurs orientaux (1).

Ces auteurs nous disent d'Ardisheer qu'il fut un grand et bon prince; que non-seulement il s'empara du Seistan, gouvernement héréditaire de Roostum, mais qu'il fut heureux dans plusieurs expéditions vers l'ouest. Nous apprenons aussi qu'il traita la nation juive avec une grande bienveillance; et tous les auteurs s'accordent

(1) L'histoire de ce prince, telle que la donne Ferdosi, est extrêmement fabuleuse. Il fait sortir son héros Roostum du repos dont un siècle auparavant Kai Khoosroo l'avait cru digne de jouir à raison de son grand âge, qui était alors de quatre cents ans, et cela, pour l'amener à combattre quelqu'un qu'il aime et qu'il respecte, et uniquement parce que le jaloux et cruel Gushtasp, envieux de la gloire d'Isfundear, a engagé ce prince dans la périlleuse entreprise d'amener devant lui Roostum chargé de chaînes. Le héros, qui ne peut se résoudre à subir une telle indignité, attaque le prince, le tue et déplore la triste nécessité qui l'a forcé à cette action; il se charge du fils du prince décédé, le jeune Bahman ou Ardisheer Dirazdust, qui ensuite monte sur le trône. Roostum est tué; et le roi, sous prétexte de venger la mort de son père, fait la guerre à sa famille. Il est clair que le poète, ne pouvant excuser tout-à-fait le héros de son poëme, ne trouve d'autre moyen de lier avec l'histoire de son pays les exploits qu'il prête à Roostum, que de donner à celui-ci un âge de patriarche et de lui attribuer tout ce que la tradition racontait

à parler avec éloge des améliorations qu'il fit dans le gouvernement intérieur de son royaume. Cette histoire d'Ardisheer s'accorde généralement avec celle d'Artaxerce (1) Longuemain que nous ont donnée les Grecs. Ceux-ci, en effet, rapportent comment il punit la famille d'Artaban dont il confisqua les biens. Ils parlent de son expédition à Bactria contre son

d'une race de héros qui avait existé à l'époque dont il écrivait l'histoire. Mais il faut remarquer que Ferdosi, avec toutes ses exagérations, ne supprime jamais en entier les faits historiques qu'il connaissait; et nous apercevons clairement dans son conte de Roostum et d'Isfundear qu'un prince de Perse a été tué par un des grands de ce pays; que ce chef a été mis à mort et sa famille détruite par le même monarque qu'il avait secondé. Or, en liant ces faits avec l'indubitable identité d'Ardisheer et d'Artaxerce, ils suffisent pour prouver qu'au milieu des fables extravagantes dont il a enrichi cette partie de son poëme, l'auteur a su conserver les principaux faits historiques, et qu'en résultat son Isfundear ne peut être autre que Xercès.

(1) Artaxerce est désigné dans l'Ecriture sous le nom d'Ahasuérus, qui était probablement un titre comme Khoosroo, car on le donne à plusieurs souverains persans. On croit que c'est celui-ci qui épousa Esther, et qui, à raison de son amour pour elle et des services que lui avait rendus Mardochée, oncle de cette reine, devint le puissant protecteur du peuple juif. Ce récit est appuyé par plusieurs auteurs mahométans, qui affirment le fait de la bonté de ce roi pour les Juifs, et en donnent pour cause qu'une de ses femmes favorites était de cette nation. Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion,

frère, et font mention des réformes qu'il fit dans le gouvernement de ses Etats.

Les historiens persans prétendent que ce prince resta sur le trône cent douze ans. Mais les Grecs, qui à cette époque méritent beaucoup plus de confiance, bornent son règne à quarante et un ans. Il convient ici d'observer qu'aucun autre prince du nom d'Ardisheer ou d'Artaxerce n'est indiqué par les écrivains orientaux; et il ne serait pas impossible que la ressemblance de nom entre ce prince et son petit-fils Artaxerce Memnon, aussi bien qu'avec le successeur de ce dernier, Ochus, qui fut de même appelé Artaxerce, eût donné lieu à confondre l'histoire de ces derniers (1) avec celle d'Ardisheer Dirazdust.

c'est que l'on trouve le tombeau d'Esther et de Mardochée au milieu de Hamadan, l'ancienne Ecbatane. Ce monument n'est pas brillant; mais il faut se rappeler qu'il n'est pas probable qu'Ahasuérus ou ses successeurs aient construit des mausolées, ce mode d'enterrement étant contraire à la religion qu'ils professaient. Ainsi, qu'ils aient permis à des Juifs d'élever un tel tombeau au milieu de la plus grande place d'Ecbatane est la preuve de la haute considération qu'ils portaient aux personnes à la mémoire de qui on érigeait un pareil monument.

(1) Les règnes réunis des trois princes de cette famille dont les écrivains grecs nous donnent l'histoire sous le nom d'Artaxerce montent, à quelques années près, à la durée que les

Les auteurs persans ne font aucune mention de Xercès second, ni de Sogdien, dont les règnes réunis ne se sont montés qu'à huit mois. Au reste, considérant le genre de leurs traditions, nous ne pouvons pas supposer qu'ils tiennent compte de monarques aussi éphémères. Mais la nature des intrigues qui élevèrent ces princes et les renversèrent, peut nous disposer à ajouter foi à ce qu'ils racontent d'Homai (1), qui, selon eux, fut reine de Perse pendant trente-deux ans, et ensuite résigna sa couronne à son fils Darab premier. Cette princesse était, suivant les écrivains orientaux, la fille d'Ardisheer. Ils racontent que lorsque ce monarque mourut elle était enceinte de ses œuvres ; que, honteuse de ce commerce incestueux, non-seulement elle consentit à cacher la naissance de l'enfant, mais elle donna ordre qu'on le fît mourir. Il fut conservé cependant par une sorte de miracle ; et, sous un nom étranger, il devint un militaire distingué. Lorsque sa mère découvrit le fils qu'elle avait abandonné, elle lui remit sa couronne : le jeune prince, en montant sur le trône, prit le

auteurs persans assignent à celui d'Ardisheer Dirazdust ou Artaxerce Longuemain.

(1) Ce nom signifie un oiseau de Paradis.

nom de Darab. On ne dit pas celui qu'il portait antérieurement.

Si l'on a vu le tableau que font les auteurs grecs des mœurs des rois persans à cette époque, on a dû y trouver des faits analogues à la liaison incestueuse dont les écrivains orientaux accusent Ardisheer et sa fille, et propres à appuyer la vérité de cette tradition; et il n'est point étonnant que, dans la confusion qui suivit la mort du monarque, sa fille ait été élevée sur le trône. L'histoire ultérieure de la Perse, à des époques où subsistaient encore la même religion et les mêmes mœurs, nous fournit la preuve qu'il n'y avait rien dans une telle disposition (1) qui répugnât aux préjugés nationaux; et nous apprenons par d'autres sources que les reines dans ces tems jouissaient d'un grand pouvoir. La Parysatis (2) des Grecs, qui était la fille d'Artaxerce et la femme de son propre frère Darius Nothus, est représentée comme possédant une influence, et exerçant dans le gouvernement une autorité qui semblerait la rapprocher de l'Homai des auteurs persans.

(1) Les deux filles de Khoosroo Purveez furent successivement appelées au trône. Voyez pages 241 et 242.

(2) Ce mot est du persan *Peri Zada* ou de *race de fées* : c'est un nom de femme commun en Perse.

L'objection principale qui s'élève contre cette opinion, est le rapport que nous trouvons entre ce que disent les Persans du Darab premier de leur histoire, qui serait le fils d'Homai, et ce que racontent les Grecs de Darius (1) Nothus ou Darius le bâtard, qui était le frère et le mari de Parysatis. Il n'est pas facile non plus de refuser toute confiance à ce que rapportent Ferdosi et et les autres écrivains orientaux, relativement au règne effectif d'Homai ; car, quoiqu'ils aient omis dans leur catalogue les noms de plusieurs de leurs rois, on ne peut pas les accuser d'en avoir interposé un seul. Mais on a précédemment fait remarquer que cette époque est la partie la plus obscure de leur histoire. A vrai dire, parmi leurs contes relatifs à cette période, à peine trouve-t-on un événement (2) qu'on puisse

(1) Les Persans et les Grecs s'accordent à dire que la naissance de ce prince était illégitime : les uns et les autres nous apprennent qu'en montant sur le trône il changea de nom.

(2) Les traditions très-imparfaites que les Persans ont conservées de cette partie de leur histoire nous mettent hors d'état de comparer leurs récits avec ceux de Ctésias ou de Xénophon. Nous ne trouvons, en réalité, aucune notion distincte du monarque à la cour de qui résidait le premier. Le nom du jeune Cyrus n'est pas même prononcé par les écrivains orientaux, et jamais ils n'ont fait la plus légère allusion à cette expédition célèbre par laquelle a été immortalisé celui qui en était le chef.

rapprocher des faits dont les autres nations ont conservé le souvenir.

Si la conjecture que le Darab (1) premier des auteurs orientaux et le Darius Nothus des Grecs, sont une seule et même personne, n'est pas fondée, il nous faut rejeter entièrement le règne d'Homai, en supposant qu'il se rapporte à quelques notions confuses du pouvoir et de la grandeur de la reine Parysatis, mêlées peut-être avec le récit du commerce incestueux d'Artaxerce Memnon et de sa fille Attossa; dans cette supposition, si nous admettons que le

(1) L'histoire que font les auteurs persans des relations et de l'alliance qu'ils supposent avoir eu lieu entre Darab Ier et Philippe de Macédoine, est visiblement une fable imaginée pour pallier la honte d'une nation conquise, en feignant qu'Alexandre avait des droits à hériter du trône de Perse: cette fable, donc, qui rend contemporains Darab Ier et Philippe, ne peut être admise pour contrarier la conjecture qui suppose que ce Darab est le même que Darius Nothus. Il faut observer, en outre, que l'histoire de la naissance d'Alexandre est décidément désavouée par quelques-uns des historiens persans les plus respectables; et même le poète Nizamee, dans son beau poëme sur Alexandre, rejette comme une fable cette généalogie. Remarquons néanmoins que quelques romans, tant occidentaux qu'orientaux, prétendent qu'Alexandre n'était pas le fils de Philippe, et que l'adultère d'Olympias y est présenté comme le fondement sur lequel elle fut répudiée par le monarque, quoique le divorce n'ait eu lieu qu'après la naissance d'Alexandre.

règne de Darius Nothus et celui d'Artaxerce Memnon sont compris par les auteurs persans dans celui d'Ardisheer, les dates se correspondront (1) à peu près, et l'Ochus des Grecs sera le Darab premier des Persans. A l'égard de Darab second, il ne peut y avoir de question: son identité avec le Darius Codoman des Grecs est complètement établie par la conquête d'Alexandre.

Les traditions que les écrivains orientaux ont conservées du héros macédonien sont très-imparfaites : sur quelques faits historiques ils ont élevé l'édifice des fables les plus extravagantes. Il est inutile de rechercher la liaison que peut avoir leur histoire avec celle des Grecs. Elles s'accordent dans la plupart des faits principaux, tels que l'invasion de la Perse, la défaite et la mort de Darius, la générosité du vainqueur, et la forte impression que fit sur son ennemi mourant cette noble et humaine conduite. Les Persans ne sont pas d'accord avec les Grecs dans le portrait qu'ils font de Darius : ils le présentent comme difforme de corps et d'un esprit méchant. Mais ils le dépeignent évidemment

(1) Ardisheer régna, suivant les auteurs persans, cent douze ans ; les règnes réunis de ce prince, de Darius Nothus et d'Artaxerce Memnon montent à cent six ans.

ainsi pour consoler un peu la nation du souvenir de son humiliation. Nous trouvons dans leurs œuvres quelques traits relatifs à l'amitié que contracta Alexandre avec Taxile ou Omphis, et un récit de sa bataille avec Porus ainsi que de son expédition contre les Scythes. Mais dans toutes ces relations nous ne voyons absolument que le fait principal sur lequel nous puissions faire quelque fond. Le reste, sans en excepter les circonstances relatives à sa mort, appartient tout entier à la fable. Le grand nom du héros a paru suffire pour rendre croyable tout ce que l'imagination pourrait inventer; mais l'exagération est toujours dans le sens de la louange. Le Secunder des écrits persans est un modèle de toutes les vertus et de toutes les grandes qualités qui peuvent élever un mortel au-dessus de ses semblables : de même son pouvoir et sa magnificence sont toujours représentés comme fort au-delà de ce qu'aucun prince a jamais pu atteindre.

La confusion dans laquelle tomba la Perse à la mort d'Alexandre a causé une grande lacune dans les annales de cette nation, dont les écrivains, comme nous l'avons dit, ne font mention d'aucun de ses successeurs immédiats. Une période de près de cinq siècles, pendant

laquelle les deux branches des Arsacides (1) gouvernèrent le pays, se trouve réduite à moins de trois par les écrivains persans. Leurs relations imparfaites et contradictoires nous autorisent à prononcer que tout ce qu'ils ont relativement à ces époques, est un catalogue de noms très-incorrect. Ferdosi passe par-dessus ces tems, comme si l'histoire n'en avait conservé aucune trace : il établit qu'à la mort d'Alexandre-le-Grand l'empire de Perse tomba dans un désordre dans lequel il resta, pendant deux siècles, gouverné par de petits chefs (2) et déchiré par des guerres intestines : il ajoute que l'autorité de ces chefs, toujours en lutte les uns contre les autres, était si peu stable, qu'on peut considérer la Perse, à cette époque, comme une nation sans souverain. Après cette courte et générale observation, Ferdosi passe à la vie d'Ardisheer, fondateur de la dynastie sassanienne.

Cette omission totale que fait Ferdosi d'une

(1) Nous savons par les auteurs occidentaux qu'il y eut vingt monarques de la première branche des Arsacides qui gouvernèrent la Parthie pendant deux cent soixante-dix ans. La seconde branche eut onze rois, dont les règnes collectifs occupent un espace de deux cent vingt et un ans.

(2) *Le Moolook-u-Tuaif.*

si longue époque est propre à augmenter notre confiance en cet auteur ; car elle prouve que s'il était capable de s'abandonner à son imagination pour embellir son sujet, il était scrupuleux à n'en prendre la substance que dans les manuscrits pehlivi dont il composait son poëme ; et nous sommes autorisé à conclure de son silence que dans ces manuscrits il n'était fait aucune mention des dynasties parthes. La raison de cette lacune dans l'histoire de Perse est facile à saisir. Dans cette nation, comme chez plusieurs autres, les mots *savant* et *religieux* étaient synonymes. Les prêtres seuls cultivaient les lettres; et la grande négligence dans laquelle tombèrent les rites de Zoroastre (1) sous le gouvernement des Arsacides, peut

(1) M. Silvestre de Sacy, dans son savant ouvrage sur les antiquités de la Perse, prouve de beaucoup de manières que la religion de Zoroastre était tombée dans l'oubli sous le gouvernement des rois parthes. Il nous apprend, sur l'autorité des écrivains grecs, que, bien que les Mages existassent comme corps long-tems avant l'époque d'Artaxerce, ils étaient sans considération et traités même avec mépris par les magistrats civils : d'où nous devons conclure que la religion était fort mal observée par ceux qui en insultaient les ministres. Mais le changement qui s'était opéré à cet égard est encore mieux prouvé par les monnaies des rois parthes et celles de la dynastie sassanienne que l'on a conservées. Les premières ne portent aucune figure qui ait trait à la religion de Zoroastre,

rendre raison de ce que les mêmes auteurs, qui ont décrié la réputation d'Artaxerce (1) et de ses successeurs, ont condamné à l'oubli la race des princes qui les avaient immédiatement précédés.

Quoique les écrivains occidentaux n'aient pas nié cette descendance des anciens rois de Perse que les Orientaux réclament en faveur d'Ashk ou Arsace, ils s'accordent presque tous à présenter les rois parthes (2), comme appartenant originairement aux Scythes ou Tartares, peuples par lesquels ils prétendent que la Perse fut dominée pendant plusieurs siècles. Plusieurs raisons cependant peuvent élever quelques doutes sur ce fait. Un des mieux instruits des anciens écrivains (3) dit expressément que les Parthes, dont le territoire était sur les bords du Tigre, s'appelaient jadis Carduchi. La position

et les inscriptions qu'on y lit sont en langue grecque, tandis que les dernières sont ornées d'un symbole évident du culte du Feu, *un autel et une flamme sacrée;* et toutes les inscriptions de ces monnaies sont écrites dans l'ancienne langue de la Perse. (*Antiquités de la Perse*, pages 43, 45.)

(1) Ardisheer.

(2) Fergusson l'assure dans son *Histoire romaine* sur l'autorité de Justinien et de Dion Cassius. Les auteurs de l'*Histoire universelle* disent aussi que ces rois étaient Scythes.

(3) Strabon.

géographique de la Carduchie, aujourd'hui le Kurdistan, le caractère de ses habitans sauvages et indisciplinés, et l'état d'hostilité (1) dans lequel ils ont toujours été à l'égard des rois de Perse, permettent très-bien de supposer qu'encouragés par la confusion où se trouvait ce pays au milieu des querelles des successeurs d'Alexandre, les Carduchi seront descendus de leurs montagnes pour prendre part aux dépouilles d'un empire renversé.

Mais il serait aussi inutile de savoir que difficile de constater si les Parthes originaires (2), ou, en d'autres mots, les premières tribus à qui ce nom fut donné, venaient des bords de l'Oxus ou de ceux du Tigre ; car il est clair que lorsque cette dénomination devint générale pour tout le royaume de Perse, il devait comprendre cent peuples, outre celui à qui les auteurs ont cherché à assigner ce nom. Tout ce que nous savons

(1) Xénophon fut informé que les Carduchiens « étaient une » nation guerrière et non soumise au roi. » (*Cyrus*, de Spellman, page 111.)

(2) Le mot *Parthie* est inconnu aux écrivains de l'Asie. Nous savons, par les auteurs occidentaux, qu'il signifie dans l'ancienne langue scythe des *exilés* : c'est dans ce sens qu'on présente ce mot comme une preuve de leur origine. Il m'a été tout-à-fait impossible de vérifier cette étymologie, et je pense qu'elle ne prouverait rien si elle était constatée.

avec certitude, c'est que dans la période pendant laquelle le royaume de Perse fut connu à l'Europe sous le nom de Parthie, ce pays fut déchiré par des guerres continuelles que se faisaient entre eux ses propres rois et d'autres chefs indépendans. Or, qu'un sentiment commun du même danger ait porté plusieurs princes parthes à opposer à leurs ennemis de grandes armées, c'est ce dont on ne peut douter; et nous savons d'autre part que ceux de ces rois qu'une heureuse circonstance ou un mérite supérieur avait élevés au commandement général de ces forces réunies, prenaient les plus hauts titres, affectaient le plus grand état; mais ces faits ne suffisent pas pour prouver que les Arsacides aient jamais obtenu un rang égal à celui des rois qui les ont précédés et suivis. Les princes parthes ne peuvent être regardés que comme les chefs d'une grande confédération de seigneurs féodaux, dont chacun prétendait exercer dans son domaine un pouvoir royal (1);

(1) On a précédemment observé que, suivant Pline, le royaume de Parthie se partageait en dix-huit royaumes.

Notre éloquent historien (Gibbon) fait bien connaître quel était l'état de la Perse sous les rois parthes. « Indulgens par » faiblesse, les Arsacides, observe-t-il, avaient abandonné à » leurs fils ou à leurs frères, comme possessions héréditaires, les » principales provinces et les plus grandes charges de l'Etat.

et quoique l'ignorance et l'influence des systèmes religieux aient pu suffire pour ensevelir dans l'oubli une longue période de l'histoire d'une nation, on ne découvre rien qui puisse sauver cette époque du reproche de barbarie : à peine y voit-on quelques vestiges, quelques monumens propres à conserver la gloire ou des souverains qui étaient sur le trône, ou de la nation qu'ils gouvernaient.

Depuis le commencement de la dynastie sassanienne l'histoire de Perse prend un autre caractère, et l'on trouve, entre les écrivains de l'Orient et ceux de l'Occident, un accord aussi parfait qu'on peut l'attendre d'auteurs qui appartiennent à des nations différentes. Les écrivains persans, même à cette époque, n'ont point

» Les *Vitaxæ*, ou dix-huit satrapes les plus considérables, » avaient la permission de prendre le titre de rois, et le vain » orgueil du monarque se trouvait flatté de cette supériorité » nominale qu'il prétendait exercer sur tant de souverains, » ses vassaux. Les tribus barbares elles-mêmes, dans leurs » montagnes, et les villes grecques de l'Asie supérieure, au- » dedans de leurs murs, reconnaissaient à peine quelque auto- » rité, et rarement lui obéissaient. Enfin, l'empire parthe, » sous d'autres noms, présentait une véritable image du sys- » tème féodal tel qu'il a depuis existé en Europe. » (Gibbon, vol. Ier, p. 329.)

de dates; mais la durée qu'ils assignent à chaque règne s'accorde en général avec la chronologie plus exacte des auteurs occidentaux. Ces considérations nous conduisent naturellement à donner confiance à la vérité générale de leur histoire des rois sassaniens qui occupèret le trône jusqu'au moment où ce pays tomba sous la puissance des califes d'Arabie.

L'ancienne histoire de la Perse, telle qu'elle est donnée par les écrivains de cette nation, peut se diviser en périodes très-distinctes (1) : la période fabuleuse qui comprend tout ce qui précède Kai Kobad, le Dejocès des Grecs; la période poétique, ou cette partie qui contient quelques faits vrais et beaucoup de fictions, et qu'il faut compter depuis le commencement de la dynastie kaianienne jusqu'au règne d'Ardisheer Babigan; enfin, la période historique qui commence à ce monarque et se termine à la destruction de la monarchie qu'il avait établie.

(1) Sir William Jones établit comme son opinion que les annales de la race paishdadienne ou assyrienne peuvent être regardées comme obscures et fabuleuses; celles de la famille kaianienne comme héroïques et poétiques, et celles des rois sassaniens comme historiques. (Sir William Jones's works, vol. Ier, p. 76.)

Quant à la première (1), celle que nous appelons fabuleuse, il est impossible d'en fixer les dates avec une approximation quelconque de la vérité ; sur la seconde nous sommes aidés

(1) *Rois qui ont régné avant la conquête d'Alexandre, suivant les auteurs grecs et persans.*

Les rois fabuleux dont fait mention le *Dabistan* sont :

Mahabad et treize successeurs du même nom : on suppose que ce sont les quatorze Menus des Hindous.

Jy-Affram, qui établit la dynastie jy-anienne : le nombre de ses successeurs est inconnu ; le dernier se nommait Jy-Abad.

Shah-Kuleev, qui établit une autre dynastie dont le dernier prince fut Shah-Mahbool, supposé être le Mahabali des Hindous et le Bélus des Assyriens.

Yassan, qui établit la dynastie des Yassaniens, laquelle finit en la personne de Yassan-Ajem.

(On évalue à plusieurs millions d'années la durée des règnes réunis de tous ces rois.)

Rois de la dynastie paishdadienne, et durée de leur règne suivant Ferdosi.

	années.	
Kaiomurs.	30	
Houshung.	40	
Tahamurs	30	
Jemsheed.	700	
Zohauk.	800 ou 1000	Durée que l'on croit avoir été celle de la domination assyrienne.
Feridoon.	1000	
Manucheher . . .	120	
Nouzer	7	
Afrasiab.	12	Durée que l'on croit avoir été celle de la conquête des Scythes.

par les écrivains grecs; mais la différence entre ceux-ci et les auteurs persans, depuis l'époque de Dejocès jusqu'à l'invasion d'Alexandre, est de près de trois cents ans. Toutefois ce qui doit diminuer l'importance de cette difficulté, c'est que la chronologie persane n'a aucun fondement; ce n'est qu'une tradition vague de la durée du règne de chaque prince. A plusieurs

Zoo.	Ces deux princes étaient contemporains d'Afrasiab et gouvernaient des parties de la Perse.
Kershasp.	

Noms des rois de la dynastie kaianienne, et durée de chaque règne.

Suivant Ferdosi.		Suivant les écrivains grecs.		A. M.	ann.
Kai Kobad. .	120	Dejocès	de 3294 à	3347	53
Kai Kaoos . .	150	Phraortes.		3369	22
Kai Khoosroo	60	Cyaxares Ier		3409	40
Lohrasp . . .	120	Astyages.		3444	35
Gushtasp. . .	60	Cyaxares II.		3468	24
Bahman. . . .	112	Cyrus.		3476	7
Homai.	32	Cambyse.		3482	7
Darab Ier. . .	12	Smerdis le Mage. . . .		3488	1
Darab II . . .	12	Darius Hystaspes. . . .		3518	35
		Xercès Ier.		3539	21
Total. . .	678	Artaxerce Longuemain		3581	42
		Xercès II.		3581	1
		Sogdien.		3582	
		Darius Nothus.		3599	17
		Artaxerce Memnon . .		3646	47
		Ochus.		3666	20
		Arsès.		3668	2
		Darius Codomanus. . .		3674	6
		Total			380

rois on donne plus d'un siècle, et même sur ces durées si peu vraisemblables il n'y a pas deux auteurs qui soient d'accord. On perdrait inutilement beaucoup de tems à chercher une concordance entre de pareilles dates. Aussi, en comparant les récits des Orientaux avec ceux des Grecs, je n'ai pas pensé que la conformité accidentelle des dates, non plus que leur différence, dût avoir aucun poids pour soutenir ou atténuer les preuves beaucoup plus satisfaisantes que fournit la coïncidence des faits.

Depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne d'Ardisheer Babigan, l'Artaxerce second des Grecs, il est encore plus difficile de concilier les dates persanes avec celles des historiens grecs ou romains, puisque tout simplement les écrivains asiatiques n'ont sur cette période aucune relation qui mérite le nom d'histoire. Ils nous présentent, comme je l'ai dit, de simples catalogues de rois ; et la somme des années qu'ils assignent à chaque règne est inférieure de quelques siècles au tems réel qui est compris dans cette période ; car nous ne pouvons nous tromper dans l'estimation que nous faisons de la durée totale du gouvernement des rois parthes qui ont régné pendant l'époque la plus remarquable de l'histoire romaine.

Les dates calculées par les auteurs persans, depuis le règne d'Ardisheer Babigan jusqu'à la chute de Yezdijird, ainsi que les principaux faits qu'ils racontent de cet espace de tems, se rapprochent assez de ce qu'en disent les écrivains occidentaux, pour nous autoriser à donner à cette époque le nom d'*Historique*. L'histoire des rois sassaniens est mêlée de quelques fables, et fréquemment embellie par des descriptions hyperboliques; mais aucun ouvrage oriental n'est absolument exempt de ces défauts : or si nous prenons en considération, d'un côté la lacune qui paraît se trouver dans les annales persanes avant l'élévation de cette famille, et de l'autre la ruine complète dans laquelle fut enveloppé le royaume par la conquête des Mahométans, nous trouverons qu'il y a lieu plutôt à nous féliciter de l'exactitude générale des notions qui nous ont été conservées, qu'à déplorer les inexactitudes et les omissions que nous devions nous attendre à rencontrer, même dans cette portion de l'histoire ancienne de la Perse.

Parmi les traces que laisse la gloire des nations, il n'y en a point qui inspire au spectateur de plus graves pensées que les grandes ruines des vieux palais. Qui peut mieux nous rappeler notre petitesse que de voir qu'un édi-

fice, à la construction duquel ont été employées toutes les richesses d'un royaume, que tous les arts ont concouru à embellir, et dont l'histoire était inscrite en caractères ineffaçables sur les rochers indestructibles dont il était construit, non-seulement est tombé en ruine, mais qu'on ignore, et le tems où il a été bâti, et le nom du prince qui l'a élevé; et que la langue même, dans laquelle son histoire était écrite, est sortie de l'usage et effacée de la mémoire des hommes? La Perse abonde en monumens de grandeurs oubliées; car, pour nous servir de l'expression élégante et pittoresque d'un poète de cette nation, « l'insecte tisse son » réseau dans le palais des Césars; et l'oiseau » de nuit veille sur le beffroi d'Afrasiab. » (1).

Les ruines du palais de Persépolis sont incomparablement les plus grandes qui subsistent encore; et, par ce qui reste de ce glorieux édifice, nous devons déclarer qu'il pouvait autrefois le disputer aux plus nobles constructions de la Grèce ou de Rome. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un détail minutieux de tout ce qu'il offre de beautés; elles ont occupé l'attention et les talens de savans voyageurs et d'artistes distingués; et je ne prétends ni rien ajouter aux diver-

(1) Ferdosi.

ses opinions émises sur le fondateur de ce grand monument des arts et de la richesse de la Perse, ni présenter des conjectures sur la significâtion de ses magnifiques bas-reliefs. Jusqu'à ce qu'on ait déchiffré les inscriptions qui couvrent ses murailles, ces particularités resteront probablement inconnues. Les auteurs persans font honneur de ce palais à Jemsheed (1); et ils le

(1) L'auteur du *Zeenut-ul-Mujalis* donne sur les ruines de Persépolis la notice suivante, qui, d'après mes propres observations, n'est pas fort exagérée dans ses descriptions : elle est curieuse d'ailleurs en ce qu'elle fait voir ce que croient les Persans relativement à ces ruines. « Jemsheed bâtit un palais » fortifié au pied d'une montagne qui borde au nord-ouest la » belle plaine de Murdasht. Le plateau sur lequel il était » construit a trois faces vers la plaine et une vers la montagne; » il est formé d'un granit noir et dur (*a*); l'élévation, à partir » de la plaine, est de quatre-vingt-dix pieds, et chaque pierre » employée à cette construction a de neuf à douze pieds de long, » sur une largeur proportionnée. Il y a pour arriver au palais » deux grandes volées de marches si faciles à monter qu'on » peut le faire à cheval. Sur cette plate-forme est bâti l'édi- » fice, dont une partie subsiste encore dans son premier état; » le reste est en ruines. Le palais de Jemsheed est celui qu'on » appelle à présent Chehel-Setoon (*b*) ou les quarante co- » lonnes. Chacune de ces colonnes est faite d'une pierre sculp- » tée, et a soixante pieds de haut (*c*); elles sont travaillées

(*a*) C'est une pierre calcaire dure.

(*b*) Tous les auteurs persans assurent que l'antimoine se trouve dans ces ruines.

(*c*) Dans ces mesures, l'auteur s'est servi du mot *guz*, que j'ai traduit *guz shah* ou *yard royal* de trois pieds. Il y a un autre *guz* plus court.

nomment son *Tukht* ou *Trône*. Ils ajoutent que Homai, la fille d'Ardisheer, embellit beaucoup cette demeure royale, où elle fit constamment sa résidence, mais que ce palais fut détruit par Alexandre (1). La ville d'Istakhr, près de laquelle il était situé, resta long-tems encore debout après la destruction du trône de Jemsheed; et nous apprenons d'historiens auxquels il est permis d'ajouter foi, que les habitans de cette ville se distinguaient par une haine invétérée contre les conquérans de leur pays. Ils

» avec tant d'art, qu'il semblerait difficile d'exécuter sur du » bois ces belles sculptures ciselées sur un dur granit (*a*). On » ne trouverait pas aujourd'hui en Perse (*b*) une pierre pareille » à celle de ces colonnes, et l'on ne sait d'où celle-ci a été ap- » portée. Quelques figures très-belles et très-extraordinaires » ornent aussi ce palais; et toutes les colonnes qui jadis soute- » naient la voûte (car aujourd'hui elle est tombée) sont com- » posées de trois pierres si bien unies que le spectateur ne » peut éviter de croire que le fût est d'une seule pièce. On » trouve dans les bas-reliefs plusieurs figures de Jemsheed: » dans l'une, il tient à sa main une urne où brûle du ben- » join tout en adorant le soleil; dans l'autre, il est repré- » senté ayant dans une main la crinière d'un lion qu'il poi- » gnarde avec l'autre. »

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(*a*) L'auteur du *Fars-Namah* dit qu'il est presque impossible de rompre ce granit; mais que s'il est rompu et pilé, il est très-bon pour arrêter le sang des blessures.

(*b*) Les colonnes dont on parle ont évidemment été tirées du rocher près duquel est le palais, comme en font foi plusieurs colonnes non achevées qui sont couchées dans la montagne.

conservèrent toujours ce sentiment généreux ; et, comme inspirés par ces monumens de gloire antique dont ils étaient environnés, ils soutinrent une réputation de courage et d'indépendance qui n'était pas encore entièrement effacée plusieurs siècles après la première invasion des Arabes en Perse (1).

Non-seulement le palais de Persépolis, mais la face de la montagne au sud de laquelle il est situé, et plusieurs rochers du voisinage, sont ornés de sculptures dans lesquelles on peut trouver quelques rapports avec l'ouvrage de Ferdosi. Ces monumens prouvent très-bien que les Persans étaient dans l'usage de représenter en bas-reliefs leurs cérémonies religieuses et les principaux faits de leur histoire. Plusieurs des figures de Persépolis sont représentées adorant le feu ; et, dans le voisinage de Shahpoor (ville située à environ quatre-vingts milles de Shiraz, et qui était la capitale de Shahpoor ou Sapor premier), nous trouvons ciselée dans le roc une représentation de ce monarque tenant prisonnier l'empereur romain Valérien, et rece-

(1) On attribue la ruine finale de Persépolis à Sumeanah-u-Dowlah, l'indigne fils du vertueux Azd-u-Dowlah. Sumeanah-u-Dowlah ne peut avoir exercé d'autorité avant l'an 372 de l'hégire et de notre ère 982.

vant quelques ambassadeurs qui le supplient de relâcher son auguste captif. Vis-à-vis de ce monument triomphal sont quelques autres morceaux de sculpture historique, parmi lesquels est un compartiment qui représente un roi assis en cérémonie au milieu d'un groupe de figures placées debout devant lui, et dont une présente deux têtes aux regards du monarque. Si nous avions besoin de quelques témoignages pour juger les mœurs de ces peuples anciens, celui-ci suffirait pour faire connaître à quel degré de civilisation était parvenue une nation qui pouvait souffrir qu'un monument destiné à perpétuer sa gloire offrît une représentation d'un genre aussi barbare.

Les historiens attribuent aussi à Shahpoor la fondation de la ville moderne de Shuster, qui est située sur le Karoon, à une distance de près de trente milles à l'est de l'ancienne capitale *Shus* ou *Suse*. *Shus*, nous disent ces auteurs, est un mot *pehlivi* qui signifie *agréable ;* et shuster, qui est le degré comparatif de ce mot, veut dire *plus agréable*. Suivant cette même tradition, Shahpoor obligea les Romains, qu'il avait fait prisonniers, à aider à la construction de cette ville. On montre encore aux voyageurs la tour où les Persans croient que le malheu-

reux Valérien fut enfermé ; mais ce qui rend cette ville plus remarquable parmi les monumens de la grandeur persane, c'est la digue qui existe dans son voisinage, et que son fondateur (Shahpoor) avait jetée sur le Karoon pour détourner l'eau de ce fleuve vers un canal où elle était plus utile aux intérêts de l'agriculture. Cette digue est formée de pierres de taille, cimentées avec de la chaux et attachées les unes aux autres par des crampons de fer : elle a vingt pieds de large sur une longueur d'au moins douze cents. Le tout forme une masse solide, excepté dans le milieu où l'on a construit deux petites arches pour laisser couler une partie du courant dans son lit naturel. Ce monument mérite d'autant mieux notre attention, qu'il est presque le seul d'une nature utile que l'on rencontre au milieu de ces vastes ruines qui nous attestent la pompe et la richesse des anciens souverains de la Perse ; et comme si la nature supérieure de sa destination avait servi à le préserver, il a survécu aux palais somptueux et à tous les édifices consacrés au luxe dans le même siècle. Les légers dommages qu'il avait reçus du tems et de la rapidité du fleuve Karoon, ont été réparés il y a quelques années ; et la digue sert encore au but dans lequel elle a

été construite, la fertilisation des belles plaines de Desful.

La ville de Shuster, quoique fort réduite dans son étendue, est encore la capitale d'une province ; elle est au pied d'une chaîne de montagnes, et se trouve comme suspendue au-dessus du rapide courant du Karoon. Un pont d'une seule arche, et qui a une élévation de plus de quatre-vingts pieds, la lie avec la campagne sur la rive opposée (1) : à trente-six milles à l'ouest de Shuster, on commence à reconnaître les ruines de l'ancienne Shuz ou Suse (2). On les trouve entre la ville moderne de Desful et la rive occidentale de la rivière Karasoo, le long de laquelle elles s'étendent à plus de douze milles. Elles consistent, comme celles de Babylone, en grands monticules (3) formés de

(1) *Géographie de la Perse* de Kinnier.

(2) On l'écrit quelquefois *Sus* ; la prononciation moderne est *Shus*.

(3) A une petite distance du Karasoo s'élève une énorme masse d'environ un mille de circonférence et de près de cent pieds de hauteur. A côté de cette masse en est une autre un peu moins élevée, mais dont la circonférence est à-peu-près double de celle de la première. Ces deux monticules ressemblent un peu aux pyramides de Babylone, avec cette différence qu'au lieu d'être entièrement de briques, ils sont faits d'argile et de morceaux de tuiles avec des couches irrégulières de briques et de mortier ; chaque couche a cinq à six pieds

briques et de tuiles coloriées (1). Au pied d'une des collines est le tombeau du prophète Daniel (2) : c'est un petit bâtiment, mais il suffit pour abriter quelques derviches qui veillent sur les restes du prophète, et qui vivent des aumônes des pélerins qui visitent le tombeau. Ces derviches sont aujourd'hui les seuls habitans de Suse, et les animaux sauvages de toute espèce se promènent tranquillement dans ces lieux, autrefois décorés de quelques-uns des plus nobles monumens qui aient été construits par la main des hommes (3).

Dans la vie de Khoosroo on a parlé des pa-

d'épaisseur pour donner de la force et soutenir la masse. (*Géographie de la Perse* de Kinnier.)

(1) Au milieu de ces ruines on a trouvé quelques morceaux de marbre couverts d'hiéroglyphes; ils paraissent ressembler à ceux d'Egypte; et comme on n'en a jamais trouvé dans aucune autre partie de la Perse, je présume que ceux-ci ont été apportés par des rois vainqueurs, comme des trophées des succès par eux obtenus sur les bords du Nil.

(2) Quoique la construction du tombeau de Daniel soit comparativement moderne, rien ne semble avoir pu déterminer à le construire où il est, que l'opinion que c'était véritablement là que le prophète était enterré.

(3) Il paraît difficile de douter que ce soient effectivement là les ruines de Suse : leur étendue, la nature des matériaux dont cette ville était bâtie, le tombeau de Daniel et les traditions du pays, se réunissent pour confirmer ce fait.

lais somptueux de ce monarque ; mais dans la même partie de la Perse, en la province d'Irak (1), où ils étaient situés, on trouve quelques sculptures supérieures, non-seulement à toutes celles de ces palais, mais même à celles de la célèbre Persépolis.

A la distance de six milles de la ville moderne de Kermanshah on voit, dans les excavations d'un rocher auquel on donne le nom de *Tauk-e-Bostan* (2), quelques figures exécutées avec une telle perfection, qu'on est porté à croire que le prince persan sous lequel ces ouvrages ont été faits a emprunté le secours d'artistes grecs ou romains. Les montagnes dans lesquelles sont faites ces excavations forment la limite septentrionale de la plaine de Kermanshah. La plus considérable est une voûte taillée dans le roc, qui a cinquante ou soixante pieds de haut, vingt de profondeur, et vingt-quatre de largeur. Sur le centre de l'arche est une figure emblématique qui ressemble à un croissant, et de chaque côté est un ange (3) avec une guir-

(1) Cette province renferme la plus grande partie de l'ancienne Médie.

(2) La traduction littérale de ce nom est *la voûte du jardin.*

(3) La figure à droite est assez entière, mais la main et le bras de celle de gauche sont tout ce qui en reste de visible,

lande ou un diadême dans une main, et une coupe dans l'autre. A l'extrémité de cette excavation voûtée est la figure gigantesque d'un homme à cheval, revêtu d'une armure complète. Au-dessus de cette figure il y en a trois autres (1), et les côtés de cette cave sont couverts de très-beaux bas-reliefs, dont un compartiment représente la chasse au sanglier, que font sur les bords d'une rivière des hommes en bateau, et d'autres sur des éléphans. Du côté op-

parce qu'il est tombé un grand fragment du rocher sur lequel elle était sculptée. L'ange de droite est bien proportionné et vêtu d'une longue robe flottante. On peut croire, d'après la forme du rocher, qu'il doit y avoir eu quelques autres figures et inscriptions au-dessus de celles-ci, et que le tems ou l'action de l'air les aura effacées.

(1) Ces trois grandes figures sont posées debout; mais elles sont tellement altérées qu'on n'en peut guère saisir que le contour extérieur. A droite, une femme tient un diadême ou cercle dans sa main droite, avec laquelle elle offre de couronner la figure mâle principale du centre; de sa main gauche elle tient un vase de manière à laisser supposer qu'elle fait une libation. Sur la tête de la figure du centre, qui est plus grande que les autres, est un croissant; la main droite de cette même figure paraît saisir un anneau avec la figure mâle qui est à sa gauche; dans sa main gauche est une épée nue qui pose sur la terre entre ses pieds. La figure de gauche est vêtue d'un grand manteau, mais on ne peut distinguer ce qu'elle tient dans sa main gauche; le masque de cette figure est encore entier; elle a une longue barbe et porte sur la tête un casque au sommet duquel est une boule.

posé les mêmes figures d'hommes à cheval et sur des éléphans sont représentées comme chassant le daim. Il y a à Tauk-e-Bostan plusieurs autres sculptures; et grâce au travail et à l'habileté avec lesquels un savant (1) français a expliqué une inscription en langue pehlivi, nous

(1) M. Silvestre de Sacy, membre de l'Institut de France, a donné la traduction suivante de cette inscription, qui est divisée en deux parties :

La première : « Cette figure est celle d'un adorateur de » Hormuzd, ou Dieu, l'excellent Shahpoor, roi des rois, roi » d'Iran et de An-Iran, germe céleste d'une race divine, » petit-fils de l'excellent Narsès, le roi des rois. »

La seconde : « Cette figure est celle d'un adorateur de Hor- » muzd, ou Dieu, l'excellent Varahram, roi d'Iran et de An- » Iran, germe céleste d'une race divine, fils de l'adorateur de » Dieu, l'excellent Shahpoor, roi des rois, roi d'Iran et de » An-Iran, germe céleste d'une race divine, petit-fils de l'ex- » cellent Hormuzd, le roi des rois. »

J'ai donné cette inscription à Moullah Firoze, savant prêtre des Parsis à Bombay, qui m'a assuré que la traduction de M. de Sacy était très-correcte. Firoze expliquait le mot *An-Iran* comme signifiant les non croyans. *Eer*, me dit-il, est un mot pehlivi qui signifie croyant; *Eeran* en est le pluriel. En pehlivi, l'*a* ou l'*an* qui précède un mot est privatif comme dans le grec et dans le shanscrit; et conséquemment *An-Eeran* signifie les non croyans. Par roi d'Eeran et d'An-Eeran, Firoze pensait qu'on avait voulu dire le roi des croyans et des non croyans, ou de la Perse et des autres nations : c'était, disait-il, un titre comme celui de roi du monde Ceci, néanmoins, comme toutes les conjectures fondées sur des étymologies, est fort incertain.

sommes à portée de reconnaître, dans deux des figures qui sont sculptées sur la face du rocher, Shahpoor Zoolactaf et son fils Baharam. Dans une autre partie de ce bas-relief on trouve une représentation de deux souverains qui tiennent dans leur main droite un cercle ou anneau, et qui sont debout sur un soldat romain renversé. A leurs côtés est une figure que l'on suppose être le prophète Zoroastre : ses pieds reposent sur une étoile, et sa tête est couverte d'une gloire (1) ou couronne de rayons. Il n'y a pas de doute que cette sculpture n'ait été exécutée sous le règne de Baharam, fondateur de la ville de Kermanshah, et que ces figures ne représentent ce prince et son père Shahpoor. L'anneau qu'elles tiennent a probablement pour objet d'être le symbole du monde, et le soldat romain prosterné paraît être l'emblême de l'état humiliant où l'empire était tombé.

Les ruines de Babylone ont souvent été décrites (2). Elles consistent en de grands et in-

(1) J'ai su des Parsis, ou Guèbres, que presque dans toutes les peintures ou sculptures qui représentaient Zoroastre, il était toujours distingué par une couronne de rayons ou gloire, telle que celle que j'ai décrite.

(2) Si l'on vient jamais à bout de déchiffrer les caractères cunéiformes (en tête de flèches), nous pouvons espérer d'apprendre

formes monceaux au milieu desquels on ne peut voir aucune trace de cette régularité qui distinguait autrefois les vastes palais de cette orgueilleuse cité. A Ctésiphon un arc de cent soixante pieds de haut et de quatre-vingts de large est encore debout. De Séleucie il ne reste pas un fragment. Mais on ne finirait pas s'il fallait donner la liste de toutes les villes ruinées, ainsi que de tous les ponts qui jadis décoraient les bords du Tigre. Nous voyons aujourd'hui, sur toutes les rives de ce fleuve célèbre, les lieux qu'habita l'opulence occupés par les tentes éparses de voleurs arabes, qui ne cherchent qu'à étendre cette dévastation et cette solitude dont ils se plaisent à être environnés.

Dans le nord-ouest de la Perse on trouve peu de traces de l'ancienne splendeur de cette contrée. Oormia, ville de l'Aderbijan, célèbre pour avoir donné naissance à Zoroastre, et connue par ses temples, n'a rien conservé de son

plusieurs particularités de l'histoire de Babylone, aussi bien que de celle de Persépolis, par le grand nombre de briques de différentes formes qu'on trouve à Babylone couvertes d'inscriptions de ce caractère. Le savant orientaliste, le docteur Wilkins, a découvert que les inscriptions qui avaient été apportées en Europe étaient de deux caractères différens ; et ses observations conduisent à penser que ce langage s'écrivait de gauche à droite.

antique splendeur. A Tabreez (1), (capitale de l'Arménie, qui, sous le prince arménien Tiridates, usurpa le nom, et tenta de rivaliser la gloire d'Ecbatane) on découvre à peine quelques vestiges de sa grandeur déchue. Mais les forces de la nature se sont combinées avec celles de l'homme pour la destruction de cette ville, qui a plus souvent été renversée par des tremblemens de terre que dévastée par les armes. Ecbatane elle-même, la moderne Hamadan (2), n'offre à la curiosité que les tombeaux

(1) L'ancienne Tauris.

(2) Le tombeau de Mardochée et d'Esther est presque au centre de la ville de Hamadan. On trouvera, plus loin, une vue du dôme qui est au-dessus des tombes. Sir Gore Ouseley, ancien ambassadeur à la cour de Perse, a eu la bonté de me donner la traduction suivante de l'inscription en langue hébraïque qu'il a trouvée sur ce dôme. « Le jeudi, quinze du » mois d'Adar, dans l'année 4474 de la création du monde, » fut finie la construction de ce temple sur les tombeaux de » Mardochée et d'Esther par les mains des deux bienveillans » frères Elias et Samuel, fils de feu Ismael de Kashan. »

Suivant cette date (qui est écrite en lettres numériques et s'accorde avec la chronologie juive), ce dôme doit avoir été construit il y a onze cents ans. Les tombes, qui sont d'un bois noir, sont évidemment d'une très-grande antiquité; mais le bois n'est point altéré, et les inscriptions hébraïques dont il est couvert sont encore très-lisibles : ce sont les versets suivans du livre d'Esther, avec le changement d'une seule expression :

« Alors, à Suse, dans le palais, il y avait un certain juif

d'Esther et de Mardochée. On sait à peine quel site occupait Rhé. Mais la capitale du Mazenderan, Sari, dont il est question dès l'aurore de la monarchie persane, continue même à présent, sans avoir changé de nom, à être un lieu

» dont le nom était Mardochée, fils de Jaïr, fils de Shemei, » fils de Kish, un Benjamite. » (Chap. II, v. 5.)

« Car Mardochée le Juif était le second sous le roi Ahasué- » rus, et grand parmi les Juifs, et agréable à la multitude de » ses frères, cherchant le bien de ses frères et parlant le lan- » gage de la paix *à toute l'Asie.* » (Chap. X, v. 3.) (*a*).

Dans la Bible, la dernière phrase du verset est *parlant la paix à toute sa nation.* Le terme plus général, *l'Asie*, a probablement été ajouté par la vanité de l'écrivain de l'inscription; mais il est possible que celle-ci n'ait pas été littéralement traduite. Les Juifs de Hamadan n'ont aucune tradition sur les raisons qui ont fait qu'Esther et Mardochée fussent enterrés dans cet endroit. Probablement ils y furent transportés de Suse après la mort d'Artaxerce Ahasuérus. La fête juive du Purim, qui se célèbre les treize et quatorze du mois d'Adar, en mémoire du massacre que les Juifs firent ces jours-là de leurs ennemis, est encore observée; et, à cette époque, les pélerins juifs de tous pays se rendent aux tombeaux d'Esther et de Mardochée, ainsi que cela s'est pratiqué depuis plusieurs siècles.

(*a*) Le texte anglais de la Bible (édition d'Edimbourg 1781) est en effet conforme à la traduction que l'auteur dit lui avoir été remise; mais ce texte n'étant pas tout-à-fait conforme au texte latin, nous avons cru devoir ajouter ici ce dernier : *Erat vir judæus in Susan, civitate, vocabulo Mardochæus, filius Jaïr, filii Semei, filii Cis, de stirpe Jemini.* (Ch. 11, v. 5)

..... *Quo modo Mardochæus, judaici generis, secundus à rege Assuero fuerit: et magnus apud Judæos, et acceptabilis plebi fratrum suorum, quærens bona populo suo, et loquens ea quæ ad pacem seminis sui pertinerent.* (Ch. 10, v. 3.) (*N. D. T.*)

de quelqu'importance. Dans le siècle dernier, on voyait encore debout dans cette ville quatre temples (1) des anciens Persans. Ils paraissent être les seuls édifices de ce genre qui aient échappé à la main du tems et à l'esprit persécuteur des Mahométans. Il faut cependant excepter le voisinage de Baku, dans le Mazenderan, où l'on trouve quelques très-anciens temples consacrés au culte de l'élément du feu. Ils sont bâtis en pierre, et peuvent être regardés comme des caves voûtées; car le plus grand n'est pas élevé de plus de quinze pieds : l'un des plus petits est encore fréquenté par des pélerins hindous. Auprès de l'autel est fixé, sur la terre, un tuyau par lequel sort une flamme bleue semblable à celle que donnent en brûlant les liqueurs spiritueuses, mais plus pure. Quoiqu'on puisse produire le même phénomème en ouvrant le sol dans plusieurs autres endroits du voisinage de Baku, qui sont de même impregnés de feu, la flamme qu'on voit dans ce temple est tenue pour sacrée et miraculeuse par les dévots pélerins qui s'y rendent des rives lointaines du Gange.

(1) Ils sont construits en forme de rotondes d'environ trente pieds de diamètre et de cent vingt pieds de haut. (Hanway, vol. Ier, p. 199.)

Le Khorassan (1) peut se flatter d'avoir beaucoup de ruines, et peut-être encore plus Bulkh qui a été long-tems le siége de l'Empire. Jusqu'ici ces contrées ont été peu examinées. Elles mériteront peut-être de fixer l'attention de quelque voyageur instruit. Le Seistan, principauté héréditaire de la famille de Roostum, est à présent presque un désert. Mais les ruines de grandes villes (2) qu'on trouve sur les bords fertiles de l'Helmund ou Heirmund, montrent

(1) Cette province est à l'est d'Istakhr, la première capitale de la Perse : c'est pour cela qu'elle porte le nom de Khourassan ou province orientale. Khour, en pehlivi, signifie le soleil, et, par métaphore, le Levant.

(2) Le feu capitaine Christie, homme capable et entreprenant, a traversé cette province en 1810. Il décrit plusieurs ruines remarquables, particulièrement celles des villes de Poolkha et de Dooshak ou Seistan. La dernière, dit-il, doit avoir occupé un espace aussi grand que l'emplacement d'Ispahan. Les maisons, dans cette ville, étaient construites de briques cuites au soleil ; elles avaient des toits voûtés, et elles paraissent avoir eu généralement deux étages. La ville moderne de Jullalabad est placée au milieu de ces ruines ; elle contient environ deux mille habitans, dont le chef, Baharam Khan, se donne le nom de Kaianee et prétend descendre des anciens rois de Perse. Le capitaine Christie rencontra une tribu qui portait le nom de Nousheerwan ; il traversa une belle vallée appelée Sohrab, et passa dans une ville appelée Kai Kobad.

bien ce qu'étaient autrefois sa richesse et sa gloire. Les noms des lieux, ceux des familles, viennent à l'appui de ces traditions qui nous attestent que cette région, aujourd'hui abandonnée à quelques misérables tribus uniquement occupées de pillage, s'honorait jadis d'être le séjour des princes et des héros. Les pays qui l'avoisinent, le Mekran et le Baloochistan, n'ont rien qui fasse présumer qu'ils soient jamais sortis de l'état de misère et de stérilité auquel la nature paraît les avoir condamnés.

Ce coup-d'œil général et rapide sur les antiquités de la Perse nous conduit à considérer le caractère et les mœurs de ses anciens habitans. Tout ce qui nous reste d'eux nous dispose à croire qu'ils étaient fort avancés dans les arts de la vie civilisée, et qu'ils ont joui, sous le gouvernement de leurs anciens rois, de beaucoup plus d'aisance et de bonheur qu'ils n'en ont goûté depuis. Cette opinion a été si généralement adoptée, qu'il semble y avoir de la présomption à douter qu'elle soit fondée. Mais la vérité ne peut rien souffrir de l'examen ou de la discussion ; et il convient d'autant mieux de l'entreprendre, qu'aucune partie de l'histoire n'offre plus d'intérêt que celle qui con-

cerne le gouvernement et les mœurs des peuples, en tant qu'ils affectent le bonheur et le repos des individus.

Pour prouver combien étaient heureux et civilisés les anciens Perses, on fait beaucoup valoir la magnificence et l'étendue de leurs monumens. Mais rappelons-nous qu'au milieu des ruines dont ce pays est couvert, nous trouvons peu d'édifices qui aient été destinés à quelque usage d'une utilité publique (1). Les restes élégans de vastes palais, les fragmens précieux de quelques belles sculptures, prouvent seulement qu'il y avait dans ces pays de riches et puissans monarques, mais non qu'ils eussent des sujets heureux ou civilisés. Le grand objet de l'ambition, chez tous les rois de l'Orient, est de jouir d'un grand état et de laisser un grand nom. La grandeur pour eux consiste dans la représentation personnelle et dans de magnifiques palais; la gloire dans les conquêtes. C'étaient ces passions qui remplissaient le cœur des Kai Khoosroo, des Ardisheer, des Nousheerwan, des Chengiz, des Timour et des Nadir-shah. Or il est évident que, pour atteindre à de

(1) La digue qui traverse le Karoon à Shuster est probablement l'exception la plus remarquable qu'on puisse faire à cette observation.

pareils buts, il faut qu'un prince soit absolu, et ses sujets étrangers à la liberté. Que la Perse ait existé dès l'origine sous cette forme de gouvernement, c'est ce dont on ne peut douter. A quelques époques, des commandans de provinces ou des chefs de grandes familles, se sont rendus, et quelquefois sont restés indépendans de leurs souverains; et comme, dans un si grand éloignement, les vues que nous venons d'indiquer sont les seules que nous puissions apercevoir, nous devons supposer qu'elles étaient aussi les leurs. Or on conçoit, sans beaucoup de réflexion, que leurs prétentions et leurs succès ne pouvaient avoir d'autre effet que de multiplier le nombre des tyrans, et de tourmenter la société par de perpétuelles dissensions intestines.

On nous dit pourtant, dans l'histoire grecque, que l'ancienne Perse était habitée par une race d'hommes sages et éclairés, qui vivaient sous un gouvernement juste; et nous lisons dans l'Ecriture-Sainte que les lois des Mèdes et des Perses étaient immuables: mais les relations des auteurs grecs sur l'ancien état de la Perse ne contrarient pas l'opinion que j'ai émise; cela a dû frapper tout lecteur qui aura donné quelque attention au petit nombre d'événemens historiques qu'ils nous ont transmis.

D'ailleurs, les faits qu'ils racontent doivent être considérés à part de cette partie fabuleuse de leurs écrits, dans laquelle ces auteurs (1) ont eu pour but de donner des leçons à leurs propres magistrats, et d'inspirer à leurs concitoyens l'amour de la vertu, en décorant de toutes les qualités propres à honorer la nature humaine, les anciens rois ainsi que les peuples d'un pays dont ils connaissaient peu la véritable histoire; ce qui permettait aux romanciers moralistes de donner pleine carrière à leur imagination.

Quant à la forme exacte de l'ancien gouvernement de la Perse, ce que nous en savons suffit seulement pour prouver que c'était une monarchie héréditaire; que le pouvoir du souverain était tenu pour absolu, et qu'on avait pour sa personne un respect presque religieux. Les rois de Perse, dès les premiers tems, prenaient des titres fastueux, et vivaient avec splendeur; mais ils ont toujours été soumis à la vigilance et quelquefois au contrôle d'une noblesse militaire dont plusieurs membres descendaient de la famille royale, et tenaient à titre de principauté les plus riches provinces

(1) On ne peut douter que cette observation ne s'applique très-justement à Xénophon.

du royaume. Il paraîtrait même que, dans les tems les plus anciens, ces nobles étaient toujours assemblés avant qu'un nouveau monarque montât sur le trône : leur assentiment dans le fait était nécessaire, parce qu'ils étaient, par le droit de leur naissance, chefs de l'armée du pays qui ne se composait que des divers contingens qu'ils y fournissaient. Cependant il paraît que les ministres immédiats de la couronne étaient alors, comme à présent, pris en général parmi les hommes instruits et exercés aux affaires, mais de naissance inférieure. Le pouvoir ministériel a quelquefois été envahi par des chefs de grandes maisons, mais jamais il ne leur a été volontairement confié. Dans un gouvernement de ce genre, une si grande autorité remise aux mains d'un guerrier considéré, fait présumer que le prince est ou l'instrument ou le prisonnier d'une faction. Le goût du luxe auquel les rois de Perse s'abandonnaient si volontiers, était répandu parmi la noblesse du pays, et l'on peut croire que dans les tems prospères il s'étendait dans tout l'empire. Il est certain que ce luxe n'a pu exister sans être accompagné d'une connaissance de plusieurs des arts de la paix et un certain degré d'avancement dans la civilisation. Mais

les progrès de ce genre étaient sans cesse retardés par les guerres intérieures qu'entraînait le système de gouvernement, et de plus par les fréquentes incursions de ces tribus de guerriers sauvages, qui sortaient tantôt des côtes de l'Euxin et de la mer Caspienne, et tantôt des bords de l'Oxus ou du Jaxarte.

Tout donne lieu de croire que la forme de l'ancien gouvernement de Perse était à peu près la même que celle de tous les Etats barbares, dont la grandeur est fondée sur le pouvoir militaire. Mais un des meilleurs moyens de juger de la condition d'un peuple, est d'examiner la manière dont le prince perçoit l'impôt sur les sujets soumis à son autorité. Le mode de perception des revenus de l'Etat fut réglé, pour la première fois (1), par Darius Hystaspes (2), lorsqu'il divisa son royaume en vingt grandes satrapies (3). Ce prince détermina le tribut

(1) Hérodote.

(2) Le Gushtasp des écrivains orientaux.

(3) Darius Hystaspes divisa la Perse en vingt grandes satrapies ou gouvernemens; et, suivant Hérodote, il en fixa le revenu à une somme équivalente à 2,807,437 livres sterling (67,378,488 francs), somme que le docteur Robertson trouve si petite qu'il lui paraît impossible de la concilier avec les détails que nous avons sur les mines, sur le luxe et la magnificence de l'Orient. Le savant historien serait bien étonné d'ap-

que devait régulièrement fournir chacun de ces gouvernemens secondaires. Cette disposition, nous dit l'auteur, était une innovation. Il observe que Cyrus ne recevait que des présens ; et que, pour avoir pris cette mesure, Darius fut appelé un marchand, tandis que Cyrus était regardé par ses sujets comme un père (1) ; mais ces qualifications, si elles ont eu quelque justesse, ont dû s'arrêter au caractère personnel des souverains plutôt qu'au système de perception qu'ils avaient préféré ; car certainement la méthode de Cyrus était en même-tems la plus grossière dans sa forme, la plus incertaine dans ses résultats, et la plus oppressive dans ses procédés. Elle existait en Perse avant son règne ; elle a continué jusqu'au tems présent à être le fléau de ce royaume. Le souverain, en montant sur le trône, à la fête an-

prendre que cette somme correspond, à cela près, pour ainsi dire, d'une fraction, avec le revenu public actuel de la Perse ; et certainement ce royaume est en ce moment dans un état de prospérité (*a*).

(1) Cambyses, qui prenait aussi des présens, est, dans le même passage, qualifié de despote.

(*a*) L'évaluation des revenus d'un Etat en valeurs métalliques n'apprend rien au lecteur, si on ne lui dit pas en même tems quelle quantité de travail obtient l'unité élémentaire de cette somme : combien, par exemple, se paie une journée d'homme, un poids donné de blé, etc. Il est impossible de comparer deux choses, si l'on n'en connaît qu'une. (*N. D. T.*)

nuelle du Nowroze (1), au commencement d'une nouvelle année, à l'occasion d'un heureux événement, tel que la naissance d'un fils ou d'un mariage dans la famille royale, attend ou, pour mieux dire, exige un présent des nobles distingués et des grands officiers de l'Etat. Ceux-ci en font autant des personnes qui dépendent d'eux. La valeur de ces présens est arbitraire ; elle est déterminée par l'avarice de celui qui la demande, la richesse de celui de qui on l'exige, la facilité qu'on a pour l'opprimer, et les moyens qu'il peut avoir pour résister. La combinaison de ces causes diverses doit toujours produire, sur le bonheur d'une nation, les effets les plus fâcheux qu'on puisse imaginer.

Quant aux lois des anciens Persans, si, par ces mots, nous entendons des institutions civiles faites pour punir les délinquans suivant des usages établis, et pour garantir la vie et la propriété des sujets contre l'injustice du pouvoir arbitraire, nous pouvons avancer, sans hésiter, que jamais pareille chose n'a pu exister dans une nation qui a été constamment soumise à des despotes. En examinant quelques passages de l'Ecriture-Sainte, dans lesquels il

(1) Cette fête, comme on l'a vu précédemment, est supposée avoir été dans l'origine instituée par Jemsheed.

est fait mention des lois des Mèdes et des Persans, on trouve que la parole du roi était, aux plus anciens jours ainsi qu'elle l'est à présent, comme la loi fixe et immuable du pays. Mais cette expression voulait dire seulement que, lorsque le roi avait une fois donné un ordre, quelque injuste qu'il pût être, il ne pouvait pas le révoquer (1).

La plus grande partie de la population persane habitait dans les villes ; cela est prouvé

(1) Plusieurs passages de la Bible pourraient venir à l'appui de cette interprétation (*a*). L'exemple de Daniel jeté dans la fosse aux lions est un des plus remarquables. L'autorité du roi de Perse n'a point perdu ce caractère. Le dernier roi, Aga Mahomed Khan, étant campé près de Shiraz, avait dit qu'il ne quitterait pas cette position avant que la neige eût disparu de dessus les montagnes voisines de son camp. L'hiver fut rude, et la neige resta plus long-tems qu'on ne s'y était attendu. L'armée commençait à souffrir de la faim et des maladies ; mais le roi avait dit qu'il ne bougerait pas tant que la neige serait sur les montagnes ; et sa parole, ayant la force d'une loi, ne pouvait pas être révoquée. On rassembla alors une multitude d'ouvriers qu'on envoya écarter les neiges qui étaient en vue : leurs bras et quelques beaux jours nettoyèrent la montagne, et Aga Mahomed Khan se mit en marche. Cette anecdote m'a été racontée par un de ses principaux officiers qui était présent, et qui me la citait dans l'intention de me donner une haute idée d'Aga Mahomed Khan, lequel, observait-il, connaissait la nature sacrée d'une parole sortie de la bouche du roi de Perse.

(*a*) *Scito, rex, quia lex Medorum atque Persarum est ut omne decretum quod constituerit rex non liceat immutari.* (Dan., VI, 15.)

par l'histoire et par l'antiquité de quelques-unes des plus vastes ruines qu'on ait trouvées dans le pays. Nous sommes portés à en conclure que les plus anciens Perses fondaient plus leur subsistance sur l'agriculture que sur les troupeaux; car nous savons qu'ils regardaient avec horreur les hommes qui mangeaient de la chair des animaux (1). Nous voyons pourtant aussi que plusieurs tribus vivaient habituellement sous des tentes; et il faut convenir que le sol et le climat de la Perse sont, par leur nature, singulièrement favorables à ce mode d'existence : le genre de gouvernement établi dans le pays doit avoir contribué à en augmenter le charme. Les tribus errantes, en transportant leurs tentes des plaines hautes aux vallées, pourraient jouir d'un printems perpétuel; mais leur résidence favorite a toujours été au milieu des hauteurs les moins accessibles. L'habitude les a rendus insensibles à des privations que la main du pouvoir pourrait difficilement augmenter;

(1) Zohauk, comme on l'a vu, fut le premier qui introduisit cet usage. Cependant il n'y avait peut-être que les premières classes de la société (l'ordre des prêtres, par exemple, comme c'est le cas dans l'Inde) qui vécussent uniquement de végétaux; et comme ce sont eux qui ont écrit cette histoire, ils auront attribué à toute la nation un sentiment d'horreur qui leur était particulier.

et leur genre de vie leur inspire un sentiment farouche de liberté qui ne permet guères d'exercer sur eux qu'une légère autorité. Celle de leurs propres chefs est patriarcale ; ils répondent à cette affection par un inviolable attachement ; mais, impatiens de l'insulte et de toute oppression, ils sont facilement disposés à la désobéissance et à la révolte. Ennemis de toute science étrangère à la religion, ils dédaignent toute amélioration de leur sort ; et, de la cime de leurs stériles rochers, ils regardent, avec un mélange de mépris et de pitié, ces belles villes dont les habitans sont soumis par le luxe à la servitude. Le caractère d'une telle race d'hommes ne peut jamais changer ; et il n'y a probablement aucune différence entre l'ancien et le moderne Ellyattée (ou membre des tribus errantes de la Perse), si ce n'est peut-être que le premier allait sur les sommets des montagnes adorer le soleil, ou prononcer, dans le temple du Feu, le nom de Zoroastre, tandis que le dernier répète celui de Mahomet, et marmote une prière fugitive dans une langue qu'il ne comprend pas (l'arabe).

Il y a lieu de croire que les mœurs des anciens habitans de la Perse s'adoucirent successivement, et s'améliorèrent par l'influence de l'es-

prit chevaleresque qui domina dans ce pays depuis le commencement jusqu'à la fin de la dynastie kaianienne. Le courage lui-même s'était à peine soutenu plus en honneur que la générosité et l'humanité ; car nous voyons que les anciens héros ne sont pas moins loués pour leur clémence que pour leur valeur. Si nous en croyons Ferdosi, presque toutes les lois de l'honneur moderne étaient comprises et suivies dans la Perse, à une exception près qui est relative aux duels ; ceux des héros de ce tems ayant toujours lieu contre les ennemis les plus distingués de leur pays, ou contre ceux de l'espèce humaine. Le grand respect qu'on avait pour les femmes fut, sans doute, la principale cause des progrès qui se firent dans la civilisation : elles étaient à-la-fois et la cause et la récompense des entreprises les plus généreuses. Il paraît que, dans les tems les plus anciens, les femmes en Perse avaient un rang honorable et déterminé dans la société (1) ; et nous devons croire

(1) Quinte-Curce nous apprend qu'Alexandre ne voulut pas s'asseoir devant Sisygambis jusqu'à ce que cette princesse l'y eût invité, parce que l'usage en Perse ne permettait pas aux fils de s'asseoir en présence de leur mère. Cette anecdote donne la meilleure preuve possible du grand respect qu'on portait aux femmes dans ce pays avant l'invasion de ce prince.

que l'avantage d'être égales aux hommes, qui leur fut assuré par Zoroastre, existait pour elles long-tems avant ce réformateur qui ménageait avec trop d'attention les préjugés et les habitudes de ses compatriotes, pour qu'on puisse supposer qu'il ait fait aucun changement sérieux dans un article si important.

Quoiqu'il y ait, par ces raisons, à présumer que les Persans avaient fait quelques pas vers la civilisation ; et quoiqu'on voie les premiers rangs de la classe militaire de ce pays se piquer en même-tems de courage et de générosité, nous ne devons pas en conclure que la masse de la société jouît de l'avantage d'avoir ou de bonnes lois ou un gouvernement juste. Dans les siècles plus éloignés le pouvoir du souverain n'était que faiblement reconnu par des seigneurs féodaux, qui tenaient des terres à charge de service mililitaire, occupation qui devint héréditaire. Cet état, qui paraît avoir été originairement celui de toutes les monarchies de l'univers, changea à mesure que le chef dominant ou roi acquit de la force ; mais, lorsque les divers petits princes ou chefs de tribus eurent été soumis, le chef d'un tel pays, devenu absolu, ne put établir son gouvernement qu'en remettant les choses dans l'état par où elles avaient

commencé. Le changement opéré n'était pas un progrès d'avancement sur une ligne droite, c'était un mouvement circulaire qui ramenait au point d'où l'on était parti. Les rois les plus sages et les plus puissans n'ont su, comme nous l'avons fait voir, organiser l'action de leur autorité qu'en divisant leur empire en plusieurs petits gouvernemens, dont chacun était conduit par un lieutenant ou officier que les écrivains occidentaux ont appelé *Satrape* (1), et qui tenait son gouvernement à condition de payer certains revenus, et de fournir un contingent de troupes déterminé. Le pouvoir suprême ainsi s'affaiblissait; il était évident que les officiers délégués en usurperaient une portion, et qu'en résultat quelques familles

(1) Ce mot paraît avoir été tiré par corruption de celui de *Chattrapa*, ou *seigneur de l'ombrelle de parade*, que probablement ces officiers avaient seuls la permission de porter. La distinction de porter une ombrelle est commune à tous les pays de l'Asie; et rien ne peut mieux prouver qu'elle était connue en Perse que le bas-relief de Persépolis, où l'ombrelle de parade désigne souvent le chef d'un groupe de figures. *Chattra*, qui signifie *ombrelle*, est un terme commun au persan et au shanscrit. *Pa*, contraction de *Pati*, c'est-à-dire *seigneur*, est à présent perdu dans la première de ces langues; mais il se conserve dans la dernière. Le nom ou le titre de *Chattra Pati*, ou *seigneur de l'ombrelle*, distingue une des plus grandes charges du gouvernement fédéral de l'Etat des Marattes.

considérables prenant l'influence que donnent la force et la richesse, la monarchie serait renversée par les prétentions et les résistances de ces mêmes petits princes que le souverain avait recréés après les avoir anéantis. C'est là, sans doute, le tableau de ce qui se passe dans tous les Etats du monde qui n'ont pas le bonheur d'être civilisés. Mais il est clair qu'on ne pourrait pas dire d'une nation, à qui il ressemblerait, qu'elle eût de bonnes lois ou un bon gouvernement.

Nous avons très-peu de notions sur ce qui concerne les mœurs des anciens Persans. Les écrivains de cette nation ne parlent jamais des hommes de l'ordre commun, et il est peut-être injuste de juger la masse par ce qu'ils nous disent des princes et des héros. Si nous procédions ainsi, le jugement serait peu favorable à ce peuple. Mais, dans tous les siècles comme dans tous les pays, les personnages très-élevés se sont regardés comme exempts des obligations imposées au vulgaire; et nous pouvons seulement observer que, si les exemples que donnaient ceux de cet ordre étaient généralement suivis, les mœurs des Persans n'ont pas dû valoir beaucoup mieux que leur gouvernement et leurs lois.

Il serait difficile de dire à quel point les scien-

ces étaient cultivées dans l'ancienne Perse. Nousheerwan est le premier roi dont les historiens parlent comme ayant fondé un collége ; mais les mobuds ou prêtres avaient leurs livres de religion, et les chroniques des rois de Perse étaient gardées avec un grand soin. Les savans de cette nation se distinguèrent de bonne heure par leur instruction dans l'astrologie, qui suppose une connaissance limitée de la noble science de l'astronomie; mais cette étude, aussi bien que toutes les autres, paraît avoir été concentrée parmi les mobuds: et il est certain que, sous le plus grand des rois sassaniens, leur science si vantée était inférieure à celle de leurs voisins occidentaux; car on assure que les philosophes romains revinrent peu satisfaits de la cour de Nousheerwan (1). Au reste, quelques connaissances qu'aient pu posséder les anciens Persans, elles sont perdues ou détruites (2); et je crois

(1) Gibbon.

(2) Je n'ai jamais eté à portée de savoir qu'il existât dans l'ancienne langue pehlivi aucun ouvrage qu'on pût appeler historique. Chardin nous apprend qu'Abbas-le-Grand avait fait toutes les recherches possibles pour trouver des manuscrits dans cette langue, et que, dans le chagrin de n'y pas réussir à son gré, il fit mourir un prêtre guèbre. La collection faite par ce prince montait à vingt-six volumes, et

qu'il n'y a pas d'injustice à penser que la réputation de ce pays doit beaucoup à une perte dont les regrets auront fort augmenté la valeur de ce qu'on n'avait aucun espoir de recouvrer.

Le Persan d'autrefois, d'après le climat sous lequel il vivait, et les alimens dont il était nourri, doit avoir été robuste, vigoureux et d'une taille avantageuse. Un auteur justement célèbre, Chardin, qui probablement avait pris pour point de comparaison quelqu'un des sectateurs opprimés de Zoroastre, qui restent encore dans le pays, et dont tout, jusqu'aux regards, a été altéré par leur triste condition, a prononcé que les anciens habitans de la Perse avaient dû être fort inférieurs aux modernes. La beauté de ces derniers, selon lui, s'est perfectionnée par le mélange du sang des Géorgiens, des

Chardin nous apprend qu'ils furent placés à la bibliothèque royale à Ispahan. Ce respectable voyageur donne une planche qu'il dit avoir été prise dans un de ces volumes : elle ne présente qu'un échantillon de caractères kufiques et cunéiformes. Il raconte aussi qu'un Guèbre lui a fait pendant trois mois des lectures d'un livre qui avait rapport à leur religion, à leurs usages, et que l'on disait avoir été écrit au tems de Yezdijird. Je ne doute point que ce ne fût un de leurs livres de *rowayat* ou ordonnances : les prêtres guèbres de Yezd et de Bombay en ont plusieurs.

Circassiens, et des autres peuples avec lesquels ils se sont alliés : mais si nous pouvons juger des anciens Persans par ceux de leurs descendans qui sont établis dans le Guzarate et à Bombay, et dont l'origine ne peut être douteuse parce qu'ils ne se marient jamais qu'entre eux, nous avons droit de penser, d'après l'aspect de ces hommes, malgré les changemens qu'ont pu leur faire subir onze siècles passés dans un climat si propre à affaiblir les forces musculaires, que les premiers habitans de la Perse étaient, non pas inférieurs, mais très-supérieurs à ceux d'aujourd'hui, mélange informe de cent races qui ont inondé ce pays depuis la chute de Yezdijird.

CHAPITRE VIII.

Histoire du gouvernement des Califes dans la Perse, et des petites dynasties de Ben-Leis, de Samanee et de Dilemee.

De J. C. 651. De l'H. 31.

Nous entrons dans une nouvelle ère de l'*Histoire de Perse*. Les armes des partisans de Mahomet opérèrent dans ce pays une grande révolution. Mais, quoique la religion y eût été complètement changée, et les mœurs des habitans fort modifiées, le gouvernement y resta essentiellement le même. Il existe si peu de chose de l'ancienne Perse, que la crainte de négliger quelques particularités propres à donner des lumières sur ces tems éloignés a pu nous rendre un peu prolixes sur la première partie de notre ouvrage. Mais, depuis la conquête du pays par les Arabes jusqu'au règne de Nadir-Shah, il suffira de rendre un compte général et succinct des nombreuses dynasties qui ont gouverné le royaume : postérieurement à l'élévation de Nadir, il sera nécessaire de présenter plus de détails ; chaque événement alors prenant de l'importance, à raison de ses rapports avec l'état actuel du royaume.

En ce qui concerne la partie moderne de l'histoire de Perse, nous ne pouvons nous plaindre du défaut de matériaux ; mais les meilleurs écrivains mahométans n'ont guère d'autre mérite que d'être de bons annalistes. Ils donnent avec exactitude ce qui s'est passé chaque année ; quelquefois même ils animent leur récit par des anecdotes propres à caractériser le prince dont ils écrivent l'histoire. Leur diction est souvent remarquable par sa clarté ; les faits sont exposés de bonne foi (excepté lorsqu'ils parlent des princes sous la protection desquels ils vivaient) ; leur style cependant offre rarement beaucoup d'intérêt. Un auteur persan, il est vrai, est généralement exempt de toute prévention politique ; quoique son livre puisse avoir la couleur de ses sentimens religieux, comme il n'est jamais écrit dans l'intention de soutenir un système, il peut difficilement égarer. Mais ce mérite négatif vient de la position dans laquelle il vit, et des actions qu'il a à décrire. Les écrivains asiatiques font peu d'attention aux changemens que subissent les mœurs des hommes, la composition des sociétés, ou la forme des gouvernemens. Entièrement étrangers à la science de l'économie publique, ils ne raisonnent guère sur ce qui contribue à

faire élever ou déchoir les nations, à moins que cela n'ait un rapport direct avec le caractère ou la conduite de leurs chefs. On conçoit que des écrivains de ce genre, quoiqu'ils puissent être exempts d'erreur, n'atteignent jamais un haut degré de perfection ; cela n'est donné qu'aux historiens qui, vivant sous de plus heureux auspices, ont su combiner les faits de l'histoire avec les leçons de la philosophie, de manière à faire tourner au bien de l'avenir le récit des événemens passés.

Il est juste d'observer que les défauts des historiens orientaux ne résultent pas de ce qu'ils aient manqué de sens ou de talens ; mais qu'ils sont l'effet nécessaire des conditions de la société où ils vivaient, et des sujets qu'ils avaient à traiter. Le tableau du despotisme, le seul qu'ils eussent à tracer, est toujours le même ; et la succession rapide de princes absolus et de ministres serviles fait du livre où elle est écrite un catalogue monotone de noms et de crimes. Il n'est pas facile de donner de l'intérêt à un ouvrage composé de tels matériaux ; et plus ils sont nombreux, moins on peut sauver le dégoût qu'ils inspirent.

Après la fuite de Yezdijird, les chefs des armées du calife eurent bientôt parcouru toute

la Perse, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'à ceux de l'Oxus, détruisant, dans leur pieuse fureur, tout ce qu'il y avait de grand, d'utile ou de sacré, dans ce malheureux pays. Une grande partie des habitans aimant mieux renoncer à leurs dogmes religieux que de se voir sans cesse menacés par l'oppression ou la mort, adoptèrent la foi de leurs nouveaux maîtres; mais plusieurs, ne voulant pas céder à la contrainte, ou ne pouvant supporter le spectacle des maux de leur patrie, s'exilèrent d'eux-mêmes en des pays éloignés. Les progrès des conquérans furent d'une rapidité surprenante. Des colonies, sorties des déserts brûlans de l'Arabie pétrée, se répandirent jusque dans les froides montagnes de Bulkh et du Khorassan; elles réussirent dans ces contrées où elles se trouvaient transplantées. Leurs descendans y forment encore une race distincte (1), et ils con-

(1) J'ai eu une conversation avec un homme de la tribu de Ben-Shybanee, qui appartenait à une branche de cette tribu établie à quatre jours de marche de Bokharah. Sa figure et ses manières étaient aussi complètement arabes que celles d'un naturel de l'Yemen; ce qu'il attribuait à ce que personne de sa tribu ne s'était jamais marié avec d'autres habitans du pays. Les Arabes, dans le Khorassan, dans Bulkh, et même dans le voisinage de Bokharah, sont encore nombreux; mais, excepté dans la première de ces provinces, ils n'ont point de

servent l'aspect et les mœurs de leurs ancêtres, quoiqu'ils en aient absolument oublié le langage.

Lorsque la grande conquête fut achevée, des lieutenans furent chargés de commander dans les différentes divisions du pays, et, pendant plus de deux siècles, la Perse entière fut administrée comme une province du grand empire des califes. Son histoire, pendant cette période, fait nécessairement partie de celle de ses vainqueurs; et elle n'y tient même qu'une place très-petite et très-obscure. Les seuls événemens de quelque importance qui la concernent, sont de petites révoltes de gouverneurs insubordonnés qui, lorsque le pouvoir des califes paraissait chanceler, tâchaient de se faire, des provinces qui leur étaient confiées, des principautés héréditaires, et s'empressaient de fléchir devant ce pouvoir supérieur, lorsqu'ils le voyaient fort et disposé à les contenir.

Dans le Khorassan le gouvernement fut occupé successivement par trois générations descendues de Tahir (1), qui y exerçaient un pou-

chefs de quelque distinction, parce que la politique des Tartares et celle des Affghans a toujours été de les disperser et de les affaiblir. Quoique plusieurs de ces tribus aient gardé le nom et la figure d'Arabes, elles ont entièrement perdu l'usage de leur langue.

(1) L'histoire des deux fils du célèbre Haroun-ul-Rusheed

voir presque royal ; et lorsque le calife Mamoon voulut écarter le petit-fils de Tahir, il fut obligé d'employer un oncle de cet officier pour l'attaquer ; ce qui nous autorise fort à présumer que déjà le système admis avait créé un certain nombre de grands seigneurs feudataires ou généraux, sur lesquels les califes ne pouvaient maintenir leur autorité nominale que par cette misérable précaution d'exciter entre eux des guerres féodales ou des querelles domestiques. Un pays ne pouvait long-tems rester dans un pareil état : l'effervescence de l'enthousiasme religieux ne tarda pas à s'affaiblir. La personne du calife cessa d'être regardée comme sacrée, et ses ordres ne furent plus exécutés avec cette obéissance implicite que les partisans de Ma-

est familière à toutes les personnes qui connaissent la littérature orientale. Le calife Ameen, fils de la belle, de la noble et vertueuse Zobiedah, fut le plus faible et le plus misérable des hommes, tandis que son frère Mamoon, dont la mère était une esclave, avait conquis l'estime universelle par son courage, sa sagesse et sa fermeté. Leur père, ayant égard à la naissance de l'un et au caractère de l'autre, leur laissa l'empire à tous deux. Ameen non-seulement tâcha de dégrader son frère en faisant ôter son nom des prières publiques, mais de plus il envoya une armée pour le combattre. La destinée de Mamoon fut confiée à la valeur et à l'habileté de Tahir-zul-Yemneen, qui défit l'armée du calife Ameen et ensuite fit mourir ce prince.

homet croyaient devoir à ses premiers successeurs. Ce n'était plus qu'un mannequin qui résidait dans son palais à Bagdad, et qui n'agissait que par l'impulsion de quelque général, esclave soumis en apparence. Son pouvoir temporel n'était pas moins diminué que sa considération religieuse. Ses armées, mécontentes et mal disciplinées, pouvaient à peine défendre de l'usurpation les districts les plus voisins de la capitale. Bien moins était-il possible de contenir les provinces éloignées dont les gouverneurs employaient son nom dans les prières publiques, et dédaignaient de lui donner aucune autre marque de respect ou d'obéissance.

Le sceptre de ce royaume de Perse, jadis si glorieux, ainsi échappé des faibles mains des indignes successeurs d'Omar et d'Ali, semblait devoir appartenir au premier aventurier qui aurait le courage de s'en saisir. Une proie si brillante devait porter plusieurs personnes à tout risquer pour l'obtenir. Elle fut enfin conquise par un homme qui, bien que né dans les derniers rangs de la société, était anobli par sa valeur, sa sagesse et sa générosité. Yacoob-ben-Leis était fils d'un potier d'étain du Seistan, qui s'appelait Leis. Il travaillait étant fort jeune à la profession de son père; mais tout ce

qu'il gagnait, et tout ce que celui-ci, qui le chérissait, avait la bonté de lui donner, était aussitôt partagé entre un certain nombre de petits camarades du même âge auxquels sa hardiesse et sa prodigalité le rendaient très-cher. Devenu plus grand, ses moyens ne suffirent pas à ses besoins et à ceux de ses jeunes amis auxquels il avait coutume de pourvoir. Tenté par le désordre qui régnait dans le pays, il se fit voleur; et dans cette criminelle profession il fut suivi par les jeunes gens que sa libéralité, toujours soutenue depuis son enfance, avait attachés à sa personne et à sa fortune. Le nombre et le caractère de ses compagnons, le succès de leurs entreprises, lui procurèrent bientôt de l'argent et de la réputation. D'ailleurs la manière humaine et généreuse dont il traitait ceux qu'il pillait donnait de l'éclat à son nom, et lui acquérait une sorte de popularité. Dans la situation où se trouvait ce malheureux pays, le passage de la condition d'un heureux voleur à celle d'un guerrier considéré était facile et naturel. Avec de l'activité et du courage, un homme qui disposait d'un nombre de partisans, ne pouvait manquer d'obtenir bientôt un rang et de l'importance. Salah-ebn-Naser, qui avait usurpé le gouvernement du Seistan, se voyant menacé

d'être attaqué par Tahir-ebn-Abdullah, gouverneur du Khorassan, fut heureux de s'assurer les services du voleur Yacoob. Celui-ci s'éleva si rapidement au pouvoir que Dirhem-ebn-Nâser, successeur de son frère Salah, lui confia le commandement de son armée.

Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de se saisir de celui qui la lui avait donnée (1), de l'envoyer prisonnier à Bagdad, et de réclamer alors, comme récompense du service qu'il avait rendu en déplaçant un officier rebelle, le gouvernement de la province où il était né, promettant de le tenir comme serviteur et lieutenant du commandeur des croyans. Ses prétentions paraissent n'avoir pas été repoussées par le cruel et faible Mutawukel (2), qui alors était probablement le calife, l'usurpation dont nous parlons ayant dû être antérieure à son assassinat. Yacoob ne perdit point de tems pour augmenter ses forces : ses premiers efforts furent dirigés contre le gouverneur du Kho-

De J. C. 851. De l'H. 247.

(1) Ce récit est tiré du *Zubd-ul-Tuarikh.* Khondemir dit que Yacoob continua à commander l'armée de Dirhem jusqu'à la mort de ce chef, époque à laquelle les troupes le proclamèrent leur commandant.

(2) Ce calife fut mis à mort dans l'an 247 de l'hégire par quelques conspirateurs qui étaient conduits par son fils Moutaher. Il fut tué dans un moment où il était à boire avec ses

rassan, sur lequel il prit l'importante forteresse de Herat (1). Il tourna ensuite ses armes contre la province de Kerman, qu'il soumit; de là il marcha à Shiraz, et réussit à se rendre maître de cette ville. De J. C. 868. De l'H. 255.

Au retour de cette expédition, il envoya un présent à Muatamed-ul-ullah (2), fils de Mutawukel, qui alors occupait le trône de Bagdad. Le porteur avait ordre de dire au calife que Yacoob se regardait comme un de ses derniers esclaves (3). Cette flatterie n'empêcha pas le calife de se plaindre de Yacoob lorsqu'il envahit, pour la seconde fois, le Fars; et il lui offrit, s'il voulait se désister de cette entreprise, de De J. C. 869. De l'H. 256.

amis. Son visir, Futteh, voyant qu'il ne pouvait défendre son maître, s'écria: O Mutawukel, je ne désire pas de te survivre! et il reçut d'un des conjurés la mort qu'il demandait. Mutawukel avait un bouffon, comme en ont tous les princes de l'Asie: celui-ci, lorsqu'il avait vu commencer le massacre, s'était caché dans un coin; mais ayant vu le sort du visir, il s'avança, et, parodiant le ton solennel de ce dernier, il dit: O Mutawukel, je désire ardemment de te survivre! Les hommes de sang ne purent s'empêcher de sourire, et le plaisant échappa.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Le nom de ce prince était Abas-Abul-Ahmed. Le nom qu'on lit dans le texte était son titre; il signifie le *dépositaire de la confiance de Dieu.*

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

lui donner une investiture régulière des pays de Bulkh et de Bokharah en sus de celui du Seistan qu'il occupait déjà. Yacoob accepta ces conditions, et prenant alors le titre de lieutenant du calife, auquel elles lui donnaient droit, il se mit en marche dans la direction de Bulkh, s'en empara ainsi que de la ville de Cabul, et ensuite tourna ses armes contre le Khorassan. Dans la même année il eut, près de Nishabore, une affaire avec le dernier prince de la famille de Tahir (1), qu'il fit prisonnier, et qu'il envoya dans le Seistan avec cent soixante personnes de sa maison. Yacoob, vainqueur, poursuivait ses succès : dans une autre bataille qui eut lieu près de Sari, dans le Mazenderan, il défit complètement le gouverneur de cette province (2), qui s'enfuit vers Ghilan. Yacoob le poursuivit ; mais il perdit presque toute son armée par l'insalubrité du climat. Arrêté par ce malheur, il se trouva forcé de revenir dans le Seistan, d'où il envoya promptement à Bagdad un autre mes-

De J. C. 870. De l'H. 257.

(1) Zul-yemneen, ou l'Ambidextre, était le titre que portait Tahir, le fondateur de cette famille, pour s'être servi de ses deux mains lorsqu'il fendit en deux Ameen, le général du calife, à la tête de son armée.

(2) Hussein-ben-Zyd-Alavee. D'après leurs noms, il paraîtrait qu'à cette époque tous les lieutenans du calife, en Perse, étaient de familles arabes.

sage à l'effet d'obtenir la récompense qu'il prétendait lui être due pour avoir bien servi le calife, en attaquant et défaisant les gouverneurs révoltés du Khorassan et du Taberistan. Le calife, qui ne pouvait voir dans ce message qu'une insulte, fit déclarer Yacoob rebelle, et ordonna qu'il fût publiquement maudit dans toutes les mosquées du pays qu'il avait conquis (1). Le général ne fit que rire de cet ordre impuissant de son prétendu souverain, et s'avança vers le Fars, qu'il força de se soumettre à son autorité (2). Après ce succès, les moyens de Yacoob parurent être proportionnés au grand objet de son ambition, qui était de se rendre maître de Bagdad; et, s'il ne détruisait pas le gouvernement des califes, de s'emparer, au moins, de leur autorité. Muatamed craignit ce résultat; et dans sa faiblesse voulant éluder le conflit, il lui envoya l'investiture des provinces du Khorassan, du Taberistan et du Fars, ce qui, joint à ce que déjà il possédait, aurait formé un grand royaume. Mais Yacoob rejeta avec dédain cette proposition : « Dites à votre maître, répondit-il au porteur,

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Le gouvernement du Fars avait été usurpé par Mahomed-ben-Wasil, qui s'opposa à Yacoob, mais qui fut vaincu.

» que déjà je dois à mon épée les pays qu'il me
» donne si généreusement. Qu'il garde son in-
» vestiture pour quelqu'un qui veuille lui avoir
» obligation, et qui soit disposé à me disputer
» mon titre. » L'insolence de cette réponse mit au jour, trop clairement pour qu'on pût s'y méprendre, les desseins ambitieux de celui qui la faisait. La cour de Bagdad sortit pour un moment de son engourdissement.

De J. C. 875. De l'H. 262.

On se donna tous les soins possibles pour lever et équiper une armée : le commandement en fut donné à Muaffick, frère du calife, qui paraît avoir été digne de l'importante fonction qu'on lui confiait en ce moment. Il rencontra et défit Yacoob dans le voisinage de Bagdad. Mais cet aventurier ne se laissa point abattre par un désavantage qu'il regardait comme accidentel. Il eut bientôt recruté son armée, et se présenta de nouveau pour attaquer la capitale. Le calife, épouvanté d'une guerre par laquelle il pouvait dans une seule bataille perdre sa couronne et peut-être la vie, envoya un autre message à Yacoob. Lorsqu'il lui parvint, ce général était dangereusement attaqué d'une très-grave maladie. Cette situation ne l'empêcha pas de désirer qu'on fît paraître devant lui le parlementaire. Il donna ordre en même tems qu'on

lui apportât son épée, un peu de pain grossier et quelques oignons secs : « Dites à votre maî-
» tre, dit-il à l'envoyé, que si je vis cette épée
» décidera entre nous. Si je suis vainqueur, je
» ferai ce qu'il me plaira ; si c'est lui qui rem-
» porte la victoire, ce pain et ces oignons que
» vous voyez seront ma nourriture. Ni lui ni
» la fortune ne peuvent rien sur un homme qui
» sait vivre de pareils alimens (1). » Cet acte, qui indiquait la ferme résolution de son ame, est le dernier qu'on raconte de ce personnage. Il mourut deux jours après (2), laissant presque tout le royaume de Perse à son frère Amer. De J. C. 877. De l'H. 264.

Tous les auteurs s'accordent à représenter Yacoob-ben-Leis comme un homme entraînant, et font honneur à son caractère d'une grande simplicité : l'attachement que lui portaient ses partisans était extrême ; les compagnons des jeux de son enfance furent appelés aux premières places de son gouvernement. Il paraît, par son discours à l'envoyé du calife, avoir tiré une juste vanité de ses habitudes de tempérance ; et l'on nous fait connaître que sa tente, lorsqu'il était en campagne, n'était pas

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Khondemir place sa mort dans l'an de l'hégire 265.

beaucoup plus commode que celle du dernier de ses soldats. L'éloignement qu'il avait pour le luxe, combiné avec le courage et la constance qu'il possédait à un haut degré, semble l'avoir rendu digne d'une fortune dont il n'a jamais abusé par aucun acte de caprice ou de cruauté.

Cependant nous tenons cette histoire de Yacoob d'écrivains très-partiaux. Les Persans, fortement attachés aux principes de la secte shiite, sont enchantés d'un chef qui porta une atteinte si formidable au pouvoir des califes sunnites. Pour montrer combien Yacoob était attaché à leurs opinions, ils racontent l'anecdote suivante. Instruit un jour qu'un de ses officiers, nommé Abou-Yusoof, avait maudit Osman (1), et croyant que la personne ainsi maudite était Osman Sunjuree, un des gouverneurs contemporains avec lequel il était dans des rapports d'amitié, il ordonna sur-le-champ qu'Abou-Yusoof fût amené devant lui et puni. Son visir,

(1) Son nom est écrit par les Arabes Othman; il fut le troisième calife: ses droits, aussi bien que ceux de ses prédécesseurs, Aboubeker et Omar, sont contestés par les Persans shiites. Ali, selon eux, aurait dû succéder à Mahomet, qui était son oncle et son beau-père; ils soutiennent même que le prophète l'avait désigné pour être son successeur.

qui était sunnite, voulant enflammer sa colère, éleva la voix, et désignant le prisonnier, dit : « Voilà l'homme qui a osé de sa bouche profane maudire le saint compagnon de notre » prophète ! — Je me suis trompé, dit Yacoob en souriant, j'ai cru que c'était un autre » grand personnage qu'il avait insulté : qu'on » relâche Abou-Yusoof, je n'ai point d'alliance » avec cet autre Osman. » Yacoob fut la souche d'une famille qui continua pendant un tems assez court à exercer le pouvoir souverain sur une grande partie de la Perse. On distingue cette maison des autres dynasties par le nom de Suffaree, ce qui signifie un potier d'étain, et rappelle la première profession de son fondateur.

De J. C. 877. De l'H. 264.

Amer (1), frère et successeur de Yacoob, montra des dispositions très-différentes de celles qu'avait témoignées celui-ci à l'égard du calife. Il lui adressa une lettre respectueuse, et consentit sur-le-champ à tenir de lui les provinces d'Irak-Ajum, du Fars, du Khorassan, du

(1) Par une méprise que l'on fait communément sur son nom, on l'appelle en général Amrou : cela vient de ce qu'on prononce la dernière voyelle de son nom, qui est muette; elle ne s'ajoute ici que pour distinguer le nom d'Amer de celui d'Omar.

Seistan et du Taberistan, ou, dans d'autres mots, à gouverner le royaume de Perse sous le nom d'esclave du commandeur des croyans.

On dit (1) qu'aussitôt après son accession, Amer ordonna que tous les officiers qui avaient le commandement de mille chevaux parussent devant lui, ayant en main une *masse* d'armes en or, et que les voyant ainsi au nombre de cent décorés de la marque de leur rang, il soupira intérieurement ; puis il s'écria : « Oh ! que la » Providence ne m'a-t-elle permis de conduire » une armée comme celle-ci à la défense de » Hussein et de Hassan (2) sur les plaines de » Kerbelah ! » Ce souhait pieux a, suivant les écrivains mahométans, procuré à ce prince une grande place dans les régions du bonheur éternel.

Pendant quelques années les affaires d'Amer prospérèrent ; il continuait à reconnaître l'autorité du calife et à lui envoyer des présens ; et il remplissait par un lieutenant les devoirs de gouverneur de Bagdad, la première fonction de l'empire. Le premier revers qu'il éprouva, vint d'une révolte sérieuse dans le Khorassan. Les habitans de cette province demandèrent

De J. C. 884.
De l'H. 271.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Les malheureux fils d'Ali, petits-fils de Mahomet.

que le calife les délivrât de l'oppression qu'ils souffraient sous le gouvernement d'Amer. Les affaires de la cour de Bagdad étaient à cette époque entièrement dirigées par Muaffick, frère de Muatamed. Ce brave et sage prince sentit combien il importait de diminuer le dangereux pouvoir de la famille Ben-Leis. Non-seulement il nomma pour le Khorassan un nouveau gouverneur, mais il assembla pour soutenir cette disposition une grande armée, et il ordonna que le nom d'Amer fût publiquement maudit dans toutes les mosquées de cette province : espèce d'excommunication qui produisait probablement quelque effet ; car les califes avaient constamment recours à cet expédient pour soutenir leur chancelante autorité. Mais Muaffick comptait encore plus sur l'effet des moyens temporels que sur celui des mesures spirituelles. Son armée s'avança contre celle d'Amer, et lui fit éprouver une défaite signalée. On dit qu'après cette action Amer s'enfuit par la route de Shiraz dans son pays natal de Seistan ; ce qui prouve que l'affaire avait eu lieu dans la partie méridionale de l'Irak. Il paraît s'être écoulé beaucoup de tems avant qu'il pût relever ses forces abattues. Lorsqu'elles furent rétablies, il fit une nou-

De J. C. 884. De l'H. 271.

De J. C 899. De l'H. 286.

velle attaque contre le Khorassan, et il réussit, non-seulement à défaire et à tuer le gouverneur (1), mais encore à se rendre complètement maître de cette turbulente province. La conduite que tint Amer en cette occasion prouve que l'autorité suprême des califes, en tant que chefs de la religion mahométane, était encore soutenue par l'opinion publique. Il ne se borna pas à envoyer à Bagdad avec de riches présens (2) la tête du gouverneur qu'il avait vaincu ; il sollicita pour lui-même son pardon, et demanda qu'on lui rendît son ancien pouvoir. Le calife, satisfait de cette soumission, et n'étant pas fâché de le tenir occupé au loin, lui confia le Khorassan, le Seistan, le Bulkh et la province de Maverul-Naher ou Transoxiane, en ordonnant que le nom d'A-

(1) Ce gouverneur était, à ce qu'il paraît, un usurpateur. Dans l'*Histoire des Arabes*, vol. III, p 306, il est appelé Mahomed-ben-Zyd, et est présenté comme ayant pris le titre de calife. J'ai suivi en ce point le *Zeenut-ul-Tuarikh*. Khondemir dit que ce n'était pas Mahomed-ben-Alavee, mais son général Raffa, que défit Amer. D'Herbelot établit que ce dernier envoya Mahomed-ben-Alavee prisonnier à Bagdad.

(2) Parmi ces présens était une statue très-curieuse : elle avait quatre mains et portait à ses oreilles deux riches anneaux de pierreries. Cette figure était montée sur une vache aussi grande qu'un chameau, et paraît avoir été quelque idole indienne. (*Zeenut-ul-Tuarikh.*)

mer fût lu immédiatement après le sien dans les prières publiques de Bagdad. Cependant Amer n'était pas content : il forma un projet pour se rendre maître à-la-fois de la personne et du pouvoir du califç. Pour atteindre ce but il s'avança vers Bagdad ; lorsqu'il en fut près, il prit les devans avec quatre cents chevaux pour aller présenter son hommage à son prétendu souverain. Mais celui-ci, soupçonnant son véritable dessein, avait combiné un contre-projet pour l'arrêter, et Amer ne sauva sa vie que par la vîtesse de son cheval. Il perdit un œil : presque toute son escorte fut massacrée après un rude combat dans le palais même du calife (1). Le traître, trompé dans son espoir, ne fut pas plus tôt rendu à son armée qui était campée à Jelwan, dans le voisinage de Bagdad, qu'il commanda la retraite.

Le calife, irrité de cet attentat et déterminé à affaiblir le pouvoir d'un sujet si dangereux, poussa un seigneur tartare, nommé Ismael Samanee, qui déjà par divers exploits avait acquis de la gloire dans son pays, à usurper le gouvernement de la Transoxiane. Amer détacha un de ses généraux contre Ismael ; mais il fut défait, et alors Amer se détermina, contre

De J. C. 900. De l'H. 288.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

l'avis de tous ses conseillers, à passer lui-même au-delà de l'Oxus. Il conduisit avec lui dans cette expédition soixante-dix mille hommes. Le chef tartare (nous dit l'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh*) n'en amena pas sur le champ de bataille plus de vingt mille; mais la valeur l'emporta sur le nombre, et l'armée d'Amer fut complètement défaite (1). Lui-même s'enfuit; mais son cheval étant tombé, il fut fait prisonnier. Le changement de son sort était immense, et ce revers fut signalé par une circonstance triviale d'un genre si bouffon que le malheureux Amer lui-même fut obligé de s'égayer sur le contraste qui s'était opéré en quelques heures entre son état actuel et sa fortune précédente. Il était assis par terre, et un soldat lui préparait quelqu'aliment grossier pour apaiser sa faim. Ce mets était à bouillir dans un vase ordinairement employé aux alimens des chevaux; survint un chien qui mit sa tête dans le vase pour prendre ce qui s'y trouvait; mais l'ouverture en étant étroite, il eut de

(1) Je suis le *Zeenut-ul-Tuarikh*. D'Herbelot, écrivant d'après Khondemir, ne dit pas que le général d'Amer eût été défait; il assure que le cheval d'Amer, ayant pris le mors aux dents, le porta dans les rangs d'Ismael, et que le prince tartare obtint ainsi une facile victoire sur son ennemi découragé.

la peine à la retirer, et s'enfuit avec le potage et la marmite. Le monarque prisonnier éclata de rire ; un soldat qui le gardait lui ayant demandé ce qui pouvait si fort égayer un homme dans la position où il se trouvait : « Ce matin » encore, répondit Amer, l'intendant de ma » maison se plaignait de ce que trois cents cha- » meaux ne suffisaient pas pour conduire tout » l'attirail de ma bouche ; voyez comme tout » cela est à présent facile à transporter ; un » chien emporte à-la-fois et tout mon dîner, » et toute ma batterie de cuisine. » Cette anecdote établit sur un point essentiel une différence remarquable entre les habitudes d'Amer et celles de Yacoob, dont l'ordinaire, composé de pain et d'oignons, en un pays où l'exemple du chef a une si grande influence sur ceux qui le suivent, était aussi propre à le conduire au pouvoir que le luxe de son frère était fait pour accélérer sa chute. Amer fut envoyé par le vainqueur à Bagdad, où il resta enfermé pendant quelques années. Sa mort fut la dernière action du calife Muatezzeed, qui n'en donna l'ordre que peu de minutes avant de mourir lui-même.

De J. C. 901.
De l'H. 289.

Amer jouit du pouvoir pendant vingt-trois ans ; il employait pour le conserver un moyen

assez convenable à la nature de son gouvernement. Il achetait un grand nombre de jeunes esclaves, les faisait élever avec soin, et ensuite les donnait en présent aux principaux officiers civils et militaires. Par ces agens secrets, qui étaient dressés à servir d'espions, il savait tout ce qui se passait, et il était si bien informé de l'intérieur des familles de ses chefs, que plusieurs, ne sachant pas d'où il tirait des renseignemens, le croyaient doué d'une pénétration surnaturelle. Quoique Amer n'eût aucune des grandes qualités de son frère Yacoob, il ne manquait ni de sens ni de courage. Son humeur, dit-on, était gaie ; et, pour le prouver, on prétend qu'un jour, passant en revue son armée, il remarqua un homme monté sur un cheval très-maigre : « Mes soldats, dit-il, ont tous des » chevaux maigres et des femmes grasses.—Ma » femme, répliqua le cavalier à qui il faisait » allusion, est encore plus maigre que mon » cheval, et si votre majesté en doute, je la lui » ferai passer en revue. » Le prince sourit et donna quelque argent à l'homme, en l'engageant à les engraisser l'un et l'autre.

Avec Amer tomba la grandeur de sa famille. Son petit-fils Tahir fit quelques efforts pour conserver l'autorité dans leur pays natal ; mais

après un règne de six ans, pendant lesquels il conquit une partie du Fars, son pouvoir fut renversé par un de ses propres officiers, qui s'empara de sa personne, et l'envoya prisonnier à Bagdad. Le seul autre prince de la maison de Ben-Leis, qui parvint à quelque consistance, fut un chef du nom de Kuliph (1). Avec l'aide de Munsoor Samanee, il s'établit dans le Seistan, et y conserva son pouvoir jusqu'au tems de Mahmood de Ghizné, par qui il fut défait et pris.

De J. C 903. De l'H. 290.

L'histoire et la réputation de ce dernier prince de la maison de Ben-Leis offrent une contradiction continuelle : dans la même page, qui nous apprend de lui des actions barbares (2)

(1) Kuliph était descendu par les femmes de Yacoob-ben-Leis.

(2) L'auteur du *Zeenut-ul-Tuarickh* pretend que l'ambition de Kuliph était de conquérir la province de Kerman, alors occupée par la famille de Dilemee. Son armée, qui était commandée par son fils aîné, fut d'abord heureuse, mais ensuite elle fut battue avec une très-grande perte ; et lorsque celui qui la conduisait revint au Seistan, il fut tué par son impitoyable père, qui, après cette action barbare, affecta de répandre des larmes sur le corps de son fils, et prétendit avoir le droit de venger sa mort sur le gouverneur du Fars qui l'avait mis dans la nécessité de commettre ce crime. Mais il voulut en vain engager les habitans du Seistan à faire contre le Kerman une nouvelle attaque. Dans son embarras, il trouva un expédient

et insensées, nous trouvons les louanges les plus flatteuses de sa grande sagesse et de son excessive libéralité. Il vivait dans le beau siècle de la littérature persane, lorsque, excités par la

très-digne de l'atrocité de son caractère. Le cazy, ou principal juge du Seistan, était avec raison très-aimé du peuple à cause de sa justice et de sa piété; Kuliph pria ce vieillard de se rendre avec un message de paix au Kerman pour régler, par voie de négociation, toutes les difficultés qu'il avait avec ce pays. Le cazy, charmé de pouvoir travailler à une chose utile, consentit à se charger de la commission; mais après sa première conférence avec le chef du Kerman, il fut assassiné par les agens secrets de Kuliph, lesquels répandirent aussitôt le bruit que cet affreux outrage avait été commis par les habitans de Kerman; et, tant qu'on y ajouta foi, Kuliph n'eut aucune peine à recruter son armée : les habitans du Seistan s'enrôlaient d'eux-mêmes pour venger leur vénérable et bien-aimé magistrat. Leur fureur assura leur succès : le Kerman fut soumis. Cependant un fils de Kuliph qui commandait ses troupes se retira de l'obéissance de son père, dont probablement il avait découvert l'affreux forfait. Kuliph marcha contre lui; mais il fut abandonné par ses soldats et forcé de s'enfermer dans un fort où il était sur le point d'être pris, lorsqu'il prétendit être tombé malade; il affectait de souffrir si cruellement, que tous ceux qui l'approchaient le crurent sur le point de mourir. Dans cette situation, il écrivit dans les termes suivans à son fils : « Quelques heures vont terminer mon existence; je n'ai que vous à qui je puisse laisser tout ce » que j'ai en ce monde soit de pouvoir, soit de richesses. Il » ne faut pas que ces trésors accumulés dans notre famille » passent dans des mains étrangères; hâtez-vous de venir re- » cevoir ma bénédiction et apprendre où est caché tout ce

protection généreuse que les familles de Saman et de Ghizné accordaient aux sciences et aux talens, les petits gouverneurs de province suivaient à l'envi les mêmes voies. Aucun d'eux ne paraît avoir dispensé ses largesses avec plus de sagacité que Kuliph; car nous voyons qu'un nom, qui aurait dû ne parvenir à la postérité que chargé de haine et d'opprobre, est couvert par les historiens d'un voile de panégyriques,

» que je possède. » Le jeune homme, complètement trompé, s'empressa d'aller trouver son père; mais aussitôt qu'il en fut près, celui-ci s'élança et lui porta un coup de poignard dans le cœur. Cette action fut le signal de sa convalescence; il revint à sa capitale accompagné de l'exécration de tous ses sujets qui, peu de tems après, invitèrent Mahomed de Ghizné à s'emparer du Seistan. Ce prince accepta l'invitation et vint avec une grande armée dans cette province. Kuliph, abandonné par les siens, ne put faire qu'une faible résistance contre une telle attaque; il s'enferma dans la forteresse de Taak, dont Mahmood aussitôt entreprit le siége. Le fossé était rempli de fagots et la porte presque brisée par un éléphant avant que Kuliph demandât quartier. On raconte que lorsqu'enfin il implora son pardon, il salua Mahmood du grand nom de sultan. Ce nouveau titre fut agréable aux oreilles du monarque, et recommanda à sa clémence celui qui le lui avait attribué : par suite de quoi le dernier rejeton de la famille de Yacoob-ben-Leis dont l'histoire fasse mention fut envoyé à Ghizné; il y vécut pendant quatre ans, et y mourut de mort naturelle. Tout ce détail forme la substance de la vie de ce prince, telle qu'elle nous est donnée dans le *Zeenut-ul-Tuarikh*.

et placé avec honneur, par les poètes, dans le temple de la vertu.

De l'époque à laquelle tomba la maison de Ben-Leïs jusqu'à celle où s'éleva le célèbre sultan Mahmood de Ghizné, il s'écoula une période de près de cent ans, pendant lesquels l'empire de la Perse fut partagé entre les deux familles de Samanee et de Dilemee (1). Le pouvoir de la dynastie des Samanee s'étendait sur le Khorassan, le Seistan, Bulkh et les contrées de la Transoxiane; ce qui comprenait les villes de Bokharah et de Samarcande. Ils possédaient en même tems, et souvent ravageaient une partie de l'Irak. Cette famille, quoiqu'elle eût dû, dans l'origine son élévation aux califes, enivrée par le pouvoir, secoua le joug même d'une obéissance purement nominale à ces souverains; tandis que leurs rivaux, ou plutôt leurs ennemis, les membres de la famille de Dilemee, continuèrent toujours à reconnaître la suprématie des califes, au point que, pendant toute la durée de leur autorité, l'un d'eux fut toujours visir de l'empire, et par conséquent chargé de la conduite des affaires de Bagdad. Cependant quoique les princes Dilemee prissent eux-mêmes le titre d'esclaves du commandeur des

De J. C. 901. De l'H. 289.

(1) On donne souvent à cette dynastie le nom de Aly-Bowah

croyans, ils exerçaient un pouvoir vraiment souverain sur la plus grande partie de l'Irak, le Fars, le Kerman, le Khuzistan et le Laristan; faisant dans ces pays la guerre et la paix absolument comme des princes indépendans. Cette famille survécut, quoiqu'avec quelque diminution de pouvoir, à la dynastie des Samanee, et ne fut totalement détruite qu'à la prise de Bagdad, par Togrul-Bey, le fondateur de la maison des Seljoucides.

L'histoire détaillée des guerres que se firent entre eux les princes de ces dynasties, ainsi que celle de leurs subordonnés, véritables ou supposés, serait sans intérêt, comme sans utilité. Quelques notions sur les fondateurs de chaque famille, sur le caractère des princes les plus distingués, et sur les événemens les plus remarquables qui se sont passés pendant leurs règnes, jetteront sur cette période tout le jour qu'on peut désirer d'y trouver.

Ismael, le premier roi de la race de Saman, faisait remonter sa généalogie (1) jusqu'à Bahram Choubeen, le guerrier qui combattit

(1) La généalogie de cette famille se trouve dans quelques auteurs: elle a probablement été faite après qu'ils furent devenus souverains.

pour la couronne de Perse (1) avec Khoosroo Purveez. Saman, le bisaïeul d'Ismael, est désigné par les écrivains européens comme un gardeur de troupeaux, ou comme un voleur; mais cela ne signifie autre chose que l'occupation d'un chef tartare. Sa famille était noble, et ce qui le prouve, c'est l'intérêt que le calife Mamoon, dans son expédition à Merv, montra à ses petits-fils; car nous savons positivement qu'il pria le gouverneur qu'il laissait dans la Transoxiane d'employer ces jeunes gens à raison de leurs talens et de leur haute naissance (2). Noé, l'aîné, fut nommé à l'importante place de gouverneur de Samarcande; Ahmed, le second, fut envoyé pour soumettre la province de Ferghanah (3); un autre fut placé à Herat,

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) J'extrais la description suivante de cette province des Mémoires du célèbre Baber, fondateur de la famille de Delhi, qui était né dans le Ferghanah :

« Cette province, observe Baber, a Kashgur à l'est; à l'ouest, » Samarcande; au midi, le pays montueux qui borde Bu- » duchshan; au nord étaient les anciennes villes de Maclegh, » Matu et Maka, mais elles ont été détruites depuis long- » tems par les Usbegs, et ce pays à présent est désert. Cette » province est petite, mais fertile en grains et en fruits; elle » est environnée de montagnes de toutes parts, excepté à » l'ouest, vers Samarcande, et ce n'est que par ce point qu'elle

et un quatrième honoré du commandement des troupes dans le Maver-ul-Naher. Tels furent les premiers emplois de cette famille : ils étaient de nature à lui permettre de prétendre à des distinctions, avant même que la faveur du calife l'eût portée au pouvoir. Ahmed, qui s'était rendu à Ferghanah, succéda ensuite à son frère Noé dans le gouvernement de Samarcande, qu'il exerça sous la famille de Tahir qui occupait alors la vice-royauté du calife dans le Khorassan. Ahmed laissa sept fils, à l'aîné desquels, Nasr, il céda son gouvernement avant de mourir. Lorsque Yacoob-ben-Leis eut détruit la famille de Tahir, le calife de Bagdad investit Nasr du gouvernement de Maver-ul-Naher, dans l'espoir que l'élévation d'un rival si puissant arrêterait des desseins qui paraissaient tendre à la destruction du califat. Nasr accepta cette commission ; mais ne voulant pas quitter

» est exposée à l'invasion. La rivière Sihoon (*a*), quelquefois » nommée rivière de Khojund, venant du nord-est, divise » le pays et coule à l'ouest ; ensuite, après avoir passé au nord » de Khojund et au midi de Fiakut, à présent appelé Shamer- » Khia, elle incline son cours vers le nord et traverse le Tur- » kistan sans rencontrer aucune autre rivière ; elle se perd » ensuite dans les sables. »

(*a*) Le Jaxartes des géographes occidentaux.

Samarcande, il envoya à Bokharah un de ses jeunes frères, dont le nom était Ismael. Celui-ci contracta une intime amitié avec Raffeah, officier qui gouvernait alors le Khorassan, par l'influence duquel il obtint le gouvernement de Khaurism à joindre à celui de Bokharah. Nasr se laissa facilement persuader que cet acte de son frère n'était que le prélude d'une attaque qu'il projetait de faire contre Samarcande, et il assembla une armée pour le repousser. Ismael s'adressa à son ami Raffeah, qui alla le joindre en personne, et réussit à négocier une paix entre les deux frères; mais elle ne fut pas de longue durée. Nasr entra de nouveau en campagne; il s'avança vers Bokharah où son armée fut défaite; lui-même tomba dans les mains d'Ismael, qui, au lieu de le traiter avec sévérité, refusa même de s'asseoir en présence d'un aîné qu'il faisait encore profession d'aimer et de respecter, quoiqu'il le considérât comme ayant été trompé par de mauvais conseils. Non-seulement Ismael rendit à Nasr son entière liberté, mais il insista pour qu'il retournât à Samarcande reprendre son gouvernement, disant qu'il serait pleinement satisfait de garder comme son lieutenant celui de Bokharah. Nasr d'abord ne pouvait croire que son frère fît sé-

rieusement cette profession ; mais lorsqu'il reconnut par ses actions qu'il était de très-bonne foi, la reconnaissance et l'admiration remplirent entièrement son cœur, et il continua jusqu'à sa mort à porter le plus tendre attachement à son frère Ismael. Ce dernier était, s'il est possible, encore plus distingué par sa valeur que par sa générosité ; car il n'y avait qu'un courage héroïque qui pût lui faire remporter une victoire complète contre Amer-ben-Leis, qu'il avait attaqué, comme nous l'avons dit précédemment, avec une armée moins forte de moitié que celle de son adversaire. Après cette action, le pouvoir d'Ismael fut établi sur le Khorassan (1), Bulkh et le Seistan, aussi bien qu'à Samarcande, à Bokharah et à Khaurizm. Il avait, auparavant cette affaire, obtenu beaucoup de réputation par le succès d'une expédition contre un chef tartare, désigné comme roi du Turkistan, et dont le ter-

(1) Lorsqu'Ismâel eut envoyé Amer-ben-Leis prisonnier à Bagdad, le calife Muatezzeed lui adressa l'investiture du Seistan, du Mazenderan, de K ij et d'Ispahan. Ismael reçut ces marques de faveur avec l'apparence d'une pieuse reconnaissance. Avant de revêtir séparément chacun des vêtemens d'honneur, il se prosterna deux fois. De plus, si nous en croyons les historiens persans, il donna au porteur qui lui avait remis ces distinctions sept cent mille dinars (320,833 liv. st. 6 schellings et 8 pence, en calculant le dinar à 9 s. et 2 pence (7,700,000 fr.)

ritoire était situé au-delà du Jaxartes. Ce chef fut battu et fait prisonnier par Ismael ; et nous pouvons nous former une idée du butin que fit son armée dans cette occasion, en apprenant que chaque cavalier, dans la distribution du pillage (qu'Ismael, animé du véritable esprit tartare, fit faire aussitôt après la victoire), obtint la somme de mille dirhems (1) en argent. Peu de tems après avoir vaincu Amer, Ismael soumit la ville et la province de Rhé, la totalité du Taberistan et une partie de l'Irak. Au retour de son invasion en Perse, il pénétra de nouveau dans les parties nord-est de la Tartarie, et soumit à son autorité plusieurs de ces contrées. Ce prince, justement célèbre, mourut à l'âge de soixante ans ; et, si nous en croyons les historiens, peu de monarques absolus ont jamais été aussi regrettés.

De J. C. 907. De l'H. 295.

Les auteurs orientaux sont d'accord sur le caractère d'Ismael Samanee : il était, disent-ils, brave, généreux, pieux et juste. On assure qu'il rejeta avec mépris les trésors que lui offrait Amer-ben-Leis : « Vos parens, dit-il à ce chef, » devenu son prisonnier, qui offrait de lui révé-

(1) Cette part, que l'on dit avoir été indépendante des chevaux et des chameaux, se monte à 31 liv. st. 5 sch., en calculant le dirhem à 5 pence 1/2 (750 fr.).

» ler où étaient ses richesses, vos parens étaient
» des potiers d'étain. La fortune vous a favo-
» risé pendant un jour, et vous avez abusé de
» son influence pour piller les biens des fidè-
» les. Cette mauvaise action a rendu votre
» chute aussi rapide que votre élévation. Ne
» cherchez pas à rendre ma destinée pareille
» à la vôtre ; cela m'arriverait, si je souillais
» mes mains en touchant ces trésors sacrilé-
» ges (1). » Mais la vertu de ce prince eut à
à soutenir une épreuve plus difficile. Son armée, après qu'il eut pris Hérat, était, faute d'argent, dans une extrême détresse. Ismael avait donné sa parole de ne point lever de contributions sur cette ville ; cependant les soldats demandaient à grands cris qu'il eût plus d'égard à leurs services et à leurs besoins qu'à une parole donnée, disaient-ils, trop précipitamment. Ismael néanmoins restait ferme ; et, comme de jour en jour son armée souffrait et murmurait de plus en plus, il donna ordre qu'on se mît en marche, afin que la tentation de manquer à sa parole, qu'il avait toujours regardée comme sacrée, ne devînt pas trop forte. Il n'avait pas (2), nous disent les historiens persans, fait

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Ce conte est, je crois, rapporté par tous les auteurs per-

beaucoup de chemin, lorsqu'un collier de rubis, appartenant à une de ses femmes, fut emporté par un vautour, qui, à raison de sa couleur, l'avait pris pour de la chair. On suivit l'oiseau, et on le vit à la fin déposer le bijou dans un puits sans eau, où l'on fit sur-le-champ des recherches. Non-seulement on trouva le collier, mais plusieurs caisses, contenant des trésors, se trouvèrent tout auprès. C'était une partie des richesses d'Amer, que son serviteur Sam avait volées dans son palais à Seistan. Le monarque se réjouit de cette faveur de la fortune : il fit aussitôt payer ses troupes, et leur recommanda de profiter de cette leçon, par laquelle Dieu avait voulu leur apprendre que sa bonté n'abandonnait jamais l'homme qui, résistant aux tentations, gardait inviolablement la foi qu'il avait jurée (1).

sans ; ils se sont copiés l'un l'autre. Ismael était un grand et vertueux prince, et il est probable qu'on aura mêlé de fables toutes les circonstances importantes de sa vie, afin d'en tirer des leçons utiles pour les autres princes. Ce genre d'instruction est fort usité chez toutes les nations de l'Orient : les premiers auteurs grecs n'ont pas dédaigné d'en faire usage.

(1) Suivant l'auteur du *Kholausat-ul-Akhbar*, Ismael, lorsque ses généraux le pressaient de manquer à sa parole, s'écria : « Cet être, qui du fouet de sa destinée a forcé le cheval d'O-» mar Laiss (Amer Leis) à mettre à ma disposition son cava-

Ismael eut pour successeur son fils Ahmed (1), prince ignoble et cruel, qui disputa à son oncle, à ses frères et à ses autres parens, les vastes possessions de son père, moins par les armes que par ses intrigues à la cour de Bagdad. Après un règne de sept ans il fut tué par quelques-uns de ses domestiques, et son fils Nasr, alors âgé de huit ans, fut élevé sur le trône de Bokharah et du Khorassan. Ce prince réussit mieux que son père. Après diverses petites guerres qu'il fit contre des généraux révoltés, il fut à la fin assez heureux, non-seulement pour obtenir la possession non contestée de tous les Etats de son grand-père, mais encore pour y ajouter les importantes villes de Rhé, Ispahan et Koom, dans l'Irak. Il avait été appelé à la conquête de ces contrées par le calife Mocktadir, qui le

» lier, peut bien pourvoir à la nourriture et à l'entretien de » mes soldats, sans que je me rende coupable d'un manque de » foi envers ses créatures. » (*Price's Mahomedan History*, vol. II, p. 236.)

(1) On peut juger du caractère d'Ahmed par ses gardes : deux lions veillaient à la porte de sa chambre à coucher. On les avait écartés le jeudi, 23e jour de Jumadee-ul-Akhur, an de l'hégire 301, au moment où les assassins entrèrent pour le tuer. Ahmed avait reçu son investiture du calife Mokhtuffy-Billah ; ce qui prouve que les rois de la famille Samanee continuèrent à être nominalement les vassaux du commandeur des croyans.

priait de chasser de ses villes ses lieutenans révoltés contre lui (1). Nasr jouit d'un long et heureux règne : il mourut à Bokharah, laissant en paix toutes ses possessions. Ce prince a été célèbre par plusieurs vertus, mais particulièrement pour sa justice et sa générosité : il s'est fait une grande réputation par la protection libérale qu'il accorda à Rudiki (2), poète persan, qui, bien qu'aveugle né, parvint promptement, par la supériorité de son génie, aux premiers rangs de la cour de son généreux maître. L'histoire ne nous parle d'aucun poète qui ait reçu tant d'honneurs. Sa position fut élevée, par Nasr, au niveau de celle des nobles les plus considérables, et nous pouvons nous faire une idée de cette manière dont vivait Rudiki, en lisant qu'il était servi par deux cents esclaves ; que ses équipages, lorsqu'il accom-

(1) Ils avaient pour chef Faick ou Fattack, qui s'était révolté et avait pris Rhé. Il fut promptement défait ; et Ameer-Nasr, après avoir pris possession de Rhé, procéda à la conquête de Koom et d'Ispahan.

(2) M. Malcolm, pour donner une idée de la manière de Rudiki, place ici la traduction en vers de quelques vers d'une de ses odes ; ils expriment une comparaison de la couleur d'un verre de vin avec l'éclat d'un rubis. Nous avons pensé que la traduction de cette traduction serait très-peu propre à faire juger du mérite de l'original. (*N. D. T.*)

pagnait son prince, étaient portés par quatre cents chameaux.

Nasr eut pour successeur son fils l'Emir-Noé, dont la vie fut une suite de petites guerres. Il les eut principalement contre un de ses propres généraux, Abou-Ali, par lequel il fut deux fois déposé et rétabli. Cependant il réussit enfin à obliger ce chef de fuir de ses Etats; mais Abou-Ali, secondé par l'influence d'un membre de la famille Dilemee, alors visir du calife Mothi, obtint une concession du Khorassan, prit possession de cette province et y frappa de la monnaie au nom du calife. L'Emir-Noé mourut à cette époque, et eut pour successeur son fils Abdul-Malick, qui fut tué au jeu de balle par une chute de son cheval (1). Son frère Munsoor, qui lui succéda, força le le chef Dilemee de Fars et d'Irak à lui payer un tribut annuel de cent cinquante *dinars* De J. C. 961. De l'H. 350.

(1) Le nom de ce jeu est *chougan;* il se joue à cheval sur une plaine unie. On fixe deux piliers près l'un de l'autre dans le centre de l'espace où l'on joue, et la partie est gagnée lorsqu'on a fait passer la balle entre les deux piliers. Il y a souvent dix ou douze joueurs de chaque côté. Les bâtons dont on se sert pour pousser la balle sont recourbés et si courts que le cavalier est obligé de se pencher presque jusqu'à terre pour la toucher. Il est de règle que le cheval doit être au galop au moment où on la frappe.

d'or (1); et la paix, par laquelle fut réglé ce tribut, fut cimentée par son mariage avec la fille de Rukun-u-Doulah, le prince régnant (2) de cette famille. Munsoor mourut après un règne de quinze ans, et fut remplacé par son fils Abdul-Kassim-Noé, qu'on appelle généralement *Emir-Noé second*, dont le règne fut marqué par des vicissitudes extraordinaires de fortune. Il fut obligé de fuir de Bokharah, pour échapper à une conspiration formée contre son pouvoir par deux des plus puissans de ses nobles (3), qui avaient invité Bograh-Khan, un des chefs de la Tartarie orientale (4), à attaquer sa capitale; mais il fut tiré d'embarras par la mort soudaine de ce formidable ennemi, laquelle arriva (5) aussitôt après qu'il eut

De J. C. 990 à 993. De l'H. 380 à 383.

(1) Environ 68,750 liv. st. (1,650,000 fr.)

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Les noms de ces nobles étaient Faik et Abou-Ali Sum-Joovee. Le premier avait été chassé de son gouvernement de Bulkh et de Hérat à cause de ses fréquentes révoltes; le second était gouverneur du Khorassan.

(4) Bograh Khan était le chef de la tribu turque de Hoekee; ses possessions s'étendaient sur Ferghanah, Kashgar et Khoten, jusqu'auprès de la muraille de la Chine.

(5) Bograh Khan fut saisi d'une fièvre dans le Bokharah; les médecins lui recommandèrent l'air de son pays natal. Il avait fait trois marches pour se rendre dans ses Etats, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter, et il mourut.

pris Bokharah ; ses troupes aussitôt retournèrent dans leur pays.

Cet événement mit l'Emir-Noé en état de recouvrer son pouvoir, et força les nobles rebelles à fuir dans le Khorassan, où ils sollicitèrent et obtinrent le secours du chef d'Irak (1) et de Fars. Noé, hors d'état de lutter contre leurs forces combinées, chercha l'appui de Subuctageen, chef d'une grande réputation, qui avait établi une principauté à Ghisné. Ce seigneur, qui déjà exerçait le pouvoir souverain, fut flatté d'être considéré comme l'allié d'un prince à la famille duquel la sienne autrefois avait obéi ; et l'accession d'un si puissant auxiliaire encouragea l'Emir à marcher immédiatement contre ses ennemis. Il les rencontra près de Hérat, où il remporta une victoire signalée qui est devenue célèbre dans l'histoire de l'Orient, parce que ce fut la premiere où se trouva le fils de Subuctageen. Celui-ci obtint, dans cette glorieuse journée, les prémices de cette haute renommée qu'il devait depuis acquérir sous le nom *de Sultan Mahmood de Ghisné*. Le chef de Bokharah récompensa noblement ses amis. Subuctageen fut honoré du titre *de Nasr-u-Deen*, ou *Vainqueur de la foi ;* et son fils de celui *de Sif-u-*

(1) Fakhr-u-Doulah, un des princes Dilemee.

Doulah, ou l'*Épée de l'Etat;* mais, pour ce dernier, il ajouta quelque chose de plus substantiel. Le jeune Mahmood fut nommé gouverneur du Khorassan, et partit aussitôt avec son père, pour prendre possession de cette province qu'il garda (1) pendant la vie de l'Emir-Noé (2).

De J. C. 997. De l'H. 387. Lorsque ce dernier mourut, son fils Munsoor occupa le trône pendant un peu plus d'une année, qui fut marquée par le malheur et la honte. Il prit la fuite devant ces nobles rebelles qui avaient combattu contre son père, et s'abaissa ensuite jusqu'à n'être plus entre leurs mains qu'une espèce de mannequin. Une des premières démarches qu'ils firent en son nom, après l'avoir réduit à cette condition, fut de nommer

De J. C. 908. De l'H. 389. un nouveau gouverneur du Khorassan; mais Mahmood, qui, par la mort de son père Subuctageen, avait succédé à tout son pouvoir, força bientôt le gouverneur qu'ils avaient nommé à prendre la fuite. Apprenant ensuite qu'ils

(1) Subuctageen marcha plus tard au secours de l'émir, qui était menacé par Elij Khan, le fils de Bograh Khan. Cette invasion fut prévenue par une paix honteuse et mal conçue, au moyen de laquelle l'actif et habile Faick, qui avait excité Elij Khan, fut fait gouverneur de Samarcande.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

avaient privé Munsoor de la vue, et élevé au trône son frère Abdul Malik, il envoya sécrètement à ce dernier un émissaire pour l'avertir de leurs desseins ; mais Abdul Malik n'était non plus qu'un instrument entre les mains de ces hommes ambitieux qui l'obligèrent à s'avancer vers Merv, pour faire face à Mahmood, par qui son armée fut défaite et éprouva une très-grande perte. Ce malheureux prince s'enfuit à Bokharah, où Elij Khan, qui avait ajouté Khaurism à ses autres possessions, fut bientôt arrivé ; comme il se présentait amicalement, et paraissait être le seul appui qui restât à la dynastie défaillante de Saman, il fut admis sans difficulté dans la ville ; mais aussitôt il s'en rendit maître, s'empara de l'infortuné Abdul-Malik, qu'il chargea de fers, et l'envoya à sa capitale d'Ourgunge, où se terminèrent les jours de ce malheureux prince. Mustunza, seul fils restant de l'Emir-Noé, s'enfuit déguisé en habit de femme de Bokharah à Maver-ul-Naher. Les troupes d'Elij Khan le poursuivirent ; et vainement il chercha sa sûreté sous la protection de la tribu arabe de Badeah, dont le chef, Mehrou, officier au service de Mahmood, le tua sur-le-champ (1). Cet acte barbare ne resta pas sans

De J. C. 998.
De l'H. 389.

(1) Quelques auteurs prétendent que ce jeune prince se mit

punition. Le prince que servait Mehrou, écoutant soit la politique, soit l'indignation, le fit mettre à mort, de peur que sa propre gloire ne souffrît de l'imputation d'avoir coopéré à la mort du dernier prince d'une famille à laquelle il avait de si grandes obligations (1).

Les flatteurs de la famille que l'on a nommée Dilemee (2) du nom du village où elle avait pris naissance, et Buyah de celui d'un de ses ancêtres, la font descendre des anciens rois de Perse. Mais le premier personnage de cette maison dont l'histoire fasse mention était un pêcheur de Dilem. Son nom était Abul-Shujah-ul-Buyah. Suivant quelques auteurs, il entra au service de Makan, gouverneur de sa province; et lorsque ce chef eut été soumis par Asfar, autre noble ambitieux, les fils de Buyah s'attachèrent à la fortune du vainqueur (3). Leur élévation doit avoir été très-rapide; car nous trouvons que peu d'années après, lorsque

à la tête d'une troupe de bandits, et continua pendant sept ans à vivre de pillage. Cette histoire conviendrait mieux au premier qu'au dernier des princes de la maison de Saman; je l'ai donc rejetée pour m'en tenir au récit de *Zeenut-ul-Tuarikh*.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) On nomme quelquefois cette famille Dialamah, qui est le pluriel de Dilem.

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

Muravij, fils et successeur d'Asfar fut assassiné, Ali Buyah fils aîné de Shujah, commandait la principale partie de l'armée de ce prince, avec laquelle il rencontra et défit Yakoot, qui était lieutenant du calife et gouverneur d'Ispahan. Par l'immense butin que lui procura cette victoire, il acquit à-la-fois de la fortune, de la réputation et du pouvoir.

Après ce succès, Ali Buyah poursuivit Yakoot dans le Fars, le défit de nouveau, et prit possession de la totalité de cette province aussi bien que de celles de Kerman, de Khuzistan et d'Irak. Plus tard, il fut tenté, par l'état de faiblesse et de désordre où se trouvait le califat, de faire une plus haute entreprise. Accompagné de ses deux frères (1), il marcha à Bagdad. Le calife Mustukhfy prit la fuite; mais bientôt on le détermina à revenir, et son premier soin fut de combler d'honneurs ceux qui avaient pris possession de sa capitale. Ali Buyah, en convenant de payer annuellement six cent mille dinars d'or (2) fut nommé vice-roi de Fars et d'Irak, avec le rang d'Emir-ul-Om-

De J. C. 945. De l'H. 334.

(1) Hassan et Ahmed. Suivant quelques auteurs, le plus jeune de ses frères, Ahmed, conduisait la première expédition de Bagdad.

(2) Environ 275,000 liv. st. (6,600,000 fr.)

rah (1) et le titre de Umud-u-Dowlah (2). Un rang pareil fut donné à son jeune frère Ahmed qui reçut le titre de Muaz-u-Doulah (3), et fut nommé visir du calife; emploi qui à cette époque embrassait le gouvernement de Bagdad et du peu de provinces qui y étaient soumises: cette charge comprenait en outre la conduite de toutes les affaires avec les usurpateurs des vastes domaines où les califes n'avaient plus qu'une souveraineté nominale, mais où ils prétendaient encore exercer leur influence (4). Hassan qui était son second frère reçut le titre de Rukun-ul-Doulah, (colonne de l'Etat), et pendant toute la vie d'Ali Buyah agit sous la direction de celui-ci.

L'élévation de cette famille fut due en grande partie à la possession des trésors d'Yakoot, l'ancien gouverneur de Fars, qui tombèrent par hasard entre les mains d'Ali Buyah. Ce dernier, nous dit-on, étant couché dans le palais d'Yakoot à Shiraz (5), eut plusieurs fois occasion de voir un serpent qui montrait sa tête par l'ou-

(1) Chef des nobles.
(2) Colonne de l'Etat.
(3) La dignité de l'Etat.
(4) *Zeenut-ul-Tuarikh.*
(5) L'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh* cite cette anecdote, qui

verture d'une crevasse de la muraille, et se retirait aussitôt. Désirant fort de se défaire d'un si dangereux voisin, il fit démolir une partie du mur. Mais les ouvriers avaient à peine commencé l'ouvrage qu'ils trouvèrent des caisses pleines d'argent qui étaient là cachées, et qui se trouvèrent être les trésors du prédécesseur. Ce ne fut pas, suivant les auteurs persans, la seule preuve de son bonheur. Un tailleur qui avait servi l'ancien gouverneur était venu pour lui faire quelques vêtemens. Ali par hasard demanda une canne, voulant par cette expression indiquer une mesure de longueur; mais le tailleur, dont la conscience n'était pas nette, comprit la chose autrement, et s'écria en se jetant à ses pieds : « Ayez pitié de moi, » ne me faites pas mourir sous le bâton, et je » vous découvrirai toutes les étoffes qui appar- » tenaient à Yakoot. » Ali Buyah, fort étonné, lui dit d'exécuter ce qu'il promettait; et le tailleur produisit dix-sept caisses d'étoffes qui avaient appartenu à Yakoot, et qu'il avait volées dans la fuite de celui-ci (1). Cette découverte donna lieu de faire des recherches qui

est aussi racontée par tous les autres historiens persans de cette époque.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh* et Khondemir.

amenèrent d'autres révélations, et Ali Buyah se trouva en possession de richesses qui fournirent de nouveaux moyens à son pouvoir.

Son frère aîné, Murdaveenee, jaloux de ses succès, arma contre lui, et s'avança pour le combattre; mais il fut tué par ses propres domestiques, et laissa Ali Buyah sans rival, libre possesseur de tous les pays, depuis le Khorassan jusqu'au voisinage de Bagdad. Il fut habilement soutenu dans la puissance qu'il avait acquise, par son frère Muaz-u-Doulah qui, après avoir détrôné le calife Mustukhfy, continua jusqu'à la fin de sa vie à exercer une influence absolue (1) sur Mothy, fils de Mocktadir, qu'il éleva au trône.

De J. C. 945. De l'H.

Ali Buyah n'eut point d'enfans; lorsqu'il sentit sa fin approcher, il pria son frère Rukun-u-Doulah, qu'il avait chargé d'administrer la province d'Irak, de lui envoyer son fils Azud-

De J. C. 948. De l'H. 337.

(1) Muaz-u-Doulah était un zélé partisan de la secte d'Ali. Aussitôt que son pouvoir fut bien établi, il ordonna que les dix premiers jours du mois de Mohurrum fussent consacrés à un deuil général au sujet de la mort de Hussein, fils d'Ali, qui avait été tué sur les plaines de Kerbellah, dans la sixième année de l'hégire. La commémoration de cet événement a toujours été depuis religieusement observée par les Shiites, et cette cérémonie annuelle n'a pas peu contribué à entretenir leur haine contre les Sunnites.

u-Doulah, pour l'aider à remplir ses fonctions. Le jeune chef fut reçu à Shiraz, avec les honneurs les plus distingués, par son oncle mourant, qui aussitôt lui confia le soin de toutes les affaires publiques. Ali-Buyah ne vécut pas plus d'un an après l'arrivée de son neveu. Aucun prince n'a été plus regretté de ses sujets. Il avait usé avec modération des faveurs de la fortune; et la bonne intelligence dans laquelle il vécut avec ses frères Muaz-u-Doulah et Rukun-u-Doulah, en même tems qu'elle servit à ses succès, donne la preuve de cette justice et de cette générosité dont lui font honneur tous les écrivains persans. Il eut pour successeur son frère Rukun-u-Doulah, qui cependant continua à résider à Irak, et abandonna à son fils aîné Azud-u-Doulah les affaires du Fars; et à sa mort, quoiqu'il fît entre tous fils le partage de ses états, il enjoignit à tous les autres d'obéir à celui-ci. Quelques années après qu'Azud-u-Doulah fut en exercice de cette autorité, son oncle de Bagdad mourut en laissant son pouvoir à un fils d'une capacité très-inférieure. Un des premiers actes de ce jeune prince (1) fut de chercher une querelle à son cousin. Il s'ensuivit une

De J. C. 949.
De l'H. 338.

(1) Le nom de ce prince était Izz-u-Doulah, ce qui veut dire l'honneur ou la gloire de l'Etat.

guerre qui se termina par la perte de sa vie et l'établissement complet d'Azud-u-Doulah dans l'office de visir du calife, ce qui ne l'empêcha pas de rester gouverneur de Fars et d'Irak. Ce grand homme jouit jusqu'à sa mort de cet immense pouvoir, qui s'étendait sur une partie de l'Arabie et les plus belles provinces de la Perse. Il était traité par les princes voisins comme un souverain (1) : et tel en effet il était, quoique, par respect pour les préjugés du tems, il gardât encore le titre d'esclave du commandeur des croyans, et ne parût être que le ministre du calife au nom duquel il agissait. Il embellit beaucoup la capitale de l'empire en faisant réparer avec soin tous les dommages qu'elle avait éprouvés par différens siéges. Il fit cesser la taxe qui se percevait sur les dévots pélerins, et rendit aux bâtimens sacrés de Médine, de Kerbelah et de Nujuff toute leur ancienne magnificence. Il bâtit aussi dans la ville de Bagdad des hôpitaux pour les pauvres : il y attacha des médecins avec des appointemens fixes, et fit pourvoir ces charitables institutions de tous les re-

De J. C. 977. De l'H. 367.

(1) On prétend qu'il obtint par un artifice une ambassade de l'empereur grec de Constantinople. Un agent secret déguisé en marchand prétendit avoir découvert dans cette ville un ancien fragment d'écriture qui contenait une prophétie

mèdes nécessaires à leur usage annuel (1). Il ne donnait pas moins d'attention aux provinces de l'Irak et du Fars qu'aux contrées de l'Arabie. Tous les maux qu'elles avaient soufferts pendant les désordres des précédentes guerres furent réparés sous ce long et heureux gouvernement. Le plus remarquable de ses travaux, qui subsiste encore aujourd'hui, est une digue sur la rivière Kur (2) qui traverse la plaine de Murdasht. Cette digue, qui est située à peu de distance de Persépolis, et fournit de l'eau à tout le pays qui l'avoisine, est appelée *Bund-Emir* ou la digue de l'Emir ou seigneur (Azud-u-Doulah), et ce nom, par l'ignorance des premiers voyageurs qui ont visité la Perse, a été donné à la rivière elle-même. Les historiens, quoique très-favorables à la mémoire de ce prince, lui imputent trois dispositions, sinon oppressives, au moins très-sévères. Il éleva la taxe des terres, mit un droit sur le bétail, et se fit un revenu du monopole de la vente de la

prédisant la future grandeur d'Azud-u-Doulah, et trompa ainsi une cour faible et superstitieuse.

(1) Dans l'histoire des Arabes, on ne fait mention que d'un hôpital que l'on dit avoir été fort grand et amplement doté par son généreux fondateur.

(2) C'est le nom que lui donnent Khondemir et quelques autres auteurs.

glace ; jouissance peu coûteuse et fort recherchée dans un pays où le climat est sujet à de si grandes variations.

De J. C. 982. De l'H. 372.

Les historiens persans nous apprennent que le calife régnant lut lui-même les prières aux funérailles (1) de ce bon et grand homme qui, dans cette longue suite de despotes orientaux, est du petit nombre de ceux sur le nom desquels on peut s'arrêter avec intérêt. Il posséda long-tems l'autorité d'un souverain, et dans les derniers tems où il l'exerça, tous les honneurs qu'on rend aux monarques lui furent décernés par les princes contemporains, aussi bien que par ses propres sujets. De la part des premiers, c'était un témoignage de respect pour sa réputation et son pouvoir ; chez les autres, c'était le résultat de l'affection et de la reconnaissance. Le tout, d'ailleurs, était justifié par l'ordre de celui qu'il appelait son maître, le commandeur des croyans, qui avait prescrit que son fidèle et bien-aimé visir fût dénommé et traité comme

(1) Il se trouve une différence qui n'est pas moins de vingt ans entre la date de sa mort que donne le *Zeenut-ul-Tuarikh* et celle de l'*Histoire des Arabes ;* mais cette inexactitude se remarque dans toute l'histoire de la famille Dilemee. Celle des Arabes est très-incorrecte : Azud-u-Doulah y est désigné comme fils de Muaz-u-Doulah ; ce qui me dispose à croire que l'auteur de cet ouvrage a confondu ce prince avec son cousin Izz-u-Doulah.

un roi. Excepté sa première contestation avec son faible et ambitieux cousin (1), et l'expulsion d'un de ses frères du (2) Khorassan, dont celui-ci avait usurpé le gouvernement, nous ne voyons pas qu'il ait été engagé dans aucune guerre de quelque importance, et il cultiva tous les arts de la paix avec une activité qui montra combien il avait à cœur de contribuer au bonheur de ceux qu'il gouvernait. Son nom est encore cher à tout le pays sur lequel il travailla, pendant un règne de trente-quatre ans, à répandre le bonheur et la paix.

Mais, dans une dynastie de princes absolus, on trouve rarement une suite d'hommes vertueux et capables; et ce prince est le dernier de sa famille qui ait eu quelque titre à notre intérêt. Son pouvoir et ses possessions devinrent, au moment de sa mort, un objet de contestation entre ses frères, ses fils (3) et ses neveux. Le tableau de ces querelles ne mérite pas que nous nous y arrêtions. Après un laps de trente ans, nous trouvons son neveu Mujid-u-

(1) Izz-u-Doulah.

(2) Le nom de ce frère était Fukhr-u-Doulah, ou l'illustre de fortune.

(3) C'est à son fils aîné, Sumeanee-u-Doulah, qu'on attribue la destruction entière de la célèbre Istakhr ou Persépolis.

Doulah (1), qui avait pendant quelque tems gouverné le Khorassan, et pris un état de roi, fait prisonnier dans la ville de Rhé par le victorieux Mahmood de Ghizné. Mujid-u-Doulah, encore fort jeune, avait été élevé par la mort de son père au gouvernement de cette ville et du pays environnant. Pendant la minorité de ce prince, toute l'autorité fut dans les mains de sa mère, femme de haute naissance et d'une grande énergie de caractère. Mahmood chargea un de ses officiers de faire connaître à cette dame qu'elle devait se soumettre à son autorité, ou se préparer à la guerre : « Si un tel message, répondit l'héroïne, avait été envoyé » du tems de feu mon seigneur et mari, il au- » rait pu occasioner de grands embarras. Ce » n'est pas le cas aujourd'hui ; je connais le » sultan Mahmood, et je suis sûre, d'après son » caractère, qu'il ne fera jamais une entreprise » sans en avoir calculé toutes les chances : or, » s'il attaque et vainc une faible femme, où sera » pour lui la gloire d'une pareille expédition? » Mais s'il est repoussé, les derniers siècles ra- » conteront la honte d'une telle défaite (2). »

(1) Ce chef était fils de Fukhr-u-Doulah, lequel était frère de Azud-u-Doulah. (*Zubd-ul-Tuarikh.*)

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

Mahmood, ou déterminé par ces raisons, ou conduit par des motifs plus puissans, ne donna pas suite à ses desseins sur Rhé jusqu'à ce que Mujid-u-Doulah fût majeur, et eût pris les rênes du gouvernement. Il fit alors avancer une armée dont le général trompa ce prince en lui persuadant de venir à une conférence dans laquelle il se saisit de lui. Ses trésors, ses Etats, passèrent entre les mains du sultan Mahmood, qui l'envoya avec toute sa famille prisonnier à Ghizné. Depuis ce moment, le pouvoir de cette dynastie fut borné aux provinces de Fars et de Kerman; mais ses princes exerçaient encore de l'autorité sur l'Irak-Arabie, c'est-à-dire sur les territoires qui environnent immédiatement Bagdad, parce qu'ils conservèrent le grand office d'Emir-ul-Omrah (1) jusqu'au moment où la capitale des califes fut pillée par Toghrul Beg Seljoucide, lequel, dans cette occasion, prit Malick Rehim Dilemee, alors visir, et le tint prisonnier jusqu'à sa mort. Pendant près de quarante ans encore nous trouvons des membres de cette famille gouverneurs de Shiraz, sous les rois Seljoucides. Le dernier (2)

De J. C. 1055. De l'H. 447.

(1) Chef des nobles.

(2) Dans cette courte histoire des Dilemee j'ai suivi le *Zeenut-ul-Tuarikh*; mais j'ai consulté d'autres auteurs per-

De J. C. 1094. De l'H. 487. personnage de la race de Dilemee dont l'histoire fasse mention, mourut au service d'Alparselan.

Pendant que les dynasties de Saman et de Dilemee se partageaient l'empire de Perse, plusieurs princes se maintenaient dans de petites principautés ; et souvent, au milieu des dangers auxquels ils étaient exposés, ils se conservaient en tenant la balance entre ces deux puissantes familles. Parmi ces princes, la maison de Shemgur (1), dont la capitale était d'abord Rhé, et fut ensuite Jirjan, dans le Khorassan, fut une des plus considérables, et il en est, par cette raison, fait mention dans toutes les histoires de ce tems. A la mort de Shemgur, il fut remplacé par son fils Besitoon, dont on ne dit rien de particulier. Mais Kaboos (2), le personnage suivant de cette famille, a obtenu et paraît avoir mérité une réputation honorable par le courage avec lequel il maintint les droits de l'hospitalité, lorsqu'un membre de la famille Dilemee, qui s'était mis sous sa protection, y

De J. C. 947. De l'H. 357

sans, et je n'y ai trouvé aucune différence dans les faits qu'ils rapportent : il y a seulement quelques légères disparités de dates.

(1) Il était dans l'origine officier de l'armée de l'émir Noé.

(2) Son titre était Shema-ul-Muluk, ou le flambeau du royaume.

fut poursuivi par ses frères vindicatifs et puissans (1). Kaboos, dans cette occasion, non-seulement refusa les plus grandes récompenses, mais supporta la perte de tous ses biens, et pendant un tems partagea un glorieux exil avec son hôte, à qui enfin il réussit à faire rendre son pouvoir. Après quoi, il se regarda comme assez payé par le respect et la reconnaissance de celui qu'il avait si noblement protégé (2). Kaboos fut de plus distingué par sa science et sa sagesse : ses paroles étaient répétées comme des maximes, et il paraît, dans toutes ses actions, avoir été supérieur au tems où il vivait (3); mais sa vertu était ferme, sévère et peu propre à gagner l'affection d'hommes qui, vivant au milieu des troubles, voulaient pouvoir compenser, en s'abandonnant à leurs passions, les dangers et les vicissitudes auxquels ils étaient continuellement exposés (4). Kaboos fut tué

(1) Muaz-u-Doulah et Azud-u-Doulah. L'un et l'autre cherchèrent à s'emparer de leur frère Fakhr-u-Doulah, révolté contre eux et que Kaboos protégea.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) *Rozut-ul-Suffa.*

(4) Notre grand philosophe Bacon, parlant de ce grand amour de dissipation qui en général distingue les soldats, dit : « Je ne sais comment il arrive que les hommes de guerre soient si fort disposés à l'amour ; je pense que c'est par la même raison

par ses propres officiers mutinés, dont probablement il avait voulu réprimer les excès. Il eut pour successeur Manucheher, qui se soumit au sultan Mahmood. Le monarque, non-seulement le maintint dans les biens de sa famille, mais lui donna sa fille en mariage (1). On a classé parmi les rois les chefs de cette famille, mais ils n'ont pas droit à cette distinction. En prenant avantage du désordre et de l'agitation qui régnaient alors, ils ont joui pendant quelques années d'une autorité indépendante sur un certain nombre de districts ; mais ce pouvoir n'a jamais eu ni grandeur, ni solidité.

qu'ils sont adonnés au vin : les dangers veulent être payés par les plaisirs. »

(1) Ce chef mourut en l'an de l'hégire 462 ; il eut pour successeur dans le gouvernement de Jirjan son fils Ghilan-Shah.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. — *De la page* 1 *à la page* 9.

Anciennes limites. — Description du pays. — Montagnes, déserts salés. — Vallées. — Rivières. — Climat et Productions.

CHAPITRE II. — *De la page* 10 *à la page* 17.

Mahabad, premier roi. — Treize monarques de la race de Mahabad. — Dynasties de Jy-Affram, Shah, Kuleev, Mahabool, Yessan.

CHAPITRE III. — *De la page* 18 *à la page* 44.

Dynastie paishdadienne. — Kaiomurs. — Houshung. — Tahamurs. — Première introduction du culte des idoles. — Son origine. — Jemsheed. — Il partage ses sujets en quatre classes. — Il établit l'année solaire. — Zohauk envahit la Perse. — Féridoon monte sur le trône. — Manucheher lui succède. — Naissance de Roostum. — Nouzer monte sur le trône. — Afrasiab fait une invasion en Perse. — Il fait Nouzer prisonnier et le met à mort. — Zoo est élevé sur le trône. — Il a pour successeur Kershasp.

CHAPITRE IV. — *De la page* 45 *à la page* 107.

Dynastie kaianienne. — Kai Kobad. — Afrasiab entre en Perse. — Il en est chassé par Roostum. — Naissance de Kai Khoos-

roo. — Il parvient au trône. — Sa guerre contre Afrasiab. — Lohrasp lui succède. — Règne de Gushtasp. — Zoroastre introduit le culte du Feu. — Arjasp déclare la guerre à la Perse. — Il est défait par Isfundear. — Prise de l'étendard de Perse. — Il est recouvré par Isfundear. — Combat de ce prince contre Roostum. — Bahman, fils d'Isfundear, succède à la couronne. — Roostum est tué. — Bahman reprend le gouvernement de Babylone. — Homai. — Naissance de Darab. — Sa guerre contre Philippe. — Darab second. — Alexandre entre en Perse. — Mort de Darab.

CHAPITRE V. — *De la page* 108 *à la page* 127.

Mort de Philippe. — Alexandre monte sur le trône. — Il envahit la Perse. — Il marche vers l'Inde. — Se rend en Tartarie. — Sa mort. — Seleucus se saisit du gouvernement de la Perse. — Antiochus Soter lui succède. — Dynastie des Arsacides — Le Mulook-u-Tuaif. — Shapoor monte sur le trône. — Baharam Gudurz. — Volas. — Volasin. — Arduan. — Arduan, fils d'Ashg, fonde une dynastie.

CHAPITRE VI — *De la page* 128 *à la page* 265.

Dynastie sassanienne. — Ardisheer Babigan parvient au trône de Perse. — Shapoor. — Ses guerres contre les Romains. — Hoormuz. — Baharam. — Il fait mourir Manès et tous ses disciples. — Baharam II. — Baharam III. — Narsi. — Sa guerre contre l'empereur Galerius. — Hoormuz II. — Shapoor II. Ses guerres contre les Romains. — Ardisheer II. — Il est déposé par Shapoor III. — Baharam IV. — Yezdijird Ulathim. — Son caractère suivant les écrivains orientaux. — Suivant les écrivains occidentaux. — Obstacles qu'éprouve, pour lui succéder, Baharam V. — Un autre prince est élevé sur le trône. — Baharam V y parvient. — Le Khan de Transoxiane fait une invasion en Perse. — Il est défait et tué. — Baharam

a des avantages sur les Romains et les Arabes. — Son goût pour la chasse. — Sa mort. — Yezdijird II. — Hoormuz. — Observations sur les Scythes ou Tartares. — Gètes et Massagètes. — Nomades. — Les Hiatilla. — Firoze s'enfuit chez Khoosh Nuaz, roi de Tartarie. — Hoormuz est détrôné et mis à mort. — Firoze attaque la Tartarie. — Il est tué. — Palasch. — Naissance de Nousheerwan. — Kobad est couronné. — Dogmes de l'imposteur Mazdak. — Kobad est détrôné et Jamasp s'empare de la couronne. — Kobad remonte sur le trône. — Sa mort. — Nousheerwan. — Met à mort Mazdak et tous ses sectateurs. — Il partage son empire en quatre grands gouvernemens. — Ses guerres contre les Romains. — Son administration intérieure; sa discipline militaire; son caractère. — Hoormuz III. — Les Romains et les Tartares entrent en Perse. — Les Tartares sont défaits, et leur chef tué. — L'armée proclame roi son général Baharam. — Hoormuz est assassiné. — Baharam Choubeen prend le gouvernement. — Il est défait et s'enfuit en Tartarie. — Khoosroo-Purveez est mis sur le trône. — Règne de Schiroueh. — Ardisheer. — Pooran-dockt. — Sha Shenendeh. — Arzem-dockt. — Kesra. — Ferokhzad. — Yezdijird. — Description de l'Arabie. — Indépendance de ce pays. — Ses habitans. — Leur religion. — La doctrine de Mahomet est dominante. — Ses dogmes. — Première attaque des Arabes contre les Persans. — Conférence de Yezdijird avec les envoyés de Saad-ben-Wakas. — Nouvelle guerre contre les Arabes. — Le durufsh-e-kawanee, ou étendard de la Perse, est pris. — Yezdijird s'enfuit à Hulwan. — Il assemble une grande armée. — Le calife renforce les troupes qu'il avait en Perse. — Les Persans sont attaqués et défaits. — Mort de Yezdijird.

CHAPITRE VII. — *De la page* 266 *à la page* 405.

Observations sur le Dabistan. — Religion primitive des Perses.

— Introduction du culte du feu par Houshung. — Adoration des planètes. — Comparaison de l'ancienne religion des Perses avec celle des Sabéens. — Analogie de celle des Perses avec celle des Indiens. — Naissance de Zoroastre. — Sa doctrine. — Destruction des anciens documens historiques de la Perse. — On recueille ce qui en était resté. — On le confie à Duliki, lequel en fait un poëme épique. — Cet auteur est assassiné, et le travail qu'il avait entrepris est confié à Ferdosi. — Accord remarquable entre Hérodote et Ferdosi en ce qu'ils racontent des règnes de Kái Kobad et de Kai Kaoos. — Histoire de Cyrus suivant Hérodote. — Suivant Ctésias. — Suivant Xénophon. — Histoire de Kai Khoosroo suivant les écrivains orientaux. — Le règne de Lohrasp paraît comprendre ceux de Cambyse et de Smerdis-le-Mage. — Gushtasp semble être Darius Hystaspes. — Isfundear doit être Xercès. — Ardisheer Dirazdust, ou Artaxerce Longuemain, fait mourir Artaban. — Analogie entre l'histoire d'Artaban et celle de Roostum. — Observations sur l'histoire d'Ardisheer. — Artaxerce Memnon. — Ochus. — Xercès II et Sogdien. — Homai. — Darab Ier. — Darab II, ou Darius Codoman. — Règne d'Alexandre-le-Grand. — Les Arsacides. — Les Parthes. — Dynastie sassanienne. — Ruines de Persépolis. — Bas-reliefs sculptés sur des rochers qui sont auprès de Shahpoor. — Ville de Shuster. — Digue qui en est voisine. — Ruines de Shus ou Suze. — Tombeau du prophète Daniel. — Sculptures du Tauk-e-Bostan. — Ruines de Babylone. — Arc de Ctésiphon. — Oroomia. — Tauris, ville moderne de Tabreez. — Ecbatane, aujourd'hui Hamadan. — Rhé. — Temples antiques à Sari. — Lieux affectés au culte à Backu. — Ruines de Seistan. — Mœurs et caractère des anciens habitans de la Perse. — Son ancien gouvernement. — Observations sur les progrès de la civilisation. — Morale des anciens Perses. — Leurs sciences.

CHAPITRE VIII. — *De la page* 406 *à la page* 462.

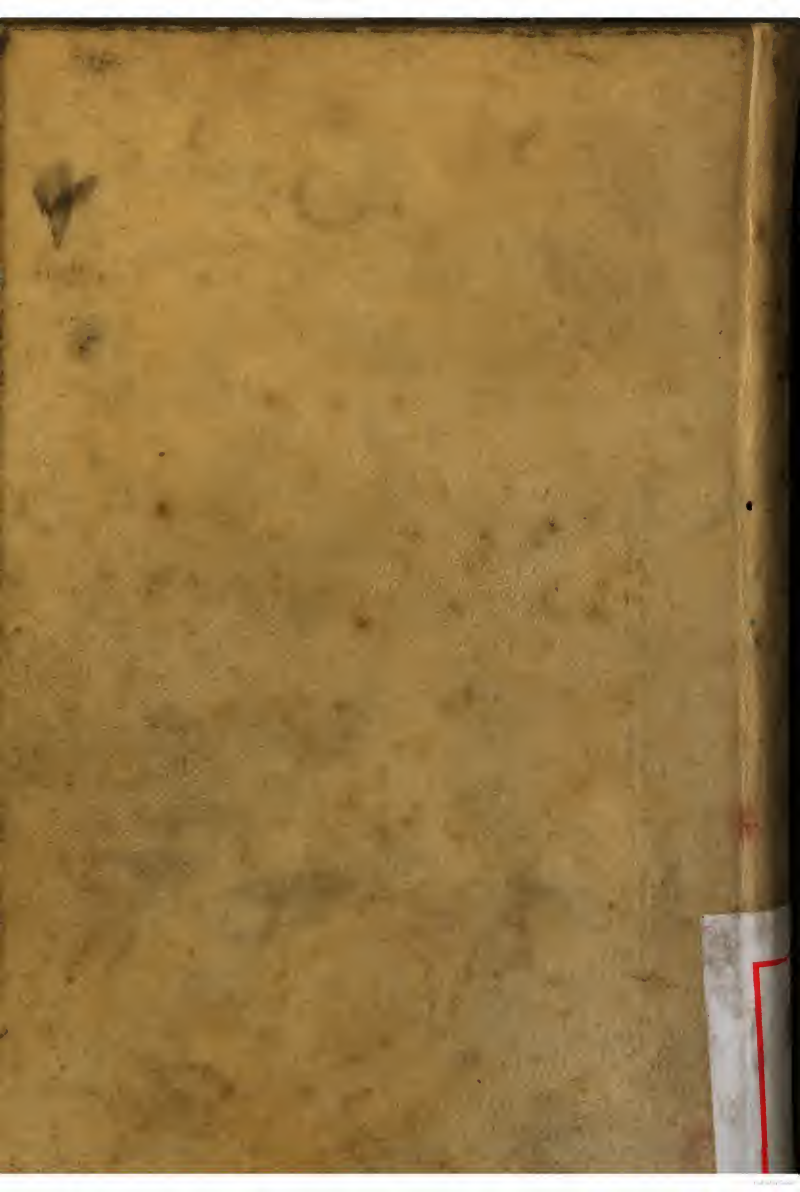
Caractère général de l'histoire chez les Orientaux. — Conquête de la Perse par les Arabes. — Gouvernement de ceux-ci. —Vie et règne de Yacoob-ben-Leis. — Il a pour successeur son frère Amer, qui est battu et fait prisonnier par Ismael Samanee. — Règne de Ahmed. — Nasr. — Ameer Noé.—Abdul Malick. — Munsoor. — Abdul Kassim Noé. — Munsoor Abdul Malick. — Origine de la famille Dilemee. — Abul Shujah-ul-Buyah. — Ali Buyah. — Rukun-u-Doulah. — Mujid-u-Doulah. —Détails sur la famille de Shemgur.—Kaboos. Manucheher.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

VA1 1535084

Digitized by Google

Digitized by Google

141
a
1

~~XXVI 31-34.~~